

087.1
'1888"
Bak
Sur place

BIBLIOTHÈQUE
DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

SIR SAMUEL W. BAKER

L'ENFANT DU NAUFRAGE

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR M^{ME} PAULINE FERNAND

Et illustré de 10 gravures sur bois

SIXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1888

Droits de reproductions réservés.





L'ENFANT SAUVÉ.

place

BIBLIOTHÈQUE
DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

SIR SAMUEL W. BAKER

L'ENFANT DU NAUFRAGE

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR M^{me} PAULINE FERNAND

Et illustré de 10 gravures sur bois

SIXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1888

Droits de reproductions réservés.

PRÉFACE

Depuis la publication de l'Albert N'yanza et des Tributaires du Nil en Abyssinie, j'ai reçu des lettres nombreuses de jeunes gens qui me sont connus seulement par leur correspondance. Encore sous l'impression des livres où je racontais toutes les difficultés de mes courses en Afrique, ils m'ont écrit pour m'exprimer leur juvénile admiration.

Comme preuve du prix que j'attache à ces témoignages d'un intérêt enthousiaste, je dédie aujourd'hui à la jeunesse de huit à quatre-vingts ans un récit où la fiction se combine avec des faits réels. Peut-être ces aventures feront-elles passer agréablement quelque longue soirée d'hiver. J'ai fait tous mes efforts pour rester dans les limites de la vraisemblance ; mais, je le confesse ici, et j'en demande pardon, j'ai pris avec l'astronomie une liberté un peu grande, car on trouvera dans cette histoire une éclipse de soleil qui ne se rencontre pas dans l'almanach.

S. W. BAKER.

CHAPITRE I.

Le naufrage.

Sur la terrible côte de Cornouailles, au milieu de cette falaise inhospitalière contre laquelle l'Atlantique vient briser ses flots furieux, on voyait, à la fin du siècle dernier, un petit hameau formé de deux ou trois groupes de huttes presque toutes construites avec des barques hors de service et simplement sciées par le milieu. La quille, recouverte d'une couche épaisse de goudron, abritait maintenant ceux qu'elle avait portés sur les eaux pendant leur vie aventureuse de pêcheurs et de contrebandiers.

L'emplacement était admirablement choisi : une fissura profonde s'ouvrait dans le mur à pic qui se dressait à plus de cent mètres au-dessus des flots, et par cet étroit passage, large de quelque cent cinquante pieds, on pénétrait dans une crique de très-petite dimension, le diamètre du fer à cheval ne dépassant pas deux cents mètres.

Cette petite baie, entourée de roches abruptes, formait un amphithéâtre caché au reste du monde, et son existence ne se révélait au voyageur que sur le bord même du précipice ; le paisible bassin sommeillait à ses pieds, et, par la brèche taillée dans la falaise, son regard contemplait le vaste horizon de la mer. Le reflux découvrait les sables sur une grande étendue ; mais, à l'heure de la pleine eau, le clapotis des vagues retentissait sur les cailloux de la berge où étaient rangées les barques du petit port, tandis que les filets et les divers engins pour la pêche des crabes et des homards séchaient étalés sur les pierres.

De tous côtés la grève était jonchée de nombreuses épaves, lugubres débris que le flot apportait dans la baie : douves et cercles de tonneaux, éclats de planches et restes de bordages attestaient que plus d'un bon navire était venu se perdre avec sa cargaison contre la ceinture de fer de Cornouailles. Bien peu de personnes échappaient au naufrage pour en raconter l'histoire. Sur une longueur de plusieurs lieues, aucun autre port que l'Anse aux Sables ne s'ouvre dans la redoutable falaise. Certaines portions de l'immense muraille, plus exposées que les autres à l'action des flots, avaient croulé dans la mer, et par le beau temps, et à marée basse, ces

roches glissantes, couvertes d'une longue chevelure d'algues et de varechs, offraient un dernier et périlleux refuge au nageur que sa lutte avec la tempête jetait sur ce cruel rivage. Mais de sourdes rumeurs accusaient les marinières d'être encore plus barbares que leur inhospitalière demeure ; on se disait tout bas qu'à la pêche et à la contrebande ils ajoutaient encore la sinistre profession de naufrageurs.

Le village de l'Anse aux Sables se composait d'une vingtaine de huttes, semées çà et là, au hasard de la convenance de leurs propriétaires : la plupart de ces cabanes, placées à vingt ou vingt-cinq mètres du niveau de la haute mer, sur les plateaux étroits formés par les éboulis de la falaise, s'appuyaient contre le roc puissant dont la cime se dressait à bien des centaines de pieds au-dessus de leur toit. Devant la porte, un petit jardinet clôturé de débris de bordages témoignait presque toujours des soins et du goût de la famille, et les brillantes fleurs qui s'épanouissaient dans ce coin chaud et abrité, contrastaient singulièrement avec la teinte noire du vieux bateau devenu maisonnette.

Autour de chaque cabane, des bâtons fourchus plantés en terre et blanchis par un long usage soutenaient des lignes de chanvre d'où flottaient au vent les vareuses bleu foncé, les chemises de laine, les bas gris des pêcheurs, entremêlés avec les cottes des femmes et les jupons bleus s'arrondissant à la brise.

Toutes ces demeures se dissimulaient si bien sous l'abri de la falaise, qu'une pierre jetée d'en haut pouvait tomber d'aplomb sur leurs toits ; le village n'avait avec le reste du pays d'autres voies de communication que les petits sentiers serpentant en zigzag sur la roche escarpée. Une seule habitation, située à quelque distance, ne paraissait pas chercher l'ombre et montrait au voyageur que la côte n'était pas absolument déserte : à soixante mètres environ du niveau de la baie, sur une terrasse naturelle qu'on ne pouvait atteindre que d'en bas, et par un étroit chemin taillé dans le roc vif, s'élevait une jolie maisonnette construite en poutrelles goudronnées, arrachées à quelque vieux navire, et dont les interstices étaient remplis d'argile soigneusement passée au lait de chaux ; elle s'adossait à la haute falaise de marbre rouge qui la dominait encore de plus de trente mètres ; la verveine de Louisiane en tapissait les murs, et d'épais buissons de myrte embaumaient le jardin.

De ce poste avancé, le regard, franchissant le goulet de la baie, se perdait sur l'immensité sans bornes de l'Océan ou revenait plonger bien au-dessous

du mur de l'enclos, sur le petit port et ses bateaux amarrés au rivage. Au milieu de ces embarcations, on distinguait du premier coup d'œil la Jeune-Marie, joli lougre tout neuf d'environ quarante tonneaux.

C'était le 19 août 1791 : une lourde et chaude soirée succédait à la plus accablante des journées d'été, un silence de mort régnait sur les eaux, et une brume jaunâtre assombrit l'horizon au moment où le soleil disparut derrière les vagues ; de longues et minces stries de nuages pommelées, nuancées encore de pourpre par ses derniers rayons, prirent soudain des teintes d'un noir livide. Les hirondelles rasaient le sol et les mouettes poussaient des cris sauvages en suivant les marsouins qui chassaient le maquereau à l'entrée de la baie. Il ne pleuvait plus depuis bien des semaines, et une température torride avait desséché le pays.

La nuit allait commencer, la mer et l'atmosphère se confondaient tellement dans ce morne crépuscule qu'on ne pouvait rien distinguer sur les flots ; un calme effrayant s'étendait sur ces ténèbres croissantes.

Une très-vieille femme, aux allures masculines, essayait pourtant de pénétrer de son regard la brume mystérieuse qui cachait l'horizon. Accroupie sur la muraille basse qui dominait la mer, elle se dodelinait à cette vertigineuse hauteur, son menton pointu et semé de poils blancs appuyé sur ses genoux, pendant que, pour assurer sa position, ses mains longues et nerveuses se rejoignaient autour de ses chevilles. Sans bas ni souliers, elle portait un jupon de serge bleue tout en loques, et une grande vareuse de même étoffe ; un vieux surouâ, bonnet de marin en peau huilée, couvrait sa tête et descendait sur ses maigres épaules, laissant échapper des mèches de cheveux gris que le peigne ne connaissait plus depuis bien des années ; sa figure, brunie par la vieillesse, le hâle et la bise, était décrépite, cadavéreuse et n'avait plus rien de féminin ; un nez osseux, long, mince et recourbé descendait jusqu'à ses lèvres serrées ; il eût été difficile de dire son âge qui paraissait flotter entre soixante-quinze et quatre-vingt-dix ans. Dans le silence du soir, elle fixait un regard intense sur les flots sombres, en murmurant à voix basse : « Sud-ouest ! sud-ouest ! La bonne chance vient du sud-ouest. Ha ! ha ! ha ! Voici la tourmente ! »

L'obscurité croissait toujours ; la noire silhouette de la vieille sorcière disparaissait dans les ténèbres ; sa présence ne se révélait plus que par un gloussement joyeux à chaque bouffée du vent, qui se levait par intervalles, quoique l'air fût encore calme comme la tombe.

Une lumière brilla derrière la vitre de la maisonnette à une vingtaine de pas du mur.

L'intérieur de cette demeure offrait un singulier mélange de soin et de désordre. Les filets de pêche étaient suspendus au plafond ; des morceaux de liège et des plombs de rechange, enfilés sur des cordes minces, retombaient en festons des chevilles fichées dans les parois. En travers des soliveaux, des rames et des gaffes soutenaient des planches formant une sorte de grenier où s'empilaient confusément nombre d'engins de pêche ou d'objets de ménage ; une couche de fin sable blanc recouvrait le pavé de briques, et des géraniums plantés dans des vases vernissés en rouge égayaient les fenêtres en treillis. Une grande horloge de bois, au-dessus de laquelle le roi Georges s'étalait dans son cadre noir, occupait la première place sur la cheminée, garnie en outre d'une jolie collection de coquillages et surmontée d'un grand sabre et d'une demi-douzaine de mousquets. Plusieurs portraits de navire décoraient les murailles ; un seul d'entre eux, flanqué de pistolets d'abordage, avait les honneurs d'une resplendissante monture de cuivre : c'était un lougre toutes voiles dehors et filant vent arrière ; on y lisait en lettres dorées : « La Jeune-Marie, quarante tonneaux. »

L'habitation se composait d'une salle à manger d'une chambre à coucher et d'une petite arrière-cuisine dont la falaise formait le mur d'appui. La pendule vint à sonner.

« Est-ce neuf ou dix heures ? demanda une voix mâle et fortement accentuée, sortant de la pièce voisine.

— Je n'avais guère le cœur à compter, répondit une femme ; mais je le vois, il est dix heures. »

Un instant après, un homme jeune encore, type magnifique du marin anglais, entra dans la chambre et s'approchait de la table où était assise celle qui venait de parler.

« Ne sois donc pas si triste, ma bonne Marie, dit-il d'une voix rude quoique sympathique ; c'est un malheur, mais qu'y pouvons-nous faire ? Tes sanglots ne le rappelleront pas à la vie ! Il faut se résigner et attendre de meilleurs jours. Pauvre enfant ! bien des nuits de tempête lui seront épargnées ! »

Loin de consoler la pauvre femme, ces paroles causèrent une nouvelle explosion de larmes ; elle ensevelit sa figure dans ses mains, et, le front

appuyé contre une vieille Bible ouverte sur la table, elle s'abandonna sans réserve à sa douleur.

Fille d'un bon fermier du voisinage, mariée depuis un an à Paul Grey, dont les manières franches et la fière tournure avaient emporté le prix couru par bien d'autres amoureux plus riches ou mieux posés, Marie, avec sa taille élégante et admirablement bien prise, son teint éblouissant, ses grands yeux profonds, sa chevelure blonde, simplement tordue derrière la tête, tombant en lourdes masses au-dessous de sa ceinture, pouvait certainement passer pour une des plus jolies fleurs des beautés rustiques de son pays. Depuis le jour de ses noces, elle s'était trouvée heureuse entre toutes les femmes ; et la joie indicible de la mère, pressant son premier-né sur son cœur, avait mis le comble à sa félicité. Mais la mort venait de passer dans cette demeure ; elle avait emporté le petit enfant ; à peine ce fils, image charmante de son père, avait-il appris à sourire, qu'il s'endormit du froid sommeil de la tombe !

« Pourquoi si vite reprendre, ô mon Dieu ! ce que tu m'avais donné ? »

Et vainement la jeune mère cherchait la réponse dans sa Bible, elle ne savait que pleurer !

Paul Grey regrettait son enfant, mais sa rude vie de mer luttait victorieusement en lui contre un chagrin trop prolongé ; l'avant-veille, il avait porté lui-même le petit cercueil au cimetière, et les larmes qu'il laissa tomber dans la fosse furent les dernières qu'il versa pour son fils. « Nous aurons peut-être meilleure chance une autre fois ! » répétait-il à sa femme avec la philosophie optimiste du marin.

Paul était, nous l'avons dit, d'une beauté remarquable ; il avait vingt-huit ans tout au plus, mais son teint bronzé par le soleil et les tempêtes lui en aurait fait donner davantage ; sa taille, bien au-dessus de la moyenne, ne paraissait cependant point trop haute, tant elle était proportionnée à la largeur herculéenne de ses épaules. A son mariage il avait employé toutes ses ressources, voire même emprunté quelque peu, pour faire construire le lougre neuf, maintenant amarré dans le port ; ce petit navire était la perle de ses yeux, et, avec celle dont il portait le nom bien-aimé, il occupait la première place dans le cœur du marin. Sur toute la côte de Cornouailles, on n'eût pu trouver embarcation plus coquette ou femme plus jolie que les deux Maries de Paul Grey.

Le lougre ne naviguait que depuis une année, et il s'était déjà fait une réputation de fin voilier ; mais de vagues rumeurs, se rattachant à ses

soudaines disparitions ou à ses rapides retours, excitaient les méfiances des gardes-côtes, et dans le village voisin plus d'un pêcheur insinuait que la Jeune-Marie était une rusée commère qui la baillait belle à la douane. Certes les mariniers de l'Anse aux Sables méritaient leur double renommée de contrebandiers et de pilliers d'épaves ; on les accusait même d'aider la mer dans son œuvre sinistre et d'attirer le navire en perdition sur les rocs où il venait se briser, mais personne n'aurait pu prouver la connivence directe de Paul. Les matelots du petit lougre se recrutaient tous parmi les gens du lieu, et telle était l'influence du jeune capitaine et le respect qu'il savait inspirer, que bien peu d'agents du fisc se seraient aventurés à lui faire l'insulte d'une visite domiciliaire. Du reste, disait-on, il comptait parmi les gardes-côtes des amis qui fermaient volontiers les yeux sur les allées et venues de la Jeune-Marie. Le commandant du poste, placé à huit kilomètres de là, lieutenant de vaisseau qui avait perdu le bras gauche dans un combat contre une frégate française, se trouvait être un ancien camarade d'école de Paul Grey. Joe Smart, comme le nommait familièrement celui-ci, était un brave marin, à la physionomie franche et ouverte. Agé de trente ans environ, et possesseur d'une fortune assez rondelette en dehors de ses appointements, il avait soupiré pour la jolie fermière, et quoique les refus de Marie Dale eussent déchiré son cœur honnête, il se consolait en songeant qu'elle avait fixé son choix sur son ancien ami. Sur un simple billet, il lui avança même cinq mille francs pour armer son navire, et comme cette transaction n'était connue que des parties contractantes, les visites du capitaine Smart à la maisonnette blanche équivalaient pour Paul à un certificat de bons rapports avec la douane. Ce jour-là même, le commandant, descendu à l'Anse aux Sables pour embrasser le petit matelot qui devait être son filleul, venait d'apprendre la triste nouvelle, et, voyant la douleur de la jeune mère, il n'avait su que lui presser la main avec une profonde sympathie et s'en retourner au poste presque aussi désolé que si cette perte lui eût été personnelle.

La soirée s'avancait : Paul, assis près de sa femme, soutenait sa tête charmante sur son épaule et essuyait les larmes de ses grands yeux bleus, lorsqu'un coup sec fut frappé sur la fenêtre ; ils se tournèrent vers la croisée, et aperçurent la face hideuse de la vieille mégère qui venait de quitter sa faction sur le parapet du jardin. — Son nez mince s'aplatissait sur la vitre, et une expression de joie féroce éclairait sa physionomie sinistre.

« Viens donc ! criait-elle. Il fera bon cette nuit. Entends-tu la cloche ?

— Bah ! répondit Paul. Il ventera grand frais, je le sais bien ! mais la Jeune-Marie est en sûreté, mouillée sur deux ancras, et ne risque pas de chasser dans le port ! »

L'instant d'après la figure avait disparu, et la vieille, ouvrant la porte, clopinait sur le plancher.

« Ah ! la belle nuit ! nuit noire comme le goudron, brume épaisse sur la mer ! pas un souffle de vent au large, mais là-haut, écoutez-le râler comme un agonisant. Ce sera la dernière nuit de quelques-uns ; mais pour d'autres, ah ! quelle chance ! Encore la cloche !

— Que dites-vous là, mère Lie ? Du bas de la falaise on ne peut entendre la cloche de l'église !

— De l'église ! Ha ! ha ! ha ! La cloche de l'église ! C'est le glas qui tinte pour les trépassés de cette nuit. L'église, c'est le brouillard de mer ! Ils sonnent leur cloche ! et le navire vient se jeter à la côte. Ah ! la belle, nuit ! Alerte, Paul ! tu auras les bons morceaux ! »

Mère Lie était la veuve d'un certain Étienne pendu quelque cinquante années auparavant pour crime de piraterie : d'aucuns prétendaient qu'elle aurait mérité le même sort, et, de mémoire du plus ancien habitant du village, elle avait été le mauvais génie de l'Anse aux Sables. Vivant d'aumônes, s'affublant au hasard des guenilles abandonnées par ses voisins, elle couchait dans un vieux bateau renversé et se chauffait l'hiver avec des débris de naufrages. De longues et patientes observations l'avaient tellement familiarisée avec la marée, les vents, les courants et autres phénomènes locaux, que les ignorants pêcheurs du village avaient la plus grande confiance dans ses pronostics et la croyaient en relation avec les puissances de l'enfer : ils lui attribuaient le pouvoir de soulever les tempêtes et de jeter un sort sur le navire poussé vers les côtes. — Un « bon » naufrage étant pour eux une bénédiction suprême, la vieille prophétesse devenait, naturellement, un personnage de première importance, et toute haïe qu'elle était, nul n'aurait eu la hardiesse de lui rien refuser. Marie Grey seule osa manifester hautement son incrédulité complète, mais les imprécations que la sorcière murmura contre elle ayant été bientôt suivies de la mort de l'enfant, on ne manqua pas d'y voir une preuve nouvelle de la puissance occulte de mère Lie. En dépit de la violente répulsion de la jeune femme, la mégère avait maintenant choisi pour observatoire le jardin de Paul Grey, et là, comme un vautour en sentinelle, elle perchait des heures entières sur le mur de la terrasse, sans souci du

précipice qui s'ouvrait sous ses pieds à une profondeur de plus de soixante mètres.

Paul n'ignorait pas que l'horrible joie de la sorcière annonçait la tempête ; se levant de son siège, il écarta doucement sa femme, qui se suspendait à son bras, comme fascinée par le regard fixe de la vieille, et ouvrit la porte pour regarder la mer : une bouffée soudaine éteignit la lumière, et Marie, seule dans les ténèbres, se sentit glacée jusqu'à la moelle des os en écoutant le sinistre refrain de la sorcière qui marmottait sur le seuil : « La chance vient du sud-ouest ! le glas des trépassés tinte dans le brouillard ! »

Une nouvelle rafale ébranla la maisonnette : un pâle éclair illumina l'obscurité brumeuse ; la profonde basse du tonnerre se fit entendre et une violente bourrasque d'air froid balaya la falaise ; puis succédèrent quelques instants de morne silence pendant lesquels le bruit de la cloche frappa distinctement l'oreille du marin. Plus de doute ! un navire égaré dans les ténèbres, fuyant devant la tempête qui venait du sud-ouest, était entraîné hors de sa route par le fort courant ; il portait droit sur le dangereux promontoire qui, s'avancant au loin dans les eaux, formait un rempart de fer, à moins d'un kilomètre de l'Anse aux Sables. La cloche tintait toujours : la brise soufflait de mer, et, d'après l'intensité du son, Paul put juger que le bâtiment était encore éloigné de près de deux kilomètres. — Les terribles coups de vent, interrompus par des accalmies plus effrayantes encore, furent bientôt suivis d'une rafale violente qui fit voler le sable et les petits cailloux contre les vitres où la lumière brillait de nouveau. Un long roulement de tonnerre résonna dans le lointain comme une décharge de grosse artillerie ; le rugissement de la tempête et la colère des vagues grondant sur la berge rocheuse finirent par dominer tous les autres bruits.

Paul rentra chez lui et ferma promptement la porte.

« Où est cette femme ? demanda Marie, encore toute tremblante ; certes, je crois bien plus à sa méchanceté profonde qu'à son pouvoir surnaturel, mais tout mon sang se fige quand elle me regarde comme elle l'a fait ce soir !

— Elle est en train de déguerpir de la falaise ; comment ? je ne m'en soucie ; mais bien habile elle sera, si elle ne se laisse pas enlever comme une plume et jeter en bas par la bourrasque qui m'a presque renversé. Mais elle ne se trompait point, Marie : un navire est en perdition tout près d'ici, et

un miracle pourrait seul le sauver, par ce terrible ouragan qui le pousse à la côte !

— Oh Paul ! c'est affreux ! Pauvres créatures, elles vont être broyées sur les rochers ! Si nous allumions un fanal pour les avertir ! »

Marie Grey ne savait point encore quelle fête c'était qu'un naufrage pour les pêcheurs de l'Anse aux Sables ; elle n'eût guère compris la joie cruelle qui les animait en ce moment. Paul lui-même, endurci par une longue habitude, ne considérait plus ces terribles sinistres que comme la suite naturelle et inévitable de l'imprudence ou des fausses manœuvres de l'équipage.

« Nos voisins te seraient médiocrement reconnaissants de ta pitié, Marie. Il n'arrive pas souvent que la mer leur jette une si belle curée. Tout n'est qu'heur et malheur, et la perte du navire sera pour eux une fameuse aubaine. Mais tu tiens à ton idée ? Soit, allumons un feu. Cela donnera peut-être au pilote une dernière chance de salut. Apporte une brassée de copeaux pendant que je roule le vieux baril de goudron qui est sous le hangar : nous aurons bientôt une belle flambée. Bien, voilà l'affaire. N'approche pas du mur ! C'est à peine si je puis moi-même résister aux coups de vent. Assieds-toi sur la pierre, près de la fenêtre. Je vais chercher le feu. »

Peu d'instants après, une flamme vive et claire, activée par le souffle puissant de la brise, s'élançait par l'ouverture de la futaille et montait fièrement dans les airs, illuminant la blanche maisonnette et la falaise qui la surplombait. Le marin s'occupait sans relâche à l'entretenir en y jetant des éclats de planches goudronnées.

« Si seulement, dit-il, le brouillard voulait bien s'élever ! Du reste, il ne résistera pas longtemps à une semblable tempête ! »

Une lueur subite brilla sur la mer, et fut bientôt suivie d'une forte détonation.

« Ils ont vu notre feu ! s'écria Marie. Grâce à Dieu ! ils pourront encore se sauver !

— C'est un signal de détresse ! Ils sont entraînés vers les rocs. Le feu les a avertis, mais il n'y a d'autre espoir pour eux que dans leurs câbles et leurs ancres. »

Le rideau de brume se déchira soudain : la lune, voilée jusqu'alors, étincelait par intervalles entre les nuages noirs qui passaient sur elle, menaçants et rapides. Un magnifique navire, serrant au plus près le vent, les huniers au bas ris, essayait de lutter contre la tempête et le courant, dont les

forces réunies le poussaient à la côte. La flamme brillante allumée sur la falaise venait de révéler aux marins l'imminence du péril ; en toute hâte, ils avaient jeté deux ancres, et, le navire tourné maintenant vent debout, ils serraient les voiles et filaient les câbles jusqu'à leur plus grande longueur.

La violence de l'orage augmentait toujours ; le rugissement de la mer furieuse se brisant contre les rochers, le bruit des galets qu'elle roulait dans ses vagues le cédait à peine au fracas du tonnerre, dont les sourds grondements se répercutaient sur les eaux : le puissant navire n'était plus que le jouet des ondes déchaînées. Les lames gigantesques s'avançaient vers la baie, menaçant d'ensevelir le noble vaisseau sous leurs cataractes écumantes ; chaque coup de mer en balayait les ponts, mais il se relevait vaillamment et reprenait son équilibre assez tôt pour résister à la vague suivante.

La tempête devenait ouragan ; les flots énormes battaient sans relâche sur la falaise, lançant leurs blanches fusées à une centaine de pieds au-dessus du niveau de la mer. Il était environ deux heures. Paul et sa femme avaient longtemps contemplé cette terrible scène, et alimenté le feu jusqu'à ce que leur provision de combustible fût à peu près épuisée : la flamme jetait encore quelques mourantes lueurs.

« Va te reposer, Marie, nous n'avons plus rien à faire maintenant ; si les ancres tiennent quelques heures encore, la mer se calmera peut-être et le navire pourra échapper. »

Une ombre passa sur le mur de la maisonnette ; on entendit le ricanement de la mère Lie ; elle s'approcha du feu et réchauffa ses vieilles mains ridées.

« Ha ! ha ! ha ! marmottait-elle. La chance vient du sud-ouest ! Quelle corde de chanvre pourrait résister à nos braves rochers de Cornouailles ! Tout cassera avant le matin ! Au lit, au lit, Paul ! tu t'éveilleras frais et dispos pour la récolte ! Au lever du soleil, il y en aura pour tous. »

Frappée d'horreur à cette sinistre prophétie, Marie rentra chez elle pour fuir la présence de la sorcière, se jeta tout habillée sur sa couche et, en dépit de son anxiété, s'endormit bientôt d'un lourd sommeil. Paul, à tout événement, faisait provision de câbles et de cordages. La vieille, rassemblant les braises fumantes, y jeta le peu de copeaux qui restaient encore et s'assoupit auprès de la flamme, sans souci de l'ouragan qui à chaque rafale jetait des ondées d'étincelles contre le mur de la maison.

Cette nuit-là, il y eut à l'Anse aux Sables bon nombre de veilleurs. Mère Lie avait fait sa ronde et annoncé partout « la chance du sud-ouest ».

Il était cinq heures du matin, Paul venait de terminer ses préparatifs et se laissait aller au sommeil, lorsqu'il fut réveillé en sursaut par la vieille qui ouvrait la porte en criant :

« Debout ! debout ! et vivement ! Un des câbles a cassé ; le mât se brise ; viens vite ! »

Il s'élança au dehors, suivi de sa femme qui jetait à la hâte son manteau sur ses épaules.

« Que Dieu leur soit en aide ! » murmura-t-elle en arrêtant ses yeux sur la mer bouleversée.

Le navire n'était plus dans la même position ; il avait chassé sur ses ancres et se trouvait maintenant à moins d'un kilomètre de la côte, juste à l'entrée de la petite baie dont le goulet étroit, mesurant tout au plus cinquante mètres d'ouverture, avait échappé à l'attention des malheureux marins. Le bout du câble, scié par le roc aigu, traînait paresseusement dans les eaux, pendant que l'aussière, encore solide, se tendait comme une barre d'acier à chaque coup de mer qui venait frapper les bossoirs. Les chaînes de fer, qui depuis ont sauvé tant de bâtiments et d'équipages, étaient fort rares alors, et les cordes de chanvre se limaient bientôt sur ces roches tranchantes. La situation du navire, secoué par la mer furieuse à l'extrémité d'un seul câble, devenait toujours plus désespérée. C'était un beau trois-mâts de douze cents tonneaux, appartenant sans doute à la Compagnie des Indes. Son mât de misaine, rompu à quelques pieds du pont, flottait maintenant sur les eaux, et les marins se hâtaient de couper le grand mât pour alléger le navire et diminuer la tension de l'aussière.

Cette manœuvre irritait au plus haut point la fibre nautique de Paul Grey.

« Imbéciles ! criait-il, frappant du pied la terre et gesticulant aux malheureux matelots comme s'ils avaient pu le voir ou l'entendre, carguez donc le grand foc ! filez le câble et mettez le cap sur la rive ; dégagez la voile de misaine et droit sur l'Anse aux Sables. »

Certes, si les excellents marins qu'employait la Compagnie des Indes eussent soupçonné l'existence de ce havre, il ne leur aurait pas été difficile d'y pénétrer et de sauver ainsi leur navire ; mais ils ne connaissaient pas la côte et ne pouvaient distinguer l'étroit passage au milieu des brisants qui heurtaient sur les rocs leurs crêtes blanchissantes. La petite baie, si paisible d'ordinaire, était elle-même une mer houleuse. Les grandes lames, arrêtées dans leur élan, balayaient le goulet et venaient rouler sur la grève, inondant d'écume la proue de la Jeune-Marie ; mais les écoutilles en étaient

soigneusement fermées, et, mouillé sur un câble long, le joli lougre n'avait rien à craindre.

Les matelots continuaient leur œuvre désespérée. L'un après l'autre, les derniers mâts tombèrent à la mer. Paul suivait avec son télescope toutes les opérations, et les expliquait à sa tremblante compagne.

« Ils font un radeau avec les espars, dit-il, mais comment s'en servir au milieu de ces brisants ! Ah ! il y a des enfants et des femmes ! Pauvres malheureux ! Ils sont là, sur l'arrière, se serrant les uns contre les autres !

— Ah Paul ! cher Paul ! ne pouvons-nous plus rien pour eux ? » s'écria Marie en proie à la plus douloureuse émotion. Son deuil récent éveillait dans son cœur une indicible sympathie pour les mères et les enfants qui sous ses yeux allaient être séparés pour toujours !

Le marin abaissa sa longue vue :

« Le câble vient de casser ; ils sont perdus ! »

En effet, le navire, qui jusque-là avait sa proue vent debout et sa poupe dirigée vers la côte, bondit soudain sur le flot, et, malgré un coup de mer qui l'ensevelit quelques secondes sous une avalanche d'écume, commença à tourner sous l'effort de la tempête, et, précipité dans l'entre-deux des lames, présentait maintenant le flanc à la rafale. Une vague monstrueuse, déjà prête à déferler, arrivait sur lui ; à peine se relevait-il pour la rencontrer, que le terrible flot le couchait sur le côté et balayait ses ponts sous son écroulement formidable ; un instant, on ne vit plus qu'une masse confuse d'écume bouillonnante, roulant quelque chose de noirâtre au milieu de ses tourbillons, puis la carcasse désemparée se montra de nouveau ; seulement le tillac, jusque-là encombré par la foule, était presque désert : plusieurs matelots se cramponnaient vigoureusement aux cordages encore solides ; un autre coup de mer en diminua le nombre, et maintenant, couché sous chaque lame, le malheureux navire, jouet du courant et de la tempête, était entraîné au large du goulet de l'Anse aux Sables, vers la Roche de Fer, l'écueil redouté qui, à trois cents mètres environ du rivage, montrait de temps à autre sa tête menaçante au-dessus des flots qui venaient se briser sur elle en formant un épouvantable ressac.

Paul pointa son télescope sur le navire naufragé, il était maintenant à peu de distance du récif.

« Ils mettent le canot à la mer ! Quelques femmes sortent des cabines. Bien ! le canot est paré ; on les y descend ! Au large ! Bravo ! Nage ferme

vers le goulet ! Attention, voici une lame ! Couchez-vous tous à l'arrière ! Ah ! malheur ! la barre se brise ! Mon Dieu ! ils sont perdus ! »

Une vague furieuse s'effondrait sur l'embarcation, qui disparut dans l'abîme après avoir oscillé quelques instants : Marie sanglotait.

Le pauvre navire, tantôt soulevé par le flot, tantôt enseveli dans le ressac, dérivait pesamment vers la Roche de Fer. Une lame puissante l'entraîna enfin dans sa course irrésistible, et, le chargeant sur sa croupe énorme, le laissa soudain retomber sur l'écueil avec un fracas qui retentit au loin sur la côte ; il y resta fixé, gisant par le travers, la vague déferlant sur lui comme s'il eût fait corps avec le récif, et l'embrun rejaillissant en fusées, pendant que la mer roulait entre ses ponts.

Il n'était plus possible d'espérer que personne eût survécu au naufrage. Paul voulait renvoyer sa femme à la maison, mais elle ne pouvait se résoudre à quitter ce terrible spectacle, et prit avec son mari le sentier en lacets qui conduisait à la berge. Hommes, femmes, enfants, tout le village était rassemblé, attendant que la mer démolît le navire et en jetât la cargaison à la côte ; par une semblable tempête, on ne songeait pas à descendre au pied des falaises battues par l'Océan furieux, mais la marée basse allait bientôt découvrir un étroit ourlet de grève, où échouerait sans doute une bonne partie des épaves ; pour le moment on attendait celles que les flots ne pouvaient manquer de pousser dans la petite baie.

Pendant une heure environ, la coque du navire soutint les assauts de la mer qui s'acharnaient sur elle, mais à mesure que chaque vague se retirait, d'immenses cascades retombaient de ses bordages disjoints ; puis le roufle tout entier se détacha de l'arrière ; la poupe, soulevée par une lame énorme, fut broyée sous la chute de cette montagne d'eau ; il ne restait plus que l'avant, encore fixé au milieu des rochers ; la mer était désormais souveraine maîtresse de l'épave : ballots de marchandises, caisses, boîtes de thé, barils, colis de toutes sortes flottaient dans les tourbillons d'écume. Un long cri d'allégresse s'éleva des groupes qui couvraient le rivage, et, quelques minutes après, deux grandes futailles portées sur la crête d'une vague franchirent l'entrée du goulet ; elles voguaient de conserve, et paraissaient amarrées l'une à l'autre. Par un mouvement instinctif, la foule entière se précipita vers la mer, et les naufrageurs les plus redoutés de la côte s'élancèrent les premiers au milieu des brisants pour se saisir de cette proie ; mais telle était la violence du ressac que, renversés aussitôt par les puissantes volutes des lames, ils se sentaient entraînés vers la pleine mer par

le retrait de la vague ; ils ne purent regagner le rivage qu'avec l'assistance des villageois qui, formant une chaîne en se donnant la main, réussirent à les ramener sur la terre ferme.

Paul Grey avait pu franchir la ligne des brisants, et, une longue corde mince enroulée sur ses épaules, il luttait virilement contre la mer furieuse. — Souvent il disparaissait sous le flot, d'autres fois il plongeait à travers la masse liquide au moment où elle s'inclinait sur sa tête pour l'emporter dans sa course.

« Bravo ! criaient plusieurs voix de femmes.

— Il doit y avoir du fameux trois-six là dedans, ou ils ne flotteraient pas si bien ! grommelait un coquin à mine rébarbative que le ressac avait forcé de reculer.

— A Paul l'aubaine ! mais gare à lui s'il ne partage pas !

— Bah ! répondait un autre pêcheur ; il ne pourra les haler à terre, et si nous lui donnons un coup de main, il faudra bien qu'il partage ! Là ! enfin il les tient ! »

En effet, le nageur avait pu se saisir de l'épave, il y fixa prestement le crochet attaché au bout de sa corde, puis se tourna vers le rivage, tenant entre ses dents l'autre extrémité du rouleau qu'il jeta loin de lui.

Marie contemplait avec orgueil ce vigoureux combat avec les brisants, que seul le brave marin avait vaincus ce jour-là ; elle frappait des mains avec enthousiasme et courut la première en tête de tous ceux qui s'avancèrent pour soutenir son mari aussitôt qu'il prendrait pied sur les galets roulants. Sa chevelure avait rompu ses liens et flottait au vent en longues boucles confuses ; l'émotion rosait ses joues et illuminait ses grands yeux ; jamais Paul Grey ne l'avait vue si belle que lorsque, tout ruisselant d'eau salée, il pressa sa main sur la grève.

« A toi mon butin, chère Marie ! quoi que ce soit, je te le donne !

— Part à deux ! rugit celui qui avait déjà parlé et qui, se saisissant du filin, commença à le haler vers le bord avec l'aide empressée de plusieurs camarades.

— Arrière tous ! s'écria Paul, écartant des épaules deux ou trois pêcheurs sans plus de cérémonie que s'il avait eu affaire à des gamins. La corde est à moi, et nous verrons si vous me la casserez ! » Puis, avec le plus grand soin, brassée après brassée, il ramena le câble jusqu'à ce que les barils fussent près des brisants ; une lame plus forte les poussa vers la berge, et une douzaine de marins se précipitèrent dans l'eau pour les tirer sur la grève. A

peine les eurent-ils soulevés qu'ils se regardèrent désappointés. — « Nous sommes volés ! Les futailles sont vides. »

Marie s'approcha aussitôt. Deux poinçons à rhum, d'une contenance de cinq cents litres environ, étaient fixés côte à côte au milieu d'un cadre solide formé de rames brisées. Derrière ce radeau, et probablement arrangée pour soutenir une personne au-dessus de l'eau, se trouvait une forte corde sur laquelle s'entortillaient encore quelques mèches de cheveux soyeux et blonds ; sans doute ils avaient dû s'emmêler autour de mains trop faibles pour rester longtemps cramponnées au câble sauveur. Une caisse recouverte d'un morceau de prélat cloué sur les bords, de manière à en préserver l'intérieur de l'invasion des vagues, était soigneusement amarrée entre les deux futailles. Là peut-être se trouvait la proie si convoitée.

« J'en aurai ma part ! » cria le même bandit, poussant Marie de côté et s'emparant de la caisse ; mais le poing fermé de Paul s'abaissa sur sa tête et l'envoya rouler sur les cailloux.

« Holà ! vous autres ! ceci m'appartient ; je ne refuse pas de partager, mais je veux d'abord savoir ce que c'est. A bas les grappeurs jusqu'à ce que Marie ait choisi son lot ! »

Paul Grey était de taille à se mesurer à la fois avec les deux plus solides gaillards du village. Aussi personne ne souffla mot, et on attendit l'ouverture de la caisse mystérieuse. Le marin abattit avec une pierre la tête des clous, puis arracha la toile goudronnée et les traverses de bois qui la soutenaient. Un magnifique cachemire était déployé au-dessous ; puis venait un carré de flanelle rose. Avec la plus vive curiosité, Marie enleva ce dernier voile et recula aussitôt en poussant un cri de surprise répété par tous les assistants : pâle comme l'albâtre, et sans doute endormi du suprême sommeil, reposait un petit enfant de deux mois environ, la parfaite image de celui qu'elle venait de perdre. Était-ce bien possible ? Un miracle leur rendait ce fils tant pleuré ?

« Je ne l'entends pas respirer ! » dit-elle, tremblante d'émotion comme si son cher petit mort lui eût apparu soudain.

« L'air lui aura manqué ! répondit Paul, touché lui-même de cette merveilleuse ressemblance. L'eau n'a pas pénétré dans la caisse : ces étoffes sont humides seulement. Je te l'ai dit, Marie, mon butin est à toi ; j'emporte donc ceci là-haut, nous verrons ce qu'il y a à faire. »

— « La chance vient du sud-ouest, » marmotta une voix cassée, et la figure ridée de mère Lie se baissa sur l'enfant ; elle fit entendre un

gloussement sinistre, et posant ses doigts desséchés sur sa poitrine : « Ha ! ha ! Marie Grey ! la chance vient du sud-ouest, mais tu n'auras jamais d'autre fils que celui que vient de te jeter le naufrage ! Ha ! ha !

— Va-t'en, misérable sorcière ! cria Marie, blessée au cœur, va-t'en épouvanter tous ceux qui te ressemblent, mais laisse en paix moi et les miens ? »

La figure de la vieille prit une expression diabolique, elle gronda sourdement, cracha par terre, et croassa de sa voix rauque : « Qui vivra, verra ! »

« Viens, Marie, reprit Paul, qui avait détaché la caisse et la chargeait sur son épaule, laisse-la en repos. Et vous, la mère, si vous essayez d'attirer malheur sur elle, je vous jetterai aux crabes la prochaine fois que vous monterez là-haut. Tenez-vous-le pour dit ! »

Ils quittèrent la foule, et atteignirent bientôt la maisonnette. Marie posa avec précaution la caisse sur le plancher, enleva les couvertures, et, enveloppant l'enfant de flanelle chaude, le pressa contre sa poitrine et lui frictionna vigoureusement l'épine dorsale : les membres étaient encore souples ; elle commençait à espérer. La fenêtre et la porte, largement ouvertes, laissaient entrer la fraîche brise qui soufflait de mer, et Marie épiait avec anxiété quelque signe de retour à la vie. Au bout de quatre ou cinq minutes, les lèvres s'agitèrent faiblement, et, après une heure de soins assidus, elle avait la joie de l'entendre crier à pleins poumons ; elle lui choisit des vêtements dans la petite layette mise de côté naguère, et, le serrant doucement contre elle, se trouva heureuse encore, en le voyant presser avidement son sein, comme s'il eût retrouvé sa propre mère. Elle regardait cette créature charmante reposer dans ses bras, et ne se rappelait plus ses larmes passées ; elle se sentait l'esprit troublé et vivait maintenant comme dans un rêve : tant de scènes différentes s'étaient succédé sous ses yeux ! son deuil, la tempête, le naufrage, et ce mystérieux enfant, vivante épave que la mer venait de jeter sur son cœur !

CHAPITRE II.

L'enfant sauvé.

Toute la journée suivante, l'Océan fournit une ample récolte aux habitants de l'Anse aux Sables. Le navire était entièrement démoli, et ses débris mêlés à la cargaison couvraient au loin le rivage des deux côtés du port.

Paul Grey était sorti dès l'aube ; quand il revint déjeuner, il trouva sa femme plus sereine qu'il ne l'avait vue depuis bien des jours ; elle mettait le couvert ; le nouveau petit hôte dormait chaudement dans son berceau, rose et frais, comme si rien d'extraordinaire ne lui fût arrivé ; l'orage avait passé, la journée était belle, le soleil brillait dans la chambre à travers la fenêtre ouverte.

Après le repas, Paul prit son télescope et s'assit sur le parapet qui dominait la mer. Son attention fut bientôt attirée par un objet flottant sur les eaux, et par intervalles soulevé par la vague, ou submergé dans les remous.

« Viens donc voir, Marie, dit-il ; n'était la blancheur, on jurerait une longue traînée d'algues. »

Mais ni l'un ni l'autre ne pouvaient clairement distinguer l'objet en question ; ils descendirent sur la grève, et, prenant un canot, ramèrent hors de la baie et tournèrent la pointe qui formait à l'entrée un brise-lames naturel. Plus de doute, c'était le corps de quelque malheureuse victime du naufrage ; deux ou trois coups d'aviron les portèrent tout auprès.

« C'est une femme ! s'écria Marie qui tenait le gouvernail ; tu peux l'atteindre avec la rame ; aide-moi à la sortir de l'eau. »

Leurs efforts réunis ramenèrent bientôt le cadavre à bord ; ils avaient pris de loin sa longue chevelure pour des herbes marines ; ils la couchèrent dans le fond du bateau et appuyèrent sa tête sur le banc. C'était une splendide créature, âgée de vingt-deux ans tout au plus ; elle n'avait d'autre vêtement qu'une robe de nuit ; en outre de son anneau de mariage, ses doigts étaient chargés de bagues de diamants et de rubis ; une rivière de brillants étincelait à son cou ; quelques boutons de la robe avaient cédé, et laissaient voir sa blanche poitrine.

« Elle nourrissait un enfant ! soupira Marie. Et qui sait ? peut-être celui que nous venons de sauver !

— C'est très-probable ; les cheveux que j'ai trouvés sur le câble fixé au radeau ressemblent tout à fait à ceux qui s'entortillent sur ses jolies mains, et vois, la paume en est tout écorchée, sur la corde sans doute ; la pauvre femme n'aura pas eu assez de force pour s'y tenir longtemps ! »

Les traits de la morte avaient une expression de sérénité calme ; Marie étendit ses membres gracieux, embrassa ses joues pâles, et fit en elle-même le serment de ne jamais abandonner l'orphelin, puis elle ôta son manteau et en couvrit doucement le corps.

« Allons, Marie, prends les bijoux avant que nous touchions terre, s'écria Paul avec vivacité. Il faudra les serrer tous ; ils pourront un jour être utiles à l'enfant, et si les gens du village voyaient seulement cet or et ces pierres fines !... »

Elle obéit à la hâte, ouvrit le fermoir du collier et retira, non sans quelque difficulté, les anneaux des doigts raidis de la pauvre noyée.

La grève était déjà envahie par la foule ; la nouvelle du naufrage avait rapidement couru le pays, et de tous côtés on se rendait sur le lieu du sinistre. Le docteur Jones, pasteur du village voisin, venait d'arriver avec son excellente femme, portant dans son cabriolet une bonne provision de vêtements et de cordiaux. Hélas ! tout secours était désormais inutile à ceux qui la veille se sentaient si joyeux de revoir la terre natale : un petit enfant avait seul échappé !

« Que nous apportez-vous ? dit le docteur, comme le canot abordait. C'est fini sans doute, monsieur Grey ? Oui, c'est fini ! continua-t-il d'une voix lente et triste en regardant la morte dont Marie découvrait le visage. Pauvre créature ! si jeune et si merveilleusement belle ! »

Paul raconta ce qui venait de se passer ; mais il ne parla point des bijoux et se contenta d'ajouter que sa femme voulait nourrir et adopter l'enfant.

Peu de jours après, un modeste convoi entra dans le cimetière de Stoke ; Paul Grey était au premier rang des pêcheurs qui portaient le cercueil. Nombre de femmes et d'enfants suivaient le corps de celle qu'ils n'avaient jamais connue, mais dont le sort cruel excitait leurs sympathies ; Marie tenait dans ses bras le petit qui souriait pendant qu'on enterrait sa pauvre mère. Le bon docteur paya les frais des funérailles et fit plus tard ériger sur la tombe une croix de pierre avec cette courte inscription : « Une dame

inconnue, âgée de vingt-deux ans, jetée par la mer à l'Anse aux Sables, 21 août 1791. »

La cérémonie terminée, le marin avait ramené sa femme chez elle ; une pensée le frappa soudain.

« Marie, dit-il, n'y avait-il autre chose dans la caisse que le châle et la couverture de laine ?

— Je n'ai vu que la couche de ouate sur laquelle reposait l'enfant ; personne n'y a touché du reste, et la caisse est encore là. »

Elle la prit et en sortit le contenu par grosses poignées ; tout au fond, ses mains s'arrêtèrent sur un petit sac de toile, étiqueté à l'encre : 200 guinées (4200 fr.).

« Oh ! Paul ! c'est de l'or ! il nous portera malheur, j'en suis sûre. Que faire ? Et je ne vois aucun papier, aucun écrit qui nous aide à trouver le nom de la personne !

— C'est sans doute la pauvre dame qui l'avait placé là ; serre-le soigneusement avec les bijoux. Un jour peut-être nous en saurons davantage. C'est bien heureux que nous n'ayons pas vidé cette caisse devant la foule, à l'Anse aux Sables : le sac aurait eu bon nombre d'amateurs. »

Un coup frappé à la porte termina brusquement l'entretien : Paul se hâta de cacher sa trouvaille, et Marie, toute troublée d'avoir à dissimuler quelque chose, ne se décida à ouvrir qu'à la seconde sommation. Le docteur Jones entra.

« Bonjour, mes amis, je craignais que vous ne fussiez absents, ce qui m'aurait fort désappointé ; je viens vous parler de votre jeune pensionnaire. Comment va le petit naufragé ?

— Aussi bien que possible, monsieur ; il prospère à merveille et n'aura pas souffert de son changement de nourrice.

— Il est pourtant étrange, continua le docteur, qu'on ne puisse trouver d'autre renseignement que les lettres C. N. brodées sur la robe de nuit de la mère ; avez-vous bien examiné la caisse ? Êtes-vous certains qu'elle ne renfermât aucun papier ? »

Marie ne pouvait cacher sa confusion ; sa droiture répugnait au moindre détour, et volontiers elle eût tout dit à M. Jones, sans un rapide coup d'œil par lequel son mari lui enjoignait le silence.

« Non, monsieur, nous ne savons absolument rien ; et parmi les débris du navire que la mer jette sur les côtes, on n'a pu découvrir aucun indice

satisfaisant ; les embarcations ont été sans doute brisées sur les rochers ; mais la nature de la cargaison, les ballots de soie surtout, nous font présumer que le bâtiment revenait des Indes ; certains endroits de la berge sont couverts de feuilles de thé.

— Il ne nous reste donc qu'à noter soigneusement dans notre mémoire toutes les circonstances du naufrage : cela aidera peut-être plus tard à constater l'identité de l'enfant. Il appartient, je pense, à quelque riche famille ; la seule vue du cadavre de la mère ne m'a laissé aucun doute à ce sujet. Pauvre femme ! mourir si jeune et si tristement....

— J'ai coupé sa longue chevelure, reprit Marie, et je l'ai soigneusement mise de côté avec le.... le cachemire et la robe de nuit. »

Elle avait été sur le point de parler du collier de diamants, et encore une fois elle regarda son mari pour obtenir la permission de révéler son secret : un signe de Paul lui ferma les lèvres.

« Vous avez eu là, madame, une très-heureuse idée ; conservez précieusement tous ces objets. — Dieu merci, l'enfant est tombé en bonnes mains, et quand vous aurez accompli votre part de cette œuvre de charité, je réclamerai mon tour, et me chargerai de surveiller ses études. »

M. Jones, le pasteur de Stoke, en était en même temps le maître d'école. Très-aimé de ses paroissiens et possédant une fortune indépendante, il avait voulu se donner le luxe d'élever les garçons du village d'après ses idées sur l'éducation ; aussi, tout en admettant comme pensionnaires les enfants de familles aisées, il prenait des externes de toutes les classes. — Les pauvres du voisinage le considéraient comme un père ; à toutes ses bonnes qualités, le docteur joignait un jugement sûr, et cette chose si rare qu'on appelle pourtant le sens commun. Il connaissait Marie depuis son enfance, et quoiqu'il eût un moment regretté qu'elle préférât Paul Grey, l'aventureux pêcheur, à tous les riches fermiers qui l'avaient demandée en mariage, il s'était résigné à célébrer lui-même la cérémonie, et depuis avait fait dans son cœur une large place au jeune couple. L'enfant jeté par le naufrage préoccupait vivement son imagination, et certes il ne pouvait désirer que cette petite créature eût trouvé une meilleure mère que la bonne Marie Grey.

CHAPITRE III.

La mère Lie.

Douze ans s'étaient écoulés depuis la tempête du mois d'août 1791 ; à peine aurait-on pu remarquer quelques changements dans le village de l'Anse aux Sables : les gamins d'autrefois étaient devenus des hommes, les fillettes connaissaient les tracas de la famille, mais, sauf quelques décès parmi les vieillards, la population adulte se trouvait à peu près la même. — Les myrtes du jardin formaient d'énormes touffes autour de la maisonnette du rocher, et Marie, aussi charmante que jadis, mais avec une physionomie plus soucieuse, était assise devant sa porte, tricotant un cache-nez, et jetant de temps à autre un long et anxieux regard sur la mer. — Le profond silence qui régnait sur la terrasse, l'absence d'une foule de petites bagatelles montraient bien qu'il n'y avait pas d'enfants dans la maisonnette, et les matrones du village se rappelaient l'imprécation de mère Lie :

« Tu n'auras jamais d'autre fils, Marie Grey, que celui que vient de te jeter le naufrage ! »

Le soleil descendait sur l'horizon, la petite baie était déserte : on voyait bien quelques canots tirés à sec sur la grève, auprès des filets étendus, mais pas une barque ne ridait de son sillage les belles eaux bleues, et nulle part on n'apercevait le joli lougre de Paul Grey. — Soudain Marie tressaillit en entendant rouler les cailloux du petit sentier ; un homme au teint hâlé, à la tournure martiale, entra dans le jardin ; il portait l'uniforme de la douane, et sa manche gauche était épinglée sur l'épaule.

« Bonsoir, madame ; êtes-vous seule ? Je voudrais vous dire deux mots.

— Ah ! mon bon ami, c'est vous ! Je suis heureuse de cette visite, je me sens toute triste ce soir ; mon mari devrait être de retour depuis hier ; le vent est bon, et cependant je ne vois point le lougre ! Paul m'avait promis de rentrer le lendemain, et voici le troisième jour ! »

Le capitaine Smart paraissait préoccupé.

« Chère madame, dit-il, pardonnez-moi de vous alarmer, mais, comme je suis votre plus vieil ami, j'ai voulu vous dire de quoi il s'agit : un croiseur de la douane est chargé de saisir la Jeune-Marie, et à cette heure-ci donne la

chasse à Paul ou l'a déjà capturé : on accuse votre mari de faire la contrebande. Je l'ai souvent averti : ce qui, vous me permettrez de le dire, est passablement contraire à mon devoir d'officier des douanes ; mais, je vous en supplie, s'il échappe cette fois, empêchez-le de recommencer : il court vers sa ruine. »

Marie hocha la tête.

« Hélas ! capitaine, ai-je bien sur lui la même influence qu'autrefois ? Il est toujours bon et affectueux, mais je sens que je ne suis plus de moitié dans tous ses secrets. Je vous remercie de vos conseils ; mais si Paul est déjà pris, à quoi peuvent-ils lui servir ? Dites-moi ce que vous savez.

— Eh bien ! nous sommes en guerre avec la France, mais les contrebandiers des deux nations ont su conserver la paix et se rencontrent en mer pour échanger leurs marchandises ; les Français emportent nos produits, tandis que nos soi-disant pêcheurs introduisent dans le pays les eaux-de-vie, les étoffes de soie, les dentelles et autres articles sujets à des droits énormes. Depuis longtemps on soupçonnait Paul Grey, mais la semaine dernière on a eu des données positives, et le croiseur vient de recevoir l'ordre de poursuivre le lougre et de le saisir s'il porte des objets prohibés. »

Ce que disait le garde-côte n'était pas précisément une nouvelle pour Marie. A cette époque, nombre de personnes ne voyaient rien de déshonorant dans la profession de contrebandier, et l'amour-propre de la jeune femme se révolta en entendant considérer comme probable la capture du petit navire.

« Vous en parlez bien à votre aise, capitaine, mais ce ne sont point vos mauvais cotres qui peuvent atteindre la Jeune-Marie ; il n'est pas encore sorti du chantier celui qui la vaincra à la course ! Et d'ailleurs qui oserait mettre la main sur Paul ? »

Joe Smart sourit de sa vivacité, et se leva pour prendre congé.

« Rien ne vaut un vieil ami, chère madame Grey ; j'ai cru bien faire de vous prévenir. A Dieu ne plaise maintenant que votre mari me force à agir contre lui ! Adieu, et puisse-t-il avoir bonne chance ! »

Il disparut, et Marie se reprit à interroger l'horizon du regard, tout en réfléchissant aux paroles de son visiteur. La fraude opérée sur une petite échelle lui inspirait juste autant de remords qu'une dame en éprouve à passer à la frontière une douzaine de paires de gants ; mais les avertissements du capitaine venaient de lui montrer que son mari était lancé

dans la contrebande beaucoup plus sérieusement qu'elle ne l'avait cru. Se livrant peu à peu à son goût pour les aventures, Paul se laissait en effet engager très-loin dans ce trafic illicite, et, scrupuleusement honnête pour tout le reste, il ne pensait pas commettre un bien grand crime en empêchant quelques écus de tomber dans les caisses du fisc. — Sa connaissance parfaite des côtes et son entente de la manœuvre, jointes aux qualités nautiques de la Jeune-Marie, en faisaient le plus habile contrebandier de Cornouailles ; il avait restitué la somme empruntée au capitaine et se trouvait maintenant le seul propriétaire de son lougre, que montaient huit matelots choisis.

Marie n'était pas dans le secret de ses courses, mais de temps à autre elle le voyait revenir portant des ballots qu'il disait simplement avoir achetés dans les bateaux français sans en payer les droits ; il déposait ces marchandises dans une profonde caverne creusée dans le rocher, et où l'on pénétrait par la cuisine. — Un des bahuts placés le long de la falaise qui formait le mur d'appui en masquait parfaitement l'ouverture ; mais on n'avait qu'à tirer un verrou pour que le meuble tout entier tournât sur une charnière, ouvrant ainsi l'accès de la galerie. L'entrée de celle-ci avait juste la dimension de l'armoire, mais s'élargissait peu à peu, jusqu'à former, à une distance d'une dizaine de mètres, une chambre de vingt pieds carrés. C'est là que Marie conservait la caisse renfermant le cachemire et les bijoux, le sac de guinées et un petit médaillon passé dans une mince chaîne d'or qu'elle avait trouvé en déshabillant l'enfant.

Le soleil plongeait déjà à moitié derrière les flots qu'il embrasait de ses rouges lueurs ; bien loin sur la mer, une voile s'illumina un instant aux clartés de cet incendie, puis la teinte brillante se changea en gris sombre et tout s'évanouit, pendant que l'épouse inquiète interrogeait encore l'horizon ténébreux et se demandait si ses yeux n'avaient pas été dupes d'une illusion. La brise soufflait de mer, une nuit sans lune ni étoiles venait de succéder au crépuscule.

Marie alluma sa lampe, la suspendit à la croisée et posa deux chandelles sur la table. « Il les verra de loin, pensait-elle, l'entrée du goulet ne sera pas facile ce soir. »

Les heures se traînaient lentement, la grande voix de la houle montait au milieu du silence, le vent sifflait par intervalles, et on entendait passer dans les airs comme des plaintes étouffées. Tout, jusqu'au lugubre retentissement de la vieille horloge, reportait Marie à douze ans en arrière, à la nuit terrible

si profondément gravée dans sa mémoire. Les rafales se succédaient plus pressées ; la mer brisait sur les rocs avec une furie sauvage. Onze heures sonnèrent : vivement agitée, elle se leva pour ouvrir la fenêtre ; les ténèbres étaient aussi épaisses que jamais, et les clameurs plaintives du vent annonçaient une tempête du sud-ouest ; vaincue par l'anxiété, elle se rassit à sa table et ensevelit sa tête dans ses mains en demandant à Dieu de protéger tout ce qu'elle aimait. Elle se redressa soudain et un cri d'effroi expira sur ses lèvres. Mère Lie était debout devant elle et répétait de sa voix rauque son refrain d'autrefois : « Ha ! ha ! la chance vient du sud-ouest !

— Que me voulez-vous à cette heure ? Qu'est-il donc arrivé ? Vous avez sans doute quelque mauvaise nouvelle pour moi ? s'écria Marie, oubliant dans son effroi sa répulsion pour la sorcière !

— C'est comme tu l'entendras, ma mie ! Mes compliments à Paul Grey, pour la gardienne qu'il laisse dans sa maison. Jolie femme de marin, qui pleure sur sa Bible pendant que la tempête s'amasse et que le mari court devant les croiseurs. Tu as donc des yeux de taupe, que tu n'aies rien aperçu ? Viens voir si la vieille n'a pas bien travaillé. Éteins-moi ces stupides lumières ! » Et avant que Marie fût revenue de sa surprise, elle avait elle-même soufflé la lampe et les chandelles, et s'éloignait à grands pas dans l'obscurité.

Instinctivement Marie suivit la sorcière ; à peine parvenait-elle à se tenir debout par ce terrible vent : mère Lie lui montrait en triomphe deux feux énormes allumés sur les pointes qui formaient le goulet de la baie ; au loin sur la mer, elle put voir comme une étoile qui disparaissait de temps à autre ; une longue courbe de feu s'éleva tout à coup vers le ciel et s'éteignit après avoir lancé une multitude d'étincelles rouges.

« Attention, grommela mère Lie, comme un nouveau signal montait de la mer sombre ; regarde vers l'orient et tu comprendras ce que cela veut dire ! »

En effet, à six ou sept kilomètres environ, sur la haute falaise occupée par le poste des gardes-côtes, une troisième fusée s'élança vers les nuages et se termina par une pluie d'étoiles bleues.

« Maintenant, Paul Grey, charge-toi de mener la danse ! mets le cap entre les feux ! cria joyeusement la sorcière ; je les éteindrai quand tu auras passé, et s'il ose te suivre, ce cotre de malheur, comme il se rompra les os ! Ha ! ha ! toujours la chance nous vient du sud-ouest ! La vieille a un ou deux bons tours dans son sac ! »

Puis avec une célérité incroyable elle dévala le chemin escarpé, et Marie se retrouva seule dans les ténèbres. Elle s'était sentie blessée en apprenant que la sorcière en savait bien plus long qu'elle sur les démarches de son mari, mais son cœur fidèle oublia tout pour ne penser qu'au double péril que Paul Grey courait en ce moment : le cotre de l'État venait d'échanger des signaux avec les gardes-côtes ; si le patron de la Jeune-Marie réussissait à échapper au croiseur, il trouverait sans doute, en débarquant à l'Anse aux Sables, une escouade de douaniers envoyés pour visiter son navire.

Une demi-heure s'était écoulée ; l'inquiétude de Marie allait croissant ; soudain une nuée d'étincelles s'éleva de chacun des feux qui brillaient sur les deux promontoires, ils s'éteignirent l'un après l'autre. Le vent et les flots rugissaient avec frénésie ; elle rentra dans la maison et ralluma sa lampe, mais il lui eût été impossible de s'asseoir ; elle marchait de long en large, dévorée d'anxiété : que se passait-il sur mer ? La rage de la tempête empêchait tous les bruits de parvenir jusqu'à elle.

Une heure sonna, la vibration de l'horloge n'avait pas encore cessé, que des pas précipités se firent entendre devant la maison : la porte s'ouvrit avec fracas ; un immense ballot sur ses robustes épaules, Grey entra dans la chambre suivi d'un jeune et beau novice, chargé lui aussi d'un lourd paquet qu'il lança sur le plancher, pour courir au plus vite dans les bras de Marie.

« C'est bon ! on s'embrassera une autre fois, » cria Paul ; la besogne presse ! Vite, ouvre l'armoire, il me tarde de mettre ma cargaison par terre. Elle pèse joliment, je puis le dire ; lestement ! vous autres, continua-t-il, en s'adressant à six marins qui arrivaient, pliant sous leurs fardeaux ; jetez cela dans la chambre, et bonsoir ! »

Ils restèrent seuls, Marie fit jouer le ressort de l'armoire ; en moins de dix minutes, les ballots étaient en sûreté dans la galerie.

Mme Grey étendit une nappe sur la table de chêne et y plaça un bon morceau de bœuf froid, un pain bis et un grand pot de bière.

« J'ai toutes mes paroles collées dans la gorge : il me faut une bonne lampée d'abord ; mais Ned, mon garçon, tu dois être aussi altéré que moi, » dit Paul, en versant une rasade au jeune garçon. Tous deux burent avec avidité.

« Ah ! maintenant on peut causer, reprit le marin, respirant à pleins poumons en reposant sur la table la cruche à demi vidée. Nous avons fait une jolie course tout de même ; qu'en dis-tu, Ned ? Mais il n'y a pas sur

mer de coquille qui puisse lutter avec la Jeune-Marie, surtout par une brise comme celle de cette nuit.

— Ah mère ! dit l'enfant, j'aurais bien préféré me battre avec le cotre : je déteste de voir le lougre s'enfuir comme un voleur ! »

Ses yeux bleus étincelaient, une vive rougeur s'étendait sur ses joues.

« Non, mère, je ne serais pas humilié d'avoir le dessous dans un combat loyal, mais pour rien au monde je n'aurais voulu être pris par le croiseur. J'espère que nous ne faisons pas de mal, mais, je ne sais, ce soir, il me semblait que nous n'agissions pas très-bien. »

Paul but une nouvelle gorgée pour se dispenser de répondre.

« Raconte-moi tout ce qui s'est passé, mon enfant, dit Marie, qui rapprocha sa chaise et sépara les belles boucles blondes qui retombaient sur le front d'Édouard. Comme il a chaud ! comme il est fatigué, le pauvre garçon ! Pourquoi revenez-vous si tard ? Ah ! que j'ai trouvé le temps long depuis que ton père est parti ! »

Édouard Grey avait à peine douze ans ; on lui en eût donné quatorze à première vue. C'était un garçon gracieux et fort, admirablement découplé ; ses traits auraient paru trop parfaits et presque féminins, si la bouche petite, la lèvre merveille, le nez délicat n'eussent été relevés par un front énergique et de grands yeux profonds où s'allumait parfois une flamme virile. Sa physionomie expressive, où rayonnaient la franchise et l'honnêteté, le marquait dès l'abord comme une âme d'élite, et presque tous ceux qui l'approchaient devenaient promptement ses amis.

« Eh bien ! ma mère, voici toute l'histoire. En quittant le port l'autre jour, la Jeune-Marie se rendit en premier lieu à la côte de France ; en revenant, nous accostâmes un lougre étranger auquel le père acheta les ballots que nous avons portés ce soir, et une douzaine de barillets d'eau-de-vie. A peine les marchandises étaient-elles transbordées, qu'un autre navire parut à l'horizon et nous donna la chasse. Le Français n'est pas si fin voilier que la Jeune-Marie. Le brick de guerre s'attacha à le poursuivre, et nous pûmes échapper ; mais le vent sauta au nord, et nous ne marchions pas vite. Hier matin, vers l'aube, nous rencontrâmes une barque de la côte : le patron dit à mon père que le cotre de la douane était à notre recherche. En effet, nous l'aperçûmes bientôt courant après nous sous pavillon anglais ; il tira à poudre un coup pour donner à la Jeune-Marie l'ordre de s'arrêter ; puis, nous voyant peu disposés à obéir, il pointa encore sur nous ; cette fois,

l'écume rejaillit sous le boulet, qui ricochait sur la mer ; mais nous étions à deux kilomètres au moins de la portée du canon.

« Le vent mollit tout à coup ; il vint une accalmie qui dura plusieurs heures ; nous restâmes à peu près dans la même position, puis la brise du sud-ouest se leva, soufflant de terribles grains par intervalles. La course commença tout de bon. Le cotre marche bien : à peine si nous pouvions conserver notre avance ; mais dès que la mer devint dure, le lougre eut le dessus. Le cotre embarquait des lames à chaque coup de temps, et la Jeune-Marie filait comme un oiseau, son pont à peine mouillé par les vagues. La nuit tomba ; par moments nous distinguions de loin le fanal allumé sur le croiseur. La tempête augmentait, et le vent nous poussait à la côte : ce n'était pas le plus beau de l'affaire ; nos rochers ne sont pas commodes, nous le savions de reste. Deux grands feux assez rapprochés l'un de l'autre ont paru successivement vers le nord. Le croiseur et le poste de douaniers ont échangé des fusées.

« Pas de temps à perdre en bagatelles, nous a crié
« mon père. Mais la vieille a préparé ses lampes.

« Hourrah pour mère Lie ! » Avec la vitesse d'un cheval de course, le lougre filait vent arrière sur la mer. Les deux lumières s'espaçaient à mesure que nous avancions. « Voilà le goulet, dit le père, gare à la Roche de Fer »

« Il tenait la barre, et personne ne soufflait mot. La distance entre les feux s'accroissait toujours : « Brisants

« à tribord ! » cria la vigie. Nous passâmes à une encablure de l'écueil sur lequel bouillonnait l'écume, et une minute après la Jeune-Marie était en sûreté dans la baie. A peine avions-nous franchi le goulet, qu'on éteignait les feux ; le lougre a jeté l'ancre ; deux matelots ont coulé les barils d'eau-de-vie pendant que nous descendions dans le canot les balles de marchandises. Comme j'ai été heureux de revoir la lumière de votre lampe, et vous, mère chérie, nous attendant au logis ! Mais, je vous le répète, notre besoin de ce soir ne me plaît pas du tout !

— Calme-toi, mon garçon ; personne ne te forcera à recommencer, dit Paul. Mais quel mal faisons-nous, je te prie ? J'achète et je revends, et si la Jeune-Marie a les jarrets plus solides que ceux qui lui courent après, eh bien ! elle y gagnera pour elle une rechange de belle toile neuve ! Je ne me mêlerais de rien, que les toiles entreraient tout de même ; et s'il y a un pauvre sou à récolter, autant vaut qu'il tombe dans ma poche que dans celle d'un Français. »

La conversation s'interrompit brusquement. Une décharge d'artillerie, paraissant venir de très-près, se répercuta sur la falaise et fit trembler les vitres dans leurs châssis. Ils se précipitèrent vers la fenêtre : les fusées sifflaient dans les airs. Le canon gronda de nouveau ; les deux marins coururent sur la terrasse : dans la clarté bleue d'un fanal qui en illuminait jusqu'au moindre cordage, on voyait le malheureux cotre affalé en plein sur la Roche de Fer. Une lame gigantesque déferla sur le navire et éteignit le signal de détresse ; un craquement terrible se fit entendre ; le mât venait de se rompre. Un nouveau falot allumé sur le pont montra bientôt les affreuses avaries produites en quelques minutes. Le cotre était entièrement désarmé, le tillac masqué par les voiles et les agrès ; l'immense bout-dehors du mât gisait par le travers du gaillard d'arrière : l'équipage essayait de se sauver sur les espars. Quelques marins se cramponnaient au mât. Une seconde vague vint se briser sur le pont ; elle emporta la lanterne et le matelot qui la tenait. L'obscurité était complète ; mais, en dépit du tumulte des vents et de la mer, on entendait encore les cris de détresse qui montaient de l'abîme.

Sans perdre une seconde, Paul et son jeune compagnon s'emparaient de deux rouleaux de corde, et, prenant le sentier qui longeait le précipice, se dirigèrent vers le promontoire où le soir même avait brillé un des feux de Mère Lie. Cette pointe domine la Roche de Fer, et le vigoureux nageur qui serait parvenu à l'atteindre, pouvait encore être jeté dans les eaux plus calmes de l'Anse aux Sables ; mais si par malheur il en manquait la passe, il devait infailliblement se briser contre la redoutable falaise. Paul Grey prévoyait que le mât dériverait dans cette direction ; il comptait jeter sa corde aux matelots qui s'y trouveraient encore cramponnés, et s'était muni d'un crampon dans le cas où il aurait à descendre lui-même. Ned portait une lanterne, ils avançaient avec les plus grandes précautions sur cette route dangereuse.

Sur l'extrémité de la pointe, juste en face de la Roche de Fer, Mère Lie veillait dans les ténèbres. La sorcière se repaissait du désastre auquel elle avait travaillé de toutes ses forces. Elle se doutait bien que le cotre acharné à la poursuite de la Jeune-Marie, et n'ayant plus pour le guider les feux qu'elle s'était hâtée d'éteindre, irait inévitablement se briser contre l'écueil sur lequel mugissait la tempête. La souffrance d'autrui faisait sa plus douce joie ; mais elle portait surtout une haine infernale aux gardes-côtes, qui avaient autrefois capturé son mari le pirate. Sans la profonde obscurité, on

eût pu la voir, blottie comme un hibou parmi les pierres croulantes, la tête penchée de côté, une main concentrant les sons autour de son oreille, épiant avec avidité tous les bruits qui venaient de la mer. Tout à coup elle tressaillit. C'était bien une voix humaine s'élevant distincte sur les vagues furieuses, à deux cents pieds au-dessous d'elle.

« Courage, mes amis ! et les pieds en avant quand nous rangerons la côte !

— Je n'en puis plus ! Oh ! ma pauvre Sarah ! » répondit un des malheureux.

A ce moment le mât, qui portait encore le capitaine et cinq matelots, était jeté précisément contre la pointe au sommet de laquelle perchait la vieille sorcière. Il se présentait en travers du promontoire, en inclinant un peu vers l'entrée du goulet ; si les hommes résistaient au terrible ressac qui frappait sans relâche le roc perpendiculaire, ils avaient quelque chance d'être poussés dans la baie où pouvait se trouver le salut.

« Qui parle de mourir ? Tenez bon, les enfants ! reprenait la voix mâle qu'on avait déjà entendue.

— Que Dieu nous aide ! au secours !

— Courage, courage ! » s'écriait le capitaine ; mais la force des brisants fit dévier le mât et le lança dans toute sa longueur contre la falaise avec la grappe d'hommes qu'il soutenait encore.

Mère Lie s'était redressée sur ses pieds, et penchée sur l'abîme, écoutait cette lutte suprême.

« Au secours ! Mon Dieu ! au secours !

— Attends ! c'est moi qui va t'en porter du secours, tout juste comme mon Étienne en a trouvé chez vous ! Voici du secours ! en voici pour vous ! Ah ! ah ! Celui-ci ne s'est pas trompé d'adresse ! En veux-tu, en voilà ! Et beaucoup plus encore ! »

Et la vieille furie, avec une incroyable vigueur, soulevait frénétiquement de gros blocs de pierre et les faisait rouler sur les infortunés matelots. Un quartier de roc, du poids de plusieurs livres, tomba avec un bruit sourd sur la tête du brave capitaine ; ses mains lâchèrent le mât, et il disparut dans l'abîme ; un second, un troisième marin eurent le même sort ; deux autres avaient été écrasés contre la falaise ; un seul survivait encore, et se cramponnait désespérément à son soutien, en dépit de la terrible grêle qui faisait rejaillir l'écume autour de lui.

Paul et son fils arrivaient en ce moment ; la sorcière soulevait une pierre énorme pour la jeter par-dessus la falaise : dans sa cruelle surexcitation, elle ne les avait pas entendus s'approcher. La pierre roula dans le vide, un long cri de détresse s'éleva... A la sinistre expression des traits de Mère Lie, Paul comprit tout de suite ce qui venait de se passer.

« Diabliesse maudite ! » dit-il en la saisissant par la taille, et, l'enlevant comme un enfant, il la balança au-dessus de sa tête et l'aurait précipitée au milieu des brisants si Ned n'eût arrêté son bras : il la jeta sur le roc derrière lui, et cria de toutes ses forces : « Ohé ! là-bas !

— Au secours, Massa ! moi presque fini !

— Un peu de courage, l'ami, tiens ferme ; on y va ! »

Un coup de mer, en se retirant, avait ramené le mât en arrière, la vague suivante le poussa droit vers l'entrée du goulet, tout contre l'autre bord de la falaise. Paul, armé de sa lanterne, se pencha sur le précipice.

« Presque fini, Massa ! répétait l'infortuné.

— Deux minutes seulement, et tu es sauvé ! » lui cria le marin, fixant par quelques vigoureux coups le crampon de fer dans une fissure du roc ; il y passa une corde, puis avec le bout forma un nœud coulant qu'il passa entre les jambes de Ned.

« Maintenant, mon garçon, montre-moi que tu es un homme, prends la seconde corde et quand je t'aurai descendu, attache-la solidement autour de ce pauvre malheureux. Attention surtout, et prends garde de ne pas te faire écraser entre le mât et la falaise. Tu me héleras aussitôt que ta besogne sera finie. »

Sans une seconde d'hésitation, Ned, se mettant à quatre pattes sur le sol, se traîna vers l'arête du rocher, il se saisit de la corde et oscilla bientôt dans les airs, suspendu au câble que Paul filait rapidement.

Le bruit des vagues augmentait à mesure qu'il se rapprochait de l'eau.

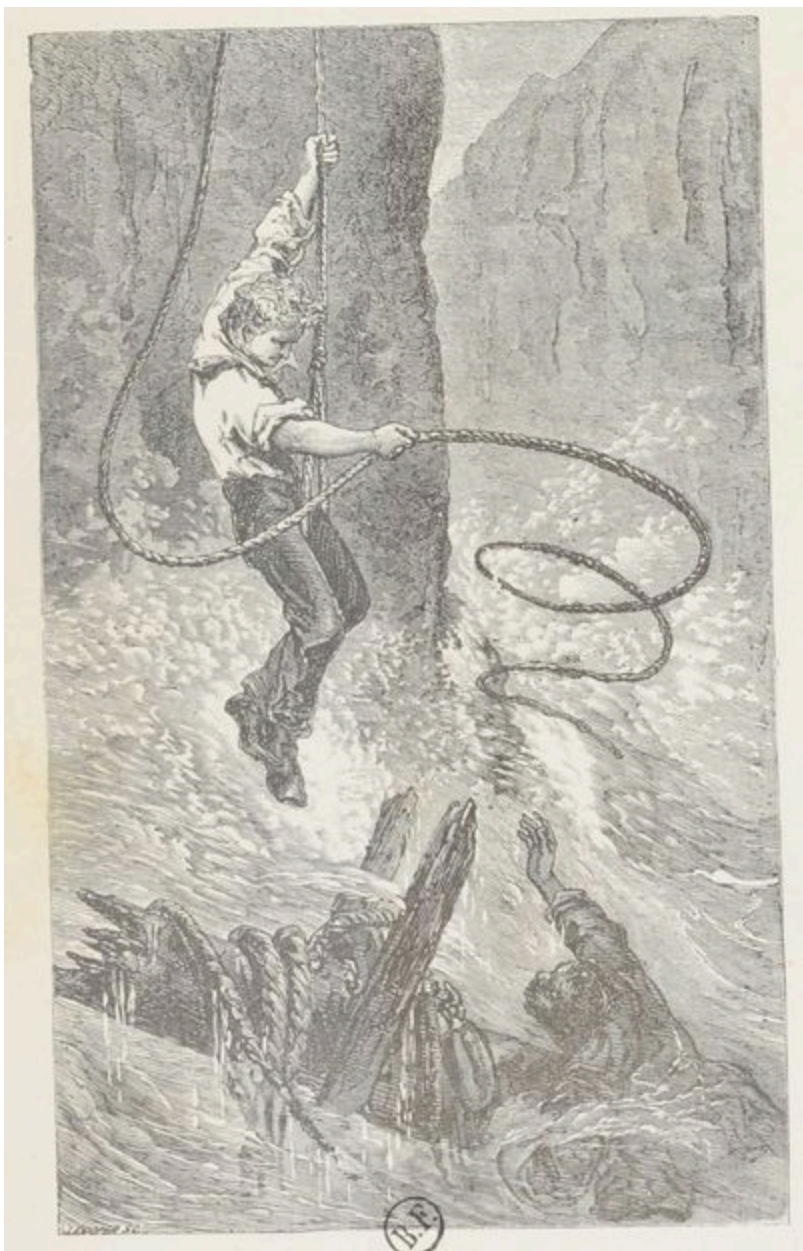
« Courage, je suis là ! » criait-il à l'infortuné qu'il commençait à distinguer comme une masse noire cramponnée au traversin du mât.

L'immense pièce de bois, ballottée par les vagues, venait à tout instant battre contre la falaise ; il eût été presque impossible au jeune marin de saisir le naufragé au passage ; aussi, arrivé à quelques pieds de la mer, héla-t-il Paul pour lui dire de s'arrêter, puis, jetant au pauvre naufragé le bout du second câble, il lui recommanda de passer sa jambe dans le nœud coulant et de ne plus lâcher prise. Par trois fois, le malheureux manqua la corde.

« Paré ! cria enfin Édouard à son père ! Halez maintenant sur l'autre amarre ! »

Presque immédiatement un corps sombre, enlevé du milieu du ressac, commença à se balancer dans les airs ; il vint même frapper contre Ned qui lui donna une petite tape d'encouragement, et tout joyeux le regarda hisser sur la falaise par l'étonnante vigueur musculaire de Paul.

Ned sauve Tim du naufrage



« Gare les pattes ! cria enfin celui-ci ; nous voilà au port. Je vais vous débarquer en un tour de main. »

Il le saisit par les poignets et le déposa sur le sol.

« Merci à Dieu, à vous ! balbutia la masse noire en embrassant les genoux du marin.

— Bigre ! s'écria Paul, promenant sa lanterne devant la figure du nouveau venu, c'est un nègre que nous avons là ! Pauvre malheureux ! il paraît transi de froid. Holà, mon garçon, relève-toi et viens m'aider à haler le jeune homme ; c'est lui qui t'a sauvé la vie, entends-tu ? Ohé, Ned ! et tiens bon ! »

Quelques minutes après, le courageux enfant mettait le pied sur le sommet de la falaise, et donnait une chaude accolade au négroillon.

Celui-ci était un jeune et vigoureux matelot, âgé de quatorze ans à peine. Il saisit la main que lui tendait Édouard, la pressa sur ses lèvres épaisses en essayant d'exprimer sa reconnaissance par quelques phrases que l'émotion rendait presque inintelligibles.

« Pauv' nègre..., entendait massa crier..., nèg prier Dieu, et tenir bon comme un diable ; — grosses pierres rouler d'en haut, — pauv' capitaine, — tête cassée près du pauv' nèg. — Oh ! mon pauv' capitaine. — Li seul aimer le pauv' nèg. — Li seul le père et la mère du nèg. »

Il éclata en sanglots, et, s'avancant sur le bord de la falaise, voulait la redescendre pour aller chercher le corps de son maître.

« C'est inutile, mon ami, lui dit Ned tristement ; la mer a tout emporté ; mais, calmez-vous, mon père et ma mère vous aimeront autant que votre capitaine !...

— Allons ! reprit Paul Grey, en marche et vivement ; les larmes ne servent de rien ; mais, continua-t-il, en regardant Mère Lie s'éloigner, en voilà une qui, pour sa besogne de ce soir, mériterait de danser au bout d'une bonne corde de chanvre ! Si tu ne m'en avais pas empêché, Ned, je la jetais par-dessus le rocher, et cette mort eût encore été trop douce pour elle ! »

Ils retournèrent au logis, où Marie les attendait tout inquiète. Elle s'empressa de donner des soins au nouveau venu, qui, bientôt après, ronflait sur sa couche de paille fraîche, devant le foyer de la cuisine.

Les douaniers commandés par le capitaine Smart arrivèrent à l'Anse aux Sables deux heures avant le lever du soleil. Ils avaient, en route, entendu le canon et aperçu les signaux de détresse, mais on ne voyait plus trace du cotre déjà démembré par la mer. Aux premières lueurs de l'aube, ils prirent

une yole pour accoster la Jeune-Marie, mouillée dans la baie et roulant sur ses amarres. Les ponts venaient d'être lavés ; chaque cordage se trouvait à sa place, les recherches les plus minutieuses n'amenèrent aucun résultat ; il n'y avait à bord que de l'eau et des provisions, et les saumons de fer qui leur servaient de lest.

« Vous me faites l'effet de ne pas trop souvent employer vos dragues, dit le capitaine Smart à un des matelots ; vos ponts sont aussi propres que ceux d'un vaisseau de guerre.

— Vous aimeriez mieux les voir sales sans doute ? Chacun son goût ! Vous n'avez qu'à venir à la pêche avec nous !

— A la pêche ? Je m'imagine que vous n'y allez guère ! Tous les trente-six du mois peut-être.

— On vous enverra quérir là-haut. Comptez-y, reprit le matelot, fort peu satisfait de cette visite. C'est pas l'embarras : pour le quart d'heure, il fait meilleur ici que sur le cotre de Sa Majesté.

— Je ne dis pas non. Comment ce pauvre navire s'est-il laissé ainsi affaler sur l'écueil ?

— Avec ça que c'est difficile par un surouât comme celui de cette nuit ! Pas besoin d'avoir fait ses études pour venir s'écraser sur la Roche de Fer ! Un officier de votre marine en sait toujours assez pour ça !

— Mais aussi, pourquoi s'approcher de la côte ? reprit le capitaine, espérant apprendre quelque chose du matelot.

— Eh ! sans doute qu'il était poussé par le même vent que nous ! mais il a bien ce qu'il mérite, tant pis s'il est venu se rompre les côtes ! sa conduite est ce que j'appelle une conduite fort incivile ! Voyez ! la Jeune-Marie attendait un bon vent pour pêcher dans un joli endroit que nous connaissons ; ce satané cotre arrive sur nous sans nous prévenir, il nous flanque un boulet qui passe entre le capitaine et moi, enlève son chapeau, et coupe en deux mon brûle-gueule. « Ça, c'est de la politesse pure, que je dis, il a été éduqué en France. » Paff ! un autre coup qui nous manque, par bonheur. « Il n'y a que les Français pour avoir de si mauvaises manières, que le capitaine dit ; c'est un corsaire sans doute ; aussi nous allons lui montrer le dos sans façon et rentrer chez nous ; il trouvera des vaisseaux de guerre à qui parler. » La Jeune-Marie se mit à courir, il fallait voir ! Il ventait une de ces brises carabinées qui font la joie de notre lougre ; nous filions dans la nuit noire comme le goudron, mais la Jeune-Marie connaît son chemin. Et voilà que le cotre était anglais, après tout ! il est allé se

fourrer dans la nasse, et tant pis pour lui. Tirer le canon sur nous comme si nous étions des Français ! »

Après ce véridique récit, Dick Stone reprit son brûle-gueule, apparemment remis du choc du boulet, il battit le briquet, s'appuya contre le mât, et tomba dans un mutisme absolu.

Au fond du cœur Joe Smart était enchanté que sa perquisition n'eût amené aucune découverte. Il retourna à terre, renvoya les douaniers, et suivit le petit sentier qui montait à la maisonnette. Un nuage de fumée s'élevait déjà sur le toit, Paul Grey était devant sa porte.

« Bonjour, Joe, te voilà sur pied de bonne heure ; mais tous, tant que nous sommes, nous n'avons guère dormi non plus.

— Tout l'équipage a péri ! dit le capitaine.

— Nous avons pu sauver un négrrillon, » et il raconta ses aventures de la veille ; il faut bien l'avouer, son récit ne s'accordait guère avec celui de son matelot.

Ils s'assirent tous deux sur le banc du jardin ; Marie préparait le déjeuner. Joe Smart parla des ordres sévères qu'on venait de recevoir, il supplia son ami de réfléchir à la position dangereuse qu'il faisait à sa femme en continuant de pratiquer la contrebande. Mais Paul avait là-dessus une opinion bien arrêtée. Toute taxe de douane était selon lui un acte d'oppression, et le libre échange n'avait pas de défenseur plus convaincu. — Il ne nia aucun des faits que lui reprochait Smart, il écouta patiemment toute son argumentation, mais, d'après ses idées, chacun avait le droit d'acheter ses denrées où il les trouvait à meilleur compte ; un impôt quelconque levé sur un objet devenu la propriété d'un Anglais lui paraissait un vol manifeste.

« Ne vous mettez pas en peine à notre égard, continua-t-il ; ami ou non, si vous trouvez des articles prohibés sur la Jeune-Marie, n'hésitez pas à les saisir. Faites votre devoir, à moi d'être plus fin que vous. — Pour aujourd'hui, le déjeuner vous attend. Marie va vous verser une tasse de thé comme vous n'en buvez guère, et qui, soyez-en sûr, n'a jamais payé un liard de taxe au gouvernement. »

Le couvert était mis, les soles de la baie, du beurre frais et une énorme pièce de bœuf froid pouvaient aisément satisfaire l'appétit excité par l'air vif de la matinée.

Les boucles blondes et les yeux bleus de Ned contrastaient étrangement avec la tête laineuse et les noires prunelles du jeune nègre. Tom, comme on

l'appelait, n'était plus le malheureux noyé de la nuit ; paré des habits de Ned, et fourbi à l'eau de savon jusqu'à ce que sa face eût pris le luisant d'une botte bien cirée, il regardait avec admiration les mets qui couvraient la table : une grimace de bonheur montrait ses trente-deux dents blanches, et pour le moment il oubliait la mort de son bon capitaine.

A la fin du siècle dernier, les Indes Orientales étaient encore la perle des colonies anglaises ; dans toutes les Antilles, on ne connaissait d'autre travail que celui des esclaves importés d'Afrique. On allait les chercher sur diverses stations des côtes où les rassemblaient les marchands indigènes qui les achetaient aux chefs de l'intérieur pour des verroteries, des armes à feu, des pièces de coton. L'Afrique centrale est habitée par de nombreuses tribus, toujours en guerre les unes avec les autres, et leurs prisonniers sont réduits à l'esclavage ou offerts en sacrifice au fétiche du vainqueur. Plus la marchandise noire trouve de débouchés, plus le prix s'en élève : aussi la chasse à l'homme, cette institution naturelle de l'Afrique, n'a-t-elle jamais mieux prospéré qu'à l'époque où les nations européennes lui demandaient des esclaves pour leurs colonies. — Les côtes de Sénégal et de Guinée étaient le grand marché des possessions anglaises, françaises, portugaises ou espagnoles de l'Amérique, et le plus infime des roitelets indigènes n'avait d'autre occupation que d'aider à le fournir. — On faisait des razzias jusqu'au cœur même du continent, dans le seul but de voler des esclaves et de les échanger contre des marchandises ; on se les passait ensuite de tribu en tribu ; arrivés à leur destination, le trafiquant de la côte les parquait dans ses étables jusqu'au départ d'un navire négrier.

Ces malheureux parcouraient ainsi des distances presque incroyables, marchant constamment, longues chaînes vivantes, attachés les uns aux autres par des colliers de cuir. La plupart d'entre eux n'avaient pas la moindre notion des immenses étendues qu'ils traversaient et à peine si, arrivant à la côte, ils auraient pu donner sur la patrie lointaine d'autre renseignement que le nom du hameau natal, perdu dans les solitudes de l'Afrique. Pendant ces marches forcées, les souffrances de ces malheureux étaient épouvantables. Si quelque pauvre femme, les pieds ensanglantés et pliant sous le fardeau dont on la chargeait parfois, se refusait à avancer, on la frappait cruellement, et quand, exténuée de fatigue, elle tombait sur la route, on la tuait d'un coup de lance ou de massue ; les enfants malades étaient jetés dans les jungles épaisses, où les bêtes sauvages terminaient bientôt leurs misères.

Tom (abréviation de Tombouctou) avait été pris à l'âge de douze ans ; vigoureux et solidement charpenté, il avait survécu à ce pénible voyage, et, à son arrivée à Sierra Leone, on le trouva en assez « bon état » pour en offrir un prix relativement élevé. Embarqué pour la Jamaïque, il fut vendu à un riche planteur, homme d'un caractère doux et bienveillant, mais qui ne s'occupait guère de ses nègres après les avoir mis sous la garde de son surveillant. Celui-ci n'eut pour le jeune esclave que coups de fouet et punitions de toute espèce. Tom travaillait de son mieux, mais bien souvent, caché derrière les hautes tiges de canne à sucre, il pleurait à chaudes larmes en pensant à son village, à la hutte lointaine qu'il ne devait jamais revoir ; il se rappelait sa mère, et la forêt natale, et le troupeau de chèvres qu'il gardait le jour où les chasseurs d'hommes s'étaient jetés sur lui ; son cœur se gonflait et il aurait voulu mourir. Il s'enhardit un jour jusqu'à s'adresser au maître, et le maître réprimanda le surveillant, mais désormais la cruauté du tyran s'était changée à son égard en haine positive.

— L'idée de la fuite traversa son esprit. Où irait-il ? — Le jeune nègre ne s'en inquiétait guère. Un beau soir, il quitta la plantation, et, courant et marchant par intervalles, il se trouva, au lever du soleil, harassé et les pieds meurtris, sur le quai de Port-Royal. Le canot d'un navire de guerre s'éloignait du rivage ; Tom se jeta dans l'eau, atteignit l'embarcation et implora les secours du lieutenant qui la commandait ; celui-ci l'accueillit avec bonté et le prit à bord de sa frégate, qui ce jour-là faisait voile pour l'Angleterre. Pendant son année d'esclavage, le négriillon avait été souvent employé à la cuisine ; et il sut se rendre si utile sur les ponts et aux fourneaux du maître coq, qu'il devint bientôt le favori de son protecteur et de l'équipage tout entier.

Peu de jours après son départ de la Jamaïque, la frégate fut attaquée par un navire français. L'ami de Tom fut dangereusement blessé pendant le combat ; et jusqu'à sa guérison le jeune nègre le soigna avec un dévouement absolu. Aussi, lorsque le lieutenant obtint le poste de capitaine du cotre, il emmena avec lui son garde-malade, qui se mit bien vite au courant de la manœuvre et devint un des meilleurs matelots de cet équipage dont il était le seul survivant.

La simple histoire du négriillon lui gagna tout de suite le cœur de Marie ; les yeux de Ned étincelaient à la description de ses aventures, à celle surtout du combat où le courageux lieutenant avait été blessé. Tom faisait maintenant partie de la famille. Parfois il aidait Marie de ses talents

culinaires ; le plus souvent il suivait Paul dans ses courses lointaines ou l'accompagnait à la pêche, lorsque les chaloupes sortaient du port avec leurs grands filets à la poursuite des bancs de mauereaux.

Tom n'oublia jamais son ancien maître. Il se sentait heureux, mais il avait encore des accès de tristesse quand ses pensées revenaient sur la nuit fatale où, cramponné au mât poussé par la tempête, il entendait son brave capitaine crier au milieu des vagues furieuses :

« Tenez bon mes enfauts ! Qui parle de mourir ? »

CHAPITRE IV.

Ned Grey.

Ned Grey avait eu sa bonne part d'aventures pendant les sept semaines de vacances, qui venaient de finir : il avait fait plusieurs voyages aux côtes de Normandie, échappé à deux ou trois croiseurs français après une course marquée par d'émouvantes péripéties, et voilà qu'à cette série d'événements venaient s'ajouter encore la perte du cotre et le sauvetage du « négrillon », comme on l'appelait à l'Anse aux Sables.

Notre jeune héros était le premier du village pour tous les exercices du corps. Il eût fallu aller bien loin sur la côte pour trouver parmi ceux de son âge plus vigoureux nageur, matelot plus intrépide ou plus habile pêcheur. Marie aimait son fils adoptif avec une tendresse toute maternelle, et certes elle en était bien récompensée par l'affection profonde de son jeune pupille. Elle le garda près d'elle jusqu'à sa dixième année, et lui apprit à lire et à écrire ; mais, il faut l'avouer, son jeune disciple s'occupait de son ardoise et de ses cahiers avec beaucoup moins d'enthousiasme que lorsqu'il s'agissait de tendre des lignes ou de fabriquer des filets et des engins pour pêcher les homards et les crabes, qui fourmillent sur ces côtes rocailleuses. Son adresse faisait grand honneur aux leçons de Paul Grey. Marie dut reconnaître qu'il fallait songer à de plus sérieuses études : le temps était venu de remettre Édouard au docteur Jones, et de se résigner désormais à la solitude de sa petite maison.

La mère ne se sépara pas de son enfant sans le préparer, par quelques enseignements simples et graves, à la nouvelle existence qui s'ouvrait devant lui. Elle voulait, disait-elle, que son fils eût trop de fierté pour mentir ou commettre une action honteuse, qu'il fût scrupuleusement honnête dans sa conduite, et lui recommanda de n'être point fanfaron et batailleur, mais aussi de ne pas « se laisser marcher dessus » par de mauvais camarades.

Ned quitta donc pour le toit du pasteur Jones ceux qu'il croyait encore ses parents. La douceur et l'affection de ses nouveaux hôtes ne l'empêchèrent pas de sentir la différence entre l'école et la paisible demeure où il avait été élevé. Il soupirait après la maison blanche ; parfois il lui

semblait sentir les bras de sa mère autour de sa taille, et ses chauds baisers sur sa joue.... Tous ses tendres avis lui revenaient alors à la mémoire, et il se remettait à sa tâche avec une nouvelle ardeur.

Quatre ans s'écoulèrent ainsi. Ned était devenu le meilleur élève du docteur Jones, et, même parmi les écoliers plus âgés, il n'avait aucun rival à la course ou au criquet. Tous ses condisciples l'aimaient, à l'exception pourtant de James Stevens, fils du plus riche propriétaire de l'endroit. Les efforts de Ned pour gagner son affection échouèrent successivement devant la basse jalousie de son camarade ; celui-ci, en effet, ne lui pardonnait pas d'être le premier à tous les jeux qui demandent la force ou l'adresse. M. Jones ne s'abusait pas sur le compte de James, et depuis longtemps le connaissait pour un fieffé menteur : il l'eût déjà chassé sans la crainte de déplaire à M. Stevens, l'homme influent du pays.

Stoke est situé non loin de la mer, à deux lieues environ de l'Anse aux Sables. Le jour de la rentrée des classes, Paul Grey, qui partait pour la pêche, offrit à Ned de le prendre à son bord et de le déposer sur la côte, vis-à-vis de la maison du docteur. Le jeune homme embrassa tendrement sa mère, et, avec l'aide de Tom, descendit sa malle sur la berge ; il la plaça dans le canot que le lougre prit à la remorque, puis, par une jolie brise, ils sortirent du port, faisant force signes d'adieux à Marie, qui les regardait de sa terrasse.

En trois quarts d'heure ils étaient arrivés. Un matelot chargea la malle sur ses épaules, et Ned prit le sentier bien connu qui grimpe la barrière de rochers derrière laquelle se trouve le village tapi dans le creux d'un petit vallon, son antique clocher dominant seul la sombre verdure des bois. Du haut de la falaise, Ned regardait çà et là étinceler au soleil le joli ruisseau où il pêchait des truites les après-midi de congé ; il le voyait disparaître parfois entre les roches de calcaire gris ou rouge, aux cimes frangées de taillis épais parsemés de chênes énormes ; ailleurs, l'eau, unie comme une glace, s'endormait dans les profonds et noirs bassins, où, à chaque détour de sa route, le torrent s'était creusé un lieu de repos. Franchissant le pont rustique formé d'un arbre couché en travers, Ned passa par la prairie qui longeait la grande route, et arriva à l'église, près de laquelle était bâtie la cure, ancien édifice à pignons, à volets en treillis et tout revêtu de lierre, si ce n'est dans les endroits où le bignonia et le myrte tapissaient les murailles. Dans les jardins, entretenus avec le plus grand soin, un ruisseaulet babillard courait au milieu de vertes pelouses encadrant des massifs de

fleurs ; sur le bord de l'eau, les ondulations primitives du sol s'aplanissaient en terrasses gazonnées. Ned s'était approprié un des sièges rustiques placés à l'ombre des vieux mûriers ; c'est là qu'il venait lire pendant la chaleur du jour, lorsque M. Jones permettait aux élèves l'entrée de son jardin réservé. Le matelot fit le tour de la maison pour sonner à la petite porte, mais son compagnon ouvrit la barrière afin d'arriver plus vite en traversant la pelouse. Ce bruit fit tressaillir une charmante jeune fille assise sur le banc favori de Ned ; elle laissa tomber le livre qu'elle lisait.

« Ah ! comme vous m'avez fait peur ! J'en étais précisément à l'histoire du Prince Noir, Édouard Plantagenet, et je me demandais si on l'appelait aussi Ned quand il était de notre âge !

— Je suis désolé de vous avoir effrayée, Édith ! Pardonnez-moi, je vous prie.

— Oh ! oui ! reprit-elle en riant ; votre crime n'est point bien noir ! Papa et maman vont être tout heureux de votre retour ; vous savez combien ils vous aiment ! Venez avec moi, nous trouverons sans doute mon père dans son cabinet.

Édith Jones était née un mois après la nuit terrible où Ned Grey fut jeté sur le rivage. On avait souvent parlé devant elle de cet événement extraordinaire, et dès son enfance elle ressentait une profonde sympathie pour le héros de cette histoire. M. et Mme Jones traitaient Ned comme leur enfant, et leur fille unique, Édith, l'avait toujours regardé comme un frère. Lorsqu'ils marchaient côte à côte, on eût certes pu les croire jumeaux. Édith était fort grande pour son âge ; la chevelure ondulée qui flottait sur ses épaules en masses épaisses présentait les teintes dorées de celle de son jeune compagnon ; comme lui, elle avait les yeux grands et bleus, les traits délicats, la peau éblouissante, mieux encore, le cœur honnête, l'âme généreuse.

« Voici Ned revenu, papa ; regardez-le : il est bronzé comme un vrai bohémien !

— Ah ! mon garçon, dit le professeur, nous étions tous tristes sans vous ! jusqu'au canari qui ne veut plus chanter quand vous prenez vos vacances ! Comment se portent vos parents ? »

Ned lui transmit les messages de sa famille, et raconta le sauvetage de Tom. Les yeux d'Édith brillaient de plaisir.

« Où est-il ? Oh ! Ned, comme je voudrais voir un nègre ! Et vous aime-t-il bien, vous qui l'avez sauvé ?

— S'il m'aime ? ah certes ! J'ai entendu assurer que les nègres n'ont pas de cœur, mais nous n'avons Tom que depuis quelques jours, et il aime mon père et ma mère comme un chien.

— Comme un chien ! Ned, pouvez-vous parler ainsi ? »

A ce moment, la porte entrebâillée fut poussée avec violence : elle s'ouvrit toute grande ; un énorme terre-neuve, au poil noir, bondit dans la chambre, sauta sur Ned et faillit le renverser en lui plaçant ses pattes sur les épaules pour lui lécher la figure.

« A bas, Néron ! à bas ! cria Édith.

— Mon pauvre chien ! dit Ned, lui rendant caresse pour caresse, et passant sa main sur sa tête et son cou. Ne le chassez pas ! Néron ! mon vieux ! d'où sais-tu que je suis arrivé ? Je voudrais, Édith, que tous les hommes fussent bons comme ce chien. Tom est bon, j'en suis sûr, et Tom et Néron sont noirs ; seulement celui-ci n'a pas le poil laineux. »

Édith souriait, à moitié convaincue.

Mme Jones entra précipitamment dans la chambre. C'était une femme de trente-huit ans environ. Elle paraissait en proie à une violente émotion, et ne put que serrer la main de Ned, tout en disant à son mari :

« Mon ami ! il se passe de terribles choses dans la salle d'étude : ce misérable Stevens ! je t'en prie, mets-le immédiatement à la porte ! il a tué Norris, ou peu s'en faut : il vient de lui donner un coup de couteau ! »

Ils s'élancèrent dans l'école où les élèves se pressaient autour du blessé, étendu par terre, sans connaissance, tout pâle, la tête soutenue par un maître d'étude. On avait envoyé chercher le médecin, mais l'eau froide et l'alcali suffirent pour ranimer le jeune homme. James Stevens, désarmé par ses camarades, les bras garrottés derrière le dos, regardait d'un air sombre. Lourd et mal bâti, quoique d'une taille élevée, le teint blafard, les traits grossiers, la peau tachée de rousseurs, les cheveux jaunâtres et crépus, c'était en somme un assez vilain garçon ; ses lèvres très-minces, sa bouche largement fendue, rendaient encore sa physionomie plus repoussante.

Le docteur arriva ; l'hémorragie avait alarmé les assistants ; mais en réalité la blessure ne présentait guère de danger. La lame du couteau, en pénétrant dans l'épaule, s'était arrêtée sur un os.

« Maintenant, dit le médecin après avoir soigneusement réuni les lèvres de la plaie au moyen de taffetas gommé, assez joué du couteau comme ça, ou, comme dit Virgile dans le premier vers de l'Énéide, arma cano, je m'arme de ma canne, virumque, et nous verrons ! »

M. Jones avait rarement recours aux punitions corporelles, d'un usage si général clans les écoles d'Angleterre ; mais dans cette circonstance ses hésitations ne furent pas longues. Il ordonna au coupable de s'avancer au milieu de la chambre.

« Ce n'est pas ma faute, balbutia-t-il lâchement. Je taillais un bâton, Norris a voulu me le prendre, et il est tombé sur le couteau. »

C'était un insigne mensonge, et la canne du docteur, rendue encore plus lourde par la colère, allait s'abattre sur les épaules du criminel, lorsque le blessé lui-même se leva pour intercéder en sa faveur. Édith arrêta le bras de son père.

« James Stevens, dit celui-ci, vous êtes la honte de l'école et le désespoir de votre famille ; j'ai pardonné quelquefois, j'ai puni souvent, espérant que vous vous corrigeriez un jour. Et à cinq ans de patience vous répondez par un acte à la fois lâche et cruel que vous couronnez encore par un mensonge ! Voyons, je vous laisse à choisir : voulez-vous vous soumettre au châtiment, demander pardon à votre camarade et essayer de vous mieux conduire à l'avenir, ou dois-je vous chasser à l'instant de ma maison ?

— Je hais l'école, grommela James Stevens ; je préfère m'en aller ! »

Un murmure de mépris s'éleva de la foule des élèves ; le docteur Jones, pâle d'émotion, réfléchissait avec douleur au triste résultat de toutes les peines qu'il avait prises pour ce misérable enfant.

« Détachez ses bras ! dit-il enfin. Montez dans votre chambre, Stevens, et faites votre malle pendant que j'écris à votre père. »

Le coupable quitta la salle au milieu des huées de ses camarades ; Ned Grey et le petit Norris seuls s'abstinrent de prendre part à cette manifestation. Édith se retira et M. Jones retourna tristement dans son cabinet.

James empila ses effets à la hâte, et, décidé à ne faire d'adieux à personne, il descendit au jardin pour attendre le cabriolet qui devait l'emmener. Édith le vit sortir, et, dans l'espoir de toucher ce cœur de pierre, elle suivit Stevens pour l'engager encore à demander pardon et à se réconcilier avec Norris.

De son côté, le généreux Ned avait quitté la classe pour tenter un dernier effort auprès de celui qui toujours s'était montré son ennemi ; il voulait le supplier de faire des excuses et de recevoir en homme de cœur la punition méritée. En coupant au plus court pour atteindre son camarade qui venait de

disparaître dans les arbres, il aperçut Édith : évidemment elle aussi cherchait James Stevens.

« Que vient-elle faire ici ? Pourquoi prend-elle tant d'intérêt à ce gredin ? murmura-t-il, toute sa compassion se changeant maintenant en colère. »

Il entendit des voix derrière un massif d'arbustes. Stevens répliquait rudement :

« Je voudrais que ce couteau eût traversé les côtes de Ned Grey ! »

En quelques secondes, il avait franchi tous les obstacles et se trouvait devant eux sur la pelouse.

« Les côtes de Ned Grey ? lâche animal que tu es, criait-il en jetant sa veste et son gilet. Essaie un peu, pour voir ! Ah ! c'est bon pour le petit Norris, mais tu n'oses pas me toucher, capon ! Aligne-toi, et vite ! Et vous, Édith, mettez-vous de côté, dit-il d'un ton si éloigné de la douceur avec laquelle il lui parlait toujours, qu'elle sentit ses yeux se remplir de larmes. A bas la veste ! » cria-t-il à James qui ne paraissait pas trop impatient d'en venir aux mains ; une minute après cependant, ils se trouvaient vis-à-vis l'un de l'autre, tout prêts à commencer le combat.

Stevens avait certainement pour lui la vigueur et la masse du corps ; mais son adversaire était plus souple et plus lesté ; tous deux méritaient leur réputation de boxeurs de première force.

La lutte fut longue et savante : malgré toute sa colère, Ned ne perdait pas son sang-froid ; il tournait lentement autour de son adversaire en guettant l'occasion favorable. Se couvrant de la main gauche, la main droite prête à l'action, calculant chacun de ses pas, pendant que son adversaire se tenait encore sur la défensive, il fit soudain de sa main gauche une feinte que James essaya de parer ; mais il reculait bientôt en chancelant sous l'énorme coup de poing que la main droite de Ned venait de lui décocher en pleine poitrine. Sans perdre une seconde, la main gauche lui tombait à son tour entre les deux yeux, et envoyait Stevens rouler sur le gazon. Tremblant de rage, il se releva tout à coup, et sans aucun souci des règles de la lutte, la tête baissée et protégée par son bras recourbé, il s'élança sur son adversaire, et sa main droite se détendant comme un ressort lui détacha un horizon qui l'atteignit à l'oreille et le jeta de côté à moitié étourdi. Mais, avec une rare présence d'esprit, Ned fit quelques pas en arrière, et ses deux mains à la hauteur de sa tête, il se contenta de parer jusqu'à ce qu'il fût un peu remis et que les bourdonnements eussent cessé.

« Arrêtez ! cria Édith. Ned ! Stevens ! cher Ned ! arrêtez ! C'est moi qui vous en prie ! »

Ému de cet appel, Ned se retourna un instant vers la jeune fille. Stevens en profita pour lui assener un coup terrible sur la figure.

« Pas un mot, Édith, jusqu'à ce que je donne à ce brutal une leçon de politesse ! »

Ses joues brûlaient, ses forces étaient doublées par la colère ; il repoussa une attaque, et, levant à la fois ses deux poings fermés, il les laissa retomber comme une massue sur James, qui recula de plusieurs pas. Celui-ci se préparait à essayer encore de la botte qui lui avait si bien réussi une première fois ; mais Ned se détourna soudain et l'atteignit au-dessus du nez, puis, passant à gauche avec la même agilité, le lança sur la pelouse par un coup bien appliqué sur l'oreille. James resta gisant par terre.

« Lève-toi ! criait Ned. Re commençons, je suis prêt ! »

Stevens se mit sur son séant avec effort ; les gouttes de sang tombaient de son nez meurtri.

« Ned ! c'est assez, il est vaincu ! » dit Édith.

Mais à ces paroles l'orgueil de James l'emporta sur sa lâcheté habituelle, et tête baissée, comme un taureau furieux, il se jeta sur son adversaire. Ned eut le temps de faire un saut de côté, et, lui entourant le cou du bras gauche, le maintint un instant dans une position des plus désagréables, compliquée encore par une grêle de bourrades sur la figure.

« Je me rends ! » cria Stevens d'une voix faible.

Ned lâcha son antagoniste. Le combat était fini. On entendait le bruit des roues de la voiture qui venait chercher James.

La lutte, il faut le dire, n'avait pas embelli nos deux adversaires : le savon et l'eau fraîche devaient suffire pour en enlever les traces du visage de Ned, mais la figure de Stevens était parsemée de taches qui, de jaunes, rouges ou bleues, allaient en quelques heures passer au noir.

« Faisons la paix, Stevens ! et Ned s'avancait pour lui offrir la main. Nous nous étions battus déjà, et j'espérais que vous étiez réconcilié avec moi ; vous quittez l'école, ne nous séparons pas en ennemis.

— Bien, Ned, dit Édith, qui ramassait sur le gazon la veste et le gilet de son jeune ami ; une bonne poignée de main, et que tout soit oublié, puis vous irez vous laver la figure. Stevens ! il en est temps encore, demandez pardon à mon père ! »

Pendant quelques secondes, James arrêta ses yeux sur la jolie Édith : il paraissait hésiter, mais son détestable caractère l'emporta sur ce bon mouvement.

« Non, Édith, reprit-il d'une voix boudeuse ; je vous aime, vous, mais je déteste l'école, et vous, Ned Grey, je vous détesterai toujours, » ajouta-t-il en jetant un mauvais regard sur la belle figure de son vainqueur.

Ned eût été moins blessé d'avoir eu le dessous dans la lutte que d'entendre son rival repousser ainsi ses avances.

La lutte.



« Venez, Édith, venez ! votre père va être bien mécontent ! mais je prends tout sur moi. Vous êtes témoin que Stevens a refusé de faire la paix. »

Mais Édith ne voulut pas le suivre ; elle ne renonçait pas encore à tout espoir d'adoucir cette nature revêche. James lui serra la main.

« Adieu, Édith ; je hais tout le monde, excepté vous, et même je ne puis vous souffrir, quand il m'arrive de penser que vous préférez Ned Grey !

— Adieu, Stevens, répondit-elle froidement ; j'espère que vous deviendrez meilleur. » Et toute triste d'avoir échoué, elle retourna à la maison, pendant que James montait dans la voiture qui le ramenait chez lui.

CHAPITRE V.

Enrôlement de Ned Grey.

Pour le paisible troupeau du docteur Jones, l'année suivante ne fut guère fertile en événements notables. Le vieux Stevens, enfin convaincu que son fils ne se corrigerait jamais, le fit embarquer à son expulsion de l'école. James était maintenant aspirant de marine à bord d'une frégate de Sa Majesté Britannique. Ned Grey venait d'entrer dans sa quinzième année, et M. Jones parlait de le placer dans une maison de commerce de quelque grand port de mer. Marie avait accueilli ce projet avec joie ; elle espérait que son fils adoptif deviendrait par la suite un riche négociant ; mais Paul, sur lequel le fisc n'avait pu encore mettre la main, aurait bien préféré garder avec lui le brave et aventureux jeune homme.

« Il fera beau le voir, lui disait-il, assis sur sa chaise comme une vieille femme ! »

Ned se trouvait fort embarrassé ; il ne pouvait à la fois contenter tout le monde, et n'aurait pas voulu désobliger M. Jones ou causer la moindre peine à sa mère. L'idée de la quitter, de s'éloigner d'Edith, sa sœur bien-aimée, lui causait par moments une vive douleur ; mais d'autres fois aussi, lorsque, debout sur la terrasse ou sur le sable de la grève, il regardait la mer bleue, il sentait le besoin d'une vie plus active et éprouvait un immense désir de s'élancer au delà de l'horizon sans bornes qui se déroulait sous ses yeux.

C'était un dimanche soir : le soleil, tout à fait sur son déclin, adoucissait encore ses rayons tamisés par les nuages pommelés qui se traînaient sur son disque. Le bétail ruminait paresseusement dans la prairie : la nature entière semblait jouir du calme de ce jour de repos. Le service de l'après-midi était terminé depuis plus d'une heure ; les oisifs qui avaient coutume de bavarder sous le portail de l'église, avaient regagné leur demeure. Le cimetière paraissait désert. Ned Grey en ouvrit la barrière ; après avoir fait quelques pas, il aperçut Édith assise sur le gazon, tout près d'une croix de pierre, sur laquelle on pouvait lire :

Une dame inconnue, âgée de vingt-deux ans, jetée par la mer à l'Anse aux Sables.

« Bonsoir, Édith ; je vais à la maison. Le docteur Jones m'a donné un jour pour causer de mon avenir avec mon père et ma mère ; mais j'ai le temps d'arriver, dit-il en s'asseyant vis-à-vis de la tombe. Pauvre femme ! vingt-deux ans seulement ! Cette inscription m'a paru toujours si triste ! Une dame inconnue ! Elle avait peut-être un mari qui n'a jamais su ce qu'elle est devenue ! peut-être un enfant qui n'apprendra jamais le lieu où repose sa mère !

— Papa l'a vue, reprit Édith ; elle était admirablement belle ! On la porta sur le rivage, morte, pâle comme le marbre et presque enveloppée de ses longs cheveux blonds. Vous aussi, quand vous étiez tout enfant, vous avez été jeté sur la côte ; on me l'a dit du moins.

— Je ne crois pas que cela soit vrai. On m'en avait bien parlé, mais quand je l'ai répété à ma mère, elle m'a pressé dans ses bras, me demandant si je sentais le besoin d'en chercher une autre qu'elle. Comme s'il pouvait en exister une meilleure, une plus chérie ! »

Ils tressaient ensemble une couronne de fleurs autour de brindilles de lierre : la soirée s'avancait.

« Voulez-vous me donner cette guirlande, Édith ? Je veux la suspendre autour de cette croix, qui me paraît si désolée ! Cette froide épitaphe : Inconnue, jetée par la mer, me glace le cœur ! Etre couchée ici, solitaire, oubliée !

— Attendez que je nettoie la pierre ; elle est toute couverte de mousse : ces fleurs vont être fanées tout de suite ; je préférerais des immortelles. »

Ils placèrent la guirlande autour de la croix.

« Pourquoi n'en mettrions-nous pas toujours ? dit Édith ?

— Je vais partir ! soupira Ned. Il faut bien que j'apprenne à gagner ma vie ; mais comme vous me donneriez de courage, si vous me disiez que je travaillerai pour vous ! Si pendant mon absence vous voulez me promettre de ne pas m'oublier.... »

Ned s'interrompit soudain : une voix chevrotante grommelait derrière lui :

« Eh ! qui dirait que moi aussi j'ai été comme ces jeunes gens ! Tu pars, Ned Grey ? Tu peux t'attendre à ne pas revenir de longtemps, c'est Mère Lie qui te le dit !

— Arrière, corbeau de malheur ! Sais-tu que je pourrais te faire pendre ! Je t'ai vue jeter des pierres sur les naufragés du cotre !

— Laissez-la tranquille, je vous en supplie ! s'écria Édith. Pour sûr, elle se vengera de ce que vous lui dites ; elle vient de cracher par terre en nous regardant avec ses yeux de démon ! »

Mère Lie s'éloignait parmi les tombes, serrant ses mains osseuses et leur montrant son poing desséché.

« Que vient-elle faire ici ? se disait Ned ; elle doit avoir quelque mauvaise besogne en train : il est rare de la voir quitter l'Anse aux Sables !

— Venez donc vite, Ned ; je ne veux pas rester une minute de plus ici. Il va faire nuit, et cette horrible vieille m'épouvante ; elle est peut-être cachée près de quelque tombeau ! »

Pendant qu'elle parlait, deux ombres se glissèrent de l'autre côté du cimetière et disparurent bientôt derrière une haie.

« Je me trompe sans doute, continua Édith ; mais j'éprouve un malaise étrange ; il me semble qu'il va nous arriver quelque grand malheur ! La vue de cette affreuse sorcière m'a glacée jusqu'à la moelle des os ! » Et tremblant de tout son corps, elle prit le bras de Ned, qui la reconduisit au logis. « Je vous en prie, ne vous en allez pas ce soir ! Tenez, je suis certaine que quelque chose de terrible va se passer cette nuit ; restez jusqu'à demain, je vous en supplie !

— Mais, Edith, répliqua le jeune homme, tout ceci n'est que de l'enfantillage ! Vous, si courageuse, vous avez peur de Mère Lie ? Ne vous laissez donc pas gagner par de sottes frayeurs ! Vous allez me faire croire que vous êtes une femme nerveuse ! Bientôt peut-être vous aurez des vapeurs ! »

Édith n'osa pas répondre. A la porte de la cure, Ned prit congé d'elle à la hâte, et, s'armant de son bâton, partit au pas de course pour l'Anse aux Sables.

Il faisait déjà nuit, mais la lune était presque en son plein, et deux lieues en une heure n'effrayaient pas notre jeune homme. Néron s'élança derrière lui en bondissant. Il le voyait courir et, dans son cerveau de chien, s'imaginait que son ami poursuivait quelque chose ; il voulait être de moitié dans la chasse, et précéda bientôt son compagnon. Tout à coup il s'arrêta, et grognant avec colère, il se retourna vers Ned, le poil hérissé, paraissant à la fois furieux et épouvanté.

« Qu'est-ce que c'est, Néron ? Pille, pille, mon vieux ! »

Le chien ne s'élança point, comme il avait coutume de le faire, mais, après avoir fait quelques pas en avant, il revint sur Ned en poussant un aboiement de frayeur ; une ombre ressemblant à celui d'une vieille s'étendait sur le sol éclairé par la lune. Un instant Ned sentit un frisson glacial parcourir ses veines ; mais, reprenant courage, il marcha d'un pas ferme : mais il ne vit plus rien. Néron refusait obstinément de chercher, et restait sur les talons de son maître.

« Ce chien est ensorcelé ! murmura Ned ; et moi-même j'ai pris cette ombre pour celle de Mère Lie. Bah ! c'est sans doute un nuage qui aura passé devant la lune ! »

Il continua sa route et, toujours suivi de Néron, il arriva chez lui sans autre aventure. Marie et Tom l'accueillirent avec bonheur. Le jeune nègre avait grandi, ses forces s'étaient admirablement développées. Une légère indisposition l'avait empêché d'accompagner Paul, qui venait de quitter le port avec son lougre, sans rien dire à sa femme du but de cette expédition mystérieuse.

Ce soir-là, le fils et la mère causèrent longuement, à cœur ouvert, et il est à croire que le nom d'Édith revint souvent dans la conversation ; cette douce image régnait dans l'esprit de Ned quand il posa la tête sur l'oreiller ; et pendant son sommeil il lui sembla franchir bien des années de sa vie ; il se voyait heureux, traversant avec elle les espaces infinis ; mais bientôt un nuage s'étendait sur cette vision brillante, le ciel devenait sombre, puis tout à fait obscur ; il se trouvait perdu parmi les falaises et les précipices ; le bruit des vagues furieuses montait jusqu'à lui ; il ne pouvait rien distinguer au milieu des ténèbres ; seulement, il étreignait encore une main fine et douce, qui le guidait dans le sentier dangereux. Son pied glissa.... cette main venait de lui échapper ; il fit un effort désespéré pour la saisir : il la sentait maintenant noueuse et froide, rugueuse comme une serre d'aigle. La lune se leva rouge de sang ; il regarda : c'était l'horrible main de Mère Lie qu'il tenait dans la sienne. Le rire sinistre de la sorcière retentissait à ses oreilles ; elle le poussa soudain, il perdit son équilibre, vacilla un instant au bord du précipice, puis il se sentit tomber, toujours, toujours plus bas, au-dessus de l'abîme où mugissaient les eaux sombres. Il se réveilla en sursaut ; quatre heures et demie venaient de sonner ; il voulut secouer l'impression de ce rêve lugubre, et, s'habillant à la hâte, appela le jeune nègre et descendit avec lui au rivage.

La marée était basse ; ils suivirent pendant quelques kilomètres l'étroite bande rocheuse que la mer en se retirant découvre au pied de la falaise. Néron accompagnait les deux amis et, tout heureux de l'occasion, s'élançait dans les vagues et apportait sur la berge d'immenses traînées d'herbes marines.

L'air frais de la mer chassa bientôt les derniers vestiges des rêves de la nuit, et Ned reprit son entrain accoutumé. On marchait depuis assez longtemps, et il commençait à songer que le déjeuner les attendait là-haut, lorsque, au détour d'un rocher qui s'avance en pointe vers la mer, une exclamation de surprise s'arrêta sur ses lèvres. Au fond du petit havre qui forme un des rares atterrages de cette côte redoutable, une douzaine de matelots, vêtus de chemises et de pantalons de laine bleue, étaient assis ou couchés auprès d'un grand canot à demi tiré sur la grève, et appartenant sans nul doute au navire de guerre qu'on voyait à deux lieues au large. Les aboiements de Néron attirèrent l'attention des marins.

« Bonjour, les gars ! dit un homme à figure ouverte, à forte carrure, qui portait l'uniforme de lieutenant. Quel vent vous amène ici ? »

Ned répondit qu'ils étaient simplement en promenade, et qu'ils allaient retourner à l'Anse aux Sables.

« Hé bien ! mon garçon, nous vous ferons la conduite ; aussi bien aller à l'Anse aux Sables que de rester ici à nous croiser les bras. Allons, vous autres, poussez-moi ce canot. Sautez là dedans, dit-il aux deux amis avant que Ned eût pu accepter ou refuser ses offres. Le chien saura bien retrouver sa route tout seul. »

Mais Néron ne l'entendait pas ainsi, il se jeta dans la mer, aborda le canot et tout ruisselant vint se coucher près de Ned.

Le lieutenant s'assit à la barre, mais, au lieu de longer la côte, il maintenait l'avant de l'embarcation en ligne droite avec le navire ; enlevé par les rames de huit vigoureux matelots, le canot s'éloignait rapidement du rivage.

« Mais vous gouvernez vers la France, il me semble, et non vers l'Anse aux Sables, dit Ned dont les soupçons s'éveillaient.

— Mêlé-toi de ce qui te regarde, mon garçon, lui cria un matelot ; nous n'avons pas besoin de tes conseils.

— Vous y connaissez donc quelque chose ? reprit le lieutenant.

— Je sais manœuvrer un lougre, mais je n'ai jamais monté d'autre navire que celui de mon père.

— Ah ! vous êtes un vrai marin, je vois ? Eh bien ! nous ferons de vous un fin matelot à bord de la frégate. On peut trouver dans le monde bien d'autres villages que l'Anse aux Sables, mais ce n'est pas tous les jours que vous voyez un navire comme la Sibylle. »

A cette époque, il était permis aux vaisseaux de l'État, souvent à court de matelots, de recruter leurs équipages par tous les moyens possibles. Ned avait entendu raconter les lamentables histoires d'individus saisis, pressés, mot énergique par lequel on désignait cet abus monstrueux, et emmenés parfois à l'autre bout du monde, sans que leur famille pût même savoir ce qu'ils étaient devenus. La lumière se fit soudain dans l'esprit du jeune homme. Plus de doute, il se trouvait enrôlé de force au service du roi ! Le sang lui monta au visage, puis ses joues se couvrirent d'une pâleur mortelle ; il pensait à sa mère, à Édith, qui ne connaîtraient point son sort, et qu'il ne reverrait peut-être jamais. Il se tourna vers le lieutenant :

« Pour l'amour de Dieu ! dites-moi la vérité ! Ma mère m'attend à cette heure là-bas sur la falaise, » disait-il d'une voix désespérée en montrant avec angoisse la maisonnette blanche qui se détachait clairement sur les rochers.

Un long éclat de rire de l'équipage fut la seule réponse.

« Sautez, massa Ned, vite dans l'eau ! » lui cria Tom qui venait d'ôter ses souliers à la dérobée et piquait une tête dans la mer ; mais une main vigoureuse empoigna Ned par l'habit, et l'empêcha de suivre son camarade.

« En arrière ! » commanda le lieutenant en s'emparant d'une longue gaffe avec laquelle il saisit le fugitif par le col de sa chemise, lorsque celui-ci reparut à la surface de l'eau. Le pauvre Tom, ignominieusement halé comme un marsouin noir, retomba dans le canot au milieu du rire général. On lui attacha les poignets pour lui ôter toute envie de renouveler sa tentative.

« Je vous conseille de prendre la chose du bon côté, dit le lieutenant à Ned. D'autres qui vous valent bien sont enchantés de servir le pays ; cette chance vous vient sans que vous l'ayez cherchée. Une fois à bord, vous serez heureux comme un prince.

— Je voudrais du moins écrire à ma mère ! » dit Ned dont les yeux pleins de larmes regardaient fixement sa maison, qui allait s'amointrissant peu à peu.

— Vous le pourrez, si nous ne partons pas tout de suite ; mais il n'est guère probable que nous nous arrêtions encore. Nous venons précisément

de remettre le paquet de lettres aux gardes-côtes. La Sibylle sort de Plymouth, et nous sommes en route pour les mers du Sud. »

Le pauvre garçon couvrit de ses mains ses yeux fatigués. Était-ce encore un rêve, la suite de ses visions de la nuit ? Que penseraient ses parents ? que penserait Edith de cette disparition ? Sans doute on supposerait que la marée montante les avait surpris et noyés au pied de la falaise. Ned se sentait la tête serrée comme dans un étau, et pendant quelques minutes il s'abandonna à son désespoir. Mais cette prostration ne pouvait durer ; sa forte nature réagit bientôt ; il essuya ses yeux sur sa manche et releva la tête :

« Je ne suis point une poule mouillée, monsieur, dit-il au lieutenant qui le considérait avec attention. C'est fini maintenant ; je ferai mon devoir, quel qu'il soit. Votre frégate est vraiment belle. Combien porte-t-elle de canons ?

— Bravo, jeune homme ! voilà qui est parler. Il n'y a point de mal de penser à sa mère ; mais tout ira bien ; nous trouverons l'occasion de lui faire avoir de vos nouvelles, et un beau jour vous lui porterez votre part de prises, plein son tablier. Nous aurions bien mauvaise chance, si nous ne pouvions en route dire deux mots à quelque coureur de mer. Votre nom ?

— Édouard Grey, mais on m'a toujours appelé Ned.

— Et ce jeune nègre ?

— C'est mon ami Tom.

— Oui, massa ! cria Tom, intervenant tout à coup dans la conversation. Pauv' nég. Tom ! li presque mort, massa Ned descendre comme un singe, tirer le nég' en haut. Y a longtemps, quand le pauv' capitaine est mort. Capitaine nager comme un poisson. Capitaine crier : Qui pâler de mouri ! Tenez bon, les enfants ! et grosse pierre tomber sur sa pauv' tête. Casser sa tête comme une citrouille. Jamais plus voir li !

— Quelle longue histoire ! dit le lieutenant, et sans compter que je n'y comprends goutte ! »

Ned raconta l'aventure, et pour la première fois Tom apprit que la vieille Lie avait jeté le quartier de roc qui tua l'infortuné capitaine. L'effet produit sur lui fut vraiment extraordinaire.

« Moi veux pâtir, criait-il en essayant de se débarrasser de la corde qui lui liait les mains. Moi veux planter couteau dans Mère Lie ! la vieille diable ! Tom pas savoir la vieille diable a tué le capitaine ! Oh ! mon pauv' capitaine ! »

Le lieutenant et ses hommes s'intéressaient déjà à leurs prisonniers, mais l'agitation de Tom et l'affection qu'il avait gardée pour son ancien maître lui acquirent dès ce moment les bonnes grâces des matelots. La frégate arrivait sur eux, elle masqua son grand hunier pour attendre le canot. Ned en admirait les formes magnifiques, les gréements bien tendus, les nombreux canons qui clignaient sournoisement par les sabords ouverts. Le sifflet du contre-maître se fit entendre ; un câble fut jeté du navire ; un homme à l'avant de l'embarcation saisit avec sa gaffe l'échelle de cordes qui pendait sur le passavant ; en moins d'une minute, ils étaient sur le pont.

« Emmenez les recrues, » dit le lieutenant, qui se dirigea vers le gaillard d'arrière pour faire son rapport.

Le capitaine Cooke, commandant de la Sibylle, mérite certes d'être placé au rang des bons officiers de la marine anglaise de l'époque. C'était ce qu'on appelle « un dur à cuire », et malgré la discipline sévère qu'il maintenait à son bord les matelots l'aimaient comme un père. Ned avait le coup d'œil marin : il n'eut pas plutôt jeté un regard d'admiration sur les rangées de canons étincelant comme du bronze poli sous leur vernis d'huile bouillie, et les cordages disposés en rouleaux sur le pont, à la mode flamande, qu'il leva instinctivement la tête vers l'immense voilure et les agrès du splendide navire. Les voiles se gonflaient à la brise qui venait de se lever ; le grand canot était déjà suspendu à ses davieres ; l'écume rejaillissait sur les bossoirs, la frégate filait dix nœuds à l'heure. Ned regarda la terre ; pendant quelques minutes, il distingua encore un point blanc qui paraissait à peine au-dessus des eaux : c'est là que sa mère l'attendait ! puis la petite maison disparut à ses yeux. Une bande grisâtre aux contours indécis comme un nuage fut bientôt tout ce qui resta des hautes falaises de Cornouailles ; et, en moins d'une demi-heure, on ne voyait plus rien que l'immense mer bleue sur laquelle la frégate glissait comme un oiseau.

Ned se sentait bien malheureux de se voir arraché à tout ce qu'il aimait sur la terre ; mais sa douleur ne l'empêchait pas de reconnaître combien cette vie nouvelle convenait à ses goûts. En compagnie de Tom et de Néron, ses camarades noirs, il suivait son guide vers le gaillard d'avant, et regardait avec admiration les matelots, d'une propreté militaire et tous habillés de la même manière ; les soldats de marine, vêtus de rouge, l'arme au bras, en sentinelle dans les diverses parties du navire ; les hamacs rangés en ordre le long des filets d'abastillage ; en outre, ce qui ne lui causait pas moins de

satisfaction, l'odeur alléchante qui s'échappait de la cuisine annonçait l'heure du déjeuner de l'équipage.

Les trois amis passaient devant l'écoutille de la fosse aux câbles, lorsqu'un aspirant qui, pour un délit quelconque, venait de faire faction dans la mâture, descendit des haubans et sauta sur le pont précisément en face de Ned : il recula de plusieurs pas, en regardant bouche bée notre jeune homme, qui ne paraissait pas moins étonné.

« James Stevens !

— Comment diable êtes-vous ici ! vous, votre chien et votre négillon ? demanda son ancien adversaire remis de sa surprise.

— Nous venons d'être « pressés » par l'équipage du grand canot, près de l'Anse aux Sables, dit Ned.

— Ah ! voilà l'affaire ! Bien ! Vous saurez vous tenir à votre place, je pense ; vous n'êtes qu'un simple matelot, moi, je suis officier. Vous et votre nègre aurez la bonté de m'obéir, et de marcher quand je vous donnerai mes ordres. Et plus vite que ça ! Entendez-vous ? » continua-t-il, furieux de ce que Ned le regardait toujours sans répondre.

Le jeune Grey, tout pâle d'émotion, n'avait jamais senti la colère bouillonner en lui comme à ce moment ; mais il fallait se taire et se soumettre à ce bravache qu'il avait si proprement « brossé » dans leur dernière rencontre.

« Holà, quelqu'un ! Emmenez ces gars-là et attachez le chien ! » cria Stevens tournant le dos à Ned et allongeant un coup de pied dans les côtes du terre-neuve.

Néron n'avait guère souci de la discipline du bord ; il gronda sourdement et, sautant à la gorge de James, le renversa sur le dos et le tint cloué sur le pont avant que Ned eût pu intervenir.

« Lâche-le, Néron, lâche-le ! A bas ! à bas ! criait Ned, prenant le chien furieux par le cou et l'étranglant à moitié pour lui faire ouvrir la gueule et abandonner sa proie. Couche-toi, Néron ! A bas ! te dis-je ! car l'animal manifestait l'intention de revenir à la charge.

— Jetez-le à la mer, crièrent plusieurs voix.

— Ce n'est pas la faute du chien, répondirent les autres ; on lui a donné un coup de pied.

— Vous me jetteriez avec lui ! dit Ned résolûment. Néron est le meilleur chien qui soit au monde ; il ne mord jamais, si on ne le maltraite point ; et il

entourait de ses deux bras le cou de Néron, qui grondait toujours, prêt à combattre de nouveaux agresseurs.

— C'est lui qui à excité son chien ! grommela Stevens, qui commençait à se remettre et essuyait le sang qui coulait de ses blessures.

— Ça, c'est une blague, et pommée encore ! » murmura un matelot à l'oreille de son camarade, mais assez haut pour qu'on pût l'entendre.

Le lieutenant Mandger, le commandant du navire qui avait capturé Ned, fit son apparition sur la scène.

« Qu'est-ce que tout ce tapage, monsieur ? demanda-t-il sévèrement à Stevens, qui se tenait devant lui la mine basse.

— Voulez-vous me permettre de tout vous expliquer, monsieur, dit Ned s'avançant respectueusement, mais sans le moindre embarras. Stevens était mon camarade d'école ; en quittant la pension, l'année dernière, il exprimait le désir de me planter son couteau à travers les côtes. Cette phrase me parut singulièrement peu anglaise et je le forçai à jeter bas son habit ; mais à peine avions-nous commencé qu'il se rendait comme un lâche. Il lui plaît de m'insulter maintenant, de me dire que je suis un simple matelot, tandis qu'il est officier, et pour prouver la supériorité de son rang, il vient de donner un coup de pied à mon chien. Mon chien l'aurait mis en pièces si je ne lui avais pas fait lâcher prise, et voilà qu'il me récompense en disant que j'ai excité Néron à se jeter sur lui ? Je dis que c'est là un audacieux mensonge, comme tous ceux par lesquels il s'est rendu célèbre à l'école.

— Bien ! ce n'est pas non plus la première fois que nous nous en apercevons ici ; mais pas de batailles à bord ! Allez déjeuner, Ned, et vous, dit-il à un matelot, voyez qu'on fasse manger ce chien. »

En moins d'une semaine, Ned, Tom et Néron étaient les enfants gâtés des officiers et de l'équipage.

CHAPITRE VI.

Assassinat du docteur Jones.

Retournons à l'Anse aux Sables, tandis que la Sibylle, poussée par un bon vent, fait voile vers le cap de Bonne-Espérance, en route pour les Indes.

Mme Grey, assise sur le mur de la terrasse, avait longtemps attendu le retour de Ned. La brise ne se levait pas encore, la mer était calme, et de ce poste élevé Marie contemplait l'océan, et regardait les voiles de neige d'un grand navire que son œil exercé reconnaissait pour un vaisseau de guerre. Sur la surface unie de la mer bleu foncé, elle aperçut un canot sortant du petit havre, à trois kilomètres de là, et si peu fréquenté d'ordinaire, qu'elle suivait l'embarcation avec une certaine curiosité. Celle-ci gouvernait droit sur la frégate, et ne parut bientôt plus que comme un point noir dans le lointain. Pauvre femme ! elle ne pensait guère qu'à ce moment même les yeux de son fils se fatiguaient à chercher sa maison ! Elle vit la frégate s'éloigner toutes voiles dehors ; peu à peu la carène descendit derrière la courbure de la mer ; bientôt les voiles ne semblèrent pas occuper plus d'espace que les ailes d'une mouette, puis elles devinrent vagues et indécises et se perdirent sous l'horizon.

« Comme il tarde à rentrer ! pensait Marie ! Que peuvent-ils donc faire là-bas ? La marée monte et va leur couper la retraite. Ils savent bien pourtant que la pleine eau vient frapper la falaise ! »

Pendant que cette idée traversait son esprit, elle se pencha sur le mur pour regarder au-dessous d'elle : la marée avait déjà atteint la base du rocher ! Elle se sentit convaincue de la réalité de ses craintes, et, courant à la maison, elle prit un rouleau de cordes et descendit à toute vitesse le sentier qui menait au village. Plusieurs marins s'offrirent à l'aider dans ses recherches ; Ned et le négrillon étaient généralement aimés, et personne à l'Anse aux Sables n'ignorait le danger que couraient les malheureux qui se laissaient surprendre par la haute mer.

Suivis d'une troupe de femmes et d'enfants, ils arrivèrent hors d'haleine au sommet de la falaise qui dominait la maison de Paul Grey, et

continuèrent leur route sur le bord de l'abîme, regardant sans cesse en bas, dans l'espoir de découvrir Ned et ses compagnons.

La marée avait déjà recouvert l'ourlet de grève, mais la mer était calme et l'eau encore très-basse. Marie courait en avant à demi affolée ; elle appelait de toutes ses forces en se penchant sur la crête du précipice : « Ned ! Ned ! où es-tu ? » Au cri d'une mouette traversant l'espace, elle reprenait courage, s'imaginant que c'était la voix de son fils ; mais le temps s'écoulait, la mer montait toujours ; un homme fit rouler une grosse pierre pardessus la falaise ; elle tomba dans le flot avec un bruit sourd annonçant que l'eau était déjà profonde. Ned et Tom avaient peut-être réussi à grimper dans quelque excavation du roc ! A cette pensée, Marie redoubla ses cris et supplia ses compagnons de ne pas l'abandonner encore. Ils venaient de dépasser l'endroit où le canot de la frégate avait pris terre ; l'eau envahissait la crique et frappait les parois du rocher. Marie était folle de désespoir ; rien ne pouvait la décider à rentrer chez elle. A la fin, exténuée de fatigue et d'angoisse, elle s'assit sur le sol et sanglota amèrement en regardant la mer.

« Qui sait ! s'écria tout d'un coup un des marins qui avaient montré le plus d'activité dans les recherches, peut-être votre fils est-il tout simplement retourné à sa pension. Calmez-vous, madame Grey ! m'est avis que vous le pleurez trop tôt. Ned n'est pas assez imbécile pour se laisser ainsi noyer ! Croyez-moi, il avait sans doute oublié quelque chose et il est allé le chercher : deux lieues ne sont rien pour lui : en revenant à l'Anse aux Sables, nous le retrouverons vous cherchant à son tour. »

Cette idée rencontra bon nombre de partisans ; on décida de repartir au plus vite, pendant que deux hommes se rendraient chez le docteur Jones. L'espoir donnait à Marie de nouvelles forces. En descendant à l'Anse aux Sables, elle trouva tout le village en rumeur : ceux qui ne l'avaient pas suivie formaient des groupes sur la plage et discutaient entre eux avec la plus grande animation :

« Courez chez vous ! lui cria-t-on, des visiteurs fort peu aimables vous attendent là-haut ; mais dites seulement une parole, madame Grey, et nous les flanquons tous par-dessus les rochers.

— Ned est-il de retour ? demanda Marie, incapable de penser à autre chose.

— Ah bien oui ! répondit une voix dans la foule, c'est Ned et Paul qu'on vient arrêter. »

Marie, trop troublée pour essayer de comprendre, gravit rapidement le sentier et arriva sur la terrasse, presque morte de fatigue. Plusieurs hommes étaient assis sur le mur. Elle trouva la porte grande ouverte et Mère Lie et une demi-douzaine d'agents de police en possession de son domicile.

« Que veut dire ceci ? cria-t-elle, où est Ned ? Qui êtes-vous pour entrer ici chez Paul Grey pendant son absence ? Mère Lie, sortez immédiatement ! Combien de fois vous ai-je défendu de mettre le pied sur la terrasse ! »

La sorcière se contenta de la regarder avec un sourire de mépris ; elle prit une chaise de bois et s'assit avec le plus grand calme, sans répondre un seul mot. L'officier de police, s'avancant alors, remit un imprimé dans les mains de Marie, lui expliquant que c'était un mandat d'amener, et l'ordre de faire une perquisition dans le domicile de Paul Grey.

« Je n'ai plus la tête à moi, soupira la pauvre femme, regardant le papier avec des yeux hagards : où est Ned, où est mon fils ? dites-le-moi, je vous en prie. Je puis tout supporter, excepté cette cruelle incertitude ; que lui est-il donc arrivé ? »

Marie avait environ trente cinq ans ; elle était belle encore, et pendant qu'elle suppliait ainsi l'officier, ses traits charmants, colorés par l'émotion, ses grands yeux brillants de fièvre, lui concilièrent les sympathies de toutes les personnes présentes, la vieille sorcière exceptée.

« Asseyez-vous, madame Grey, et, je vous en conjure, soyez calme ! Je vais tâcher de tout vous dire, aussi brièvement que possible. »

Marie tomba sur le canapé, sa figure portait l'empreinte de son angoisse, elle écoutait avec anxiété.

« Eh bien ! dit l'officier, vers le milieu de cette nuit, tous les habitants de Stoke ont été réveillés par le bruit de la cloche de la cure, on criait : au secours ! au meurtre !

— Mon Dieu ! et puis....

— Le veilleur de nuit agita violemment sa crécelle en courant vers la cure, où le rejoignirent bientôt ceux qui avaient entendu le signal d'alarme. La grande porte était ouverte, les cris continuaient. J'arrivai alors, et, montant l'escalier à la hâte, j'entrai dans la chambre d'où venait tout le bruit : Mlle Édith essayait de relever son père, étendu sur le plancher, blessé à la poitrine, Les servantes criaient à l'aide, une forte odeur de poudre remplissait l'appartement. Mme Jones gisait évanouie à côté de son mari.

« Voici ce que je pus comprendre. Vers une heure après minuit la porte avait été forcée ; le docteur entendant marcher dans la pièce où il gardait

son argent et ses papiers, sortit de son lit, et effraya sans doute les malfaiteurs, car ils ont laissé derrière eux un assez gros paquet d'argenterie plié dans une couverture. Mais, en s'enfuyant, un des voleurs tira sur M. Jones un coup de pistolet qui lui a traversé le sein gauche. Éveillées par la détonation, ces dames sont accourues avec une lumière, le pauvre homme allait rendre le dernier soupir ! Madame s'est trouvée mal, Mlle Édith essayait de donner quelques soins à son père ; il lui a serré la main en faisant d'incroyables efforts pour lui parler ; faiblement, mais distinctement on a entendu le nom de Ned Grey.

« Les voleurs ont emporté deux cents guinées, à ce qu'il paraît, M. Jones est mort, et Mlle Édith ne veut rien écouter quand sa mère lui répète que votre fils doit avoir commis le crime, puisque c'est ce nom-là que le docteur a prononcé. »

Pendant ce terrible récit, Marie, son regard atone fixé sur le narrateur, écoutait vaguement, comme perdue dans un rêve. Elle reprit, continuant tout haut sa pensée :

« Ned Grey ? Ned Grey ? Quel Ned ? Non pas le mien ? Mais où est-il Ned ?

— Voilà précisément la question, madame ! Son père et lui sont appelés à comparaître devant le magistrat.

— Paul est parti hier soir avec son lougre sans me dire quand il comptait revenir, et Ned est arrivé de l'école un peu après le départ de son père ; ce matin de très-bonne heure il est allé avec le nègre Tom et le chien de M. Jones faire une course au pied des falaises. Je ne sais ce qu'ils sont devenus, je suis folle d'inquiétude, je crains que la marée ne les ait surpris ! »

Le rire lugubre de Mère Lie retentit dans la chambre. « Quant à ça, sois tranquille ! Il ne finira pas par l'eau, ton Ned ! Non, il est né pour la potence. Paul y dansera avec lui ! Il ne l'aura pas volé. »

Marie regarda la sorcière avec un indicible dédain, mais la vieille, qui avait voué à Paul et à tous les siens une haine mortelle, depuis la nuit où il faillit la précipiter de la falaise, ne baissa pas la tête et fixa ses yeux sur son ennemie avec un air de triomphe qui rendait ses traits plus hideux encore.

L'officier se leva et s'excusa auprès de Mme Grey de ne pas différer plus longtemps ses recherches dans la maison.

« Quand il vous plaira ! dit Marie, qui pouvait à peine se rendre compte de sa position. Il n'y a personne, hélas ! Ah ! si j'avais au moins mon pauvre Ned. »

L'officier et quatre hommes visitèrent les chambres, un cinquième agent resta auprès des deux femmes. On ne trouva absolument rien qui pût justifier les soupçons. Arrivé dans la cuisine, le chef fit prier Marie de lui ouvrir les armoires.

Elle donna les clefs : il n'y avait dans la première que des bouteilles, de la vaisselle et des provisions de ménage ; la seconde contenait divers objets à l'usage des pêcheurs, aiguilles de voiliers, écheveaux de ficelle, morceaux de toile. L'officier la referma après y avoir jeté un rapide coup d'œil.

« Ha ! ha ! glapit Mère Lie, qui de la porte ouverte surveillait avec attention tous ses mouvements, vous avez donc du sable aux yeux que vous ne sachiez rien voir à travers ces bois. » Elle rouvrit le buffet et en frappa la cloison intérieure avec son bâton : les planches résonnèrent comme la peau d'un tambour. « Voilà de la musique pour vos oreilles. Vos yeux ne valent rien : à savoir si vous êtes aussi sourd que vous êtes aveugle, » criait-elle de sa voix de fresaie. Marie avait toujours ignoré que la sorcière connût la galerie.

L'officier s'approcha, étonné, curieux : « Vous voyez ce verrou, sous l'étagère d'en bas ? Poussez-le vivement avec votre épaule ! Bien ! »

L'armoire tournait sur ses gonds et découvrait peu à peu la sombre ouverture de la caverne.

« Vite une lumière ! Peut-être, madame, ne saviez vous rien de cela ? » dit l'officier à Marie, qui, toute tremblante et pâle comme une morte, battit le briquet et lui tendit la chandelle sans répondre un seul mot.

Les agents de police, craignant quelque surprise, ne s'aventurèrent dans la galerie qu'avec les plus grandes précautions ; au bout de cinq minutes ils revinrent chargés de ballots et, en moins d'un quart d'heure, le sol de la cuisine était jonché de soieries, de barils de rhum et de genièvre de Hollande, de paquets de tabac. Ils en dressèrent soigneusement l'inventaire et firent prévenir le poste des douaniers.

Restait une vieille caisse qu'on ne se serait pas donné la peine d'examiner : elle ne paraissait contenir que du coton en rames ; on la porta dans la cuisine, mais à peine Marie l'eut-elle aperçue qu'elle s'élança en criant :

« Ne la touchez pas ! elle appartient à Ned, quoiqu'il n'en sache rien ! Pour l'amour de Dieu, remettez-la à sa place. Son nom, son avenir, tout peut-être en dépend ? »

Cette agitation de Marie ne pouvait qu'accroître les soupçons de l'officier. D'une voix calme, mais résolue, il ordonna à ses agents de procéder à l'examen de la caisse. Sous la couche de ouate, qui paraissait placée exprès pour les dissimuler, on trouva un sac de deux cents guinées, et un petit paquet renfermant un magnifique collier, plusieurs bagues et un médaillon en or.

Évidemment ces bijoux de prix ne pouvaient appartenir à la femme d'un pêcheur ; le sac contenait juste la somme dérobée au presbytère, et quant aux autres objets, ils prouvaient assez que Paul, et sans doute son fils, se livraient depuis longtemps à la contrebande. Marie peut-être les savait cachés dans le voisinage : elle s'était bien gardée de fournir le moindre renseignement sur leur compte, et la police n'aurait rien su de la caverne sans l'intervention de Mère Lie. — Ces diverses circonstances parurent concluantes à l'officier ; malgré les supplications de Marie, il opéra la saisie de l'or et des diamants qu'il pensait avoir été volés chez le docteur Jones et attendit l'arrivée du commandant du poste auquel il devait remettre les objets de contrebande.

Deux heures se passèrent, deux heures de terrible agonie pour Mme Grey. En entendant le pas du capitaine, elle s'élança vers la porte : « Dieu soit loué ! voilà enfin un ami ! Avant tout, chassez de chez moi cette insolente sorcière ! Partez donc ! » cria-t-elle à Mère Lie, qui, installée dans sa chambre, se délectait comme un démon à contempler cette grande douleur.

Sans plus de façon, Joe saisit la vieille par le bras et la poussa dans le jardin, en dépit de ses menaces ; il fit même quelques reproches à l'officier d'avoir si longtemps souffert sa présence, malgré le désir formel de la maîtresse du logis.

« Mère Lie est notre témoin le plus important, répliqua l'officier ; sans elle, nous n'aurions pas même soupçonné l'existence de la caverne. Regardez cette masse de pièces de conviction ! Tous les objets de contrebande sont de votre ressort, mais moi, je garde ceci, » ajouta-t-il, en montrant le sac de guinées et le brillant collier.

Joe Smart, surpris, consterné, jeta un coup d'œil sur les caisses et ballots qui encombraient la cuisine et se tourna vers Marie comme pour la supplier de lui donner quelque explication.

« Jugez par vous-même, capitaine, » dit l'officier, en entrant dans la galerie, où l'ami de la famille le suivit sans répondre.

Le cas de contrebande n'était pas niable, en effet ; mais aussitôt que Joe revint sur le balcon, Marie le prit à part et lui confia en peu de mots le secret qu'elle gardait soigneusement depuis tant d'années.

« Tout le reste, continua-t-elle, regarde mon mari ; à son retour, il vous dira ce qui en est. Il ne m'a pas habituée à me mêler de ses affaires ; je sais seulement qu'il ne voulait pas ébruiter l'existence de cette caverne, et je ne suis certes pas assez imprudente pour divulguer les choses qu'il préfère tenir cachées. »

Le capitaine Smart n'avait pas le moindre doute sur la véracité de Marie ; il admettait ses explications au sujet de l'or et des bijoux, mais il ne se dissimulait point la gravité des soupçons que l'absence de Paul et des deux jeunes gens allait certainement éveiller : les antécédents de Grey ne disposeraient guère en sa faveur, et comment pourrait-il convaincre les magistrats de la réalité de ce naufrage ? Dans tous les cas, lui, Joe Smart, avait maintenant à saisir comme articles de contrebande toutes les marchandises amoncelées devant lui ; bien plus, il lui faudrait arrêter lui-même son ami d'enfance aussitôt qu'il le verrait débarquer. Mettre les mains sur le mari de celle qu'il avait tant aimée ! Son cœur brûlait dans sa poitrine.

« Chère madame, dit-il avec sa franchise accoutumée, cette affaire prend vraiment fort mauvaise tournure et vous devez vous attendre à beaucoup d'épreuves avant qu'elle soit terminée ! Comptez sur moi ; je serai toujours votre fidèle ami, quoique le devoir de ma profession me force d'agir contrairement aux sentiments de mon cœur ! Je me vois obligé de saisir tout ce qu'on a découvert dans la galerie. Ah ! si Paul pouvait aborder sur quelque point de la côte dont je n'eusse pas le commandement !

— Mais où est donc Ned, demanda Marie d'une voix étrangement calme, comme si le poids de tant de malheurs la rendait peu à peu insensible, où est-il ? vous ne l'accusez pas, je pense ? Tom non plus n'a certainement rien fait de mal. Ils ont couché tous deux dans la maison et sont partis de très-grand matin. Le chien les accompagnait. Que peut-il leur être arrivé ? Je crois que cette horrible vieille est au fond de tout cela. Elle voulait se venger de Paul qui l'avait menacée de la jeter à la mer, la nuit de la perte du cotre. Elle m'a toujours détestée. Ned m'a raconté qu'il l'avait vue hier soir dans le cimetière de Stoke. Qu'allait-elle faire si loin de l'Anse aux Sables ? Mon Dieu ! comment débrouiller cet affreux mystère ! Vous savez comme mon fils aimait le docteur, comme il est attaché à Édith ! Son père s'était

sans doute aperçu de l'affection mutuelle de ces deux jeunes gens ; en se sentant mourir, peut être a-t-il voulu en parler à sa fille ; c'est ainsi qu'il aura prononcé le nom de Ned Grey. Mme Jones, quoique très-bonne au fond, a l'esprit un peu faible, le chagrin l'égaré. Mais Édith prend le parti de Ned ; elle sait qu'on ne peut le soupçonner. Je veux aller chez elle tout de suite ; je veux lui demander si elle n'a aucun renseignement sur les causes de cette absence mystérieuse. Dans tous les cas, du moins, je verrai quelqu'un qui ne croie pas mon pauvre enfant coupable ! »

Joe Smart ne savait que dire pour la consoler. Pour son compte, il n'avait pas douté une minute de l'innocence du jeune homme, mais il reconnaissait aussi combien les apparences devaient paraître compromettantes aux yeux des magistrats chargés de l'instruction.

« Quand attendez-vous votre mari, demanda-t-il enfin ?

— Je n'en sais absolument rien. Il ne me dit jamais d'avance l'heure de son retour.

— Eh bien, madame Grey, il me faudra, je crois, faire remettre ces objets dans la caverne. Donnez-moi la clef du buffet qui en cache l'entrée. J'ai en vous la plus absolue confiance. Ne laissez rien toucher avant que je revienne avec mes hommes pour transporter le tout. »

Le capitaine retourna vers les agents de police et leur raconta l'histoire du naufrage : l'or et les diamants appartenaient à Ned, et, en les lui conservant, M. et Mme Grey n'avaient agi que dans son intérêt.

« Tout cela est bel et bon, et je veux le croire parfaitement vrai, répondit l'officier ; mais moi, je n'ai qu'une chose à faire, déposer ma saisie entre les mains du juge de paix. Tant mieux pour Mme Grey si son récit est exact ; mais elle aurait pu savoir que ces objets de prix comme les diamants et le sac de guinées devaient être remis au magistrat. Un vol et un assassinat viennent d'avoir lieu ; on suppose que le jeune homme était encore au presbytère où on l'a vu hier, dans l'après-midi ; personne n'a su ce matin expliquer son absence ; les dernières paroles du docteur semblent l'impliquer dans le crime, et, de plus, nous trouvons chez lui, et cachée avec soin, la somme même qu'on a dérobée là-bas !

— Il ne nous appartient pas de juger ces questions, la justice les examinera suffisamment ; mais je connais Ned Grey et je répondrais de son innocence sur ma tête. Tout cela est fort triste, chère madame, mais les choses finiront par s'arranger, soyez-en sûre ; armez-vous de patience seulement. — Si je puis vous être utile à quelque chose, parlez, je vous en

prie, je vous en aurai, croyez le, la plus grande obligation. — Veuillez maintenant, dit-il aux agents de police, remettre tous ces ballots dans la galerie ; j'en emporterai la clef. »

L'officier, de son côté, enveloppait soigneusement l'argent et les bijoux ; il cacheta son paquet, en donna le reçu à Marie, puis emmena ses hommes. Joe resta seul avec Mme Grey. « Je le confesse, dit le capitaine, cette affaire ne se présente pas bien. Ned me paraît de force à se tirer d'embarras, mais il y a là-dessous nombre de choses qui doivent être éclaircies. Permettez-moi de vous accompagner à la cure, peut-être, comme vous l'espérez, Mlle Édith pourra-t-elle nous aider à deviner les causes de l'absence de votre fils.

— Vous avez toujours été notre ami, répondit doucement Marie, mais je n'avais jamais apprécié votre affection comme aujourd'hui. » Elle prit un châle à la hâte, et ils s'acheminèrent vers Stoke.

L'entrevue de Marie et d'Édith fut touchante, leur douleur accroissait encore la sympathie qu'elles avaient toujours ressentie l'une pour l'autre. Mais la jeune fille n'en savait guère plus que Mme Grey. Ned avait pris congé d'elle la veille au soir à la porte de la cure, et le chien s'était lancé après lui.

« Ah ! disait-elle en sanglotant, si Néron n'était pas parti, il aurait effrayé les voleurs, et mon pauvre père serait encore en vie ! »

Mais Mme Jones inclinait toujours à croire Ned coupable ; elle répétait sans cesse que le mourant avait prononcé son nom, et que ce n'était pas pour rien qu'on avait emmené Néron quelques heures avant le crime. A cette idée, Édith ne pouvait contenir son indignation. En déposant devant le magistrat, elle n'oublia pas de mentionner l'apparition de Mère Lie dans le cimetière et celle des deux hommes qui se glissèrent furtivement le long du mur pendant son entrevue avec Ned ; mais on n'attacha guère d'importance à ce témoignage, et en dépit de ses efforts, l'opinion générale attribuait le meurtre à Paul et à son fils.

Un pêcheur déclara avoir vu à la brune louvoyer près de la côte un navire qu'il ne pouvait jurer être la Jeune-Marie, mais qui, pour sûr, « lui ressemblait furieusement ». Le lougre les avait sans doute déposés à terre, puis repris à son bord, après le crime commis. Des rumeurs plus ou moins extravagantes couraient par le village ; mais quand se répandit la nouvelle que deux cents guinées, des diamants et une masse d'objets de contrebande avaient été saisis dans la galerie secrète, l'innocence de Paul et de sa famille ne rencontra plus un seul partisan. Une femme avait rêvé la nuit passée

qu'un nègre lui coupait la gorge... : sans nul doute, Tom avait dû tirer sur le docteur. Une autre, en traversant le cimetière, le dimanche après midi, s'était senti froid dans le dos... : pour sûr, quelqu'un allait être assassiné. Une troisième avait toujours dit que Ned ne tournerait pas bien : « il était trop joli garçon pour ça ! » Le veilleur lui-même, en buvant sa chope à la taverne du Grand-Cerf, juste au coup de minuit, avait trouvé à la bière un goût de sang... : un meurtre aurait lieu avant le matin. Malheureusement, ce pronostic ne suffit point pour le tenir éveillé ; à peine si le coup de pistolet et les cris d'alarme purent le tirer de son lourd sommeil.

Marie, brisée de fatigue, mais trop amèrement troublée pour essayer de fermer les yeux, voulut passer la nuit avec les deux dames Jones, qui ne se sentaient pas non plus assez de calme pour dormir. La veuve était au fond une excellente personne, et pendant cette lugubre veillée où elle mêla sa douleur à celle de ses compagnes, son esprit abandonna bientôt ses odieux soupçons. Avant que les lueurs grisâtres de la première aube eussent traversé les treillis, elle était fermement persuadée de l'innocence de Ned.

La journée suivante n'apporta à Mme Grey aucune nouvelle des absents : l'anxiété torturait son cœur d'épouse et de mère ; Mme Jones se lamentait ; la pauvre Édith, pleurant à la fois un père tendrement aimé et celui qu'elle regardait comme un frère, n'était pas la moins malheureuse du petit groupe.

Dans le courant de l'après-midi, le magistrat chargé de l'instruction prononça la mise en accusation de Paul, Ned et du nègre Tom pour meurtre volontaire. Mère Lie déclara sous serment qu'elle avait vu, à minuit, trois personnes rôdant autour du presbytère, et que ces mêmes individus, elle les avait rencontrés plus tard sur la route de l'Anse aux Sables. Un mandat régulier fut immédiatement lancé contre les trois prévenus.

Ce dernier coup acheva d'accabler Édith. Le jour des funérailles de son père, elle fut saisie de violents frissons et, trois heures après, elle était en proie à une fièvre brûlante. Pour comble d'infortune, Marie, arrêtée comme complice du vol et receleuse des objets dérobés, fut traînée à la prison de la ville et y resta jusqu'au jour où Mme Jones et le capitaine Smart purent se présenter comme cautions. La veuve l'emmena à la cure et, convaincue de son innocence, la pria d'y attendre des nouvelles de son mari et de son fils.

Mme Grey s'acquittait de sa dette de reconnaissance en soignant sa jeune amie. La longue absence de Paul, la mystérieuse disparition d'Edouard la tenaient dans une anxiété continuelle, mais sa force d'âme réagit contre son désespoir et sa foi profonde en la Providence fut sa meilleure consolation.

Privée de tout ce qui rendait sa vie heureuse, elle se dévoua à Édith, qu'elle aimait maintenant comme une mère.

Pendant plus de trois semaines, le délire fut continu et l'état de la jeune fille presque désespéré. Un matin, après une nuit terrible où tous les symptômes avaient paru s'aggraver, les premiers rayons de l'aurore éclairèrent une joue amaigrie sur laquelle venait de s'éteindre la flamme écarlate qui la consumait depuis tant de jours. Marie ouvrait les volets ; ses yeux s'arrêtèrent sur cette figure sculpturale, pâle comme le plus blanc des marbres ; elle crut que l'âme l'avait quittée pour toujours, et, courant au chevet, saisit doucement la main fine et transparente qui reposait sur la couverture : les pulsations désordonnées de la fièvre avaient cessé, mais le battement de l'artère était encore perceptible. Mme Grey se pencha sur la jeune fille et plaça sa joue tout près de ses lèvres ; le souffle n'était plus brûlant et précipité ; Édith dormait paisiblement pour la première fois depuis le début de sa maladie.

« Dieu soit loué ! » murmura Marie à voix basse, et elle s'éloigna sans bruit pour porter cette heureuse nouvelle à Mme Jones, que le chagrin avait plongée dans une espèce d'inertie.

Quelques heures après Édith s'éveilla, calme et reposée, elle avait repris toute sa connaissance ; apercevant Marie qui la regardait avec sollicitude, elle plaça doucement son bras amaigri autour du cou de son amie et attira ses lèvres sur les siennes.

« Vous avez été bien bonne pour moi, chère madame !. Mais comme vous paraissez fatiguée ! allez dormir à votre tour, je suis tout à fait bien. Voyez ! » dit-elle en essayant de s'asseoir : mais elle retomba sans force sur son lit. Marie avait préparé pour sa jeune malade une boisson fortifiante qui lui procura encore quelques heures de repos. Le jour même, le médecin la déclara hors de danger.

Au bout de quelques semaines, elle pouvait descendre au jardin, mais la maison avait bien changé d'aspect. Les cris joyeux des écoliers ne retentissaient plus dans ce vaste édifice, et cette solitude et le souvenir du terrible événement qui venait de se passer en rendaient le séjour très-pénible à Mme Jones. Le pasteur, nous l'avons déjà dit, possédait une fortune considérable : le presbytère et la ferme importante qui en dépendaient lui appartenaient en propre ; en outre il laissait à sa fille près de 50000 livres (1 250 000 fr.), grevés seulement d'une forte rente viagère au profit de sa veuve.

Marie faisait désormais partie de la famille, Edith ne pouvait assez dire sa reconnaissance pour les tendres soins qui l'avaient arrachée à la mort pendant sa dangereuse maladie. La faible et bonne Mme Jones n'aurait voulu pour rien au monde se séparer de « son bras droit ». Ses soupçons à l'égard de Ned étaient parfaitement oubliés ; bien plus, depuis qu'elle connaissait l'histoire du riche collier de diamants, elle se sentait une immense sympathie pour le jeune homme, qu'elle regardait comme l'héritier de quelque grand nom.

Les forces d'Édith revenaient peu à peu ; le médecin conseilla un changement d'air, et Marie parla de l'Anse aux Sables. Sa demeure pouvait, sans beaucoup de peine, se convertir en un logis commode et approprié aux habitudes de ces dames, et, disait Mme Grey, la vue splendide de la terrasse et la brise de mer feraient plus de bien à Édith que toutes les drogues du pharmacien. On dépêcha donc un fourgon chargé de meubles au capitaine Smart, qui s'empressa, avec l'adresse et la promptitude habituelle des marins, de tout arranger pour la réception des nouveaux hôtes ; jamais la maisonnette de la falaise n'avait paru si jolie que le jour où les dames ouvrirent la porte du petit jardin et trouvèrent le brave Smart, tout fier de son œuvre et enchanté d'en faire les honneurs.

Les petits tracassés du déménagement, l'imprévu de leur genre de vie, produisirent sur elles un effet merveilleux. Les regrets de la veuve, la douleur de sa fille devenaient moins intenses depuis qu'elles avaient quitté les lieux témoins de leur récente épreuve.

Le lendemain de leur arrivée, elles déjeunaient dans le salon, regardant la mer bleue par la fenêtre ouverte. Marie ne pouvait partager leur quiétude d'esprit ; elle ; avait, avec sa maison, retrouvé le poignant souvenir de ses malheurs et ses yeux s'arrêtaient tristement sur maints petits objets suspendus au mur par Paul ou Édouard. L'écharpe de laine rouge qu'elle tricotait pour son mari le jour de son départ avait été soigneusement pliée par le capitaine et placée sur la cheminée, tout auprès du « portrait » du beau lougre.

Tout à coup Édith tressaillit : quelqu'un passait devant la croisée. « Madame Grey ! c'est elle ! prenez garde ! »

La tête hideuse de Mère Lie se pencha dans la baie de la fenêtre ; elle croassa de sa voix la plus horrible : « Hé bien, la belle ! Paul peut se vanter d'avoir une femme de précaution ! Ne sais-tu pas qu'aujourd'hui la chance vient du sud-ouest ? »

Marie courut à la porte : « Que veut-elle dire ? » cria-t-elle toute tremblante, mais la vieille avait disparu avant même qu'elle eût soulevé le loquet.

« Je vois, dit Édith, c'est un navire. »

Marie regarda attentivement ; une petite tache blanche se montrait à l'horizon.

« C'est un oiseau de mer, » assurait Mme Joncs.

Pendant quelques minutes, on ne prononça pas une parole ; les yeux étaient ardemment fixés sur le navire. Tout d'un coup Marie devint d'une pâleur mortelle : le bâtiment venait de changer de route ; il se présentait par le travers, et à la mâture et au grément Mme Grey reconnaissait un lougre.

« C'est la Jeune-Marie ! Voilà Paul ! » murmura-t-elle, en tombant lourdement sur le plancher, accablée à la fois par la crainte et l'espérance.

CHAPITRE VII.

Mort affreuse de Mère Lie.

Le vent tournait au nord ; et le navire était obligé de courir des bordées pour se rapprocher de son but. Les voiles blanches d'un cotre de la douane caché jusque-là par un promontoire parurent soudain sur la mer, et, gonflées par la brise, s'avancèrent à la rencontre du lougre. Marie avait repris connaissance, et, sûres que Paul n'était plus qu'à quelques heures de sa maison, les trois femmes suivaient avec inquiétude les manœuvres des deux navires. D'abord le lougre serrait le vent au plus près, puis, ne trouvant sans doute d'autre moyen qu'une fuite précipitée pour échapper au croiseur, il vira de bord tout d'un coup, et, courant vent arrière, disparut bientôt derrière l'horizon, poursuivi par le cotre, toutes voiles dehors. La pauvre Marie vit ses espérances détruites : depuis plus d'un mois elle ne savait rien des absents, et la vue de son lougre lui avait donné un peu de courage. — A cette époque, la Manche était couverte de croiseurs et de corsaires anglais, prêts à fondre comme des faucons sur les bâtiments ennemis, tandis que, de leur côté, les marins français attendaient au passage les navires étrangers revenant des colonies avec leur riche cargaison ; les pêcheurs de Cornouailles n'osaient guère s'aventurer seuls près des côtes de Normandie ou de Bretagne. Jusqu'à ce jour Mme Grey avait cru le lougre entre les mains de quelque corsaire : elle avait reconnu la Jeune-Marie, et toutes ses craintes venaient maintenant des croiseurs de la douane. Ses inquiétudes n'étaient que trop fondées : dût-on même renoncer à l'absurde accusation de vol et d'assassinat que le témoignage de Mère Lie faisait peser sur lui, Paul courait le risque d'être arrêté comme contrebandier.

Elle passa la journée à regarder la mer ; ardent à la chasse du lougre, le croiseur avait promptement disparu à son tour. La nuit tombait, et depuis deux ou trois heures le vent avait sauté au sud-ouest. L'aspect du ciel n'était point encore menaçant, mais la houle retentissante venait battre les falaises. — Marie et les pêcheurs de l'Anse aux Sables pensaient que par cette brise le lougre se rapprocherait de la côte et profiterait de la nuit pour entrer dans le port. Mère Lie partageait cette opinion, et, fidèle à ses instincts, elle avait

déjà ramassé des débris de planches goudronnées, des éclats de bois et toutes sortes de matières inflammables pour alimenter ses phares.

Cette malheureuse exérait Paul de toute son âme et la vengeance qu'elle en avait tirée lui paraissait bien petite à côté de sa haine. Elle voulait consommer la ruine de son ennemi par un dernier acte de perfidie plus infernale encore que tout ce qu'elle avait imaginé jusque-là.

Paul Grey, nous l'avons dit, était un habile et audacieux marin. Même par les plus mauvais temps, il n'avait jamais hésité à filer droit dans l'Anse aux Sables, aux heures où tout autre capitaine se fût tenu aussi loin que possible de la côte ; il connaissait parfaitement les lieux et se guidait d'ailleurs sur les signaux qu'on allumait pour lui des deux côtés du goulet.

Mère Lie savait bien que le lougre, chassé par le croiseur, ne manquerait pas de chercher un abri dans le port, d'autant plus que le cotre, poussé par le vent du sud-ouest, n'oserait guère approcher du rivage. Après avoir partagé en fagots sa provision de combustible, elle annonça dans le village que si un ou deux hommes de bonne volonté voulaient seulement l'aider à les transporter à la place accoutumée, elle se chargerait ensuite d'allumer et d'entretenir les feux. On s'empressa d'accepter son offre.

Dès que la nuit fut venue, la vieille, à l'insu de tous, alla déposer d'autres brassées de copeaux sur la falaise au pied de laquelle le mât du cotre avait été lancé par la mer. Les pêcheurs avaient tout préparé sur les promontoires qui resserrent l'entrée de la baie, mais l'intention de la vieille était de n'allumer qu'un de ces deux phares ; elle porta le combustible mis en réserve sur un autre point de la falaise, à une distance égale à celle des premières piles de fagots.

La cruelle sorcière, on le comprend sans peine, voulait attirer le lougre, lancé à toute vitesse et trompé par les feux qu'on verrait allumés, sur l'écueil redoutable où il devait infailliblement se perdre. La nuit était noire, sans lune et sans étoiles, les brisants faisaient rage contre les rochers, les falaises tremblaient dans leur profondeur au choc des lames immenses qui venaient en frapper les parois.

« Ha ! ha ! ricanait Mère Lie penchée sur le bûcher et y versant du goudron. Ça va me faire un beau feu de joie qui va durer jusqu'à ce que tout soit fini !... La vieille a plus d'un tour dans son sac, chantonnait-elle en trempant de petites bûchettes dans le goudron et essuyant ses doigts sur les guenilles tachées de brai et de graisse qui lui formaient un épais vêtement. La vieille a plus d'un bon tour ! Tout sera fini cette nuit ! C'est là-dessous

que j'ai écrasé les gens du cotre ! C'est là-dessous.... Ah ! Paul Grey ! je vais t'attraper à ton tour ! C'est ici que tu as osé toucher Mère Lie. »

Et elle allait clopinant de l'un à l'autre de ses phares, mettant la dernière main à son œuvre et munie d'un barillet de goudron pour activer la flamme quand besoin en serait.

Le village s'endormait peu à peu. Mme Jones et sa fille avaient été se coucher. Marie à sa fenêtre et la sorcière sur le promontoire veillaient seules dans la nuit.

La brise fraîchissait ; on ne pouvait rien distinguer au milieu des ténèbres ; Mère Lie tremblait de froid, mais ne cessait de murmurer entre ses lèvres grelottantes : « Il va venir, Paul Grey ! Je n'ai jamais vu une tourmente du sud-ouest qui ne me portât bonne chance ! »

Au loin sur la mer, une longue traînée de feu déchira les nuages.

« Ha ! ha ! dit-elle, c'est une fusée ! Je les tiens tous les deux ! Encore la même histoire. Le cotre lui court après ! Deux poissons dans la nasse ! Quelle bonne nuit pour Mère Lie ! Hourra ! la chance vient du sud-ouest ! »

Transportée de plaisir à cet horrible espoir, la vieille tira un briquet d'une poche cachée dans les plis nombreux de ses haillons, et, d'une main qui tremblait d'une joie infernale, battit l'acier sur la pierre.

« Que la peste t'étouffe ! tu ne prendras donc pas ! » criait-elle, furieuse et s'écorchant les doigts. Elle finit par avoir du feu, et, abritant avec soin le briquet, le plaça dans un vide ménagé au milieu des copeaux ; elle souffla sur l'amadou et le mit en contact avec une mèche soufrée : en quelques secondes la masse entière flambait. Elle saisit un tison allumé et le porta au second bûcher. Le piège était prêt maintenant.

Marie, de sa fenêtre, avait vu la fusée des douaniers répondre à celle du cotre et les deux fanaux s'allumer successivement sur la falaise ; mais l'ouverture du goulet est tellement resserrée, que par cette nuit profonde elle ne pouvait juger qu'un des feux n'était pas à la place habituelle. Elle ne doutait plus du prochain retour de son mari ; son cœur battait violemment, et chaque minute de délai augmentait son impatience ; elle priaït avec ferveur, les deux mains pressées sur sa poitrine haletante. Édith et sa mère dormaient toujours, et Marie, ne voulant partager avec personne le bonheur de revoir Paul, ne voulait pas les réveiller.

Le navire se rapprochait, portant droit sur les « phares » et filant dix nœuds à l'heure. Debout sur la falaise, Mère Lie, de ses yeux de faucon,

essayait vainement de percer les ténèbres.

« Il ne peut être bien loin ! Attends, je m'en vais te donner une nouvelle dose, pour que tu me fasses une bonne flambée ! Voilà ! Ah ! la vieille a plus d'un tour dans son sac ! »

Et elle riait de son rire satanique en versant le goudron sur les planches embrasées ; un puissant jet de flammes s'élança vers le ciel.

« A l'autre maintenant ! Qu'ils puissent bien le voir, et m'arrivent à coup sûr ! »

En courant de toute la vitesse de ses vieilles jambes, elle trébucha soudain et tomba parmi les pierres ; le barillet ouvert se répandit sur ses vêtements.

« Les satanés cailloux ! » criait-elle avec rage, tordant ses haillons au-dessus de la caque, pour ne pas perdre une goutte de son précieux combustible.

Les nuages s'écartèrent à ce moment ; la lune, dans toute sa majestueuse beauté, illumina la surface de la mer !

« Ah ! les voilà enfin ! Approchez, approchez donc ! »

Elle jeta son baril dans le feu et porta ses mains osseuses à sa figure pour garantir ses yeux de la flamme éblouissante qui rugissait derrière elle. Le navire, voguant à pleines voiles, le cap juste entre les deux fanaux, était à moins d'un kilomètre de la côte.

« Ah ! maudite soit la lumière ! grommelait la sorcière, montrant à la lune son poing fermé ; ils pourront voir les rocs ! »

Et craignant qu'on ne la reconnût elle-même, elle s'accroupit le dos au feu, et s'étendit bientôt tout à fait sur le sol.

Son âme entière ainsi concentrée sur sa vengeance, elle ne prenait pas garde que ses vêtements, saturés de crasse et de goudron, commençaient à brûler. Le souffle du vent les alluma soudain. La vieille, effrayée, se dressa sur ses pieds : elle se retourna ; activées par le courant d'air, des langues de flammes léchaient ses habits et l'enveloppèrent bientôt de toutes parts. Avec un hurlement horrible qu'on eût pu entendre d'une demi-lieue en mer, elle s'élança tout embrasée en arrière du précipice ; la flamme montait vers le ciel ; d'épaisses nuées de fumée noire s'élevaient au-dessus d'elle, traversées par de sinistres lueurs. Dévorée par cette torture inouïe, la malheureuse poussait de sauvages clameurs ; elle courait çà et là dans ses frénétiques efforts pour se débarrasser de sa robe ardente ; et les deux

phares, si brillants jusqu'alors, ne jetaient plus que d'insignifiantes clartés, en comparaison de cette vivante pyramide de feu.

Le navire était tout au plus à trois cents mètres de la côte quand ce troisième fanal éveilla l'attention du capitaine et de son équipage.

« Lofez ! cria une voix de tonnerre, mouillez à l'instant ! »

Mort affreuse de mère Lie.



Cet ordre fut exécuté avec une célérité incroyable ; et le navire vint au vent, tremblant dans toute sa membrure sous le coup de mer qui balaya le

pont. Pendant qu'il couchait sur le flot, on entendait l'ancre mordant le fond rocheux de la côte. Une lame le couvrit de nouveau, mais, se balançant sur l'aussière, il tourna sans peine, debout au vent. On jeta la seconde ancre avec le même succès ; l'abîme laissait échapper sa proie.

Marie Grey avait aperçu la terrible catastrophe dont elle ne pouvait distinguer la victime, et courait instinctivement vers le promontoire. La malheureuse sorcière brûlait et criait toujours ; ses vêtements, convertis en torche par le goudron, étaient entièrement consumés et tombaient autour d'elle en débris charbonneux ; son corps ne formait plus qu'une masse noirâtre parsemée de plaques brillantes partout où le feu adhéraient encore à la chair ; ses bras et ses jambes de squelette s'agitaient avec frénésie.

Marie fut saisie d'épouvante ; elle ne pouvait reconnaître les traits de cette face calcinée, et, comme elle s'approchait effarée, incertaine, cette créature hideuse, qui offrait tout l'aspect d'un grand singe, fit entendre un hurlement effroyable, et s'élança dans la mer pardessus la crête de la falaise.

A demi consumée, elle tombait du haut du rocher avec une vitesse toujours accélérée ; l'air, en s'engouffrant dans les replis de ses vêtements, ravivait les flammes qui s'élancèrent de toutes parts de sa noire carcasse au moment où, la tête la première, Mère Lie plongeait dans les brisants, juste à l'endroit où sa pierre avait écrasé le malheureux capitaine.

Debout sur la falaise, Marie suivait des yeux cette catastrophe effrayante ; puis son regard se porta sur la mer. A sa douloureuse surprise, elle aperçut le cotre de la douane mouillé près de la côte. Le petit port était vide. Tout l'espoir de la pauvre femme venait de s'évanouir ; elle sentait le cœur lui manquer et elle fut obligée de s'asseoir à côté des braises ardentes du feu le plus voisin.

La vérité se fit jour dans son esprit. Mère Lie seule pouvait avoir changé la disposition habituelle des signaux ; plus de doute, ce spectre horrible dansant et se tordant au milieu des flammes n'était autre que la sorcière qui recevait ainsi la juste punition de ses crimes.

Un grain violent s'abattit sur la côte ; le vent tourna au nord ; de grosses gouttes de pluie tombaient en sifflant sur la braise ; Marie, tremblante et glacée, retourna dans sa chambre solitaire. Brisée par la fatigue et dévorée d'anxiété, elle ôta à la hâte ses vêtements humides, et se jeta sur son lit, où elle s'endormit.

Le lendemain matin, à leur grand étonnement, les pêcheurs du village trouvaient le cotre de la douane installé tout à son aise dans la baie. Profitant de la saute de vent qui dominait la houle, le capitaine Smart s'était empressé de faire remorquer son navire dans l'abri sûr de l'Anse aux Sables.

Joe était toujours un hôte bienvenu dans la maison de son ami. Marie lui ouvrit la porte.

« Où est Paul ? où est le lougre ? Oh ! répondez, je vous en supplie ? lui dit-elle, en avançant une chaise près de la fenêtre.

— Je n'en sais malheureusement rien, ma pauvre amie, j'ai dû croiser au large pour reconnaître un lougre à mine assez suspecte qui nous paraissait faire route vers la côte. Le vent nous favorisait d'abord, mais le navire filait comme une sorcière sur son manche à balai ; quand il nous vit approcher, il vira de bord et fut bientôt hors de vue. La brise tourna subitement, et, dans la soirée, elle soufflait presque en tempête du sud-ouest. Je savais que pendant les nuits obscures vos braves gens de l'Anse aux Sables ne manquent guère d'allumer des fanaux pour la Jeune-Marie ou tout autre de leurs protégés et je me suis promis de profiter de ces aimables attentions. Impossible de distinguer la côte par le temps qu'il faisait ; aussi je fis lancer une fusée, à laquelle répondirent presque aussitôt le signal de notre poste et deux feux allumés successivement sur la falaise ; nous tenions pour certain que ceux-ci marquaient les pointes du goulet et, le cap sur les lumières, je comptais entrer droit dans le port. Mais, à une encablure tout au plus, une créature horrible, toute enveloppée de flammes et dansant, comme atteinte de folie furieuse, nous est apparue entre les deux phares et de niveau avec eux. La Providence nous avertissait de notre danger : au lieu de l'Anse aux Sables nous allions rencontrer votre Roche de Fer. Nous filions près de dix nœuds à l'heure ; par bonheur on s'est aperçu du péril à temps pour lofer et mouiller deux ancrs, et après avoir tangué, roulé, plongé comme des canards sous les lames, qui nous balayaient avant que nous eussions complètement viré de bord, nous sommes restés fermes sur nos aussières jusqu'à ce que le vent eût tourné. Si la brise eût encore fraîchi, nous étions perdus, car les câbles se seraient sciés sur le roc ; un ou deux torons sont mêmes coupés, quoique nous n'ayons guère tardé à déguerpir. Il paraît que c'est à Mère Lie que nous sommes redevables de ce joli traquenard ; on vient de m'apprendre que le feu préparé sur le promontoire de l'est a été retrouvé intact ; cette mégère avait tendu un piège où nous avons failli

donner ; mais je n'en doute pas, la Jeune-Marie en devait avoir les honneurs. Pourquoi ? le savez-vous ? »

Marie lui expliqua les causes de la profonde haine que la sorcière leur portait et raconta ce qu'elle venait de voir. Édith et sa mère, qui entrèrent alors dans la chambre, apprirent avec la plus vive surprise les événements de la nuit.

Cependant les jours s'écoulaient sans apporter la moindre nouvelle des absents. L'affection d'Édith pour Mme Grey ne faisait que s'accroître, et la pensée même de se séparer d'elle lui eût été insupportable. Mme Jones proposa donc à Marie de l'emmener au presbytère, sauf aux trois femmes à revenir de temps en temps passer quelques semaines à l'Anse aux Sables.

Joe Smart se montrait toujours ami fidèle et dévoué ; il consolait Marie et entretenait son espoir par toutes sortes de conjectures plus ou moins plausibles sur les causes de la longue absence de Paul. D'autre part, Mme Grey n'était pas sans de cruels soucis ; elle se trouvait absolument sans ressources ; après le mystérieux départ de son mari, plusieurs créanciers avaient réclamé le règlement de leurs comptes. La famille Jones était riche, il est vrai, mais comment la veuve, qui n'entendait rien aux affaires, et ne savait pas même le premier mot des siennes, aurait-elle seulement soupçonné que son amie pût être dans la gêne ? Le capitaine Smart, toujours prêt à rendre service, voulut bien offrir son assistance ; il avait deviné les embarras pécuniaires de Marie et, avec sa délicatesse accoutumée, il prit sur lui d'aplanir toutes les difficultés. Il se chargea même d'administrer la fortune d'Édith et on lui prépara à la cure un petit bureau où il pouvait se rendre trois fois par semaine sans nuire à ses autres occupations.

La tombe de M. Jones était tout à côté de la croix de pierre consacrée à la mémoire de la « dame inconnue, âgée de 22 ans ». Édith visitait souvent le cimetière. Marie lui avait raconté tout ce qu'elle savait du naufrage et sa persuasion que la pauvre noyée était la mère d'Édouard. La jeune fille planta des myrtes autour des deux tombes ; elle en entretenait soigneusement le gazon, et tous les dimanches tressait une nouvelle guirlande qu'elle suspendait à la croix, comme elle l'avait promis à Ned, le soir de leur dernière entrevue.

CHAPITRE VIII.

Captivité et évasion.

La veille de la nuit fatale où M. Jones avait été assassiné, la Jeune-Marie partait pour une de ses mystérieuses expéditions, et, poussée par une bonne brise, arrivait avant l'aube en vue des côtes de France, au large de l'île d'Ouessant, où le capitaine Dupuis, l'associé de Paul pour la contrebande, lui avait donné rendez-vous.

Le lougre, en ce moment, n'offrait guère de ressemblance avec un paisible chasse-marée : les mousquets et les haches d'abordage placés sur un râtelier près du grand mât, une caisse recouverte de prélat goudronné et remplie de pistolets et de sabres, une longue pièce de six, montée sur pivot et pouvant se tourner vers tous les points de l'horizon, montraient assez que le capitaine était fermement déterminé à se défendre en cas d'attaque. L'équipage, composé de quatorze solides marins, partageait cette résolution. Dick Stone surtout, qui tenait le gouvernail, eût été charmé d'envoyer, en passant, quelque boulets à messieurs les Français qu'il détestait, si faire se peut, encore plus que les gabelous.

Aux premiers rayons du soleil, la Jeune-Marie hissa le pavillon tricolore : c'était le signal convenu avec Dupuis, qui devait accoster le lougre et le conduire dans un abri sûr, où les marchandises pourraient être déposées et remplacées par d'autres. Mais aucune embarcation ne se détacha du rivage. Après une vaine attente, Paul se décida à aller de l'avant et à se réfugier dans un petit bassin caché derrière une grande roche. Dick Stone mit le cap sur le promontoire qui se dressait devant eux, à une hauteur de deux cents pieds.

A une quarantaine de mètres de la rive, le pilote vira de bord, doubla la pointe et, courant devant le vent, entra dans une baie longue, resserrée et presque entièrement obstruée par un îlot rocailleux. Mais, à un détour de ce canal, le lougre se trouva soudain sous les canons d'une corvette cachée jusque-là par la haute falaise : les Anglais se trouvaient pris.

La corvette envoya aussitôt une embarcation pleine de soldats. Dick Stone rageait de colère ; les hommes de l'équipage se préparaient à la lutte,

mais leur patron comprenait trop bien toute l'inanité de la résistance ; il posa lui-même ses armes et ordonna à ses marins, qui avaient déjà tiré leurs coutelas, de suivre immédiatement son exemple.

Un officier français parut sur le pont, déclara le lou gre de bonne prise, assura que les hommes seraient traités avec tous les ménagements possibles, et les invita à prendre leurs effets pour se rendre à terre sous la garde des soldats de marine.

Une heure après, l'équipage de la Jeune-Marie suivait les rues tortueuses d'une petite ville située près de la rive, et, franchissant par un pont-levis un large fossé sans eau, entrait dans un vieux bâtiment d'architecture normande, flanqué de hautes tourelles coniques percées d'une multitude de meurtrières grillées. Une lourde porte de fer donnait accès dans une cour assez triste. Le directeur et le geôlier couchèrent les noms des marins sur le registre d'écrou, puis on les conduisit dans leurs cellules. Grâce à sa dignité de capitaine, Paul fut placé dans une chambre un peu plus commode, avec Dick Stone, qu'il avait demandé à garder avec lui.

Une jolie fillette de dix-huit ans accompagnait le porte-clefs qui les installait dans leur nouvelle demeure ; elle regardait les étrangers avec une attention soutenue.

« Vous êtes Anglais, leur dit-elle. Avez-vous vu Victor, mon cher frère Victor, prisonnier en Angleterre ?

— Petite sotte, répliqua le geôlier, l'Angleterre est plus grande que ton village ! et il y a trop de nos marins là-bas pour qu'on s'occupe de Victor. »

Mais, en dépit de cette affirmation, les yeux du père exprimaient un vague espoir.

« Là-bas, comme ici du reste, répondit Paul, il ne manque pas de prisonniers de guerre ; mais depuis quand votre fils est-il chez nous ?

— Il y aura un an à la Noël, et nous n'avons eu qu'une fois de ses nouvelles ; il était alors dans un endroit appelé Falmouth.

— Falmouth ! dit Paul, je connais bien ce port ; avec un bon vent, la Jeune-Marie y serait allée de chez nous en quelques heures !

— Quel bonheur, mon Dieu ! s'écria la pauvre fille toute joyeuse, comme si l'exilé lui était déjà rendu. Vous nous aiderez sûrement à faire revenir Victor !

— Hélas ! mademoiselle ! dans ce moment, je suis prisonnier comme lui ! Ma pauvre femme m'attend dans notre maisonnette ; elle regarde en vain la mer ! » et Paul essuya à la hâte une larme furtive.

Cette émotion lui conquit à jamais l'ardente sympathie de la jeune fille.

Dick Stone avait allumé sa pipe ; il poussa deux ou trois bouffées énergiques et cligna mystérieusement de l'œil à son capitaine.

« Je connais le jeune homme, moi ! dit-il au geôlier qu'il examinait attentivement ; je dois l'avoir vu dans la prison de Falmouth. Il est grand, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en toisant du regard la taille herculéenne du porte-clefs.

— Oui, très-grand.

— Les cheveux noirs ? continua-t-il en jetant les yeux sur la chevelure du père et de la fille.

— Noirs comme les miens, dit le geôlier fort surpris.

— Un nez romain ? un peu dans le genre du vôtre ?

— Oui.

— Et son nom ? Victor, n'est-ce pas ?

— Victor Dioré !

— Précisément ! j'ai fait sa connaissance l'année dernière, et je le crois encore dans la prison de Falmouth. »

Le geôlier et sa fille étaient fort affligés de l'absence du jeune marin ; leur cœur s'ouvrait pour les captifs qui leur parlaient du prisonnier.

« Nous en reparlerons, reprit Paul ; peut être pourrait-on demander quelque échange qui nous rendrait service à tous. »

Pendant que le porte-clefs montrait au capitaine son nouvel appartement, vaste pièce à peine éclairée et meublée de deux lits de sangle, d'une table et deux bancs, Dick Stone disait à voix basse à la jeune fille :

« J'ai à vous confier un grand secret qui regarde votre frère ; je sais comment le faire sortir de prison ; mais n'en soufflez mot à personne, au vieux père surtout. Trouvez quelque occasion de revenir nous parler. »

Aussitôt que la porte se fut refermée, Paul se tourna vers son second :

« Ah ça ! dit-il, quel est ce roman que tu viens de leur débiter ? Tu ne connais point ce jeune homme ?

— Eh non ! capitaine, mais je pourrais le connaître. Voyons ! ne faites pas tant le dégoûté ! Et si par ce roman, comme vous l'appellez, je vous mettais en main la clef de la prison ? »

Inutile de reproduire ici l'argumentation de Dick Stone. Ses raisonnements, disons-le, étaient fort appuyés par la vue de l'infortuné lougre que par une meurtrière on apercevait à l'ancre dans le port, le pavillon français flottant à la corne d'artimon.

« Regardez-la, capitaine, mais regardez-la donc, cette coquine ! si elle n'a pas l'air aussi pimpante sous ces satanées trois couleurs qu'une femme avec des rubans neufs à son bonnet ! »

Paul contemplait son navire avec une tristesse amère. Depuis plus de quinze ans la Jeune-Marie avait une portion de son cœur, et quoique le lougre ne fût plus de première jeunesse, il était si bien construit et toujours si soigneusement réparé qu'on pouvait lui prédire encore bien des années d'existence. Le capitaine le regarda longuement sans prononcer une parole, et se tournant soudain :

« Dick Stone, dit-il, je ne veux pas que, moi vivant, la Jeune-Marie soit déshonorée. Je veux la reprendre ou mourir. Puis-je compter sur toi ? »

Dick Stone leva les yeux sur son interlocuteur et le considéra quelques instants d'un air de nonchalante surprise ; puis il frappa à petits coups le fourneau de sa pipe sur le mur de la prison, la bourra avec soin, la ralluma et fuma silencieusement pendant une minute. Après une immense bouffée :

« Si vous pouvez compter sur moi ? capitaine ! on dirait que c'est la première fois de votre vie ! Je suis un lâche, peut-être ?

— Ah ! que je réussisse seulement à sauver mon lougre ! » cria Paul, les yeux étincelants et ses bras nerveux étendus vers le port.

Un long mois, puis un autre s'étaient écoulés pour nos marins dans l'ennui et le désœuvrement de la prison. La Jeune-Marie se trouvait encore mouillée tout près du village.

Dick n'avait pas perdu son temps auprès de la fille du geôlier. Mlle Léontine aimait tendrement son frère et les discours du matelot l'habituèrent peu à peu à l'idée d'aller elle-même chercher Victor en Angleterre. L'éloquence de Dick parvint à lui persuader que si elle aidait les Anglais à s'échapper de la prison et à reprendre leur navire, rien ne serait ensuite plus facile pour elle que d'obtenir en échange la liberté de son frère ; il lui peignit longuement la joie qu'elle aurait à délivrer le pauvre captif et tout le bonheur de la femme de Paul en revoyant son mari. Léontine était d'un caractère entreprenant. Avec cela, brave comme un lion, elle, une fois convaincue, elle promit son concours.

Dick Stone avait fumé nombre de pipes avant que le plan d'évasion fût définitivement arrêté entre Paul et lui. Il ne restait plus qu'à le mettre à exécution. L'argent ne leur manquait pas. La fille du geôlier acheta dans le village deux grandes limes et un levier de deux pieds de long ; de temps à autre, en leur portant leur nourriture, elle leur donnait des écheveaux de

cordelette fine qu'elle s'était procurés sous prétexte de faire des filets. Les deux marins passaient leurs nuits à en fabriquer des câbles que le jour ils cachaient dans leurs matelas. Paul voulait partir avec tout son équipage et Léontine se chargea d'ouvrir, au moment opportun, les cellules des autres matelots anglais.

Un matin, de bonne heure, le capitaine, posté à son étroit observatoire, remarqua autour de son lougre un mouvement inaccoutumé, un va-et-vient continuel de canots entre le navire et la côte. On changeait les cordages, on rajustait les agrès. Il n'y avait plus de doute, la Jeune-Marie allait partir et être perdue pour lui.

Dick Stone, debout derrière son chef, fumait rageusement sa pipe ; tout à coup il la fourra dans sa poche et, prenant une lime dans son matelas, attaqua avec énergie le barreau de fer de la meurtrière.

« Voilà qui est parler ! dit Paul ; maintenant ou jamais. Le vent vient du sud-ouest ! comme disait Mère Lie ! Je vois, parla marche des nuages, qu'il y aura grand vent ce soir. Passe-moi la lime quand tu seras fatigué. »

Après une heure de travail incessant, la barre était sciée par la base.

« En haut maintenant, dit Dick, mais ce ne sera pas si facile ; la lime n'est plus du tout à notre main !

— Bah ! dit le capitaine, nous n'en aurons pas besoin ; il me semble que tout doit me céder aujourd'hui ! »

Et, avec une force herculéenne, étreignant dans ses doigts de fer le barreau déjà détaché par en bas, il raidit chacun de ses muscles : la pierre dans laquelle la barre était scellée se fendit tout d'un coup, et Paul tomba sur le dos, sa conquête dans les mains.

« Tout doux, capitaine ! vous allez éveiller le geôlier !

— Maintenant, Dick, la meurtrière est encore trop étroite pour nos épaules ; je vais, avec le levier, ébranler une pierre de l'encadrement, seulement nous ne l'ôterons qu'au moment de partir. »

La besogne terminée, la barre fut replacée avec soin pour ne pas attirer l'attention du porte-clefs, et Dick avait repris sa fidèle amie, lorsque Léontine entra dans la chambre, portant le déjeuner.

« Vite, vite, dit-elle ; il n'y a pas de temps à perdre ; votre navire doit lever l'ancre demain matin et être conduit à Brest pour y être vendu.

— Nous avons déjà travaillé, comme vous allez voir, ma jolie Léontine ! répondit Paul en lui montrant leur ouvrage de la matinée. C'est à vous de continuer maintenant. Il fait nuit close à huit heures ; il faudra que

tout soit prêt. Emportez ce levier et fixez-le solidement dans la terre de l'autre côté de la douve. Il est lourd et pointu, et ne sera pas difficile à enfoncer ; vous n'aurez ensuite qu'à y passer le nœud coulant de cette grande corde, à le serrer fortement et à jeter l'autre bout dans le fossé. Quand vous ouvrirez les cellules de mes matelots, dites-leur bien d'ôter leurs souliers et de les attacher autour de leur ceinture. Mais la sentinelle ?

— La sentinelle ! Ah ! nous avons une fameuse chance ! Mon cousin François sera de garde ce soir. Mon père lui porte souvent un petit coup de cidre. Cette nuit, je me charge de mettre quelque chose dans le pichet. Oh ! soyez tranquille ! je neveux pas empoisonner le pauvre garçon ! Il dormira un peu, voilà tout ! Pourvu qu'il ne soit pas puni trop sévèrement quand on trouvera les oiseaux envolés !

— Je le bâillonnerai, dit Paul ; de cette manière, on verra bien qu'il ne peut être votre complice. Maintenant, Léontine, tout le succès de notre entreprise repose sur vous seule. N'oubliez pas de vous rendre au port et de placer des rames, une gaffe et une hache pour couper l'amarre, dans un grand canot où vous nous conduirez en quittant la prison.

— Tout sera prêt, vous pouvez y compter ; mais, ajouta la jeune fille, la voix émue, les larmes aux yeux, voici une lettre que j'ai écrite pour mon père ; il la trouvera sur la table ; je lui explique tout ; peut-être me pardonnera-t-il quand il saura que je risque ma vie pour lui ramener Victor. »

La journée se passa lentement ; les prisonniers, frémissant d'impatience, faisaient leurs derniers préparatifs. Enfin, le soleil se coucha ; la rafale sifflait à travers les rues étroites du village et gémissait autour des tourelles de la vieille prison.

« Quelle belle nuit ! dit Paul, le vent rugit comme un lion, la sentinelle n'entendra rien. »

La cloche de l'église sonna huit heures ; la porte s'ouvrit et treize vigoureux marins entrèrent pieds nus dans la chambre : sans perdre de temps en salutations, Dick enleva sans bruit la pierre déjà disjointe. Paul retirait un câble de son matelas et, l'amarrant au milieu du barreau descellé, plaça celui-ci en travers de la meurtrière qui la retenait des deux côtés. On ferma la porte en dedans, au moyen de la clef que Léontine leur avait remise.

Le capitaine sortit le premier ; ses larges épaules ne franchirent qu'avec peine l'étroit passage ; mais, une fois dehors, Paul descendit sans difficulté

les soixante pieds de la tour.

En un rien de temps ses agiles matelots le rejoignaient dans le fossé ; le vent soufflait plus fort ; il n'y avait pas de lune ; une faible clarté émanait par intervalles des étoiles qui se montraient entre les nuages courant sur le ciel.

Paul traversa le large fossé, tâtonnant de ses mains pour trouver le câble que Léontine avait dû attacher au sommet de la paroi ; ses hommes le suivaient en silence. Il empoigna enfin la corde et grimpa prestement, après avoir enjoint à Dick Stone de la tenir par en bas et de monter lui-même quand il sentirait une secousse indiquant que tout allait bien.

Arrivé en haut, le capitaine se tapit dans l'herbe épaisse et prêta l'oreille avec attention ; on n'entendait que le bruit du vent ; la nuit était tellement sombre qu'il n'y avait pas à craindre d'être vu de la prison. Au signal convenu, ses quatorze compagnons, chacun à leur tour, exécutèrent heureusement leur ascension, puis s'étendirent sur le sol jusqu'au moment où Léontine, qui les cherchait dans les ténèbres, se fut approchée à pas de loup.

« Le pauvre François dort comme un loir, dit-elle ; il est couché là-bas ; voici un bâillon : vous pensez bien que ces jolies choses se trouvent facilement chez nous ! »

La petite troupe suivit la jeune fille ; en quelques instants, l'infortuné cousin, encore tout endormi, était soumis à la torture protectrice imaginée par le capitaine. Celui-ci ramassa le fusil de la sentinelle, puis on fila rapidement vers la mer.

Ils arrivèrent sur le port, où ils marchèrent avec les plus grandes précautions, de peur que le bruit des galets ne trahît leur passage. Une foule de canots étaient tirés à sec sur la rive ; sans hésiter, Léontine conduisit les marins vers celui qu'elle avait préparé dans la soirée ; l'embarcation fut à flot en un tour de main, l'équipage y sauta lestement.

« Vite ! le cap sur la Jeune-Marie ! dit Paul s'asseyant à l'avant avec Dick Stone ; il n'y a pas une seconde à perdre ; aussitôt que vous l'aurez accostée, élancez-vous sur le pont et courez au râtelier des fusils. »

La baie rocheuse était suffisamment profonde : on avait amarré le lougre à une bouée fixée à deux cents mètres du rivage. Une lumière brillait à bord ; à cinquante pas plus loin, on voyait les lanternes de la corvette, mouillée sur deux ancres.

Les rameurs agitaient leurs avirons avec le moins de bruit possible : le cœur de Paul Grey battait violemment. Dick attendait ses ordres, froid comme la glace.

« Ohé ! du bateau ! » cria-t-on soudain de la Jeune-Marie.

— Ami ! » répondit Léontine en français, à l'instant même où un matelot accrochait avec sa gaffe les haubans d'artimon du lougre.

Paul saisit une corde ; en un bond, il était sur le tillac, suivi de son inséparable acolyte ; de la crosse de son fusil, il renversa le premier individu qui se présenta sur le pont.

Tout l'équipage n'était pas encore embarqué, et, surpris de cette attaque imprévue, le peu de matelots qui se trouvaient à bord eurent à peine le temps de tirer deux ou trois coups ; mais ces détonations suffirent pour avertir la corvette : on battait le branle-bas, les batteries s'éclairaient ; puis le canon d'alarme retentit et le petit fort situé sur la hauteur, lui envoya sa réponse, les cloches de l'église et celles de la prison sonnèrent à toute volée.

Les matelots français, sans armes et en trop petit nombre pour songer à se défendre, se jetèrent à l'eau en appelant au secours les gens de la corvette. Paul fit couper l'amarre et déployer les voiles ; mais le commandant du navire de guerre, jusque-là retenu par la crainte de tirer sur ses compatriotes, fit pointer à couler le lougre ; une lumière bleue éclairait les ponts du bâtiment et illuminait la scène pendant que la Jeune-Marie gonflait sa toile et virait de bord pour partir ; le vent soufflait du rivage ; elle se pencha sur les flots et fila comme un oiseau de mer.

« Hourrah ! » crièrent par trois fois les marins de Cornouailles tandis que le lougre glissait sur les eaux noires en longeant à moins de soixante mètres les terribles batteries du navire français. A peine dépassait-il la bande de sabords, qu'un affreux craquement se fit entendre, des tourbillons de fumée roulèrent sur le pont ; la corde qui suspendait le canot à l'arrière de la Jeune-Marie se balançait maintenant à vide, l'embarcation avait volé en éclats.

« Attends ! que je m'en vas lui parler mon langage ! » cria Dick Stone en remettant la barre à un autre matelot. Capitaine, un coup de main, s'il vous plaît ! »

Le canon tourna lentement sur son pivot et fut pointé avec soin sur l'arrière de la corvette. Dick ôta de sa bouche son précieux brûle-gueule et en versa le contenu dans la lumière ; le boulet enfila une fenêtre et traversa le bâtiment de part en part.

« Mes civilités à l'honorable compagnie ! » murmura le marin au moment où le lougre doublait rapidement le promontoire et, perdant de vue la corvette et le port, s'élançait à toute vitesse sur la longue houle de l'Atlantique.

« Sans cette brave pipe pourtant, je n'aurais pu dire bonsoir à ces messieurs ! » dit maître Stone qui avait repris le gouvernail et fumait avec énergie.

« Nord-nordest ! » répondit Paul, partagé entre l'espoir de retrouver bientôt Marie Grey et la crainte qu'il ne lui fût arrivé quelque chose de fâcheux pendant sa longue absence.

Léontine, étendue sur un cadre dans la cabine, était tellement épuisée de fatigue, que malgré le roulis elle dormit jusqu'au matin, rêvant qu'elle ramenait à son père son cher frère Victor.

Au lever du soleil, la brise, qui avait molli pendant la dernière heure, devint très-variable et finit par souffler directement du nord. Les hautes falaises de Cornouailles se dessinaient déjà à l'horizon. Dick Stone avait si habilement gouverné que le lougre se trouvait juste vis-à-vis de l'Anse aux Sables ; mais la saute de vent ne leur permettait plus de se diriger vers le port, et, malgré la vive impatience du capitaine, il fallut courir des bordées pour se rapprocher des côtes. A force de louvoyer cependant Paul voyait la maisonnette blanche s'agrandir peu à peu, et, l'œil armé de son télescope, essayait de distinguer la petite terrasse, où sans doute sa femme attendait encore l'absent.

Elle était bien là, en effet, épiant avec anxiété chacune des manœuvres du lougre. On se rappelle comment l'apparition inattendue du cotre de l'État, monté par Joe Smart, força le navire à regagner la haute mer. A trois heures de l'après-midi, il courait encore vent grand large vers le sud-ouest ; mais la brise se ralentit tout à coup, puis souffla par bouffées de divers points de l'horizon : les voiles s'abattaient constamment le long des mâts.

Dans l'espoir que, tournant au sud, le vent deviendrait assez favorable pour qu'on pût rentrer à l'Anse aux Sables le soir ou le lendemain matin, Paul donna l'ordre de mettre en panne ; et cette manœuvre venait d'être exécutée lorsqu'on signala un navire s'avancant à toutes voiles poussé par une brise du sud-ouest qui n'avait pas encore atteint les parages où se trouvait la Jeune-Marie.

« C'est une jolie goëlette, dit Paul, elle porte pavillon angla is.

— Un beau brin de quille, pour sûr, répliqua Dick Stone, lesté et pimpante comme je n'en vis jamais ; peinte en noir et la plus immense grande voile qu'elle puisse soutenir avec sa petite taille. Ce n'est ni un croiseur de la douane ni un navire de guerre ; un bâtiment marchand ne m'aurait pas cet air effronté. Je veux être jeté aux poissons si je devine ce que c'est !

— Je ne vois personne à bord ; mais, aussi bien, prenons nos mesures. En haut tout le monde ! Débarrassez les ponts et préparez les cartouches ! »

Tout fut prêt en quelques minutes ; Paul avait passé ses pistolets à sa ceinture et placé son coutelas à portée de la main. La brise enflait maintenant la voilure de la Jeune-Marie, mais la goëlette suspecte n'était plus qu'à un kilomètre et avançait toujours avec une vitesse inquiétante.

Le lougre vira de bord sur-le-champ, le cap sur les côtes, le pavillon anglais au mât. A peine l'avait-il arboré que le drapeau tricolore était hissé sur la goëlette : au même instant, ses flancs se couvrirent d'un nuage de fumée, le tonnerre de l'artillerie gronda, un boulet passa au-dessus de la Jeune-Marie et plongea dans la mer quelques centaines de pas plus loin.

Paul était déjà debout près de son canon qu'il pointait avec soin sur la goëlette.

« A toi, maintenant, Dick ! et casse l'aile au Français !

Le matelot toucha l'amorce avec sa mèche ; quelques secondes après, le mât de perroquet du navire ennemi était rompu en deux et pendait parmi les agrès. Une autre décharge emporta le petit hunier ; mais ; au moment même, un boulet français sifflait dans les airs, coupant net à dix pieds du tillac le mât d'artimon de la Jeune-Marie et traversant les deux voiles pour ricocher encore plusieurs fois sur l'eau. La brigantine, l'autre voile et la partie supérieure du mât tombèrent par-dessus bord, arrêtant ainsi la marche du lougre.

« Coupez vite, vite, dit Paul, mettant lui-même la main à l'œuvre, ne nous laissons pas prendre une seconde fois ! »

De son côté, la goëlette s'était débarrassée de tous les débris qui l'encombraient et se rapprochait toujours plus du lougre, fort empêché par la perte de son mât d'artimon ; pendant un quart d'heure, les deux navires ne cessèrent de se canonner mutuellement.

Léontine était toujours couchée sur son cadre. Les angoisses du mal de mer avaient complètement abattu cette nature intrépide que nulle autre chose au monde n'eût réussi à dompter.

La goëlette n'était plus qu'à trois cents mètres environ. Paul jeta sa vareuse, retroussa jusqu'à l'épaule ses manches de chemise, mettant ainsi à nu ses bras herculéens ; il saisit son coutelas de la main gauche. Le fidèle Dick Stone ne manqua pas d'imiter son capitaine.

« Enfants ! dit celui-ci, la Jeune-Marie a la jambe cassée, elle ne peut plus courir. Ceux qui veulent retourner dans une prison française n'ont qu'à le dire ; mais si vous êtes des hommes, vous ferez comme moi ! Dès que la goëlette sera à nous toucher, sautons hardiment sur le pont. Un de vous restera à la barre ; mais quatorze bons matelots en auront fini en cinq minutes ! Trois hurrahs pour notre Marie et trois autres pour la vieille Angleterre !

— Un autre coup avant l'abordage, » cria Dick.

Le boulet entra dans les bossoirs de la goëlette.

« Trop bas, dit-il d'un air mécontent.

— Recharge encore et fais feu à l'instant où nous accosterons le navire ; pas une seconde plus tôt. »

La goëlette arrivait ; le lougre lofa avec rapidité et courut comme pour le croiser sur l'avant, puis fit son abattée tout d'un coup, et, lorsqu'il la vit passer à moins d'un pied de distance, il jeta ses grappins d'abordage et l'accrocha par ses porte-haubans ; les deux bâtiments se trouvèrent bord à bord. La bouche du canon touchait presque le flanc de l'ennemi ; Dick Stone fit feu et suivit Paul Grey, qui sautait sur la goëlette, caché par le nuage de fumée.

La manœuvre de la Jeune-Marie avait été si inattendue et le choc causé par le boulet tiré à bout portant si terrible, que les marins français furent saisis de surprise lorsque la haute stature de Paul parut au-dessus du bastingage : il bondit sur le pont sans réfléchir une seconde à l'effrayante inégalité du nombre, et le pistolet d'une main, le coutelas de l'autre, s'ouvrit un sanglant passage au milieu de ses adversaires. Avant même d'avoir posé le pied sur le tillac, Dick Stone déchargeait froidement son arme sur le seul homme qu'il vît en uniforme : le capitaine corsaire tomba mort ; puis notre marin lançant son pistolet vide à la tête d'un autre ennemi, se jeta résolûment dans la mêlée, suivi de trois autres matelots. Si tout l'équipage eût pu obéir aux ordres de Paul Grey, peut-être la Jeune-Marie aurait-elle eu quelque chance de remporter la victoire ; mais un artilleur français fit feu de sa caronade à travers l'embrasure devant laquelle les hommes du lougre arrivaient en masse. Cette explosion soudaine en tua

deux, rejeta les autres sur le pont de la Jeune-Marie, cassa les chaînes d'abordage et emporta le grand mât.

Paul Grey à l'abordage



Le malheureux lougre, totalement désarmé, dériva devant le vent et fut poussé loin de la goëlette avec cinq matelots valides seulement. Deux avaient été tués, trois grièvement blessés, cinq autres combattaient comme des bouledogues sur le pont du navire français.

Mais sur la goëlette la vaillante troupe éprouvait des pertes cruelles. La force extraordinaire de Paul Grey, secondé par son inséparable ami, avait un moment écarté les assaillants ; puis la mêlée devint furieuse, et le brave marin, se frayant une route parmi les ennemis, abattit d'un coup de poing un matelot qui lui barrait le passage et saisit une énorme espingole fixée à un pivot près des lisses du gaillard d'arrière.

« Saute de côté ! » cria-t-il à Dick Stone qui s'était empressé de le suivre, et, voyant tomber le dernier de ses autres marins, il n'hésita pas davantage, et fit feu sur les Français qui accouraient pour en finir. L'arme meurtrière cracha ses vingt balles qui firent une horrible trouée dans la foule ; mais Paul était seul maintenant, un coup tiré de la hune avait renversé Dick Stone.

« Une voile, » cria la vigie. Affaibli par la perte de son sang, Paul se tourna un instant vers la mer : il ne vit que son lougre, tout désarmé et dérivant misérablement ; ses yeux se couvrirent d'un brouillard épais, il sentit le vertige envahir son cerveau, ses blessures se rouvrirent ; il perdit connaissance et tomba sur le pont à côté de son fidèle matelot.

Un grand navire de guerre arrivait toutes voiles dehors. Beaucoup trop endommagé pour courir les chances d'un nouveau combat, le corsaire n'en attendit pas davantage et songea à s'éloigner au plus vite, malgré la perle de son petit hunier. A peine avait-il fait quelques centaines de mètres qu'un boulet parti de la Jeune-Marie venait encore traverser la voilure. L'équipage du lougre, voyant arriver du secours, recommençait à tirer dans l'espoir de causer des avaries qui permettraient au croiseur d'atteindre l'adversaire.

Une demi-heure après, le brick anglais hélait la Jeune-Marie et lui envoyait une embarcation ; il la prit ensuite à la remorque ; mais, comme le capitaine avait reçu l'ordre formel de se rendre au plus vite à Falmouth, il n'osa se livrer à une chasse qui aurait pu le conduire fort loin dans la direction opposée. Les blessés furent transportés à bord pour y recevoir les soins du docteur.

La goëlette française se dirigea immédiatement sur Dunkerque. Aussitôt que le brick ne fut plus en vue, on s'occupa de remettre un peu d'ordre sur le navire. Les ponts furent lavés, les blessés descendus à l'infirmerie, les morts jetés à la mer. Les matelots chargés de cette mission funèbre s'approchèrent de Paul Grey. Un d'entre eux s'aperçut que le sang coulait encore de ses blessures ; on passa donc à Dick Stone : deux hommes le prirent par les épaules et les talons et le traînèrent jusqu'au passavant du

grand pont. Sur le point de le lancer dans l'abîme, ils s'arrêtèrent un instant pour reprendre haleine.

« Mon Dieu ! dit un marin, ces Anglais sont-ils lourds ! nous jetterions deux des nôtres à la mer avec moins de fatigue qu'un seul de ces rosbifs-là ! »

Le corps s'agita : Dick Stone reprit ses sens, se souleva sur son séant, et, regardant autour de lui, se rendit compte de sa position. D'une voix calme, quoique très-affaiblie :

« Ces messieurs, dit-il, sont toujours polis, mais j'i leur demande de ne pas se donner la peine de me jeter dans l'eau, pour le moment du moins. »

Il fourra la main dans la poche de sa culotte et retira sa pipe aimée qu'il bourra avec lenteur ; de l'autre, il prit son briquet, le battit avec effort :

« Où est mon capitaine ? »

On lui indiqua du doigt Paul Grey, étendu sur le pont.

« Où est la Jeune-Marie, le lougre ? continua-t-il plus faiblement.

— Il est déjà bien loin, on ne le voit plus ! »

Les yeux du marin devinrent vitreux et fixes, la pipe tomba sur ses genoux ; il se renversa en arrière sur le pont, ses muscles se roidirent, une dernière bouffée sortit de sa bouche. Il était mort.

« C'est fini, pour de bon fini, dit un matelot, regardant le corps avec curiosité. Ces Anglais sont-ils cocasses ! Aide-moi à le lever. Un ! deux ! trois ! »

On entendit la chute du cadavre dans l'eau ; la goëlette continua sa route.

CHAPITRE IX.

Un homme à la mer !

Revenons à la Sibylle, que nous avons laissée voguant à pleines voiles sur l'océan Atlantique. Ned continuait à s'attirer l'affection de ses supérieurs comme le respect de ses camarades ; Tom, « coq en second, » était maintenant domicilié à la cuisine, et maître Néron se promenait gravement sur le tillac ; il avait ses entrées partout, excepté sur le gaillard d'arrière qu'il avait appris à respecter dès ses premiers jours de navigation : pour rien au monde, il n'eût posé la patte dans ce lieu sacré sans l'invitation spéciale du commandant, qui le traitait du reste avec une faveur toute particulière.

Le capitaine Cooke était adoré de ses matelots, toujours prêts à le suivre avec enthousiasme au milieu des plus grands dangers. Quelles que fussent les forces d'un vaisseau ennemi, il n'hésitait jamais à l'attaquer, et sortait chaque fois de la lutte avec les honneurs de la victoire ; aussi passait-il dans la flotte pour avoir une « fière chance », et tandis que bien d'autres trouvaient mille difficultés à former leurs équipages, le sien se recrutait sans peine parmi les marins les plus intrépides.

La frégate avait franchi les eaux bruyantes du golfe de Gascogne et se rapprochait des îles du Cap-Vert. Une heure avant le coucher du soleil, la vigie signala au sud-sud-est le haut sommet du pic Saint-Antoine ; mais cette cime majestueuse disparut bientôt sous les ombres du soir, et se perdit sous le banc de nuages gris qui cachaient l'horizon.

Le ciel resplendissait d'étoiles ; le noble navire, les bonnettes au vent, volait comme un cygne gigantesque sur les vagues phosphorescentes dont l'étincellement splendide faisait pâlir jusqu'aux constellations des tropiques. L'écume rejaillissait sur les bossoirs en rapides éclairs, de larges bandes lumineuses s'étendaient sur la carène ou couraient dans son sillage comme une rivière de métal incandescent à mesure que la Sibylle éveillait de leur sommeil les milliards d'infusoires, ces vers luisants de l'abîme qui, sur la mer ténébreuse, éclairent le sentier du navigateur. Semblable à la lampe de quelque sirène voyageuse, la lueur pâle d'une énorme méduse

errait parfois sous les flots ; la crête des vagues s'irradiait de paillettes argentées, et de longs serpents de feu, traînée brillante que les marsouins laissent après eux, paraissaient se poursuivre sur la mer bleu foncé, avec une vitesse vertigineuse.

C'était une de ces belles nuits de l'Océan, une de ces nuits enchantées dont les habitants de l'intérieur des terres ne peuvent soupçonner la splendeur. Le radieux univers au-dessus de nos têtes, les cieux infinis « avec toute leur armée » de soleils, perdent leur éclat auprès de cette « mer solitaire », ce « désert des eaux » peuplé de myriades sans nombre et dont chaque goutte est une légion d'existences ; ses vagues immenses roulent des millions de mondes : la vie dans la vie. « L'Esprit de Dieu se montrait sur les eaux. »

Ned Grey, debout sur l'arrière, contemplait le sillon lumineux tracé par le navire ; il pensait à sa mère, à Édith, dont chaque seconde l'éloignait toujours davantage : absorbé dans ses réflexions, il oublia la scène splendide qui l'entourait, et ses yeux s'arrêtaient sans la voir sur l'eau phosphorescente, lorsqu'une masse obscure s'agitait dans le sillage argenté de la frégate l'arracha tout d'un coup à sa rêverie. Un cri s'éleva de l'avant : « Un homme à la mer ! » Ned jeta sa vareuse, répéta l'appel d'alarme, et, sans un instant d'hésitation, sauta hardiment dans les flots. Il enfonça d'abord, mais, reparaisant au bout de quelques secondes, il nagea avec vigueur dans la direction opposée au navire : la forme noire ne se voyait plus.

« Ohé ! où êtes-vous ? »

— Ici, » répondit-on dans l'éloignement ; mais soudain Ned se sentit saisir par le col de sa chemise ; une fourrure soyeuse lui frôlait les épaules ; son brave et fidèle terre-neuve le tenait entre ses dents. Néron, couché près de lui sur le pont, ne l'avait pas plus tôt vu franchir le passavant, qu'il s'élançait dans les eaux et parvenait à l'atteindre. « Mon vieux chien ! » disait Ned d'une voix caressante, en essayant de se dégager, « à bas ! mon bon vieux ! » Mais Néron s'entêtait à sauver son maître et ne se résigna à obéir qu'après plusieurs ordres réitérés ; les deux amis nagèrent alors de toutes leurs forces vers un endroit rendu très-lumineux par les mouvements de la personne qui se débattait dans l'eau phosphorescente.

« Tenez bon ! j'arrive ! » criait Ned, encore éloigné d'une soixantaine de mètres.

« A l'aide ! je vais couler ! » répondit une voix désespérée.

« Courage ! je suis là ! » Et le jeune homme redoubla ses vigoureuses brassées ; il n'était plus qu'à quelques pieds de celui qu'il venait secourir, lorsque le malheureux leva les bras au-dessus de sa tête et s'enfonça juste au moment où Ned allait le prendre par les cheveux. Néron plongea dans l'eau brillante, le happa à l'épaule et le ramena vers son maître qui, prompt comme l'éclair, l'empoigna par la vareuse ! « Tiens ferme ! mon bon, chien ! » criait-il, car à peine s'il pouvait soutenir son fardeau. A son grand étonnement, Néron lâcha prise tout d'un coup, et, se rejetant de côté, saisit dans sa gueule la chemise de son ami. La tête du noyé retomba en arrière, et, à la clarté des étoiles, Ned entrevit la blême figure de Stevens. Néron l'avait déjà reconnu : le maître eut beau menacer, supplier, il s'éloigna de James avec une obstination invincible, s'attachant au jeune Grey qu'il n'abandonnait un instant que pour nager auprès de lui en aboyant à pleine voix. Plusieurs minutes s'écoulèrent : Ned faisait des efforts surhumains pour sauver son ancien camarade : à peine songeait-il que sa propre vie se trouvait en danger. Stevens était à demi mort, presque évanoui, et notre héros n'aurait pas eu la force de lui tenir la tête au-dessus de la mer, si le chien ne l'avait lui-même soulevé par l'épaule : la chemise se déchira, Ned plongea en avalant l'eau à grandes gorgées ; Néron le ramena bravement, mais l'intrépide enfant se sentait alourdir, ses membres lui pesaient comme du plomb ; encore quelques minutes et il laisserait couler James Stevens. De temps en temps le chien était obligé de reprendre haleine ; il aboyait alors comme pour appeler du secours, mais la Sibylle n'avait pas encore eu le temps de se rapprocher. Au cri de : « Un homme à la mer ! » elle vint au vent et coiffa son petit hunier ; mais avant que cette manœuvre fût exécutée et son embarcation mise à la mer, elle avait déjà parcouru plus d'un demi-kilomètre.

La chemise de laine céda de nouveau ; Ned disparut et lâcha l'aspirant ; le chien poussa un hurlement de détresse ; il plongea dans la mer et parvint à rattraper encore son maître ; celui-ci, de son côté, avait pu saisir James ; mais il était à bout de forces ; ses mains s'ouvraient d'elles-mêmes.

« Tenez bon ! massa Ned. Oh ! mon Dieu ! tenez bon, cher massa Ned ! Tom ici, et une bouée ! Tom vite prendre massa Ned ! »

Cette voix bien connue lui rendit l'espoir et la vigueur. Néron répondit par un aboiement joyeux, et souleva son maître avec un nouveau courage.

« Ah ! vite Tom ! viens vite !

— Voilà, massa Ned ! Merci à Dieu pour Tom et la bouée ! »

Une demi-minute après, la noire et bonne figure de Tom apparaissait encadrée dans la bouée de sauvetage qu'il poussait de toutes ses forces ; il se saisit de Ned, et, se glissant en dessous, le fit passer à sa place. Il se chargea ensuite de Stevens, et Néron, délivré de son rude labeur, suivit tranquillement ses deux amis.

L'embarcation volait sur la mer, guidée par la voix du chien et la scintillation des eaux autour des nageurs. Malgré leur bouée, ceux-ci commençaient à soutenir difficilement le corps de Stevens ; et ce fut avec la joie la plus vive qu'ils virent arriver le canot.

L'aspirant ne donnait plus signe de vie ; il fallut le hisser à bord au moyen d'une élingue et le remettre aux soins du docteur, pendant que Ned et Tom changeaient d'habits et avalaient un verre de grog. Néron se secoua d'importance, après quoi les matelots le frottèrent vigoureusement avec un faubert neuf.

Ned venait de reparaître sur le pont lorsqu'il fut appelé dans la chambre du commandant. Le capitaine était occupé à examiner une carte marine. Il la roula précipitamment et se tourna vers le jeune homme qu'il considéra un moment avec l'attention la plus soutenue.

« Votre nom ?

— Édouard Grey.

— On vous a pressé, n'est-ce pas ?

— Oui, commandant, et j'ai été bien triste de quitter mes parents sans leur dire adieu. Mais je suis fier de servir mon pays sous vos ordres.

— Et votre pays peut être fier aussi d'un matelot comme vous ! Vous vous êtes bien conduit ce soir et je suis content d'avoir à mon bord un solide et courageux marin de plus. Il ne manque pas de gens qui se battent bien pendant la chaleur de l'action, mais je n'en connais guère de prêts à risquer leur vie pour sauver celle d'autrui. Est-il vrai que l'aspirant Stevens soit votre camarade d'école et votre ennemi personnel ?

— Oui, commandant, mais j'espère qu'il oubliera le passé, je ne lui ai jamais donné sujet de me haïr.

— Où demeuriez-vous ? Que faisiez-vous à terre ? »

Ned fit un rapide récit de son enfance et parla du nègre Tom.

« Je vous félicite, jeune homme, bien peu de garçons de votre âge ont déjà sauvé deux vies ; mais vous pouvez y compter, je vous donnerai sous peu d'autres lauriers à cueillir. Comportez-vous seulement sous la mitraille

aussi bien que sur la mer. Allez et faites votre devoir, je voudrais que tous mes marins fussent comme vous. »

Le cœur d'Édouard Grey battait d'un légitime orgueil. Il se sentait prêt à défier le monde pour mériter l'approbation de son capitaine, et il appelait l'heure où, dans la fumée du combat, il pourrait obtenir un sourire de son brave commandant. Avant de retourner à son poste, il demanda la permission de visiter Stevens : il voulait lui tendre la main et le supplier d'ensevelir leurs discordes dans l'abîme d'où il venait de le retirer. James n'avait pas encore repris toute sa connaissance, et, couché sur son cadre, il paraissait près de s'endormir. Il était hors de danger, et le docteur, ayant d'autres malades à voir, remit à Ned une potion légèrement narcotique dont il aurait à donner une cuillerée au jeune homme si le sommeil ne venait pas bientôt. Ned s'assit près du lit, regardant cette figure pâle à la lueur de la lampe de nuit.

Une demi-heure s'écoula, Ned prit doucement la main qui reposait sur la couverture, et la pressant avec affection :

« Stevens, je vous prie, buvez ceci, le docteur m'a chargé de vous le faire prendre. Vous trouvez-vous un peu mieux ? »

James retira froidement sa main, et, après avoir toisé son ancien camarade pendant quelques minutes, il se retourna vers la cloison, disant de sa voix la plus morose qu'il n'avait nul besoin de remèdes et dormirait assez si on le laissait tranquille.

Ned, blessé au cœur, quitta la cabine et remonta sur le pont : l'obstination de James s'était montrée plus forte que sa propre générosité.

A compter de ce jour, le jeune marin fut placé très-haut dans l'opinion des officiers et de tout l'équipage : sa force, son activité, son empressement à la manœuvre lui attiraient l'estime de ses supérieurs, tandis que sa gaieté et son courage lui gagnaient l'admiration du gaillard d'avant. Frappé de la distinction et de l'aisance de ses manières, le capitaine lui-même s'arrêta plus d'une fois à causer avec son nouveau matelot et lui donna l'assurance qu'arrivé à sa destination, il pourrait écrire à ses parents et les délivrer de leur cruelle incertitude. En outre, s'il continuait ainsi qu'il avait commencé, on verrait à le faire nommer aspirant lors de son second voyage.

James Stevens n'osait plus se conduire envers Ned avec son insolence des premiers jours et se contentait maintenant de passer devant lui sans paraître s'apercevoir de sa présence. Cette ingratitude notoire ne faisait qu'accroître l'aversion que l'équipage lui avait vouée dès le début ; détesté

de ses camarades, méprisé de ses chefs, il ne pouvait ignorer que les matelots ne se gênaient pas pour dire que certes le chien avait montré plus de bon sens que son maître en refusant de sauver un homme aussi lâche qu'il était insolent.

La Sibylle, après un heureux voyage où elle avait pu faire quelques prises, venait d'arriver au large de Ceylan, la première terre entrevue par nos marins depuis leur relâche au cap Vert. Ils longeaient maintenant la partie méridionale de l'île, à une distance qui ne leur permettait de distinguer que la chaîne d'un bleu splendide dont les pics élevés sont presque toujours voilés de nuages. La frégate contourna la pointe orientale et fit route vers le nord ; mais comme la mousson du sud-ouest soufflait avec force, elle dut se rapprocher du rivage pour se diriger vers le port de Trinquemale.

La Sibylle courait des bordées sur l'eau teintée d'azur qui baigne le paradis de l'Orient. Les hautes montagnes encore éloignées d'environ quatre-vingts kilomètres ne paraissaient plus qu'à une journée du navire. En côtoyant les promontoires qui faisaient saillie dans les eaux, on voyait la blanche écume bouillonner sur les récifs de corail au pied même des cocotiers dont les cimes ondoyantes abritaient quelque hameau indigène à demi caché derrière le feuillage. La frégate atteignit enfin la latitude du havre tant désiré et gouverna droit sur les hauteurs qui marquent l'entrée de Trinquemale : la scène devint d'une beauté merveilleuse : les palmiers paraissaient s'élancer de la surface des flots, et les collines revêtues de verdure jusqu'à leur sommet se reflétaient dans les eaux calmes du port qui, presque entièrement entouré par les terres, ressemble à un lac paisible sommeillant au milieu de la plus admirable des végétations tropicales.

Les voiles orientées au plus près, la Sibylle traversa l'étroit passage, et l'écho des collines renvoya au loin la détonation de ses batteries saluant le fort placé sur la pointe : elle s'arrêta pour jeter l'ancre à moins d'une centaine de mètres du rivage ; le sifflet du contre-maître se fit entendre, les matelots grimpèrent en foule aux agrès, la toile fut ferlée en un clin d'œil et, quelques minutes après, la Sibylle était aussi commodément installée que si elle eût déjà passé un mois dans le port.

La paix d'Amiens avait décidément arraché Ceylan aux Hollandais. Tout le temps de leur possession, ceux-ci s'étaient contentés de former quelques établissements sur le rivage et les basses terres adjacentes. Cette île magnifique n'avait d'importance à leurs yeux qu'en raison du port de

Trinquemale, assez vaste pour contenir, non-seulement l'escadre des Indes, mais aussi la moitié des flottes de toutes les nations maritimes, et assez profond pour qu'un vaisseau de haut bord puisse y jeter l'ancre, son beaupré surplombant la plage.

Entre les mains d'un puissant ennemi, un certain nombre de corsaires rapides concentrés à Trinquemale, et s'élançant comme autant de faucons sur leur proie, pour se réfugier ensuite dans cette aire inexpugnable, auraient pu anéantir le commerce anglais dans les mers du sud. Ce port est réellement la clef des Indes : les environs offrent toute facilité pour les travaux de défense ; mais on n'a jamais songé à le protéger plus efficacement que par le fort hollandais qui existe encore, curieux témoignage de la négligence apportée par le gouvernement britannique à garantir cette précieuse conquête. Trinquemale présente d'incalculables avantages comme arsenal maritime ou militaire : l'île de Ceylan ne possède que ce seul bon mouillage, et la péninsule tout entière n'en a pas d'autre que Bombay. En cas de guerre navale, l'immense ligne des côtes de la mer des Indes ne présente que trois ports où les navires avariés puissent se faire réparer : Trinquemale, Bombay, et Port-Louis dans l'île Maurice.

Mais à l'époque dont nous parlons l'île Maurice était encore l'île de France, et, puissamment aidée de quelques vaisseaux hollandais, l'escadre française, certaine d'un abri sûr dans la rade fortifiée de Port-Louis, ne laissait échapper aucune occasion de se saisir des navires marchands ou des bâtiments de guerre anglais, dont la plupart, mal choisis et mal armés, n'étaient guère de force à lutter contre elle. En dépit de l'issue fatale de bon nombre d'engagements, l'amirauté persista longtemps à n'envoyer dans ces mers que des corvettes et des frégates de seconde classe, totalement impropres à se mesurer avec les vaisseaux de haut bord et la puissante artillerie de l'ennemi.

Une frégate hollandaise surtout, la Terrible, s'était fait dans ces parages la plus formidable réputation. Construite et armée dans le but exprès de nuire au commerce britannique, et d'une allure supérieure à tout ce qu'on avait vu jusqu'alors, elle causa à la marine anglaise des pertes si sérieuses, qu'on se décida enfin à renforcer la station navale des Indes. La Sibylle fut désignée pour cette campagne, et son brave capitaine quitta l'Angleterre avec l'inébranlable résolution d'atteindre et de combattre ce dangereux adversaire.

CHAPITRE X.

Combat naval.

Une semaine après son arrivée à Trinquemale, la Sibylle paraissait fraîche et pimpante comme si on venait de l'armer pour le service ; les agrès avaient été resserrés et goudronnés, les perroquets revernis, et la coque peinte à neuf de la poupe à la proue : dans toute la marine anglaise on n'eût pu trouver de type plus parfait du navire de guerre. Les batteries étincelaient au soleil, l'équipage faisait tous les jours l'exercice du canon. « Un boulet tiré à longue portée est un boulet perdu, disait le capitaine. Serrons l'ennemi de plus près, et feu presque à bout portant. »

La frégate était sortie plusieurs fois pour s'exercer au large, lorsqu'elle quitta définitivement le port et se dirigea vers les Philippines, dans les parages desquelles Cooke espérait rencontrer le Terrible. Ce bâtiment, assurait-on, avait rejoint près de Manille l'escadre de l'amiral Sercey et parcourait les mers de Chine au grand dommage du commerce britannique. Mais la Sibylle arrivait à peine, que le navire hollandais était déjà reparti pour le golfe du Bengale. Sans perdre une heure, le capitaine mit le cap sur Madras, où il comptait recueillir quelques renseignements au sujet de l'adversaire qu'il était si impatient de combattre.

En effet, dès son entrée dans la rade, on lui apprit que le Terrible venait de signaler son retour par la prise de plusieurs bâtiments ; il fallait se hâter pour ne pas le manquer encore, et Cooke cingla directement vers le delta du Gange, devant lequel croisait alors l'ennemi.

Tout près de Sandheads il rencontra un navire ayant à bord quelques prisonniers français : ces marins connaissaient le Terrible et haussèrent les épaules à l'idée que la Sibylle oserait se mesurer avec lui. — Un capitaine anglais, victime lui-même des déprédations du redoutable vaisseau, crut de son devoir, tout en offrant bravement ses services, d'avertir le commandant qu'il ne croyait point la frégate en état de résister à un pareil antagoniste.

La nuit vint, la Sibylle voguait sur les eaux, poussée par une brise légère, mais continue, soufflant du sud-sud-ouest. On aperçut dans le lointain des lueurs soudaines semblables à des éclairs de chaleur, et on n'y prêta d'abord

qu'une attention superficielle ; mais, comme elles se succédaient à de très-courts intervalles, le capitaine finit par conclure que c'étaient des décharges d'artillerie, et que sans doute le Terrible se trouvait aux prises avec quelque navire anglais.

La Sibylle éteignit tous ses feux, vira de bord et se dirigea vers l'ouest. Une demi-heure après, on distinguait au sud-est un groupe de trois bâtiments. C'étaient le Terrible et ses deux riches captures de la soirée ; l'Endeavour, appartenant à la compagnie des Indes et le Lord Mornington, qui revenait de Chine.

Le branle-bas fut battu, les canonnières se tenaient à leurs pièces ; debout sur le gaillard d'arrière, au milieu d'un silence où on aurait entendu tomber une épingle, le brave commandant s'adressa à l'équipage :

« Enfants, dit-il, nous cherchions le Terrible. Le voilà devant nous ! Double charge dans les canons, et ne faites feu que lorsque nous serons à lui toucher les côtes ! »

La Sibylle continua de se tenir à l'ouest pour prendre le dessus du vent ; elle se trouvait maintenant à trois kilomètres de l'ennemi, tout au plus. A dix heures, ayant assez gagné sur les navires en vue pour pouvoir changer de route, elle vira de bord et, serrant ses voiles de perroquet, gouverna de manière à présenter le bossoir de bâbord à celui des bâtiments que sa taille et les lumières brillant à l'arrière lui faisaient supposer être le Terrible.

La mer était calme, la brise du sud-ouest soufflait toujours, et la Sibylle sous ses huniers, sa grande voile et sa brigantine faisait encore deux nœuds à l'heure ; à minuit, elle n'était plus qu'à un kilomètre du navire hollandais, dont les deux rangées de sabords, brillamment éclairées, avaient vraiment un aspect formidable. Le Terrible manœuvra pour se diriger sur la frégate anglaise, cargua ses voiles d'étai en arrivant sous le bossoir de bâbord de l'ennemi, et aussitôt que sa batterie commença à porter, en tira cinq ou six coups sur la Sibylle, dont la grande voile fut immédiatement abattue. En continuant à défiler près d'elle, il la salua encore de ses canons de l'arrière, tandis qu'une des prises lâchait aussi sa bordée. Fidèles à la consigne, les matelots anglais ne répondirent pas : ils réservaient leurs boulets pour une distance plus rapprochée.

Leur patience ne fut pas longtemps mise à l'épreuve : dès que le Terrible eut passé à l'arrière de la Sibylle, la frégate mit la barre au vent et fit feu de tout un côté de ses batteries dans la poupe de son ennemi, et tellement près, qu'elle faillit accrocher son bout-dehors de brigantine ; puis, lofant

rapidement, elle se trouva bord à bord avec son antagoniste, auquel elle envoya une seconde décharge aussi bien dirigée que la première. Cette manœuvre hardie avait été si inattendue que plusieurs des canons de bâbord du navire hollandais partirent encore lorsque la Sybille était passée du côté opposé.

C'est ainsi que commença cette formidable lutte. Pendant une heure environ, les deux bâtiments restèrent l'un près de l'autre à une distance qui n'excéda jamais une portée de pistolet et fut souvent beaucoup moindre. Le Terrible répliqua par un feu bien nourri, mais pointé trop haut pour causer de graves avaries. A une heure du matin, le capitaine Cooke tombait mortellement atteint par la mitraille, et le commandement passait à Lucius Hardyman, son premier lieutenant. A peine venait-on d'emporter le blessé, que le capitaine Davies, volontaire de l'armée des Indes, posté sur le gaillard d'arrière où il surveillait le tir, était coupé en deux par un boulet. Son sang rejaillit sur Ned qui, nu jusqu'à la ceinture, servait son canon avec cette intrépidité froide qui fait la gloire du soldat anglais. En voyant tomber son capitaine, il avait été sur le point de voler à son secours, mais le sentiment du devoir le cloua à sa place : il jeta un triste regard sur le mourant et se remit à l'œuvre, ses forces doublées par le désir de la vengeance.

Pendant plus de deux heures, le tonnerre de l'artillerie gronda sans relâche, mais peu à peu le feu des Hollandais commença à faiblir, pour s'éteindre bientôt complètement. La Sibylle s'arrêta de son côté et héla le Terrible pour savoir s'il amenait son pavillon. Ne recevant aucune réponse, quoique les deux navires fussent assez rapprochés pour qu'on pût entendre les voix des matelots, elle se remit à tirer avec une nouvelle vigueur ; cette seconde sommation resta sans effet. On s'aperçut enfin malgré l'obscurité que les vergues de la frégate se couvraient de monde et que la voile de perroquet flottait au vent : sans nul doute, l'ennemi allait tenter de s'enfuir : la Sibylle rouvrit son feu et déploya sa misaine et ses voiles de perroquet. Cinq minutes après, le mât d'artimon du Terrible tombait à grand bruit, suivi bientôt du grand mât et du beaupré. L'équipage vainqueur poussa trois hourras joyeux : il était deux heures et demie du matin.

La Sibylle jeta l'ancre par dix-sept brasses de profondeur, et chacun travailla à réparer le désordre des agrès et à mettre des voiles de rechange. A trois heures, un des prisonniers anglais à bord du Terrible, s'apercevant que ce navire dérivait sur la frégate anglaise, la héla pour lui demander ses

embarcations, les leurs ayant été complètement détruites. Personne sur la Sibylle ne conservait de doute sur l'identité du vaincu ; on ne voulut pas moins en constater le nom. C'était bien le Terrible en effet.

La Sibylle avait éprouvé de graves avaries : les agrès étaient coupés, les voiles déchirées, les vergues et les mâtereaux fendus, le grand mât et le mât d'artimon sérieusement endommagés, mais six coups seulement avaient pénétré dans les œuvres vives : un boulet de vingt-quatre, traversant la cabine d'un officier, avait mis en pièces deux grandes malles, emporté les pieds d'un sofa, et était ressorti par l'autre flanc du navire. La Sibylle comptait cinq morts et dix-sept blessés.

Quand le lieutenant Mandger se rendit à bord du Terrible pour en prendre possession, les ponts de la frégate présentaient encore les traces épouvantables des désastres de la nuit. Le beaupré était brisé tout près de la poulaine, le mât de misaine à un pied du gaillard d'avant, le grand mât à six mètres du gaillard d'arrière, l'artimon à trois mètres au-dessus de la poupe. Ils masquaient le tillac de leurs voiles ; dans celles des huniers on remarquait à peine quelques trous, les canons de la Sibylle ayant été plutôt pointés sur la carène et les ponts. Habitacle, embarcations, cabestan, roue du gouvernail, avaient volé en éclats. De l'arrière à l'avant, les bastingages de tribord n'existaient plus, et depuis les courbes jusqu'en haut le bordage de ce côté du navire était presque entièrement enfoncé. Les boulets avaient criblé la carène ; plusieurs des batteries étaient démontées et les rouleaux de câbles eux-mêmes à peu près hors de service.

Le capitaine, le premier lieutenant et quelques autres officiers avaient péri. Sur un équipage de trois cent soixante-dix hommes, recrutés en partie parmi les Malais de Batavia, on comptait soixante-cinq morts et quatre-vingts blessés. Les deux prises, sur lesquelles le Terrible avait eu le temps de distribuer quelques officiers et matelots, s'étaient enfuies au plus vite vers la fin de l'action, après un semblant de chasse de la part de la Sibylle dont la mâture se trouvait trop gravement avariée pour lui permettre une marche rapide.

Son triomphe lui coûtait cher. Le docteur ne laissait aucun espoir au sujet du capitaine Cooke. La mitraille, après avoir troué de part en part la portion charnue du bras droit, avait encore pénétré au travers des côtes pour ressortir près de l'épine dorsale.

On installa des mâts de fortune à bord du Terrible, et la Sibylle put remorquer sa glorieuse conquête jusqu'à Calcutta, où son arrivée fut

accueillie avec une joie universelle. Mais son vaillant capitaine ne devait pas jouir des récompenses qu'il avait si bien gagnées : la gloire de ce monde était passée pour lui. Il expira peu de jours après, recommandant à son successeur de profiter du prochain départ du Terrible pour renvoyer en Angleterre, avec Tom et le terre-neuve, le jeune homme auquel il portait un intérêt si marqué : le fidèle Néron n'avait pas quitté sa cabine tout le temps de sa maladie.

Suivi d'une foule immense, le corps du capitaine Cooke fut porté à sa demeure avec tous les honneurs militaires. Ned, en proie à la douleur la plus vive, escorta le cercueil avec tout l'équipage de la Sibylle.

Conformément aux instructions du commandant, le jeune Grey et ses deux compagnons montèrent à bord de la prise radoubée tant bien que mal et sur le point de repartir pour l'Europe. Elle était sous les ordres du lieutenant qui les avait pressés autrefois et qui se trouvait maintenant fort satisfait de les ramener sur le navire à la conquête duquel le nouveau marin venait de travailler si bravement. Par malheur, James Stevens était aussi du voyage ; il avait montré si peu de courage dans le combat, que les officiers de la Sibylle ne voulaient plus le garder sur leur frégate.

Le Terrible mit à la voile le 25 mars et arriva sans encombre au dix-septième degré de latitude sud. Ned avait reçu sa commission provisoire d'aspirant et Tom s'acquittait avec zèle de ses fonctions d'aide-cuisinier. Stevens était aussi maussade que de coutume ; personne ne tenait, du reste, à causer avec lui. Au plus fort de l'engagement, on l'avait trouvé étendu immobile et comme mort. Après examen toutefois on ne découvrit pas une seule blessure ; Stevens ouvrit les yeux, et, somme de s'expliquer, raconta que dès le début de la lutte il avait été renversé par le vent d'un canon, et si complètement étourdi qu'il ne se rappelait pas autre chose. Officiers et matelots furent assez peu charitables pour attribuer à la frayeur une aussi longue prostration : le mot de lâche fut même prononcé. « Massa Stevens senti la poudre, massa Stevens avoir mal au ventre ! » et le jugement porté par Tom était passé sur le navire à l'état de dicton.

Le 22 avril, le vent tomba tout à coup : le Terrible s'arrêta sur les eaux. Depuis le lever du soleil, le baromètre baissait d'une manière alarmante quoique l'atmosphère fût encore parfaitement sereine, et, à une heure après-midi, de lourds nuages, blancs comme des montagnes de neige congelée, s'élevaient de tous les points de l'horizon : n'était l'accablante chaleur, on eût pu se croire dans les régions polaires. Les masses vaporeuses montaient

de la mer, s'assombrissant peu à peu, jusqu'à ce que, se rencontrant enfin, elles formèrent un dais sinistre qui recouvrit tout le ciel, accumulant les uns sur les autres ses larges plis de velours noir, teinté de gris violet dans les endroits où la nuée retombait moins épaisse. A cette époque de l'année, et dans les parages où se trouvait le navire, on ne pouvait conserver le moindre doute : un cyclone se préparait.

L'équipage du Terrible offrait peu de ressources ; la Sibylle n'ayant pu lui donner qu'un petit nombre de ses matelots, il avait bien fallu se rabattre sur les lascars. Le navire lui-même était très-imparfaitement réparé ; avec les vieux matériaux trouvés à Calcutta, on avait raccommodé la mâture et les agrès, et bouché les voies d'eau en vue seulement du voyage d'Europe où il devait être entièrement remis à neuf.

Un silence effrayant régnait dans l'atmosphère ; la frégate, n'étant plus soutenue par la brise, roulait pesamment sur la mer clapoteuse. Soudain retentit dans l'air comme la clameur de dix mille harpies criant et battant des ailes au milieu des masses épaisses de vapeurs sombres ; la voilure pendait toujours inerte le long des mâts.

A trois heures, il faisait presque nuit, la mer était noire comme de l'encre. Une raie lumineuse apparut sur l'horizon, et grandit rapidement jusqu'à ressembler à une immense traînée de neige tourbillonnante : l'ouragan allait se déchaîner, et pas un souffle de vent ne venait gonfler les voiles ! Impossible de virer de bord pour faire face à l'orage ! Le navire roulait toujours sur la houle.

On entendait distinctement la grande voix de la tempête : chacun était à son poste, immobile, regardant la ligne d'écume balayer les eaux sombres avec une vélocité incroyable, laissant derrière elle la surface de la mer comme une plaine après une forte ondée de neige ; l'eau paraissait surbaissée, aplatie sous l'énorme pression de l'ouragan. Le voici ! il avance toujours, toujours plus près, dans sa rage furieuse ! Au milieu du rejaillissement impétueux des vagues, et du tumulte effroyable du vent, il atteint le navire et l'enserme de toutes parts !

Le mât de misaine cassa au ras du pont ; toute la toile vola en lambeaux ; le beaupré fut rompu, et, ainsi allégée, la frégate reprit lentement son équilibre et se lança à corps perdu devant la tempête qui l'emportait bien loin de sa route. L'Océan, jusqu'alors comprimé par l'atmosphère, se leva dans toute sa sauvage majesté, creusant ses flots en vallées profondes ou les amoncelant en lames gigantesques aux crêtes immenses que le souffle de la

rafale réduisait en vapoureux embrun. — On largua deux ris dans le grand hunier pour accélérer encore la course de la frégate.

Le soir vint, mais à peine s'apercevait-on de l'obscurité ; la mer était illuminée par d'éblouissants éclairs, suivis de roulements de tonnerre auprès desquels toute l'artillerie du Terrible, déchargée à la fois, n'eût paru que comme un faible écho. Le roulis était si fort que personne ne pouvait tenir sur le pont sans se cramponner à quelque manœuvre. Plusieurs fois d'énormes lames traversèrent les batteries d'un bout à l'autre, mais, ses écoutes soigneusement fermées, la frégate filait toujours au travers de l'ouragan.

Au matin, la furie du cyclone était encore dans toute sa force ; avant midi, un tourbillon soudain enleva le perroquet du grand mât ; le roulis devint plus intolérable ; il fallut sacrifier les canons pour diminuer le poids des batteries : un par un, tous ceux du pont supérieur tombèrent lourdement dans les flots ; le navire se redressa un peu et n'embarqua plus de lame à chaque embardée.

Trois jours, trois nuits se passèrent ainsi dans de terribles angoisses. Pour le malheureux équipage l'univers n'était plus que tonnerres, éclairs, ténèbres, vagues furieuses. Enfin la tempête commença à s'apaiser ; le vent, quoique soufflant encore en bourrasques violentes, devint peu à peu moins terrible. — Le temps avait été trop mauvais pour qu'on pût prendre la hauteur du soleil ou des étoiles ; on calcula approximativement que, pendant le cyclone, le navire ayant fait en moyenne onze nœuds à l'heure, dans une direction qui, tout en variant quelquefois, tendait généralement vers le nord-ouest, on devait ou avoir dépassé l'extrémité septentrionale de Madagascar, ou bien se trouver encore à l'orient de cette grande île. Dans les deux cas, avec un navire incapable de résister au vent, la position était des plus dangereuses : la mer, excessivement dure, roulait vers l'ouest la houle de l'immense océan Indien, soulevé par la tempête récente.

La journée s'écoula triste et sombre ; le soir, il y eut un peu d'amélioration dans l'état du ciel : on commença à respirer. La frégate faisait eau de toutes parts, les trous de boulets s'étaient rouverts, et depuis quatre jours les pompes travaillaient sans relâche. Mais l'espoir revenait avec le beau temps, et Ned, épuisé de fatigue, alla se jeter sur son hamac, où il s'endormit bientôt, rêvant du prochain retour. Une secousse violente le réveilla en sursaut ; il entendit sur sa tête comme le bruit d'une avalanche d'eau, puis des pas pressés, des cris d'effroi... il s'élança de sa couche ; à

peine fut-il sorti du carré, qu'un choc épouvantable l'envoya rouler contre la cloison. Se relevant en toute hâte, il grimpa l'échelle en courant, et parvint à saisir un cordage au milieu des ténèbres pendant qu'une lame balayait le navire et emportait plusieurs matelots. Le vent souillait encore, et quoique la tempête fût évidemment sur son déclin, la mer était encore très-mauvaise : le navire s'éleva sur une vague. Ned, toujours cramponné à son câble, en fut presque arraché par une nouvelle secousse : les flots envahirent la malheureuse frégate qui n'avait résisté à l'ouragan que pour venir se briser sur un écueil. Le grand mât tomba avec un horrible craquement, mais le navire lui-même reposait immobile, l'avant fixé sur un récif de corail ; les lames le balayaient d'outre en outre avec une violence effroyable. Une partie de l'équipage était réfugiée dans les agrès d'artimon.

Le vent s'apaisa par degrés ; les nuages commencèrent à disparaître : peu à peu tomba le rideau qui avait si longtemps caché les étoiles, mais la frégate était perdue ! l'arrière plongeait dans l'eau profonde et chaque coup de mer menaçait de le démolir ; les flancs du navire s'entr'ouvraient déjà.

Aux premières lueurs de l'aube qui succéda à cette nuit funèbre, Ned eut la joie d'apercevoir son ami Tom qui, tout grelottant de froid, se cramponnait à un cabestan auquel il avait amarré Néron. Les lames passaient encore par intervalles, mais il faisait jour et l'aspirant dut aller rejoindre le reste de l'équipage et s'enquérir des ordres de ses chefs.

Le pont supérieur était effondré en grande partie et le plus affreux désordre régnait sur le gaillard d'avant. Le lieutenant et la plupart des matelots avaient disparu, emportés par les vagues : en fait d'officiers, il ne restait plus que Stevens et un autre élève. Ned essaya en vain de rétablir quelque discipline : chacun ne songeait qu'aux moyens de se procurer une place sur le peu d'embarcations encore en bon état. Les lascars complotaient ensemble de s'emparer d'un canot ; une bataille s'ensuivit, et les Anglais, se trouvant les plus forts, jetèrent presque tous les autres à la mer. Au milieu de la confusion générale on s'occupa cependant de descendre le cotre ; à chaque minute en effet, la frégate pouvait être séparée en deux parties et sombrer dans l'abîme.

Abandon de Ned et de Tim par Stevens.



Quelques matelots avaient réussi à mettre à flot deux embarcations ; mais, pressés de quitter le navire, ils y sautèrent en si grand désordre que les canots s'emplirent, et disparurent sous les brisants. Après de longs efforts on était enfin parvenu à parer le cotre, qu'on maintint sagement à trois longueurs de la frégate ; les marins se jetèrent à la nage pour l'atteindre, et une vingtaine environ furent assez heureux pour y trouver une place. James Stevens avait eu la précaution d'y entrer le premier. Nos trois amis touchaient le petit navire juste au moment où, levant à la fois ses douze rames, l'équipage se préparait à s'éloigner de la frégate ; Ned se cramponna à l'arrière, où Stevens tenait le gouvernail. « A bas les mains ? cria celui-ci ; le cotre est encombré ! » et il prit son couteau pour couper les doigts de son ancien condisciple, qui retomba précipitamment dans la mer à côté de Néron. « Au large ! » commanda l'officier aux matelots qui ne voyaient point Ned, caché par la poupe ; les avirons frappèrent les eaux, et l'embarcation s'éloigna à toute vitesse. Tom, encore accroché au plat bord, aperçut son camarade luttant seul contre les vagues ; il lâcha prise immédiatement et vint le rejoindre : « Au navire ! massa Ned, » criait-il. « Plus de bateau pour nous ! Diable emporte massa Stevens ! »

Ned suivit le conseil de son ami ; tous trois se tournèrent vers la frégate ; ils en étaient encore à quelque distance que le navire se brisa à grand bruit ; l'arrière oscilla un moment, puis s'engloutit sous les eaux ; par bonheur, les naufragés eurent le temps de se cramponner à un mât qui flottait sur la mer, et d'échapper ainsi à l'épouvantable remous causé par cette masse énorme s'engouffrant ainsi dans les profondeurs de l'abîme. La proue restait encore, solidement assise sur l'écueil. Ned et Tom y grimpèrent au moyen des haubans qui pendaient le long des bordages. Néron, amarré à un câble, fut halé à son tour. Ils étaient maintenant les seules créatures vivantes sur cette frégate, si pleine autrefois de mouvement et de bruit. Le troisième canot avait emporté tout ce qui restait de l'équipage, et se dirigeait vers le nord-ouest, suivant la même route que le cotre.

Le vent s'éteignit peu à peu, le soleil plongea sous les eaux, la lune dissipa les dernières nuées ; les étoiles étincelèrent au ciel ; l'océan avait épuisé sa rage ; la houle, à moitié calmée, répétait sa plainte monotone. La paix régnait maintenant entre les éléments fatigués. Exténués et mourant de faim, les trois naufragés s'endormirent sur le pont du gaillard d'avant. La mer ne venait plus balayer les débris, mais clapotait contre les bossoirs et promenait ses ondes paisibles d'un bord à l'autre de la carène.

CHAPITRE XI.

Le radeau.

L'aurore s'annonçait splendide et claire ; pas un nuage n'assombrissait l'aube grise ; le soleil se leva sur une mer paisible : il ne restait d'autre souvenir de la tempête que le navire naufragé, cette « prise » au moyen de laquelle Ned avait espéré revoir sa famille et son pays.

Les deux amis s'éveillèrent, parfaitement reposés, en dépit de leurs vêtements humides que la chaleur de la matinée eut bientôt séchés sur eux. Malgré son goût pour les aventures, Ned réfléchissait à part lui qu'ils auraient encore beaucoup à faire pour sortir heureusement de ce mauvais pas ; Tom, à l'esprit toujours pratique, songeait à trouver quelque chose pour mettre sous la dent, et le terre-neuve partageait sans doute cette manière de voir, car il posait sa patte sur son jeune maître en le regardant d'un œil attentif, comme pour lui dire que l'heure du déjeuner s'écoulait.

La mer avait emporté les cages à poules et une demi-douzaine de moutons réservés pour la table des officiers, mais il restait sans doute quelques barils de vivres parmi la masse confuse d'objets qui encombraient la cale de l'avant. Ned y descendit, défonça, avec un épissoir, un tonneau qu'à sa grande joie il trouva plein de biscuits parfaitement secs et sans la moindre avarie ; mais de crainte que la mer ne montât encore, il appela Tom à son aide, et tous deux ne se donnèrent point de repos qu'ils n'eussent transporté toutes ces richesses sur le pont, dans un lambeau de toile à voile en guise de panier. De nouvelles recherches leur firent découvrir un tonnelet de viande séchée et plusieurs barriques d'eau ; et, trop pressés de déjeuner pour songer aux moyens d'allumer du feu, ils se contentèrent de bœuf cru et de biscuits : jamais ils ne s'étaient senti l'appétit plus ouvert ; maître Néron prit sa bonne part du festin.

Une fois leur faim apaisée, Ned s'appliqua sérieusement à reconnaître leur position. La frégate gisait sur un écueil dont les sommets les plus élevés n'étaient qu'à deux ou trois pieds au-dessous du niveau de la mer. A moins d'une lieue au large, il remarqua une île étroite et longue, formée par un récif de corail, et se décida aussitôt à y transporter toutes les choses qui

pouvaient leur être nécessaires ; une nouvelle tempête ne tarderait pas sans doute à enlever les débris du navire, et de cette seconde station il lui semblait plus facile de gagner la terre ferme.

Sans perdre une minute, Ned et Tom commencèrent par s'emparer d'une dizaine de futailles vides qui flottaient dans la cale ; ils les assujettirent soigneusement au moyen d'espars et se fabriquèrent ainsi un radeau fort léger de vingt-deux pieds de long sur dix de large. La mer était retombée peu à peu dans le calme le plus complet ; la proue du navire, dressée sur le récif, se trouvait plus haute que son ancienne ligne de flottaison, et l'eau n'avait baigné qu'une partie du chargement ; celle que la frégate embarquait pendant la tempête s'était écoulée peu à peu.

Après de nouvelles recherches, Ned put mettre la main sur la caisse d'outils de charpentier parfaitement intacte dans le premier pont ; à l'aide des instruments qu'il en retira, il arracha les cloisons du navire et les cloua sur le radeau pour en former une sorte de tillac. Nos jeunes gens travaillèrent sans relâche, et quand vint le soir, le plancher était entièrement terminé.

Le lendemain matin, ils se remirent à l'ouvrage : un mât de canot trouvé parmi les rechanges du charpentier et solidement fixé sur l'embarcation leur servit à établir la voile ; un aviron fut transformé en gouvernail, et Ned improvisa une quille en enfonçant à travers le pont, à l'avant et à l'arrière, une planche qui faisait saillie de trois pieds au-dessous du radeau et l'empêchait ainsi de trop dériver sous le vent.

A la fin du second jour, leur œuvre était presque achevée. Ils amarrèrent au mât deux futailles vides qu'ils remplirent d'eau douce puisée dans la provision du navire.

Le départ fut remis au lendemain ; Ned attendait avec la plus vive impatience l'heure où il verrait enfin comment le radeau se comporterait à la mer.

Avant le lever du soleil, nos travailleurs étaient déjà sur pied, s'occupant de faire un dernier choix dans la masse d'objets encore contenus dans l'avant du navire. Dans la soute du maître canonier, ils prirent une couple de fusils à deux coups, une douzaine de carabines et de pistolets, cent pierres à fusil, quantité de poudre et de balles, deux coutelas, et tout un attirail de pêche, y compris un hameçon à requin et un harpon. Ils viderent la caisse du charpentier et plusieurs malles de matelots, et les ayant

transportées autour du mât de l'embarcation, remirent les outils à leur place et remplirent les malles de biscuit et de bœuf salé.

Tom n'aurait eu garde de négliger la cuisine : il y choisit une bouilloire, une grille et deux casseroles, pendant que Ned s'emparait des meilleurs vêtements qu'il trouvait dans les sacs des matelots et se munissait d'aiguilles, de fil et de boutons ; on fit bonne provision de mâtereaux et de cordages ; puis le tout fut recouvert de toile à voiles, et vers midi les deux marins coupèrent le câble qui les retenait au navire naufragé.

La brise était bonne, la mer belle ; le radeau, quoique très-pesamment chargé, glissait sur les eaux sans mouiller sa cargaison, et comme l'île de corail était juste sous le vent, ce petit voyage n'offrait aucune difficulté. Les deux amis se sentaient fiers de leur œuvre ; le radeau obéissait au gouvernail, et telle est l'heureuse élasticité de la jeunesse, que, dans la joie de leur triomphe, ils oubliaient qu'ils se trouvaient perdus sur les côtes sauvages de l'Afrique, sans autre compagnon que leur chien. Le cœur léger et libres de tout souci, ils se penchaient en passant au-dessus des récifs immergés dans l'eau transparente, pour admirer ces parterres éclatants de fleurs animées, diaprées de toutes les nuances, et les poissons rouges, bleus ou dorés qui nageaient en troupes parmi les bosquets de corail ou sautaient au soleil sur la mer endormie.

Voguant paisiblement parmi ces magnifiques « jardins de l'abîme », ils approchèrent de l'îlot qui formait le centre d'un archipel d'écueils sous-marins. C'était une bande de terre parfaitement plate, longue de un kilomètre et demi et large de quelques centaines de mètres ; un récif extérieur l'entourait comme un rempart sur lequel se brisaient les vagues, laissant entre la terre et lui une lagune parfaitement calme, mais très-peu profonde. Et tout cela est l'œuvre d'animalcules à peine visibles, puissants ingénieurs dont les travaux défient la tempête, et qui seuls peuvent lutter sans crainte contre la colère de l'Océan !

Quoique la mer fût paisible, la houle frappait avec force sur le récif et il fallut le côtoyer avec précaution afin de chercher une brèche dans le brise-lames naturel ; le radeau eût inévitablement drossé sur l'écueil sans la fausse quille installée par Ned.

Au bout d'un demi-kilomètre, un passage se présenta, et, une minute après, l'embarcation se trouvait dans un bassin d'eau limpide, offrant la teinte charmante de la pierre précieuse qu'on nomme aigue-marine. Une ou deux fois, les planches de la quille touchèrent le fond rocheux, tandis que le

radeau glissait lentement entre les madrépores et troublait dans leur retraite des myriades de poissons. De larges roches étaient recouvertes de masses épaisses d'huîtres aussi pressées qu'un essaim d'abeilles ; en d'autres endroits, on voyait des coquillages magnifiques semés parmi les arbres de corail aux rameaux écarlates, bleu foncé ou bigarrés de diverses couleurs. Tom ne put résister à la tentation d'en arracher quelques branches ; mais ces teintes admirables pâlirent et disparurent soudain. Séparées de leur tige, ces fleurs de l'Océan, comme celles de la terre, perdent bientôt leur beauté.

La traversée ne demanda pas beaucoup de temps ; Ned amena la voile, et les deux jeunes gens, sautant dans les eaux basses, halèrent doucement le radeau et l'amarrèrent à un bloc de corail. Cette précaution suffisait : la petite crique était parfaitement abritée et l'îlot plat et sablonneux n'offrait aucune trace d'habitants. Une grande quantité de débris du navire avaient déjà dérivé dans la lagune ; une partie s'était échouée sur la grève, le reste flottait encore dans le bassin. Ned avisa une longue caisse qu'il parvint à retirer de l'eau sans beaucoup d'efforts ; c'était une malle en chêne, si solidement fermée qu'il fut obligé d'en enfoncer la serrure ; il y trouva plusieurs uniformes complets et une foule d'objets et de nippes diverses : chemises, souliers, chaussettes, miroir, brosses et peignes ; une paire de magnifiques pistolets à canons de dix pouces, sac de balles, poire à poudre, télescope, sextant et boussole ; une timbale d'argent, un livre de prières et une Bible sur la feuille volante de laquelle se lisait le nom de Stevens.

« La malle de James Stevens ! s'écria Ned étonné. Un sextant et une boussole, quelle chance ! » continua-t-il en examinant ces deux objets dont il avait appris le maniement à bord de la Sibylle.

Tom s'était emparé du miroir et s'y contemplait avec la plus évidente satisfaction ; mais, en apprenant que toutes ces choses avaient appartenu à leur ennemi, sa joie ne connut pas de bornes.

« Ha ! ha ! Tom comprendre ! Diable aimer massa Stevens, et Dieu aimer massa Ned. Donner à li la malle de massa Stevens. Pauv' massa Stevens ! Malle ? point ! Habits ? point. Miroi, pour voir sa vilaine fimousse ? Ha ! ha ! La malle de massa Stevens ! Diable attrape massa Stevens, et Tom attrape la malle ! Tom appelle ça une bonne farce. Voilà ! »

L'hilarité du nègre n'aurait guère fait supposer qu'ils se trouvaient jetés sur un récif de corail, près des côtes inhospitalières du continent africain. Sans partager au même point le ravissement de son camarade, Ned était tout heureux de ses découvertes : la malle contenait encore un niveau d'eau pour

l'horizon artificiel et une fiole de mercure que l'opticien y avait mise dans le cas où on aurait besoin de faire à terre des observations astronomiques, puis l'Almanach des marins, les cartes de la mer du Sud et de la côte orientale d'Afrique et tout ce qu'il faut pour dessiner ou écrire.

Dans notre vie civilisée, on peut à peine se rendre compte de l'immense bonheur que leur procurait ce trésor inattendu. Les richesses ne s'apprécient que d'après leur valeur actuelle, et certes tout l'or de la terre eût été dans ce moment-là bien inutile aux deux amis ! Enchantés de leur bonne fortune, ils se livrèrent avec ardeur au travail, et ayant fixé dans le sol quatre planches apportées exprès du navire, ils les affermirent solidement au moyen de barres transversales sur lesquelles ils étendirent deux voiles en double pour se préserver du soleil brûlant ; le toit fini, ils rassemblèrent aux angles le surplus de la toile pour la cheviller dans le sol ; mais, dans certains endroits, le roc étant trop dur pour qu'ils pussent y enfoncer leurs taquets, ils furent obligés de rouler de gros blocs de corail auxquels ils attachèrent les cordes de la tente. Ils transportèrent ensuite, non sans quelque fatigue, quelques-unes des caisses du radeau, et chacun s'occupa de préparer son lit. Le sable, relevé en deux plates-bandes oblongues comme des planches d'asperges et amoncelé au chevet en guise d'oreiller, fut recouvert de toile à voiles et leur forma une couche bien autrement confortable que les hamacs où le roulis les balançait à bord de la frégate.

Leur besogne terminée, la faim reprenait ses droits, et l'idée vint aux naufragés de mettre le « pot au feu ». Tom choisit dans « l'office » un fin morceau d'aloyau et ra massa sur le rivage une bonne quantité de bois flotté, pendant que Ned réfléchissait aux moyens de se procurer de la braise. Il n'avait point de briquet et ne voyait nulle part d'herbes sèches ou de menus branchages, mais le combustible ne manquait pas ; quelques débris de caisses de sapin avaient été jetés sur la berge et parfaitement séchés par le soleil ; il choisit une planchette aux fibres bien parallèles et la divisa en lamelles fines, avec le couteau fort et bien aiguisé qui pendait à sa ceinture ; puis, au moyen d'un rabot pris dans la boîte du charpentier, il prépara quelques poignées de légères « papillotes ». Il coupa ensuite un lambeau de vieille voile, le frotta jusqu' à le noircir entièrement de poudre bien écrasée, en répandit une bonne pincée sur son chiffon, le plaça dans le bassinet d'un mousquet non chargé et fit jouer la détente. La poudre s'alluma à l'instant et embrasa la toile. Ned l'enleva rapidement et l'introduisit au centre des copeaux qu'il agita à tour de bras jusqu'à ce que le courant d'air eût fait

jaillir la flamme ; il y porta alors ses petites bûchettes et, à peine entrèrent-elles en combustion, qu'il y ajouta de plus gros morceaux, toujours en proportion de la force du feu, jusqu'à ce qu'il en fût arrivé aux soliveaux de chêne. — La flamme s'élevait, vive et claire, à dix mètres environ de la tente, le soleil allait se coucher, la grande chaleur du jour était tombée ; Ned ôta ses habits pour prendre un bain, tandis que son camarade veillait à la cuisine. Il savait que les requins n'auraient pu pénétrer sur les bas-fonds de la lagune et se plongea dans l'eau cristalline, songeant avec délices au luxe inespéré d'une chemise blanche tirée de la précieuse malle de Stevens. Il nageait ou faisait la planche, n'osant se tenir debout à cause des coquillages aigus ou des pointes de corail. En dépit de ces précautions, son pied vint à heurter un obstacle ; il le retira tout sanglant ; il avait touché un banc de belles huîtres cimentées ensemble de manière à former une masse de deux cents livres pesant. Tom fut appelé à la rescousse, et, après force labeurs, les deux amis parvinrent à traîner leur butin sur la berge ; mais ils le regardaient avec une certaine perplexité. Ces mollusques, en effet, étaient singulièrement contournés et paraissaient assez difficiles à ouvrir. Ned y cassa la pointe de son couteau.

« J'ai notre affaire, Tom ! dit-il tout à coup. Aide-moi à porter ces huîtres sous le vent de notre feu, elles s'ouvriront d'elles-mêmes.

— Massa Ned ! li deviner tout ! » s'écria l'enthousiaste Tom, qui se mit à l'œuvre sans tarder. Le banc de coquillages fut bientôt à la place voulue et se sécha bientôt à l'intense chaleur projetée par le brasier ; quelques huîtres commencèrent à bâiller ; leur exemple fut suivi de proche en proche, et lorsque Ned l'eût roulée sur l'autre face, la masse entière se trouvait hérissée de valves entr'ouvertes.

L'enchantement de Tom ne lui faisait pas oublier ses graves fonctions : il mit tout son savoir à « composer » un savoureux gratin d'huîtres et de hachis de bœuf, saupoudré d'une fine chapelure de biscuits réservés pour la table du capitaine. Quant à l'assaisonnement, n'avait-on pas l'eau de mer en quantité suffisante ? On remplit la bouilloire, on la remplit encore et toujours, jusqu'à ce que l'eau fût tellement saturée qu'on n'eût plus qu'à donner le coup de feu final pour obtenir une bonne provision de sel d'excellente qualité.

Le dîner ne se termina qu'au lever de la pleine lune ; Ned pensait à s'assurer approximativement de la position de son île au moyen de la hauteur méridienne d'une étoile : il s'éloigna du feu, et regardant

attentivement le ciel, choisit la Chèvre comme la plus brillante de celles qu'il voyait auprès du méridien. Après l'avoir soigneusement observée avec son sextant, il se mit à ses calculs et en conclut que le récif était placé vers 10° 30' de latitude sud.

Quant à la longitude, il en était réduit à de vagues conjectures ; il consulta la carte des côtes d'Afrique, et d'après la marche de la frégate fuyant devant la tempête, il finit par supposer que le courant avait dû porter le le navire à l'entrée septentrionale du canal de Mozambique, à l'ouest de la pointe nord de Madagascar, et qu'ils se trouvaient à une soixantaine de kilomètres du continent. Zanzibar est situé à 7° 20' de latitude. Ned espérait atteindre cette colonie portugaise, soit par mer, si le vent leur était propice, soit par terre, s'ils abordaient sur quelque autre point du rivage : la traversée en radeau serait sans doute des plus hasardeuses, mais selon toute probabilité, après ce récent ouragan, on pouvait compter sur une période de beau temps fixe, et Ned se détermina à partir sans perdre une journée, afin de profiter de la brise favorable. — La nuit, délicieusement fraîche, était illuminée par le plus radieux des clairs de lune du tropique ; le jeune marin voulut reconnaître son étroit domaine avant de le quitter pour toujours, et, accompagné de ses deux amis, il longea les bords du récif de corail.

Après un kilomètre de marche, ils arrivèrent à un endroit où la roche abrupte faisait place à une grève de sable fin et blanc comme la neige, détritrus de coraux usés par les vagues. Cette surface unie était parsemée de masses noirâtres, semblables à des futailles à demi ensevelies dans le sol. A leur grande surprise, une de ces formes sombres commença à se mouvoir lentement vers la mer. « Une tortue ! s'écria Ned, s'élançant pour couper la retraite à l'animal. Pille, pille, Néron ! » et le chien partit comme une flèche. Mais il ne put la saisir par sa carapace dure et glissante, et, la tortue ayant retiré sa tête dans sa forteresse, il dut se contenter de la tenir en arrêt jusqu'à l'arrivée de Ned, qui la renversa sur le dos. Tom, de son côté, en faisait autant, et en moins d'un quart d'heure ils en avaient mis ainsi plus d'une demi-douzaine dans l'impossibilité de faire aucun mouvement. Néron s'occupait de déterrer les œufs enfouis dans la. plage, à une profondeur de dix-huit pouces environ : quelques-uns de ces nids en renfermaient plusieurs centaines, déposés par les tortues lors de leurs visites nocturnes. Pendant la chaleur du jour, ces singuliers animaux flottent paresseusement sur la mer ou cherchent les couches plus froides qui s'étendent au-dessous. Ils n'abordent guère au rivage avant le coucher du soleil : le soir, la femelle

choisit un endroit sablonneux, où, avec sa tête et ses nageoires cornées, elle creuse une excavation dont le fond est toujours plus élevé que le niveau de la haute mer ; elle y pond ses œufs et les recouvre soigneusement ; elle retourne toujours à leur place, comme une poule à son nid, jusqu'à ce qu'il y en ait entre trois et six cents. La ponte terminée, elle abandonne l'incubation à l'action du sable chauffé par l'ardent soleil des tropiques, et, peu de jours après, les jeunes tortues, moins larges qu'une pièce de cinq francs, se débarrassent de leur coquille, se font jour à travers le sable et se traînent en groupes vers la mer, où la plupart sont dévorées par les gros poissons et même par leurs propres congénères.

Les œufs de tortue sont agréables au goût et extrêmement nourrissants ; la coquille n'en est pas cassante, mais présente la souplesse et la solidité d'une fine peau de chevreau. On peut donc les emporter sans crainte d'en faire une omelette.

Ned était ravi de cette addition inattendue à leurs provisions de bouche : il lui serait facile de transporter quelques tortues au radeau et de les entretenir en vie, en versant sur elles quelques seaux d'eau salée. Inutile de s'occuper de leur nourriture : l'estomac des chéloniens a une puissance étonnante de contraction, et pourvu qu'on les arrose d'eau de mer, ces animaux peuvent rester plusieurs jours sans manger, tout en ne perdant rien de leur poids primitif. Pour le présent, les pauvres captives tournées sens dessus dessous, ne pouvaient guère prendre la fuite, et Ned se décida à revenir le lendemain avec son embarcation. Il ne tarda pas, du reste, à reconnaître que cette plage lui offrait toute espèce de facilité pour regagner la haute mer. La ceinture de récifs, interrompue vis-à-vis de la crique, formait une passe beaucoup plus large que celle qu'ils avaient traversée pour pénétrer dans le bassin ; par cette ouverture, les vagues apportaient le sable fin que les tortues recherchent pour déposer leurs œufs.

Tout fiers de leur succès, les deux amis retournèrent à leur campement, replacèrent les caisses sur le radeau, levèrent et plièrent leur tente de façon que tout fût prêt pour partir dès la première aube. Ils portèrent environ deux quintaux de sable, assises futures de leur feu de cuisine sur une voile qui couvrait le plancher ; sans cette dernière précaution, en effet, leur « foyer » se serait peu à peu écoulé dans la mer à travers les interstices de leur pont improvisé. Ils embarquèrent en outre, autour du mât, une assez grande quantité de bois sec.

Ned s'éveilla frais et dispos après un bon sommeil en plein air ; les étoiles scintillaient faiblement dans le ciel gris, la lune brillait encore, mais pâle comme l'argent mat. Le soleil allait paraître dans une heure ; impatient de se mettre en route, notre héros appela Tom, qui dormait encore à poings fermés.

Tout était en ordre depuis la veille ; il ne restait plus qu'à pousser le radeau dans la mer ; la voile se gonfla à la brise, et ils y glissèrent bientôt sur l'eau paisible de la lagune. En moins de dix minutes ils arrivaient à la « plage aux Tortues ». — Quelques-unes de leurs captives étaient si lourdes qu'ils auraient à peine pu les traîner à bord ; aussi, se contentant des trois moins grosses, qui pesaient encore soixante-dix à quatre-vingts livres chacune, ils retournèrent sur leurs boucliers les autres prisonnières qui ne furent pas longues à jouer des nageoires et disparurent bientôt dans la mer.

Après avoir recueilli assez d'œufs pour remplir une caisse, nos deux navigateurs remirent à la voile ; l'entrée du bassin était large, le vent bon, le radeau regagna la mer libre sans la moindre difficulté. Mais le sable, le bois et les tortues l'avaient rendu si lourd que Ned se décida à gouverner directement vers l'ouest, espérant atteindre plus tôt cette côte d'Afrique dont il se croyait éloigné de quatre-vingts kilomètres environ. Poussés par une brise légère, mais extrêmement favorable, ils faisaient près d'une lieue à l'heure ; si le vent continuait, ils pourraient toucher terre le lendemain matin.

La famine n'était pas à craindre à bord : ils avaient de l'eau pour quinze jours au moins, en comptant celle qu'il fallait pour la cuisine, cent cinquante livres de bœuf salé, trois tortues et plusieurs centaines d'œufs. — Toute la peur de Ned était que le temps ne vint à changer.

Il était environ sept heures quand le radeau quitta la « plage aux Tortues » ; à mesure qu'il glissait sur les eaux, les voyageurs perdirent de vue les débris de la frégate et le dangereux récif qui leur avait donné l'hospitalité d'un jour ; la mer infinie s'étendait autour d'eux. Le soleil dardait ses rayons brûlants sur leurs têtes. — Ned voulut prendre le premier quart : il avait décidé que la moitié de l'équipage resterait au gouvernail, tandis que l'autre dormirait ou flânerait à sa guise jusqu'à ce que son tour fût revenu. Maître Tom se hâta d'étendre quelques voiles pliées en double, en travers des piles de caisses et de barils, puis, se glissant sous cet abri improvisé, le jeune nègre tomba bientôt dans un profond sommeil. A l'heure dite, il se

réveillait pour céder sa place à Ned, qui dormit paisiblement une partie de l'après-midi.

Le soir vint avec son cortège d'étoiles étincelant sur un ciel sans nuages ; la lune se leva, les eaux se ridaient au souffle de la brise qui commençait à fraîchir ; le radeau courait plus vite, et Ned se demandait parfois s'il n'était pas emporté par un rêve sur cette mer qui scintillait au clair de lune, muette, comme si sa grande voix fût pour jamais rentrée dans le silence.

Il se tenait seul à la barre, ses deux fidèles compagnons sommeillaient près de lui. Il contemplait les cieux et les mondes sans nombre qui roulent dans l'espace, et, le cœur débordant de reconnaissance, il remercia le Tout-Puissant de l'avoir secouru jusque-là, et le supplia de le guider encore sur la route inconnue qui s'ouvrait devant eux. — Tom vint le relever de son quart, et, vers le matin, quand le jeune capitaine le reprit à son tour, il put constater que le radeau n'avait pas changé de direction, mais le vent était faible, et ils n'avançaient plus que très-lentement. La brume cachait l'horizon ; du côté de l'orient, de rouges lueurs annonçaient la prochaine apparition du soleil. La lumière jaillit soudain, les flèches cramoisies devinrent une flamme d'or, l'astre radieux s'élança de l'océan. Peu à peu la chaleur dissipa le brouillard : une longue ligne bleu clair parut sur les eaux.

« Terre ! » cria Ned à voix haute. Tom se leva en sursaut, suivi de Néron qui, sans y rien comprendre, partageait l'enthousiasme de ses amis.

C'était l'Afrique en effet : ses montagnes majestueuses se profilaient en vigueur sur l'azur lumineux ; on voyait le rivage à huit kilomètres tout au plus ; mais la voile retomba inerte le long du mât et la brise s'éteignit au moment même où les navigateurs l'appelaient de tous leurs vœux pour les pousser vers la terre. Ned fut d'avis d'alléger le radeau et de prendre ensuite les rames : ils se débarrassèrent d'abord du sable, de leur provision de bois, et d'une des grandes caisses ; l'eau formait leur plus lourde charge, mais ils n'osèrent pas s'en défaire de peur de n'en pas trouver sur la côte.

« A notre viande maintenant ! dit Ned ; il nous restera encore trois tortues et des biscuits pour deux mois ! »

Tom regardait avec tristesse les pièces de bœuf salé qui, les unes après les autres, disparaissaient dans la mer.

« Assez ! assez ! massa Ned ! nous avoir faim après....

— Et nous être chassés dans la haute mer si le vent vient à changer ? Non, non ! jetons vite les choses les moins nécessaires ; ne garde qu'une

demi-douzaine de morceaux de bœuf et pousse dans la mer cette lourde masse. »

Tom parut fort contrarié. Il était très-économe des provisions de bouche, aussi commença-t-il par la caisse ; il n'en fallut pas moins en venir bientôt à se séparer des victuailles. A peine le premier de ces précieux morceaux de viande s'enfonçait-il dans l'eau claire, qu'une forme sombre, indistincte comme un nuage, monta des profondeurs de la mer ; la teinte s'épaissit peu à peu : une grosse masse brune s'éleva rapidement à la surface, et se tournant sur le dos, montra un ventre blanc et allongé, ouvrit d'énormes mâchoires et engloutit le quartier de bœuf que le nègre venait de laisser tomber. C'était un requin de taille gigantesque, et dans cette eau, transparente comme le cristal, on le distinguait aussi clairement que de nos jours on étudie les poissons enfermés dans un aquarium ; il suivait paresseusement le radeau, sa longue nageoire dorsale en forme de cimeterre émergeant de temps à autre ; ses grands yeux blancs étincelaient, il cherchait une nouvelle proie.

« Oh ! massa Ned ! gros requin avalé not'bœuf. Merci à Dieu, Tom être pas cette viande.

— Fais feu avec l'un des mousquets ! » cria Ned, toujours à la barre.

Tom ouvrit vivement la malle qui leur servait d'arsenal, y saisit un fusil chargé, mais une autre idée lui traversa l'esprit : il posa son arme et, plongeant les mains dans la caisse du charpentier, y choisit un énorme hameçon long de seize pouces, et fixé par un anneau mobile à une chaîne de deux pieds environ ; il l'attacha en toute hâte à une corde et garnit l'hameçon de la plus alléchante de ses pièces de bœuf. Le requin avait disparu.

« Que ne tirais-tu tout de suite ? Où est-il maintenant ? »

Avant de répondre, Tom, de toutes ses forces, lança son appât dans la mer, on put le voir s'enfoncer à quatre brasses au-dessous du niveau.

« Pas peur, massa Ned ! li veni tout de site, si Tom aller dans l'eau, li attraper Tom ; mais, à cette heure, Tom attraper le requin. Li tourner tout autour, li dire dans sa tête : Tom, je vais manger de li. Espérez un peu, massa Ned, Tom manger le requin. »

Pendant qu'il débitait ainsi son petit boniment, il retirait la ligne à lui, le morceau de viande remontait, une foule de petits poissons, bigarrés comme les perches et du poids de deux livres au plus, se rassemblaient autour de l'appât. Après avoir mis le nez dessus, ils disparurent soudain.

« Ha, ha, massa Ned, petits amis allé dire li que Tom a jeté d'aut' bœuf. Li veni tout de site. »

Tom n'en était pas à sa première pêche, et sachant que l'arrivée des poissons pilotes annonce presque invariablement celle du requin, il pouvait la prédire à coup sûr. En effet, le monstre sortit de dessous le radeau où il se tenait caché sans doute, et nageant avec lenteur vers le quartier de viande, le flaira un instant, puis se retournant soudain, le happa à pleine gueule avec l'hameçon et la chaîne et plongea immédiatement dans l'eau profonde.

« A c't heure, massa Ned, Tom avaler le requin ! » Le rouleau du câble diminuait toujours ; quand elle eut filé à une longueur de quatre-vingts mètres, environ, la corde commença à se détendre : évidemment, le squalo revenait vers le radeau ; Tom noua la ligne autour du mât, puis, lentement, brassée par brassée, il la hala jusqu' à ce qu'il eût senti une secousse qui l'aurait lancé dans l'eau s'il n'avait pas pris ses précautions. Le requin s'éloigna de nouveau, mais cette fois-ci Tom était résolu à ne pas lui laisser le champ libre ; empoignant le câble par un morceau de toile à voiles pour éviter d'écorcher ses mains, il le retint de toutes ses forces, ne le lâchant peu à peu que lorsqu'il y était absolument contraint. Le requin était presque aussi long que le radeau, et l'entraînait après lui en secouant la corde que Tom avait passée autour du mât. La mer étant parfaitement calme, Ned abandonna le gouvernail et courut à l'aide de son ami ; les deux robustes marins tiraient sur la ligne de tout leur pouvoir ; en dépit de leurs efforts, ils se voyaient souvent obligés de rendre au requin toute la longueur du câble, mais comme l'embarcation faisait l'office d'une bouée résistante, le monstre se fatigua bientôt, et Ned et Tom comprirent que le moment de la victoire approchait.

La lutte avait duré plus d'une demi-heure ; ils halaient plus facilement sur la corde, le requin n'était plus qu'à une dizaine de mètres : il y eut un moment d'arrêt ; l'ennemi essayait de reculer encore, mais, décidés à en finir, nos jeunes gens tirèrent avec une telle vigueur que le poisson géant put bientôt être attaché au moyen d'un autre câble ; dans sa force sauvage, il fouettait les eaux à quelques pieds du gouvernail. Ned prépara un nœud coulant qu'il lança adroitement au-dessus du requin, et la nageoire caudale une fois emprisonnée, il resserra la boucle et amarra la corde à l'arrière du radeau.

« Vite un mousquet, Tom. »

Son arme une fois prête, Ned revint au centre de l'embarcation, et visa le plus près possible de la nuque, s'il est permis, ichthyologiquement parlant, de nommer ainsi l'endroit où la première vertèbre de l'épine dorsale s'articule avec le crâne. Profitant d'un moment où le requin ne remuait pas, il lâcha la détente ; le squal fit un mouvement convulsif, puis se raidit comme un madrier, chacun de ses muscles restant violemment tendu par les affres de la mort : la balle avait été droit au but.

Ce « roi des mers » ne mesurait pas moins de seize pieds de longueur ; les vainqueurs se trouvaient embarrassés de leur butin. Tom proposa d'en couper les meilleurs morceaux et d'abandonner le reste ; Ned ne voyait pas l'opportunité de remplacer par des aiguillettes de requin leur provision de bœuf jetée par-dessus bord pour alléger le radeau. Un événement imprévu vint mettre terme à la discussion. Tout entiers à l'ardeur du combat, ils ne s'étaient pas doutés que le courant les portait à la côte ; et, Ned se retournant vers la terre dont ils se rapprochaient assez vite, aperçut, à sa très-grande surprise, six canots faisant force de rames et paraissant se diriger vers eux.

Certes, nos deux navigateurs comptaient bien trouver quelque secours à leur arrivée sur le continent ; mais, six canots ! c'était plus qu'il n'en fallait : un conseil de guerre se tint immédiatement sur le pont. Tom, brave comme un lion, se déclara prêt à fondre sur l'ennemi au premier mot de massa Ned ; mais massa Ned réfléchit sagement qu'il valait mieux recourir à d'autres moyens et commencer par traiter à l'amiable. A tout hasard cependant, il rechargea les mousquets et les fusils à deux coups, ôta les munitions de la caisse, et passa à sa ceinture les pistolets de James Stevens, non sans recommander à son ami d'éviter soigneusement toute querelle.

Les canots approchaient toujours ; avec son télescope, Ned reconnut qu'ils étaient montés par des noirs.

« Si nég' pour de bon, massa Ned, nous faire eux amis. Tom connaît nég' ; ventre plein, nég' content ; moi deviner ça ! nég' chanter, danser, quand nég' voit gros requin. »

Et maître Tom ne se trompait pas.

CHAPITRE XII.

Chez les sauvages.

La brise ne se levait pas, les embarcations pagayées par des mains vigoureuses s'approchaient du radeau. Celle qui tenait la tête n'était plus qu'à une centaine de mètres et nos deux amis s'évertuaient à faire aux arrivants de grands signes d'amitié. Voyant un homme de leur couleur, les nègres avancèrent avec plus de confiance. Tom leur parla en son dialecte natal qu'ils ne comprirent point, mais quelques gestes et la vue de l'énorme poisson flottant sur les eaux leur eurent bientôt appris la capture du requin. Plusieurs d'entre eux sautèrent immédiatement sur le radeau, et, sans plus s'occuper de nos voyageurs, se saisirent de cette proie inespérée qu'au moyen de leurs lances aiguës ils commencèrent à dépecer fort proprement. Mais Néron n'était pas chien à souffrir les intrus avec patience : il s'élança furieux, le poil hérissé et enfonça ses crocs dans la jambe du premier sauvage qui lui tomba sous la patte : les nègres n'avaient jamais vu de terre-neuve et, croyant avoir affaire à quelque animal féroce, ils regagnèrent leurs canots en toute hâte.

A cette retraite soudaine, Néron aboya en triomphe et Tom partit d'un éclat de rire. Sa gaieté rassura les moins téméraires, mais, n'osant plus s'aventurer sur un terrain inconnu, les noirs massèrent leurs embarcations tout autour du poisson colossal, qu'ils eurent disséqué en un rien de temps.

La chair, divisée en tranches épaisses, fut partagée entre les canots, puis les noirs coupèrent la tête du requin pour en retirer les dents qui leur servent de parure, et, laissant couler le squelette, ils prirent le radeau à la remorque et ramèrent vers le rivage, chantant, riant et tout à fait ravis d'un si riche butin.

La mer frappait avec force sur les brisants qui défendent la côte, mais les canots surent éviter le danger, et, enfilant une passe étroite, pénétrèrent dans une baie très-resserrée qui, bordée partout d'épais massifs de palmiers, s'avance assez loin dans la terre ferme. En se penchant sur l'eau limpide, Ned distinguait parfaitement le lit de corail du petit golfe, à une vingtaine de pieds au-dessous de lui. La plage, extrêmement basse et de même

formation, était recouverte de la couche de sables arides sur lesquels les cocotiers prospèrent invariablement.

La petite flottille remonta cette anse charmante l'espace d'un kilomètre environ, puis se dirigea à gauche, vers un groupe de huttes circulaires placées tout au bord de l'eau, à l'ombre des bouquets de palmiers. De longs cris d'allégresse, au timbre aigu et strident, s'élevèrent de la foule des femmes rassemblées pour attendre les canots à mesure qu'ils approchaient du rivage. Plusieurs d'entre elles sautèrent à la mer, se mirent à les décharger avec une promptitude admirable, et posèrent les tranches de requin sur des nattes de palmes que d'autres avaient immédiatement apportées. Leurs vêtements, il faut le dire, n'opposaient guère d'obstacles à la liberté de leurs membres : un petit tablier de franges et de cauris noué autour des hanches faisait tous les frais de leur toilette ; aussi pour se laver les mains imprégnées de l'huile du poisson qu'elles venaient d'arranger, ne trouvèrent-elles rien de mieux que de se jeter à la mer et d'y barboter comme autant d'animaux amphibies. Dès que le terre-neuve les vit entourer le radeau, il aboya contre elles avec tant de force, que, saisies de frayeur, elles se précipitèrent sur le rivage au milieu des rires des hommes qui ne se vantaient guère de ne pas avoir montré plus de courage.

Ned et Néron, l'homme blanc et le chien noir, étaient surtout l'objet de l'admiration générale. Néron fut consigné à bord du radeau qu'on amarra à un cocotier et Ned alla s'asseoir sur un arbre en faisant signe au public de suivre son exemple. Une négresse lui porta une belle natte neuve, tissée de feuilles de palmier fendues en lanières minces, et notre héros s'appliqua de son mieux à raconter par gestes l'histoire de son naufrage.

Sa pantomime fut interrompue par l'apparition d'un vieillard aux cheveux gris, à la taille haute et fière : c'était le chef de la peuplade. Ned se leva de son siège et lui offrit la main ; mais, au lieu de la toucher à la façon européenne, le roi nègre, comme marque de bienvenue, les lui prit toutes deux, et les éleva trois fois au-dessus de sa tête, puis, lui faisant signe de se rasseoir, il s'accroupit lui-même sur une peau de léopard que portait un guerrier de sa suite. Le jeune homme dut recommencer encore ses explications laborieuses, aidé maintenant de bon nombre de volontaires qui, sûrs d'avoir bien compris, accouraient à la rescousse et, se chargeant tous du rôle d'interprète, firent si grand tapage, que le chef, pour mettre terme au désordre, demanda à visiter le radeau. Ned siffla son chien qui bondit à sa rencontre, et chacun de prendre ses jambes à son cou et de se sauver le plus

loin possible : le vieux souverain courait comme le dernier de ses sujets, et ne s'aventura à revenir que lorsque le redoutable animal eut été attaché à un arbre ; puis il monta sur le pont avec quelques-uns de ses guerriers, les autres restant par son ordre à une distance respectueuse. Ned leur montra les diverses choses qu'ils avaient arrachées au naufrage, mais rien n'excita les convoitises du chef comme la toile à voiles dont il demanda un petit morceau. On lui octroya tout un hunier qu'il fit immédiatement transporter à la hutte royale, offrant en retour de mettre à la disposition des voyageurs une cabane pour leur logis et une autre pour y déposer leurs bagages. Tom et Ned n'osèrent pas élever la moindre objection : ce qu'ils avaient de mieux à faire en ce moment, était de se concilier l'amitié des naturels. On appela plusieurs nègres et le radeau fut bientôt déchargé ; mais nos amis s'arrangèrent de manière à garder dans la hutte réservée à leur usage la malle de Stevens, les munitions, les fusils et la caisse du charpentier.

Leur nouvelle demeure offrait le plus charmant aspect : un mur circulaire de bambous rangés en colonnade comme des tuyaux d'orgue entourait une aire de quinze pieds de diamètre, battue avec soin et composée d'argile pétrie avec de la bouse de vache ; une charpente de cannes recouverte de palmes tressées formait le toit. Chaque case avait son petit jardin, s'ouvrant d'un côté sur le golfe et fermé aux trois autres par de fortes palissades de bambous le long desquelles grimpaient des courges et des melons d'eau de diverses espèces. Derrière la cabane ce treillage arrêtait le regard, mais devant la porte, sous l'ombre des cocotiers, on pouvait jouir d'une vue délicieuse, embrassant presque tout le parcours de l'étroit bras de mer.

Ned et Tom, très-satisfaits de ce début, s'occupèrent de mettre en ordre leur unique appartement ; le sol fut caché sous une voile, et chacun d'eux se prépara une couche propre et commode en entassant sous des grandes nattes une masse de palmes que les femmes venaient de leur apporter. Les caisses, à l'occasion, serviraient de chaise ou de table, et comme les bambous ne manquaient pas, Ned fabriqua un très-joli râtelier sur lequel il plaça ses fusils tout chargés. Les coutelas, les pistolets et tout l'attirail de poche, furent suspendus à des chevilles fichées dans les parois.

Deux heures avaient suffi pour convertir la hutte en un séjour assez confortable. Tom, cuisinier dans l'âme, arrangea ses casseroles dans la seconde cabane. Il construisit deux foyers, en creusant, afin d'activer le tirage, une tranchée de six pouces de profondeur, de chaque côté de laquelle il plaça quelques blocs de corail pour soutenir les marmites.

Une des tortues fut exécutée pour la soupe du soir, et le vieux chef en reçut sa bonne portion : les deux autres, attachées par la patte à une corde, furent poussées dans le petit golfe en attendant que vînt leur tour.

Le proverbe de Tom : « ventre plein, nég' content, » eut raison ce jour-là ; le village était en liesse : partout mijotait dans les pots un délicieux mélange de citrouille et de chair de requin ; la joie régnait sans partage et chacun chantait les louanges des nouveaux venus ; les dames discutaient ensemble sur la chevelure blonde et les yeux bleus du jeune blanc. De son côté le brave Tom n'était pas sans trouver des amis ; sa gaieté et son courage lui attiraient la confiance de tous, et le fait qu'à eux deux ils avaient pu capturer un aussi gros requin, n'était pas leur moindre mérite aux yeux d'un peuple qui ne voit rien au-dessus des exploits d'un habile chasseur.

La soupe à la tortue servie ce soir-là dans la cabane de Ned mérite certes qu'on s'y arrête un instant : la contre-écaille, le morceau le plus délicat, coupé en très-menus fragments, avait mitonné plusieurs heures avec la graisse verte et quelques œufs de tortue. Tom y ajouta du sel, un hachis de piments écarlates et d'une sorte de thym, puis la râpure et le jus de petits limons mûrs qui croissaient à profusion autour du village. Le plus fin gourmet se fût léché les lèvres lorsque, tout fier de son œuvre, le jeune noir la déposa fumante sur la table, dans la moitié d'une énorme calebasse. Les cuillers faisaient défaut, mais Ned, en flânant sur la grève, avait ramassé d'admirables coquilles nacrées infiniment plus belles que l'argenterie : des noix de coco coupées en deux servaient de verres. Après le bœuf à la mode, qui formait leur second service, ils se donnèrent le luxe de verser dans leur eau quelques gouttes de rhum apporté du navire, un filet de citron, plus un peu de miel que le chef leur avait envoyé, et Ned but silencieusement ce punch improvisé à la santé de ceux qui lui étaient si chers, au milieu des lointaines falaises du Cornouailles.

Les habitants du village, paresseusement étendus autour de leurs feux, étaient encore plongés dans les délices du festin ; la nuit entière se passa à chanter, à danser, à battre du tambour ou à souffler dans les cornes, chacun faisant son rôle dans l'inférieur tapage qui accompagne toujours les divertissements des peuplades africaines.

Plusieurs semaines s'écoulèrent ainsi. Ned et Tom arrangeaient leur demeure et cultivaient les deux jardins ; ils allaient pêcher dans les canots des natifs, ou tirer les oiseaux de marais sur un petit lac situé à deux kilomètres du golfe. Presque toujours ils revenaient chargés de gibier, et la

tribu se laissait aller sans peine à considérer Ned comme son intendant des vivres. Peu à peu il monta si haut dans l'estime des nègres, que le vieux chef songea à lui donner une de ses filles en mariage.

Un soir que notre héros prenait le frais devant sa porte, il vit approcher une troupe de femmes poussant les cris aigus qui font partie intégrante de tous leurs programmes et conduisant une jolie jeune fille de quatorze ans environ. Les deux plus âgées se détachèrent du groupe et, s'avancant avec elle vers Ned, placèrent ses deux mains dans les siennes et la firent asseoir sur la natte, tout à côté de l'homme blanc. Celui-ci, fort étonné, leva les yeux sur Tom, qui riait à gorge déployée.

« Ha ! massa Ned ! li marié à c'te heure ! et mamma ! là-bas, quand massa Ned amènera femme noire ! Ah ! pauv' Tom ! rien di tout pour li ! nèg' pas aimer les nèg' ». »

Ned, comprenant enfin que le chef lui envoyait une épouse, ne voulut pas se laisser mener comme un agneau à la boucherie ; il se leva soudain, et, prenant cérémonieusement la main de la « princesse », la reconduisit vers son père, escorté de la foule qui hurlait comme de coutume.

Le vieillard s'occupait en ce moment à prononcer sur quelque contestation entre deux de ses sujets : du plus loin qu'il vit arriver son « gendre », il suspendit immédiatement la cause. Tom, chargé du rôle d'interprète, ne put réussir à expliquer ce qui les amenait, et le chef s'imagina que Ned ne trouvait pas la mariée assez belle.

« Ce n'est que cela ? dit-il, Fernina ne te plaît pas ? Eh bien ! tu auras Bokha, aux yeux de génisse. Ici, Bokha ! fit-il à une grande et belle négresse debout sur la porte d'une hutte voisine.

— Va prendre la main de l'homme blanc, et toi, Fernina, rentre à la maison, l'homme blanc te trouve laide ! »

Mais Fernina n'entendait céder sans conteste à sa sœur. Chacun prenait parti pour l'une ou pour l'autre, les coups commençaient à pleuvoir.

« Silence ! cria le vieux chef qui, à l'occasion, aimait à trancher du juge souverain. Femmes ! dit-il, je vais vous mettre d'accord ! Toi, Fernina, tu veux épouser l'homme blanc ; toi, Bokha, tu le trouves aussi à ton goût ? Eh bien ! qu'il vous emmène toutes deux, et que la discussion soit finie ! »

Un murmure de satisfaction générale accueillit la sentence du Salomon nègre. En vain le pauvre Ned essayait-il de protester, ses signes et ses cris étaient inintelligibles pour tous.

Tom gesticulait avec ardeur ; le chef paraissait étonné.

« Ah ! je comprends enfin ! reprit-il avec un soupir de soulagement. Tu veux une femme aussi ! Qu'on appelle Goulah aux grosses lèvres ! »

C'en était trop pour la patience de Ned : il conduisit vers une hutte vide les deux dames qu'on lui assignait et la « fiancée » lippue de son ami, et, les ayant fait entrer toutes les trois, referma soigneusement la porte, contre laquelle, avec l'aide de Tom, il roula un immense bloc de corail. Délivré de leurs cris, il parvint enfin à expliquer qu'il n'irait point les y reprendre, et, fort ennuyé de cette scène, il se retira dans sa case au milieu du silence et de l'étonnement de la foule.

Ned ne fut pas longtemps à s'apercevoir que les bonnes dispositions des gens du village avaient bien changé à leur égard : la foule ne venait plus s'asseoir devant lui pour le contempler en extase. Le vieux chef s'abstenait de visiter la cabane de l'homme blanc ; les femmes le détestaient de tout leur cœur. Plusieurs fois déjà, il avait demandé un guide pour Zanzibar d'où il comptait retourner en Europe sur quelque navire marchand, mais le vieux chef refusait toujours sous les plus frivoles prétextes.

« Pourquoi veux-tu nous quitter ? » disait-il ; et Ned voyait bien que, ne pouvant le garder à titre de mari de ses filles, le vieillard était parfaitement décidé à le retenir comme prisonnier.

De plus en plus désireux d'échapper à une hospitalité qui menaçait de devenir périlleuse, Ned résolut de chercher lui-même sa route vers la colonie portugaise, que ses calculs établissaient à une distance de 250 kilomètres environ. S'il leur était possible de marcher en ligne droite, d'après les indications de la boussole, ils ne mettraient qu'une vingtaine de jours à faire ce voyage ; mais, sauf leurs munitions, il fallait se résoudre à abandonner tous les objets arrachés au naufrage. Tom accéda promptement aux nouveaux projets de son ami, et il fut convenu que, dès le lendemain matin, ils s'éloigneraient du village, sous prétexte d'une de leurs chasses habituelles.

La plus grande difficulté consistait pour eux dans le manque absolu de bêtes de somme, mais Ned ne reculait devant aucun obstacle, et ses préparatifs furent bientôt en train. Tom confectionna, sous sa direction, deux havresacs spacieux, en prélat doublé de toile à voiles, puis une petite valise fixée à un coussinet léger, car Néron devait aussi porter sa part du fardeau. On le taxa à une douzaine de livres ; les deux jeunes gens en prenaient quarante chacun.

De son côté, Ned fabriqua six petits sacs dans lesquels il distribua six kilos de poudre, en réservant seulement pour leur usage journalier deux livres qu'il versa dans les cornes du dernier bœuf tué dans le village ; les sachets une fois remplis, il les cousit avec soin, et les rendit imperméables en les enduisant du suc épais de l'arbre à caoutchouc. Ce végétal, de la famille des figuiers, croît en abondance dans ces parages ; à la moindre incision faite à son écorce, il laisse exsuder une grande quantité de lait qui, après évaporation, forme une couche qui durcit à l'air, et rend absolument impénétrable à l'eau la toile qu'on en frotte à diverses reprises.

La poudre ainsi « close et couverte », Ned choisit deux coutelas, ses fusils à deux coups, deux douzaines de silex, deux paires de pistolets, deux couteaux, une marmite, douze livres de balles et dix de petit plomb, deux briquets, une hache et deux limes, des hameçons, des lignes, deux paires de souliers, des habits de rechange pour Tom et lui, une boîte renfermant le télescope, la boussole, le sextant, l'almanach nautique, l'horizon artificiel, des plumes, des crayons et quelques médicaments ; deux gourdes de rhum ; enfin douze livres de biscuit.

A une heure du matin, lorsque tout le village était encore endormi, les jeunes gens bouclèrent autour de Néron les sangles de son bât, et, le havresac sur l'épaule et le fusil en main, abandonnèrent pour toujours leur jolie maisonnette. Ils prirent au clair de lune le chemin de la forêt voisine, et y pénétrèrent par un petit sentier qu'ils avaient déjà suivi dans quelques-unes de leurs précédentes excursions ; à deux lieues de là, tout était l'inconnu pour eux. Aux premiers rayons du jour, ils se trouvaient entourés d'arbres gigantesques dressant leurs cimes à plus de cent pieds au-dessus des fourrés épais qu'on ne pouvait traverser que par l'étroit chemin dont nous avons parlé. Le soleil se levait à six heures ; ils avaient dû faire près de vingt kilomètres et ne se sentaient nullement fatigués ; aussi, d'un commun accord, décidèrent-ils de prolonger l'étape.

Mais tout leur entrain disparaissait avec la fraîcheur de la nuit ; la chaleur commençait à être intolérable, lorsque, vers huit heures, ils arrivèrent sur les bords d'un joli ruisseau qui gazouillait sur les cailloux entre deux falaises surplombantes. D'énormes tamarins au feuillage sombre croissaient dans les crevasses profondes des rochers. Ned débarrassa Néron de son fardeau, jeta lui-même ses habits, et les trois camarades plongèrent bientôt avec bonheur dans un bassin d'eau limpide, creusé dans le lit du torrent.

En sortant du bain, nos jeunes gens arrangèrent leurs bagages à l'ombre, sur les pierres ; il était grand temps de déjeuner, et leurs yeux s'arrêtaient avec une certaine tristesse sur le sac de biscuit qui formait tout leur garde-manger. Tom, par habitude sans doute, avait allumé le feu. Tout à coup Ned tressaillit : il venait d'entendre des cris d'oiseau ; il se leva à la hâte, ôta la balle de son fusil, la remplaça par une charge de plomb et suivit le cours de l'eau en quête des pintades dont il avait reconnu le gloussement. Néron s'élança derrière lui, et, après une marche des plus pénibles au milieu des rocs qui encombraient la ravine sinueuse, le chasseur, guidé par le bruit, aperçut soudain, à un détour du ruisseau, toute une colonie de ces oiseaux tapageurs, perchés les uns près des autres sur les branches d'un arbre et poussant des clameurs assourdissantes à l'encontre d'un faucon qui, ayant saisi un d'entre eux, le dévorait à loisir sur un rocher. Toute leur attention était concentrée sur le ravisseur ; Ned se glissa à travers les taillis, et, s'arrêtant à une trentaine de pas, dirigea le canon de son fusil au milieu de la tumultueuse assemblée. Cinq pintades tombèrent à la fois : l'une d'elles était blessée à l'aile seulement, et aurait pu s'échapper si le chien ne se fût trouvé de la partie. Ned palpa leurs chairs dodues avec la plus évidente satisfaction, lia leurs pattes au moyen d'une bande d'écorce arrachée au tronc d'un mimosa, et rapporta en triomphe son butin au campement : il y en avait à la fois pour la broche et le pot-au-feu.

Tom était passé maître en fait de cuisine improvisée : ayant placé une tige de bambou en travers de deux bâtons fourchus, fichés en terre des deux côtés du feu, il y appuya ses hâtelets, les tournant de temps à autre, quand besoin en était ; en moins de quarante minutes, le rôti présenta une teinte des plus affriolantes. On décida sagement de le réserver pour le repas du soir et de s'en tenir au contenu de la marmite. Néron eut pour sa part les débris du festin et quelques biscuits trempés dans le bouillon : puis, l'estomac plus à l'aise, nos deux amis appuyèrent leurs fusils contre le tronc d'un arbre, s'étendirent sur le sol, et ne tardèrent pas à s'endormir profondément.

Quatre heures après, Ned s'éveillait en sursaut aux sourds grognements du chien qui s'élança dans le fourré en aboyant avec fureur ; il se sentit lui-même saisir par les épaules, et avant qu'il eût pu faire la moindre résistance, ou seulement reconnaître l'ennemi, il se trouvait étroitement garrotté. Tom partageait le sort de son camarade. Au hurlement de triomphe qui se fit entendre, les deux jeunes gens se virent entourés de sauvages entièrement

nus, armés de lances et d'arcs. Néron, abandonnant l'adversaire avec lequel il luttait dans le taillis, revint en bondissant se poser près de son maître.

Si prompt avait été l'événement, qu'à peine notre héros en pouvait croire ses yeux ; mais avec le sang-froid qui le caractérisait, il se mit à sourire sous le regard du chef, lui faisant signe en même temps que le lien de palmes tordues, qui lui serrait les bras, lui causait une vive douleur. Cet homme, nègre vigoureux, à l'énorme encolure, aux traits féroces, le considérait avec une profonde surprise ; puis son œil de faucon s'arrêta sur Tom et sur le chien, comme s'il se demandait d'où pouvaient lui venir ces étranges prisonniers. Néron grondait avec colère, et la voix seule de son maître l'empêchait de se jeter à la gorge de l'ennemi.

S'étant assuré que les buissons ne recélaient pas quelque nouvelle proie, le chef donna un ordre à ses hommes qui coupèrent immédiatement deux longues branches fourchues de l'épaisseur de son bras. Le cou des captifs introduit dans l'angle de ce carcan improvisé, on en amarra les deux pointes à une barre placée en travers, une corde fut fixée au manche, et les deux plus forts de la bande se chargèrent de tenir en laisse les malheureux prisonniers. D'autres s'emparèrent des fusils et des bagages, puis la troupe se remit en route, enfila un sentier qui conduisait vers l'ouest, et continua de marcher jusqu'au coucher du soleil.

La chaleur était suffocante ; on se décida enfin à faire halte auprès d'une large rivière. Ned mourait de soif ; par ses gestes suppliants, il le fit comprendre à son gardien ; celui-ci descendit la berge, se désaltéra lui-même et rapporta au captif une gourde d'eau fraîche. Il la but à grandes gorgées jusqu'à la dernière goutte, puis, un peu restauré, il réussit, à force de signes, à expliquer à son conducteur que si on le débarrassait de ses entraves, il promettait de ne point s'échapper. Le chef s'approcha, et, après avoir fait entendre par une pantomime des plus expressives que la moindre tentative de ce genre serait immédiatement punie de mort, il tira un couteau d'une gaine suspendue au-dessus de son coude gauche et coupa les deux cordes qui emprisonnaient le cou et le bras de notre héros.

Ned était si courbaturé qu'il eut la plus grande peine à lever les mains en signe de remerciement. Cet acte de civilité accompli, il implora par gestes la même faveur pour Tom qui, délivré de ses liens, put enfin boire à son tour. Il étira ses membres, se frotta les coudes et s'assit près de Ned, qui, exténué de fatigue, s'étendait de tout son long sur le sol.

« Nous tomber de la poêle dans le feu, massa Ned ! Vous, pourquoi pas. marier toutes les filles du chef ! —Grands coquins de nég', eux attraper nous pour esclaves. Moi, deviner ça ! moi avoir aut' fois la fourche sur le cou ! »

Basées en effet sur une première expérience, les prévisions du jeune nègre n'étaient que trop vraisemblables. Les prisonniers seraient sans doute livrés à quelque tribu du voisinage ou brocantés d'une peuplade à l'autre pendant le reste de leurs jours. Tout en reprochant à Ned Grey de ne pas avoir obéi au vieux chef, Tom n'en était pas moins préparé à souffrir avec résignation : son cœur fidèle réservait toute sa pitié pour son ami.

« Tu penses qu'ils vont nous vendre, Tom ?

— Oui, massa Ned ; Tom à un maître, Ned à un autre, possible !

— Les monstres ! cria Ned, quelle chose odieuse que ce trafic d'esclaves !

— Oui, massa Ned ! mauvais presque comme celui du roi Georges !

— Que veux-tu dire, Tom ?

— Je dis, reprit tranquillement celui-ci, coquins nég' mauvais presque comme votre roi Georges ; roi Georges voler les hommes pour faire canonner eux : coquins nég' voler les hommes pour faire travailler eux ! »

Ned ne se sentait pas d'humeur à démolir la logique de Tom ; leur situation présente absorbait toutes ses pensées ; les tribus africaines, il le savait assez, guerroyaient continuellement pour se procurer des captifs, dont les uns, envoyés au loin, étaient échangés contre de l'ivoire, tandis qu'on vendait les autres à Zanzibar, le grand marché portugais de la traite des nègres. — Pour le moment il ne leur restait qu'à se concilier les bonnes grâces de leurs geôliers et à remettre l'avenir entre les mains de la Providence.

Les chasseurs étaient occupés à préparer les feux qu'on allume la nuit pour éloigner les bêtes féroces : Ned, malgré son extrême fatigue, se releva pour leur aider. Le bois mort abondait, et en peu de minutes les efforts réunis de la petite troupe eurent rassemblé plusieurs monceaux de branches sèches. Le nègre, chargé de la tâche laborieuse d'y mettre le feu, commença par creuser une entaille dans un cotret, puis il choisit une bûchette droite et sèche, de la grosseur de son petit doigt, la tailla en pointe et l'introduisit dans la coche de la barre qu'il maintint fortement sous ses pieds ; prenant alors le bâton entre les paumes de ses mains, il le fit mouvoir rapidement, de manière à le tourner dans l'entaille comme un foret. Trois minutes après

on voyait un peu de fumée ; mais le succès de l'entreprise dépend absolument de la qualité du bois, et il paraît qu'on n'en avait pas trouvé de l'espèce convenable, car le pauvre nègre eut beau s'évertuer, il ne put en sortir une seule étincelle. C'était pour notre héros le moment de se montrer. Ned tira un briquet de sa poche, battit le silex et en fit jaillir le feu à l'immense surprise des natifs qui se groupèrent autour de lui pour assister à l'opération merveilleuse. Pendant plus de dix minutes, il dut continuer à produire des ondées d'étincelles devant les nègres stupéfaits, dont les plus entreprenants ne réussirent qu'à s'écorcher les doigts.

Le soir approchait ; la flamme brillante illuminait les arbres de la berge et faisait paraître plus sombres encore les masses de verdure de l'épaisse forêt. Le chef, accompagné de ses hommes, était allé à la recherche de patates douces, fort communes dans ces régions, où leurs tiges s'enroulent autour des arbres, comme de gigantesques convolvulus. La marmite de Tom était déjà sur le feu, prête à recevoir les précieux tubercules, lorsqu'un cri de terreur, aussitôt suivi d'un rugissement formidable, s'éleva sous bois à peu de distance : les chasseurs sautèrent sur leurs armes.

Ned s'empara du fusil chargé à balle et, sans la plus légère hésitation, se précipita vers le lieu d'où venait le bruit. Emporté par son ardeur, il ne sentait plus la fatigue et courait avec une telle rapidité que les guerriers sauvages pouvaient à peine le suivre. Quelques secondes après, on entendit un frôlement dans les herbes du fourré. Ned arma son fusil : le chef passa devant lui, lancé à toute vitesse et criant hors d'haleine : « Le lion ! voilà le lion ! »

Ned et le Lion.



A ce mot redouté les nègres firent halte : la basse profonde du terrible animal retentissait à une centaine de pas. — Nos trois amis s'avancèrent résolûment : le chien, qui aboyait avec fureur, disparut derrière les arbres, et Ned, guidé par sa voix, déboucha bientôt dans une petite clairière : le lion était là, penché sur le corps d'un homme qu'il tenait par la gorge ; en se voyant troublé dans son repas, il secoua sa proie avec colère, comme le chat fait de la souris et la traîna avec lenteur vers le taillis voisin. Ned s'arrêta court à dix pas de lui ; le lion, comme surpris de tant d'audace, laissa tomber sa victime, et, une patte posée sur elle, se tapit dans les herbes, les yeux fixés sur son adversaire. Néron s'élançait vers lui en hurlant ; le roi du désert détourna sa tête velue pour considérer ce bruyant ennemi : Ned le visa à la tempe, un peu au devant de l'oreille et fit feu sans perdre une seconde.

La détonation retentissait encore que le lion roulait sur le dos, agitant convulsivement ses formidables pattes, qui se raidirent soudain, paralysées par la mort : la balle avait traversé le cerveau. A peine la fumée était-elle dissipée, que Néron, lui fouillant la crinière, saisissait son cou à pleines

dents, sans être arrêté par une profonde estafilade que lui fit une griffe se contractant sous le dernier effort de la vie.

Au bruit de l'arme à feu, les natifs, tout effrayés, avaient commencé par s'enfuir ; mais dès qu'on eut vu l'ennemi étendu par terre, ils coururent à Ned, lui baisèrent la paume des mains qu'ils portèrent ensuite trois fois à la hauteur de sa tête. Le féroce géant qui les commandait s'approcha à son tour, et, dans l'excès de son admiration, leva les bras au ciel et fit entendre un hurrah joyeux que répétèrent tous les assistants. Le corps du nègre fut poussé de côté et abandonné aux animaux sauvages, puis, au milieu des cris de triomphe des chasseurs, le gigantesque gibier fut traîné devant le feu du bivac.

Plusieurs heures après le lever de la lune, le courage de Ned et la puissance de son arme formaient encore le sujet de la conversation générale. La témérité de Néron n'attirait pas moins de louanges au brave chien. Mais, pendant ces intéressantes discussions, nos héros, complètement à bout de forces, dormaient sur l'herbe sèche, pattes et poings fermés. — Les chasseurs avaient soigneusement dépouillé le lion, et, mettant à profit la marmite de Tom, ils festoyèrent toute la nuit aux dépens du roi des déserts.

CHAPITRE XIII.

Les chasseurs d'hommes.

Tout le reste du voyage, les chasseurs d'hommes traitèrent leurs prisonniers avec la plus grande déférence ; les fourches avaient été jetées de côté, et Ned et Tom purent reprendre leurs fusils, parfaitement inutiles à leurs gardiens. Le pays abonde en gibier, plus d'une fois les buffles et les antilopes qu'ils abattaient pendant leurs marches servirent à nourrir toute la troupe et le proverbe favori de Tom se trouva encore pleinement justifié.

Au bout de trois semaines, d'après les calculs de Ned, ils avaient fait environ quatre cent quarante kilomètres toujours dans la direction de l'ouest. On arrivait dans une contrée élevée dont la température est beaucoup plus fraîche que celle de tous les lieux parcourus jusqu'alors. Pendant plusieurs jours, ils gravirent des pentes immenses couvertes de hautes herbes parsemées de bouquets de mimosas dont les cimes vert foncé attirent les troupeaux de girafes ; Ned voyait pour la première fois ces majestueux animaux. Dans ses haltes, assis sur le -sommet d'un rocher, il contemplait avec admiration la scène magnifique qui se déployait sous ses yeux. Son regard s'étendait au loin sur les plaines légèrement ondulées, ornées de groupes d'arbres et s'arrêtant sur les hautes montagnes qui forment à l'horizon une chaîne d'un bleu sombre ; çà et là quelque colline abrupte rompait l'uniformité de l'immense prairie : une foule de quadrupèdes et d'oiseaux d'espèces diverses venaient animer ce riche paysage : des bandes de zèbres magnifiques s'enfuyaient au galop, à la plus légère alarme ; les autruches marchaient fièrement sur la verte pelouse qui servait de nourriture aux milliers de buffles et d'antilopes répandus par troupeaux sur les plaines.

Les premières pluies avaient commencé, la verdure était revenue, mais la saison des voyages allait finir, il fallait se hâter. Au moyen de ses calculs et de ses observations, Ned se rendait à peu près compte de la position géographique des lieux qu'ils parcouraient. Ils avaient toujours marché ouest vrai, divergeant à peine d'un ou deux kilomètres nord ou sud du même parallèle. Tous les soirs, il prenait sa latitude par la hauteur

méridienne d'une étoile, et les natifs, le croyant en communication avec les corps célestes, le regardaient avec le plus profond respect et lui attribuaient les ondées qui venaient de rafraîchir le sol. Notre héros passait auprès d'eux pour un « faiseur de pluie », personnage fort vénéré dans toute l'Afrique centrale.

Le dernier jour de la quatrième semaine, on entra dès l'aube dans un pays plus peuplé que tous ceux qu'on avait traversés jusque-là ; à dix heures du matin, la troupe gravissait une colline dont les nègres montraient le sommet avec des gestes empressés ; plusieurs fois, dans le cours de leurs marches, les chasseurs avaient vainement essayé de faire comprendre aux captifs que ce vingt-huitième jour serait la fin de leur voyage. Le sentier pénétrait maintenant dans un étroit défilé qui coupait en deux portions la cime de la montagne. Après avoir cheminé quelques minutes dans cette brèche couronnée de beaux arbres et de plantes volubilis retombant en guirlandes sur les parois à pic, Ned s'arrêta soudain, pétrifié de surprise : la vue splendide qui se déroulait sous ses yeux, le dédommagea en un instant de toutes les fatigues de la route ; d'une hauteur de mille pieds environ, il dominait une vaste mer intérieure dont chaque petite vague reflétait les rayons du soleil : on eût dit une vallée de diamants. Une chaîne de hautes montagnes découpant dans le ciel sa silhouette bleu clair murait le lac vers l'occident, tandis qu'au-dessous de Ned le sol s'abaissait en pentes gazonnées, parsemées de groupes d'essences forestières. Les riches pâturages étaient couverts de troupeaux appartenant aux nombreux villages dispersés sur les talus, jusqu'au bord même des eaux ; près de la berge, on distinguait des flottilles de canots dont plusieurs paraissaient occupés à la pêche : on ne voyait pas une voile sur toute la surface du lac.

Cette contrée est excessivement populeuse, et pendant qu'il descendait la colline, Ned put constater que tous les villages étaient soigneusement retranchés derrière une estacade, ainsi que les grands « kraals » pour le bétail, défendus en outre par une haie vive de cactus épineux. Depuis le commencement de leurs marches, Ned n'avait pas encore vu de plus riche contrée, et l'idée lui vint aussitôt qu'on trouverait sans doute à le vendre parmi ces peuplades. Son attention se porta immédiatement sur les terres en culture : le grand millet d'Afrique et les patates douces couvraient toutes les parties les moins déclives de la vallée ; d'épais bosquets de bananiers entouraient chaque village et lui donnaient à la fois leur ombre et leur fruit. Ned se félicita que sa mauvaise fortune ne l'eût pas conduit dans un lieu

plus désagréable. Les voyageurs étaient maintenant au pied de la montagne : ils prirent un sentier qui longeait un champ de millet aux tiges deux fois plus hautes qu'un homme, et, après avoir traversé une magnifique plantation de bananiers, ils arrivèrent enfin à la porte de la ville.

Rien de plus curieux que l'arcade fortifiée par laquelle on franchissait les retranchements : elle était tout hérissée de pieux en bois très-dur, affilés avec soin, et fixés les uns aux autres les pointes en dehors : pour pénétrer dans la ville, il fallait s'introduire juste au milieu de l'étroit couloir qui ne permettait de marcher qu'à la file, « à la queue leu len ». Afin d'augmenter encore les difficultés de ce passage, destiné à rassurer les habitants contre une surprise à main armée, le redoutable boyau tournait brusquement à angle droit vers la moitié du trajet, à une vingtaine de pieds à peu près de l'entrée. La palissade elle-même, composée d'un double rang de gros arbres fichés dans le sol et reliés les uns aux autres par des bambous entrelacés de rameaux du mimosa à épine barbelée, n'avait à craindre que l'incendie et opposait un mur inexpugnable aux entreprises des guerriers fort succinctement vêtus du pays.

En débouchant de l'enceinte, les arrivants se trouvèrent sur une place où un certain nombre de natifs, couchés paresseusement sur le sol, prenaient l'ombre sous un énorme tamarin : à la vue de l'homme blanc, ils se levèrent à la hâte en poussant des exclamations de surprise. Ces noirs différaient totalement de ceux qui avaient capturé nos amis ; ils ne comprenaient point leur langage et ne pouvaient communiquer avec eux que par l'intermédiaire d'un interprète qui avait vécu quelques années dans l'autre tribu. Tout d'un coup Tom sortit des rangs, écouta quelques minutes avec la plus vive attention le bourdonnement de voix de la foule, et saisissant Ned par le bras : « C'est ma nation, massa Ned ! c'est mon parler. Tom parler à eux ! » Et sans plus tarder, il entra en conversation avec un des curieux.

Tom devint aussitôt le centre du rassemblement, la foule se pressait autour de lui pour entendre le récit de ses aventures ; mais un des principaux chefs fit son apparition et ordonna de conduire immédiatement les étrangers en présence du roi. Ils arrivèrent sur une grande place au milieu de la ville. Un beau nègre de quarante ans environ était assis sur un tapis de peaux de léopard à l'ombre d'un banian. La multitude qui entourait les nouveaux venus s'arrêta avec respect et s'assit à quelque distance, pendant que Ned et Tom, escortés par la bande des chasseurs d'hommes, étaient présentés au monarque. Celui-ci signe fit à un soldat debout auprès

de lui : lentement, mais d'une main ferme, le noir frappa trois coups sur une grosse caisse ; l'effet fut instantané : le silence le plus complet régna soudain dans cette assemblée de plus de mille personnes.

Le roi fit asseoir les étrangers et leur demanda d'expliquer ce qui les amenait dans la ville. Tom s'acquitta avec entrain de ses fonctions d'orateur ; dans un récit clair, mais fort long, il raconta son arrivée en Angleterre, le voyage sur mer, la perte du navire et ce qui s'en était suivi.

L'auditoire écoutait, avide d'en apprendre toujours davantage ; pour la première fois, le roi entendait parler d'une nation de blancs ; aussi ne manqua-t-il pas de s'informer si toute la tribu de Ned était de la même couleur que lui.

Tom lui donna force détails sur les Anglais, et sur leur formidable puissance, puis, essayant de décrire leurs armes, il commença par exhiber son fusil. Le roi le prit dans ses mains, le tourna et le retourna, puis hochant complaisamment de la tête, comme si ce nouvel objet n'avait pas de secrets pour lui, il en porta le canon à la bouche, tout en plaignant les blancs de se servir de pipes si incommodes. Le fusil était chargé : Tom se hâta de le ressaisir en demandant l'autorisation d'en faire voir les dangers sur quelques poulets qui erraient sur la place. Il fit feu à trente pas ; la grenaille en atteignit trois ; le second coup en abattit deux autres. La foule fut prise d'une terreur panique : elle craignait de partager le sort des malheureux gallinacés. Chacun s'enfuyait au plus vite en trébuchant sur ses voisins.

Le roi fut le premier à retrouver ses esprits : de ses augustes mains, il frappa lui-même le tambour, l'assistance s'accroupit de nouveau par terre, et Tom expliqua la nature de l'arme et les terribles effets de la poudre à canon. « Le plus grand animal, disait-il, peut être tué tout aussi bien que cette volaille, » et, à l'appui de son assertion, il raconta la mort du lion, renversé par une seule balle ; l'auditoire applaudit bruyamment.

L'orateur termina sa harangue en demandant au roi secours et protection ; il ajouta que dans son enfance les voleurs d'hommes l'avaient arraché à ses parents, et nomma la tribu à laquelle il appartenait. Le monarque fit une exclamation de surprise : le chef de cette contrée était son principal allié et sa plus grande ville se trouvait à l'autre bout du lac, vers le couchant, à dix journées de canot (trois cents kilomètres environ).

Après avoir réfléchi un instant, le roi dit quelques mots à ses conseillers, assis à ses pieds, et fit appeler devant lui la troupe qui avait amené nos amis. Par l'intermédiaire du trucheman, le chef annonça qu'il venait acheter

des esclaves, en échange des verroteries et des bracelets de cuivre apportés dans ce but. Les débats ne furent pas longs : le roi accordait tout, pourvu qu'on lui donnât en cadeau Ned, Tom et le chien ainsi que les objets qui leur avaient appartenu. — Les chasseurs d'hommes déployèrent alors leurs marchandises : le sol fut recouvert de grandes nattes sur lesquelles ils étalèrent des perles brillantes de toutes couleurs, assorties en masses nombreuses dont chacune représentait le prix d'un esclave. — Leurs bracelets sont formés d'un fil de laiton de la grosseur d'un crayon à dessiner, longs de quatre pieds, et tournés en spirale de manière à envelopper le bras à partir du poignet. Un de ces précieux bijoux « payait » la valeur d'une jeune femme. Après de nombreuses discussions à la suite desquelles le chef ajouta quelques perles à chaque tas de verroterie, et deux bracelets, comme couronnement du marché, le roi décida que le lendemain matin les traitants recevraient leurs cent cinquante esclaves.

Le palabre fini, on conduisit les étrangers vers la demeure qu'ils devaient arranger à leur guise : la foule s'ouvrait précipitamment devant eux pour faire place à Néron qui grondait avec colère et hérissait son dos lorsqu'on se permettait de l'approcher de trop près. — Ils entrèrent dans la cour réservée du roi, vaste enceinte circulaire, fortement palissadée et contenant un grand nombre de huttes occupées par les femmes du souverain et les autres membres de sa famille. Chacun se tenait sur sa porte pour examiner les nouveaux venus. Tom n'étonnait les noirs que par ses habits à l'européenne, car dans ces chaudes régions les hommes ont pour tout vêtement un boudrier de peau d'antilope tannée, formant ceinture et fixé autour des épaules, et les femmes un petit tablier de fibres d'aloès sauvage, très-joliment filées et tressées.

Les nègres firent entendre leur cri de bienvenue lorsque les deux amis franchirent leur cabane ; elle était extrêmement propre et entourée d'un enclos au sol enduit de ce mélange d'argile et de boue de vache qui sert de ciment aux Africains. La vue s'étendait sur le lac, éloigné tout au plus d'un demi-kilomètre, belle nappe d'eau paraissant avoir six lieues de large environ, et l'autre rive en était bornée par de hautes collines auxquelles la distance donnait une charmante teinte violacée. — Vers le soir, des femmes esclaves leur apportèrent une énorme écuelle de bois, où fumait un ragoût de chevreau aux bananes et aux patates douces : en dépit du piment rouge qui lui brûlait le palais, Ned déclara que les talents culinaires de Tom étaient presque dépassés.

« Pas trop bon, massa Ned ! dit celui-ci, jaloux du succès des négresses. Trop de piment dans la sauce ! Atchi aj ! et il faisait semblant d'éternuer. Mauvaise cuisine, ces femmes pas comme moi di tout ! »

Malgré ces critiques, il mangea de fort bon appétit, et nos jeunes gens, très-fatigués de leur journée, s'étendirent sur leurs nattes et ne se réveillèrent que le lendemain matin.

Dès le lever du soleil, une foule nombreuse, précédée de cornes et de tambours, se rassemblait dans la cour du roi qui, de son auguste personne, vint chercher l'homme blanc pour le conduire au conseil. Pendant les fêtes de la nuit, le marchand d'esclaves avait appris aux habitants qu'ils possédaient dans leurs murs un faiseur de pluie, inestimable privilège pour un pays souvent exposé à de longues sécheresses. Il raconta l'avoir vu converser avec la lune et les étoiles, et, quelque instrument extraordinaire sur les yeux, regarder ce soleil dont les autres hommes ne peuvent un instant supporter l'éclat. La manière dont il avait tué le lion montrait du reste assez que le jeune blanc devait être un habile magicien. — Tous les assistants, le roi le premier, furent vivement impressionnés par ce récit, et, après de longues délibérations, il fut décidé que dès le lendemain on irait visiter le sorcier aux blonds cheveux pour le supplier d'accomplir en présence de la tribu quelques-uns de ces étonnants prodiges. Tom, mis au courant de leur requête, la traduisit immédiatement à son ami.

Ce fut en vain que Ned déclara n'avoir aucune puissance surnaturelle, personne ne voulut croire à ses protestations ; le roi ordonna à Tom d'ouvrir les havresacs qui renfermaient les instruments magiques. Le jeune nègre obéit et commença par lui tendre le sextant, que le monarque se refusa absolument de toucher, craignant qu'il ne fît explosion, comme le fusil de la veille. Ned montra ensuite la boussole ; le roi s'amusa fort de voir la pointe aimantée suivre la lame d'un couteau que le « magicien » promenait autour de la boîte ; lui-même se hasarda à porter la main sur l'aiguille et recula d'étonnement lorsque son doigt fut arrêté par la glace qui la recouvrait. Le verre lui étant inconnu, il ne pouvait avoir la moindre idée de la nature de l'obstacle. Il voyait cette aiguille, et il lui était impossible de la saisir ! La boussole passa à la ronde parmi les grands du royaume ; ils ne réussirent pas mieux que leur maître. On fit avancer les sorciers officiels, qui se trouvaient dans la foule ; ces vénérables personnages portaient autour de la tête des guirlandes de lézards desséchés et de fragments de certaines racines réputées pour leurs vertus magiques ; ils avaient en outre d'immenses

colliers composés des écailles d'une petite tortue longue de trois pouces, de dents de crocodile, de griffes de lion et des graines noires du plantain sauvage. — La boussole dûment examinée, ils déclarèrent que c'était un talisman et qu'il fallait au plus vite le rendre à l'enchanteur.

Réputation oblige : Ned tenait maintenant à honneur d'augmenter encore l'ébahissement de son public. Il prit le mercure de son horizon artificiel, en versa une portion dans une noix de coco qu'il remit au roi en le priant de le toucher. Celui-ci plongea les doigts dans « l'eau brillante » sans les mouiller le moins du monde. Ce prodige dépassait encore celui de l'aiguille enchantée ! La noix de coco fit le tour du conseil ; chacun y trempait le bout de ses ongles et les inspectait avec soin après chaque expérience. Un maladroit en laissa tomber quelques gouttes sur le sol : elles se séparèrent en une infinité de globules qu'on s'amusa fort à essayer en vain de ramasser entre le pouce et l'index. D'une commune voix, il fut décidé que cette liqueur merveilleuse ne pouvait être que l'eau magique par laquelle on faisait descendre la pluie.

Le télescope eut son tour : Ned le dirigea sur un troupeau de vaches que les esclaves étaient occupés à traire dans un champ éloigné ; dès que le roi eut jeté son coup-d'œil, il baissa l'instrument et supplia l'homme blanc de n'y regarder jamais de vaches ou de chèvres de peur de leur faire perdre leur lait. Ned n'engagea point de discussion, mais lui remit son télescope en le priant de choisir lui-même ce qu'il voulait voir. Ses efforts et ceux de ses magiciens n'eurent aucun succès, comme bien on le pense ; aussi rendit-on l'instrument enchanté à celui qui seul pouvait s'en servir. Le soleil était déjà haut dans le ciel ; notre héros dévissa la grande lentille du télescope et invita son hôte à étendre la main : le foyer du verre ardent dirigé sur cette peau noire produisit une si vive chaleur que le roi sauta précipitamment en arrière. Revenu de sa surprise, il exigea que cette expérience fût répétée sur chacun de ses magiciens, afin de voir si leurs talismans ne les protégeraient pas contre les sorcelleries de l'étranger. Pendant quelques secondes, le premier de ces dignitaires supporta héroïquement la douleur ; la peau fumait déjà ; n'y pouvant plus tenir, il retira son bras qui exhalait une forte odeur de roussi. Pas un de ses confrères ne sortit vainqueur de l'épreuve : le roi déclara leur magie bien inférieure à celle de l'homme blanc et se félicita de posséder un sorcier qui pourrait lui être incomparablement plus utile. — Passant à de nouveaux triomphes, Ned enflamma alors un morceau de toile

frotté avec de la poudre à canon ; la mèche circula de main en main au milieu des cris d'admiration de la foule.

« Que disent-ils, Tom ?

— Noirs stupides tout à fait, massa Ned ; eux penser massa Ned avoir le feu dans un œil, l'eau dans l'autre ; li faire feu quand li veut, li faire l'eau de même. Tom connaître les noirs. — Eux, stupides. — Donnez beaucoup d'étonnement aux nég', eux faire massa Ned un grand homme ! »

Tout enchanté de son acquisition, le roi ne perdit pas de temps pour se procurer les cent cinquante esclaves promis. Il donna l'ordre à ses gens d'aller à six kilomètres de là piller un certain village dont le chef refusait de payer le tribut accoutumé. Le lendemain matin, à trois heures, une bande de mille guerriers partit au clair de lune pour surprendre les réfractaires, et vers le lever du soleil Ned aperçut les flammes dévorant déjà les huttes de bois et de chaume. Le roi, debout dans sa cour, jouissait de cette scène. Quelques heures après, l'armée retournait à la ville après avoir tué les hommes et capturé plusieurs centaines de femmes et d'enfants des deux sexes, qu'ils ramenaient attachés les uns aux autres par le cou au moyen de lanières de peau. Quelques-uns portaient sur leurs épaules la « fourche » bien connue de nos deux amis. Les jeunes filles pleuraient, des mères serraient leurs nourrissons dans leurs bras ; d'autres venaient de les perdre dans le massacre ; les enfants avaient vu leurs pères frappés sans pitié sous leurs yeux. Les prisonniers furent rangés dans la vaste cour royale, après quoi le marchand d'esclaves les passa en revue et choisit cent cinquante qu'on lui remit sans se préoccuper en rien des liens de famille qui pouvaient les unir à ceux qui restaient en arrière. Une pauvre petite créature fut arrachée des bras d'une jeune femme et jetée de côté sans qu'on prêtât la moindre attention aux cris de désespoir de l'infortunée. Des enfants de douze à quatorze ans sanglotaient amèrement, et le fouet de cuir d'hippopotame sanglait leurs épaules nues lorsqu'ils essayaient de se cramponner encore à leurs malheureuses mères. — Leur troupeau ainsi formé, les marchands repartirent pour aller le vendre à d'autres traitants, qui devaient le conduire aux négriers portugais de Zanzibar.

Le reste des esclaves fut distribué par le roi à ses guerriers, qui s'engagèrent à les rendre ou à en représenter le même nombre quand besoin en serait. La douleur des pauvres captifs était déchirante ; leurs parents s'éloignaient d'eux pour toujours et eux-mêmes se voyaient partagés entre leurs ennemis !

Ned regardait avec horreur ces abominables transactions, Tom se rappelait son premier jour d'esclavage.

« Ainsi, nég' manger nég', dit-il philosophiquement. Mauvais coquins, ces nég'. Dieu fermer les yeux, laisser diable attraper les noirs. Tom prier Dieu, li aimer toujours Tom ! »

CHAPITRE XIV.

Les grandes chasses d'Afrique.

Les mois s'écoulaient : on avait rentré les récoltes et la saison des pluies était passée. Le soleil reprit son empire et brilla désormais dans un ciel sans nuages : la belle verdure se sécha peu à peu, et le paysage prit une teinte d'un jaune éclatant ; les petits cours d'eau tarirent et le grand lac lui-même baissa de quelques pieds au-dessous de son précédent niveau.

C'était l'époque des chasses : ces peuplades considèrent leurs réserves de viande comme aussi importantes que les produits de leurs champs ; et, pendant que toutes les femmes et quelques-uns des hommes s'occupaient aux cultures, les plus intrépides ou les plus actifs des guerriers s'organisaient en bandes pour aller à la recherche des hippopotames et des éléphants, dont la chair est pour eux une précieuse ressource : coupée par tranches minces, elle est exposée à la fumée des cases et elle se conserve ainsi plusieurs mois. Les noirs regardent les triomphes obtenus dans les chasses comme bien plus glorieux que tous les hauts faits de batailles, et chacun s'attendait à voir Ned, déjà célèbre par la mort du lion, accomplir des prodiges à la poursuite des animaux sauvages. L'influence de notre héros était mieux assise que jamais : les guérisons merveilleuses dues au calomel et à l'émétique de sa boîte à médicaments ajoutaient encore à l'admiration de la foule : il était, après le roi, le premier personnage du pays. Mais cette haute position offrait bien ses dangers. Tout en ayant dans la magie une foi inébranlable, l'ignorant monarque accordait à chaque magicien une confiance invariablement mesurée d'après le succès. La loi portait que trois échecs successifs entraîneraient la mort du « faiseur de pluie », et depuis l'arrivée de Ned deux sorciers officiels avaient été suppliciés déjà pour avoir prédit à faux la réussite de quelque grande chasse : un esprit menteur élisait domicile dans le saint personnage, ne fallait-il pas l'en déloger ? Devant tout le peuple, on ouvrait avec un couteau le corps du magicien, et ses entrailles, examinées avec soin par ses confrères, ne manquaient pas de présenter les traces les plus indiscutables du séjour du démon.

Ned fut invité à son tour à se prononcer sur l'issue d'une expédition pour laquelle on faisait d'énormes préparatifs. Averti par le sort de ses infortunés collègues, il promit le succès dans le cas seulement où les deux étrangers commanderaient les chasseurs.

Dès le lendemain, vers l'aube, cinq grands canots, creusés dans des troncs d'arbres, quittaient le port, montés par cinquante hommes sous les ordres de Ned, accompagné de ses deux inséparables camarades ; la petite flotte longeait rapidement le rivage ; les guerriers étaient en belle humeur, la présence du grand « faiseur de pluie » leur inspirait une confiance absolue. Pendant plus de dix heures, ils ramèrent sans relâche, ne s'arrêtant que pour se relever aux avirons ; et Ned calcula qu'on avait dû faire ainsi près d'une soixantaine de kilomètres. A quatre heures, on gouverna dans une étroite baie entourée d'une jolie plage de sable fin sur laquelle les équipages tirèrent leurs embarcations à sec. Une rangée de collines escarpées et rocheuses, hautes de plusieurs centaines de pieds, s'élevait à quatre cents mètres environ du lac qui sans doute en baignait la base pendant la saison des pluies ; l'arène unie qui s'étendait jusqu'à la ligne des eaux était parsemée de touffes d'herbe fine et soyeuse, et le sol humide portait les empreintes profondes du passage d'éléphants, d'hippopotames, de girafes et d'autres grands animaux. Cette région était inhabitée et partant fourmillait encore de gibier.

Tandis que les chasseurs débarquaient leurs armes et leur léger bagage, Ned, prenant son fusil, alla faire un tour au pied des hautes collines ; il en suivait des yeux les pentes abruptes, se demandant par où pouvaient descendre les énormes bêtes dont il voyait les traces, lorsqu'il arriva à une brèche profonde ouverte entre deux murailles rocheuses et formant le lit d'un torrent desséché. Le sol était pétri sous des pas d'éléphants. Notre jeune homme pensa soudain que, si au clair de la lune il revenait avec Tom et les fusils à deux coups, il n'aurait qu'à se poster à une vingtaine de pas au-dessus de l'entrée du défilé pour couper la retraite aux animaux qui ne manqueraient pas de le traverser pour aller boire au lac. Il retourna à la hâte vers ses compagnons, installés pour la nuit derrière quelques rochers qui cachaient complètement leurs feux. Il leur expliqua son plan, prit sa part d'un grand poisson qu'un des chasseurs avait harponné pendant le voyage, attacha Néron à un arbre en lui ordonnant de faire bonne garde autour de ses habits et de ses munitions, et s'éloigna avec son camarade, après avoir recommandé aux nègres de faire le moins de bruit possible.

Dès qu'ils eurent atteint l'ouverture de la crevasse, les deux amis gravirent le rapide talus et prirent position sous un petit arbre qui croissait dans une fissure du roc sur l'arête même du ravin. Cette curieuse brèche devait se prolonger au loin dans la montagne ; elle était fort peu déclive et descendait, en faisant de nombreux détours, du plateau jusqu'au sommet des collines.

Le vent soufflait vers le lac et, par conséquent, favorisait les guetteurs. La lune répandait une clarté éblouissante, pas un nuage n'assombrissait le firmament ; du reste, Ned avait eu la précaution de fixer, comme point de mire, un petit morceau de papier blanc à la bouche de ses fusils. Le crépuscule s'était évanoui, mais le ciel des tropiques étincelait dans toute sa splendeur. On n'entendait d'autre bruit que celui des hippopotames pataugeant dans l'eau, ou s'ébrouant parmi les hautes herbes du rivage, et le bourdonnement des moustiques qui tourmentaient Ned sans relâche.

Une heure se passa en vaine attente : la lune illuminait maintenant la profondeur du ravin ; tout à coup notre héros aperçut une lourde masse, semblable à une portion de roc, déboucher lentement d'un coude du défilé. L'animal s'arrêta court, pour écouter dans le lointain un son qui traversait l'air silencieux de la nuit avec l'éclat d'une trompette. Un grondement bas et profond, comme le roulement d'un tonnerre éloigné, fit trembler le roc sur lequel se cachaient les chasseurs. D'autres cris non moins formidables se succédèrent : un éléphant énorme, ignorant le danger, s'avancait gravement vers l'ouverture de la brèche. Bientôt la gorge tout entière fut occupée par un troupeau de ces bêtes massives qui suivaient leur conducteur à la file.

Le cœur de Ned battait avec violence à mesure que les éléphants passaient au-dessous de lui. Mais il réserva son feu jusqu'à ce que dix ou douze environ eussent franchi le défilé : il pensait avec raison que, dans leur première alarme, ceux qui étaient déjà sortis voudraient retourner en arrière et causeraient ainsi, dans cet étroit chemin, une terrible mêlée pendant laquelle il aurait l'occasion de choisir ses victimes. Il dit tout bas à Tom de recharger l'un des fusils pendant qu'il se servirait de l'autre, visa derrière l'oreille un énorme mâle dont la tête se trouvait à peine à cinq pas de lui et fit feu sur le gigantesque animal qui roula aussitôt sur le sol. Pendant quelques minutes, la troupe entière resta immobile et comme pétrifiée. Cette lueur soudaine, ce bruit inconnu les frappaient de surprise ; ils attendaient incertains, ne sachant d'où venait le danger. Ned tira de

nouveau, un second colosse tomba, visé à la tempe ; il s'ensuivit une scène d'indescriptible confusion : à cette détonation, les éléphants déjà sortis du défilé firent volte-face, chargeant en désespérés l'étroite ouverture, obstruée non-seulement par les deux cadavres, mais encore par une masse d'animaux saisis de terreur, acculés les uns sur les autres et faisant de frénétiques efforts pour s'échapper.

Il n'était plus besoin de se cacher ; Ned, debout sur le mur du ravin, juste au delà de la portée des redoutables trompes, choisissait à loisir ses victimes, visant presque toujours derrière l'oreille. Six éléphants furent abattus avant que leurs compagnons eussent réussi à se dégager ; mais une fois hors de la bagarre, et leur file reformée, ils disparurent au tournant du ravin avec une rapidité extraordinaire.

C'était là un fort beau début ; la lune brillait, la nuit serait longue encore, et nos jeunes gens se décidèrent à explorer les abords du torrent avant de retourner vers les chasseurs. Ils grimpèrent péniblement parmi les pierres détachées jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus au sommet de la montée. D'en bas ils avaient pris pour une chaîne de collines le versant d'un magnifique plateau couvert de forêts et de plaines dont les eaux descendaient au lac par des gorges semblables à celle que suivaient les deux amis. Les chasseurs s'arrêtèrent sous un grand tamarin qui dominait la ravine. Le sable blanc qui en formait le fond était tout piétiné par le récent passage des fuyards, cantonnés maintenant dans les fourrés lointains où ils poussaient de stridentes clameurs.

Au bout d'une heure passée à guetter sans succès quelque nouvelle proie, ils entendirent soudain le bruit de plusieurs sabots frappant les cailloux, et virent défiler une bande d'étranges créatures aux formes fantastiques, dont les têtes se trouvaient presque au niveau des rocs qui surplombaient le passage. Ned fit feu presque à bout portant : une girafe tomba ; tout le troupeau retourna en arrière et détala avec une vitesse merveilleuse, non sans que le second coup eût touché l'épaule d'un autre animal, qui n'en continua pas moins de galoper à la suite de ses compagnons.

Ned pouvait revenir au camp : sa chasse était suffisamment belle ; les deux amis se laissèrent glisser dans le lit sablonneux du ravin. Tom coupa la queue de la girafe ; à l'issue de la brèche, il en fit de même pour les grands pachydermes, puis ils longèrent la rive et traversèrent la lisière de forêt derrière laquelle les attendaient anxieusement les natifs qui avaient entendu les coups de feu et les cris des éléphants. Tom montra les trophées

de la nuit et raconta les prouesses de l'homme blanc : en quelques heures, le « faiseur de pluie » leur avait fourni autant de viande qu'en pouvaient procurer deux semaines de leurs plus heureuses chasses. Il fallait maintenant préparer au plus tôt cette masse de provisions.

Vers quatre heures, les nègres quittèrent le bivouac avec tout un attirail de sacs, de couteaux et de haches. Les chairs des éléphants, découpées par bandes longues et minces, furent suspendues aux arbres en festons sous lesquels on alluma de grands feux pour éloigner les mouches et activer la dessiccation. Pendant que toute la troupe travaillait ainsi, Ned, accompagné de son chien, reprit la route de la ravine. Le corps de la girafe avait déjà été attaqué par les hyènes, dont les pas se distinguaient visiblement sur le sable. Il cherchait à retrouver l'animal blessé de la nuit ; quelques gouttes de sang tachaient les roches à main droite du défilé ; ces traces le conduisirent dans un terrain fort inégal et parsemé de broussailles ; il remarqua un espace découvert où le sable, rougi par le sang, était foulé dans toutes les directions par des pas de lion mêlés à l'empreinte allongée de sabots de girafe. Évidemment une lutte avait eu lieu et s'était terminée par le triomphe des carnassiers, car, vers un bout, l'arène paraissait comme balayée par un corps lourd qu'on eût traîné à la surface. Ned suivit cette piste. Néron, le dos hérissé, s'approcha avec circonspection d'un hallier d'épines croissant au-dessus d'une petite enceinte abritée par les rochers. Le chien fit halte, parut flairer quelque chose dans le fourré, avança un peu, en aboyant à pleine voix. Ned était sûr maintenant qu'un ou plusieurs lions avaient emporté la proie sous ce couvert, et à vingt pas de distance environ il jeta quelques pierres au milieu du hallier. — Un lion énorme sortit de son repaire, et, poussant un rugissement formidable, se tapit devant les buissons, puis gronda sourdement comme s'il se préparait à bondir. Il agitait sa queue à droite et à gauche, et de la touffe de crins noirs qui la termine, frappait rageusement le sol, faisant voler le sable comme des tourbillons de fumée. C'est chez ces animaux un signe de colère extrême et Ned put craindre un instant déjà d'être attaqué le premier. Pendant plusieurs minutes ils se regardèrent face à face, les yeux de l'homme imperturbablement fixés sur les yeux du lion. A la fin, comme importuné des cris et des bonds de Néron, le fauve se leva, se promena avec une orgueilleuse lenteur devant le fourré dont il gardait l'entrée. Ned ne pouvait attendre de meilleure occasion pour tirer à l'épaule : il sentait que sa vie dépendait de ce coup, et jamais ne visa avec plus de précision et de sang-froid. Le lion, atteint à l'omoplate, bondit

avec un rugissement terrible jusque dans la fumée du fusil, abaissant au hasard sa patte énorme qui aurait jeté un buffle dans la poussière ; heureusement, notre chasseur avait sauté de côté au moment de faire feu. Le lion roula presque à ses pieds, et, se relevant soudain, s'élança sur Ned, qui, au même instant, déchargea son second coup dans la gueule ouverte de son adversaire. A la faveur de l'épaisse fumée il se dérobait encore aux griffes de l'ennemi, que Néron saisissait entre les jambes de derrière avec une incroyable ténacité. Notre héros sortit prestement de sa ceinture un des pistolets de James Stevens ; mais, si rapides étaient les mouvements du lion essayant de se débarrasser de son nouvel antagoniste, qu'il devenait impossible de viser. Le sang coulait en ruisseaux de la bouche et de l'épaule du carnassier, et, au milieu de ses terribles efforts pour écraser le chien, il se dressa tout à coup sur ses pattes de derrière, et, avec un cri sauvage, retomba les quatre pieds en l'air, entraînant sous lui son courageux adversaire. Prompt comme la foudre, Ned s'élança au secours de son ami, et tira à la tête, presque à bout portant. La cervelle du lion rejaillit sur le fidèle terre-neuve. Tout pâle de l'émotion du combat, le jeune chasseur caressait Néron qui mordait avec furie la gorge du vaincu, puis il essuya son front couvert de sueur, et, regardant le ciel, rendit grâce à Dieu de l'avoir si visiblement protégé.

Le cœur gonflé d'un légitime orgueil, il mesurait des yeux le monstre étendu à ses pieds, lorsque Tom accourut, hors d'haleine, suivi de plusieurs natifs qui avaient entendu les coups et en voulaient connaître la cause. Pas n'est besoin de décrire leurs transports d'allégresse. La girafe fut retrouvée sous le couvert, à moitié dévorée, et les nègres, après avoir soigneusement écorché le lion, à l'exception de la tête qu'on laissa adhérer à la peau, dépecèrent les chairs qu'ils apportèrent en triomphe aux autres travailleurs.

Toute la journée se passa à boucaner la viande et à la charrier au bivouac. Ned, se sentant peu de goût pour une telle besogne, s'empara d'une embarcation pour aviser, avec son fidèle Tom, aux moyens de se procurer un peu de poisson frais. Une masse de bambous, vestiges de la récente inondation, étaient échoués sur la plage ; il en choisit un, long de seize pieds et aminci vers le bout. Ayant ensuite solidement amarré sur la pointe une courroie de peau d'éléphant formant boucle, il passa dans cet anneau une forte ligne de fibres d'aloès à laquelle il fixa un gros hameçon et un morceau de bois léger faisant fonction de liège. Puis il enroula environ cent mètres de corde autour de deux chevilles éloignées d'un pied l'une de

l'autre et enfoncées à l'extrémité du bambou en guise de dévidoir. Il ne lui manquait plus que l'appât. En un tour de main, Tom se fabriqua une jolie ligne avec une douzaine des crins de queue de girafe noués bout à bout ; il l'amorça de lard d'éléphant et en quelques minutes il eut capturé cinq ou six petits poissons qu'il emmagasina vivants dans une moitié de gourde pleine d'eau. Le canot s'éloigna du rivage ; les poissons de Tom brillaient comme de l'argent, et avaient au lieu d'écaillés une peau aussi ferme que celle de l'anguille. Ned y inséra son hameçon juste au-dessous de la nageoire dorsale, et son appât lancé tout frétilant dans l'eau profonde, à quelques mètres d'un banc recouvert de grands roseaux, il attendit patiemment le résultat.

Une demi-heure s'était écoulée dans le silence le plus complet, lorsque Ned tressaillit soudain au bruit d'un renâclement formidable ; l'eau s'agitait autour de l'embarcation ; celle-ci reçut une violente secousse et fut élevée de plusieurs pouces au-dessus de la surface du lac. Comme tout fier de ce coup d'adresse, un hippopotame montra son museau et recommença à s'ébrouer à pleine voix. Tom saisit son fusil et fit feu au milieu du crâne, juste entre les deux yeux ; le monstre disparut sous les eaux. Quelques autres se hasardèrent à sortir la tête, mais à une distance respectueuse. La détonation les avait épouvantés.

« Tom appeler ça une vilaine frimousse ! Une paire de lèvres comme les nèg' ; un nez plat comme les nèg'. Hippopotame être un vrai nèg' des eaux. Tom deviner ça ! »

Ayant ainsi exprimé son opinion sur l'histoire naturelle de cet énorme amphibie, Tom s'occupait de recharger son fusil, lorsque le flotteur s'agita tout à coup, et fut entraîné au loin ; la canne faillit échapper des mains de Ned ; heureusement que toute sa corde n'était pas enroulée autour des chevilles ; il laissa tomber le bambou, et saisit la ligne avec vigueur en faisant un rapide mouvement de main pour accrocher sa capture. Mais toutes ses forces ne purent arrêter l'élan de sa proie invisible et notre pêcheur craignait d'avoir au bout de sa corde quelque crocodile qui ne manquerait pas de briser tout son attirail, lorsque, à quatre-vingts mètres, et solidement attaché à l'hameçon, un poisson énorme bondit sur la surface du lac.

Pendant plus d'un quart d'heure, Ned lutta avec sa prise qui agitait la tête avec violence, s'élançant au-dessus des eaux dans ses efforts désespérés pour se délivrer de la pointe qui lui traversait la gorge, puis elle se débattit

plus faiblement : Tom poussa le canot vers la grève sablonneuse. Ned sauta à terre, marcha à reculons en halant toujours sur la corde, et parvint à amener sa prisonnière dans les eaux basses où elle se tortillait avec furie dans l'impossibilité de nager. Tom s'avança derrière le poisson et, tombant sur lui de tout son poids, le saisit par les ouïes et le traîna sur le rivage. C'était une espèce de grande perche aux écailles argentées, sauf sur le dos, bleu d'ardoise foncé : elle pesait quatre-vingts livres. Il s'agissait maintenant de la conserver jusqu'au soir. Ned lui attacha autour de la queue une forte ficelle qu'il amarra à un pieu enfoncé dans le sol ; elle replongea immédiatement sous l'eau, où moins d'une heure après une autre captive venait la rejoindre.

Le canot s'éloignait du rivage pour la troisième fois, lorsque Tom crut apercevoir le dos noirâtre d'une grande tortue émerger de la surface du lac. C'était l'hippopotame sur lequel il avait tiré le matin. Ces animaux coulent à fond à l'instant de la mort, mais en moins de deux heures le corps, distendu par le gaz, remonte toujours sur les eaux. Celui-ci, au moyen d'un câble amarré à un des pieds de derrière, fut remorqué au rivage, où il attendit le retour des naturels.

Les boucaniers rentrèrent au bivouac assez fatigués de leur journée de travail, ce qui ne les empêcha pas de se remettre immédiatement à l'œuvre sur le colossal gibier de Tom. Les grandeurs n'avaient changé en rien les goûts de notre ami ; toujours soucieux de la cuisine, il creusa dans le sol un puits de quatre pieds de profondeur sur trois de diamètre, et, s'étant procuré une bonne provision de bois sec, il alluma dans cette excavation un feu qu'il maintint pendant quatre heures, jusqu'à ce que les parois en fussent d'un rouge éblouissant. Sur les braises ardentes de ce four primitif, il plaça les deux pieds de devant d'un éléphant, les aloyaux et les quatre pieds de l'hippopotame et recouvrit le trou de barres de bois vert sur lesquelles il amoncela quelques brassées de roseaux préalablement trempés dans le lac. Il étendit par-dessus une épaisse couche de boue, puis de la terre sèche et des mottes de gazon qu'il tassa vigoureusement sous ses pieds : ainsi emprisonnée, la chaleur ne pouvait s'échapper.

Ce rôti ne devant être prêt que dans trente-six heures, on se contenta pour souper de grillades de foie d'hippopotame et de darnes de poisson frites dans la graisse. Tom et Ned placèrent deux nattes tout près du feu et dormirent jusqu'au matin.

Lorsqu'ils se réveillèrent, la petite troupe était debout depuis longtemps ; partout devant les feux mijotait dans de grands pots de terre le lard des pachydermes abattus la veille. Les « rillons », soigneusement mis à part dans des sacs de peau de chèvre, sont au nombre des friandises les plus recherchées dans le pays. La graisse d'hippopotame est réellement excellente ; on la coulait encore chaude dans des demi-gourdes où elle se figeait peu à peu. Celle des éléphants fut versée dans les vessies. Nos charcutiers noirs ne laissaient rien perdre de ces précieux animaux. Une partie de la journée se passa à ces travaux de ménage ; le soir, toutes les provisions étaient prêtes pour l'embarquement.

Le lendemain matin, Ned fit ouvrir le four. La couche de boue formait une croûte épaisse et dure sous laquelle les roseaux avaient pu conserver un peu d'humidité : le trou était encore rempli d'une vapeur brûlante. Des nattes jonchées d'herbes fraîches attendaient le rôti qu'on enleva du four avec quelque difficulté ; les plantes des pieds d'éléphant étaient cuites à point et se détachaient à la moindre pression, laissant paraître une surface blanche et fort appétissante ; c'est une substance grasse, ferme, gélatineuse et très-agréable au goût. L'extérieur enlevé, on les partagea à la ronde. Ned ne se rappelait avoir mangé rien de plus délicieux.

Il fallait maintenant songer au retour. Les provisions réunies devaient suffire amplement à charger les canots ; on les poussa dans la baie, et chacun s'occupa d'y arranger la graisse, les quartiers de viande, les défenses d'éléphant et la peau de girafe découpée par bandes oblongues dont on fait ensuite des boucliers. Le départ fut fixé au lendemain, vers l'aube.

Le soleil n'était pas encore couché ; Ned, en flânant près du bivouac, avisa un peu plus loin une roche élevée d'où il pourrait sans doute mieux jouir du paysage ; en quelques minutes il l'avait escaladée, et de cette hauteur dominait à la fois leur campement du soir et le défilé témoin de ses triomphes. Ses yeux s'y arrêtaient instinctivement ; à sa grande surprise il en vit sortir un par un des noirs armés d'arcs et de lances, et marchant à pas de loup. Les chefs, bariolés de vermillon, se montraient par intervalles réguliers dans la file des hommes qui débouchaient toujours du ravin. Cinq cents guerriers environ firent ainsi leur apparition les uns à la suite des autres ; ils se formèrent en groupe et, se dirigeant vers un épais fourré croissant sur le bord du lac, furent bientôt cachés par les herbes et les taillis. Cette embuscade ne promettait rien de bon ; il fallait au plus vite avertir les

chasseurs, mais Ned ne pouvait retourner au bivouac qu'en passant à quelques centaines de mètres des nouveaux venus. Son plan fut bientôt arrêté. Tout auprès de la roche, descendait vers le lac le lit desséché d'un petit torrent ; notre héros se laissa glisser sur le talus et finit par atteindre la ravine : celle-ci était parfois assez profonde pour qu'il n'eût qu'à se baisser un peu pour couvrir sa marche ; mais, dans les parties les plus rocailleuses de la tranchée, il lui fallait absolument se traîner à quatre pattes. Une fois même, tournant la tête vers les jungles, il aperçut distinctement deux noirs au guet parmi les buissons ; il se coucha à plat ventre sur le gravier et se tint quelques moments tranquille ; puis il se releva lentement et, ne voyant plus rien, il reprit sa route, tantôt courant, tantôt rampant, jusqu'à ce qu'enfin il se trouvât sur la rive. Abrité alors par les roseaux, il pataugea dans la boue marécageuse, et arriva sans encombre aux canots. Tom revenait de la pêche, accompagné de quelques noirs ; dès les premiers mots que leur transmit l'interprète, ceux-ci volèrent au bivouac, où, sans la prompte intervention de Ned qui les suivait de près, la petite troupe eût bientôt été en proie à une terreur panique.

Le faiseur de pluie prit sans conteste le commandement de ces braves. Les noirs lui racontèrent qu'un de leurs détachements avait été, l'année précédente, massacré par une tribu hostile, et que sans doute, avertie de leur présence par ses espions, elle envoyait ses guerriers pour les assaillir pendant la nuit. C'était un peuple renommé entre tous pour l'impétuosité de l'attaque, et que pouvait-on faire contre des ennemis dix fois supérieurs en nombre ?

Les canots étant prêts, Ned fut d'avis qu'on marchât au rivage sans perdre une minute : il fallait à tout prix éviter la confusion d'une retraite au milieu des ténèbres. Les guerriers reçurent l'ordre d'avancer en troupe serrée vers les embarcations, pendant que le chef et son ami formeraient l'arrière-garde. En prévision du combat, ceux-ci retirèrent les balles de leurs fusils et les remplacèrent par du gros plomb qui aurait plus d'effet sur des ennemis approchant en masses compactes. Ned avait ses pistolets à sa ceinture.

« En avant ! » cria-t-il.

Et les cinquante chasseurs, les flèches fixées déjà sur leurs arcs, se dirigèrent en bon ordre vers la baie.

A peine avaient-ils quitté le rideau d'arbres qui protégeait leur camp, qu'ils furent aperçus par les noirs en embuscade à quelques centaines de

mètres seulement. Les ennemis poussèrent un hurlement effroyable et s'élancèrent du taillis pour couper la retraite aux chasseurs et s'emparer de leurs canots.

« Marchez toujours, et restez en groupe ! » cria Tom, traduisant les ordres de Ned.

Et la petite bande continua sa route presque au pas de course. Elle n'était plus qu'à cent mètres des embarcations déjà à flot dans la baie : le jeune chef conservait tout son sang-froid ; il calcula que ses guerriers auraient encore le temps de s'éloigner du rivage avant que les assaillants eussent touché le bord ; mais il fallait que le départ fût bien conduit et sans précipitation irréfléchie. Ned ordonna promptement que chacun des hommes eût à se diriger vers le canot par lequel il était venu : en un clin d'oeil les cinquante chasseurs furent partagés en cinq bandes ; ils sautèrent sur leurs barques, et avaient les rames en main juste au moment où Ned et Tom posaient les pieds dans l'eau. Une grêle de flèches tomba sur la baie, quelques-unes atteignirent les bordages des canots où elles restaient solidement fichées. Les deux amis s'élancèrent sur les deux dernières embarcations, et pendant que, poussés par vingt bras vigoureux, les avirons les enlevaient sur les eaux, ils firent feu de l'arrière sur la foule hurlante et vociférante des sauvages qui, lancés à toute vitesse, n'étaient plus qu'à cinquante pas de la rive. Trente plombs de gros calibre s'éparpillèrent sur eux comme grêle. Cinq ou six guerriers tombèrent morts ; d'autres furent grièvement blessés. Ce tonnerre inconnu les arrêta court, et avant qu'ils fussent revenus de leur surprise, le deuxième coup de chaque fusil ajoutait encore à l'épouvante et au désordre. Les canots volaient sur le lac ; deux ou trois balles tirées au hasard sur la mêlée achevèrent la défaite des ennemis ; ils s'enfuirent dans toutes les directions, laissant morts et mourants étendus sur la plage. Les rameurs s'arrêtèrent soudain, poussèrent un long cri de joie, et brandirent leurs avirons d'un air menaçant. Vivement surexcités, ils suppliaient le tout-puissant magicien de leur permettre de retourner en arrière pour anéantir complètement les vaincus.

Ned ne versait le sang que pour défendre sa vie ou sa liberté : il parvint à calmer cette valeur exubérante et invita les noirs à retourner paisiblement dans leurs cases où une joyeuse bienvenue attendait les chasseurs heureux. Ils ramèrent en silence pendant quelques heures ; la nuit était sombre ; il fallait longer le rivage avec précaution. Mais dès que la lune illumina la paisible surface du lac, l'allégresse commune déborda en chansons qui

duraient encore au lever du soleil. Reprenant un à un tous les accidents de l'expédition, le principal chanteur improvisait une sorte de récitatif coupé en strophes par un cœur sauvage entonné par l'ensemble des rameurs. Les hauts faits de l'illustre faiseur de pluie défrayaient l'épopée presque entière, mais Tom et Néron, et tous les autres acteurs eurent aussi leur petite place. Chaque scène revint à son tour : on répétait les cris de guerre, on imitait la détonation des armes à feu.

Malgré l'étrangeté de cette barbare harmonie, Ned se sentit emporté par l'énergie, l'enthousiasme contagieux de ces chœurs de sauvages, et à la pâle clarté de la lune, au bruit des rames qui frappaient le lac par intervalles égaux, il se joignit aux voix qui célébraient ses louanges. — Tom, non moins animé, improvisa en l'honneur de « massa Ned » une ode qui lui valut des applaudissements formidables.

Les rameurs avaient si bien travaillé pendant la nuit, que vers dix heures on arrivait en vue du port : une foule nombreuse s'assembla sur la plage ; à peine les canots touchaient-ils terre qu'on les Lirait en triomphe sur le sable, aux bruyantes acclamations des femmes. En un tour de main la cargaison fut débarquée ; on transporta les provisions à la ville où notre héros, avec son escorte obligée de tambours et de cornes, fut introduit en présence du roi. Assis sur ses peaux de léopard, le monarque accueillit Ned avec politesse, tandis que le principal chasseur de l'expédition commençait à en raconter longuement les étonnantes péripéties. Des cris de joie retentirent au récit des exploits de chasse du grand magicien, mais lorsque l'orateur eut énergiquement dépeint l'attaque et la défaite de la tribu ennemie, l'enthousiasme ne connut plus de bornes ; les acclamations se changèrent en hurlements frénétiques : la foule se ruait sur Ned pour l'embrasser à la mode du pays, en lui touchant la paume des mains avec le bout de la langue.

A dater de ce jour, l'homme blanc fut un personnage presque aussi respecté que le roi, dont il devint le guide et le principal conseiller. Notre ami profita de son influence pour améliorer la condition des noirs : imprévoyants comme tous leurs compatriotes, ceux-ci négligeaient les récoltes, comptant plutôt sur le succès précaire de leurs grandes chasses que sur un travail intelligent et assidu : les famines revenaient périodiquement.

Sur les avis pressants de son premier ministre, le roi exigea qu'on mît en culture une certaine portion de terrain dont le produit serait réservé pour parer à des disettes trop faciles à prévoir. Cette loi fut d'abord extrêmement

impopulaire, mais il fallut obéir, et peu de mois après un assez vaste espace était défriché et couvert de moissons. Ned parvint à opérer une foule de réformes non moins utiles, mais son grand désir était de graver l'idée d'un Etre suprême dans l'esprit de ces populations auxquelles le sentiment religieux est chose inconnue et qui n'ont pas la moindre notion de Dieu ou de la vie future.

Cette tâche, entreprise avec toute l'ardeur de la jeunesse, était bien autrement difficile qu'il ne l'avait cru. Ces noirs n'ont ni idoles, ni temples ; toutes leurs pensées se concentrent sur le temps présent, et ils ne peuvent absolument rien comprendre à une vie à venir. Les leçons de Ned étaient écoutées avec indifférence ou provoquaient des objections qui paralysaient complètement la dialectique du jeune apôtre.

« Si ton Dieu est bon, pourquoi mourons-nous ? Pourquoi les mères s'en vont-elles, laissant leurs petits enfants sans secours ? Tu dis qu'il écoute tes prières : demande-lui que nos vaches nous donnent plus de lait et que les sauterelles ne viennent pas dévorer nos récoltes ! »

Ned ne savait comment agir sur ces intelligences obtuses ; ces peuples sont trop égoïstement positifs pour rien entendre à la religion. — Ils ne sentent nullement le besoin d'un Dieu qui ne leur accorderait pas à l'instant tout ce qu'ils désirent. — Quand l'homme blanc parlait de la vie à venir, les uns levaient les épaules, les autres assuraient qu'ils seraient bien fâchés de recommencer leur existence.

« Vivre deux fois, c'est mourir deux fois ; rien ne dure toujours ; nous mourons et tout est fini, comme un feu entièrement consumé, » répondait un magicien que Ned essayait de convertir. Des choses invisibles et impalpables, ils n'admettaient que la sorcellerie, et encore la considéraient-ils plutôt comme une faculté particulière à certains individus qui pouvaient faire descendre la pluie, prédire les événements futurs, et composer des amulettes écartant tous les maux de celui qui les porte.

Chaque fois que Ned ouvrait l'Almanach nautique, les sorciers officiels regardaient attentivement les mystérieux caractères en se demandant quelle en était la signification. Un jour qu'il consultait son livre pour la déclinaison d'une étoile, il y lut par hasard qu'une éclipse de soleil allait prochainement être visible dans toute cette partie de l'Afrique, et l'idée lui vint aussitôt de profiter de l'occasion pour convaincre les noirs de l'existence de Dieu. — Le roi et tout son cortège de magiciens et de guerriers étaient assis sur la place à l'ombre d'un immense sycomore ;

comme d'habitude, on suivait avec la plus grande curiosité les mouvements du « faiseur de pluie » qui prenait avec son sextant l'altitude méridienne ; notre héros notait ses observations, quand le roi lui demanda pourquoi il regardait si souvent le soleil et les étoiles.

Ned connaissait alors assez la langue du pays pour converser sans trop de peine, mais dans les circonstances importantes il avait encore recours aux talents de son interprète : Tom traduisit fidèlement la réponse de son ami.

« Le soleil et les étoiles sont les plus beaux ouvrages du grand Esprit : chacun d'eux est un monde et beaucoup sont même plus grands que notre terre ; quelques-unes de ces étoiles tournent autour des soleils ; notre terre tourne aussi autour de l'astre que vous voyez briller dans le ciel et qui est la principale source de toute vie terrestre.

— Tu nous dis des mensonges, » répliqua le roi sans plus de façon.

A ce brusque démenti, Ned vit bien qu'il était inutile de pousser plus loin ses définitions du système planétaire, et il se contenta de demander au roi ses propres idées sur le soleil. Le monarque se consulta avec ses sorciers, et après une discussion fort animée :

« Il dit, massa Ned, le soleil pas le même tous les jours du tout ; au matin, soleil neuf sortir de terre comme une citrouille, marcher dans le ciel toute la journée, et le soir, li mouri et tomber dans la terre.

— Et la lune ? »

Ici les magiciens argumentèrent de plus belle. Quand le silence fut un peu rétabli :

« Le roi dit, massa Ned, jeune lune monter au ciel toute maigre, le ventre tout serré ; elle manger beaucoup d'étoiles toutes les nuits ; elle devenir toute ronde ; mais elle en manger trop, et puis elle crever ; voilà !

— Tom, reprit Ned d'une voix solennelle, annonce à ce peuple stupide que dans six jours un signe du ciel leur apprendra que je leur ai dit la vérité ; le grand Esprit qui a fait toutes choses obscurcira le soleil, et la lune passera sur sa face.

— Massa Ned ! Vous pas dire eux ce conte ! Nég' croire tout ce que massa dire, mais si massa dire un mensonge, bateau renversé pour toujours, et voilà ! »

Ned sourit du conseil de son honnête et ignorant camarade ; il eut quelque peine à lui expliquer la nature des éclipses, et ne put le convaincre de la réalité du phénomène qu'en lui montrant sur l'Almanach le passage qui s'y rapportait. Tom n'était encore qu'à moitié rassuré sur l'exactitude de

la prédiction : il se décida enfin à transmettre à l'assistance les paroles de l'homme blanc.

La foule entière fit entendre un long murmure d'incrédulité ; le roi, après avoir causé avec ses magiciens qui hochaient la tête d'un air moqueur, se tourna tout en colère vers Ned, et parla un moment avec une grande animation.

« Massa Ned ! reprenait Tom, pourquoi vous dire cela ? Le roi très-fâché ; écoutez ce que li dire : Homme blanc oser jeter sable dans l'œil du roi. Dire li grand mensonge qui faire paraître li très-sot devant les nég'. Et les sorciers dire : Si li faire soleil noir, bien ! si li pas faire soleil noir, li tué tout de site, et voilà ! »

Les cris augmentaient toujours. Sans daigner jeter les yeux sur son ministre, le roi se retira avec ses magiciens : ceux-ci étaient jaloux depuis longtemps de la suprématie du grand sorcier et ne manquèrent pas de saisir l'occasion de lui nuire ; plusieurs conseillaient même de le faire mettre à mort à l'instant pour avoir essayé de tromper grossièrement le souverain ; mais, après mûres réflexions, notre autocrate, redoutant que quelque fléau ne vînt fondre sur le pays si l'étranger était injustement puni, décida qu'il valait mieux attendre l'époque fixée. Pour le moment, on se contenta de lui faire assez mauvaise mine.

Le matin du jour solennel on annonça au roi que la plus jolie de ses vaches venait d'avoir deux veaux. Il se leva fort étonné et frappa son tambour pour rassembler autour de lui ses magiciens et ses conseillers ; à peine leur communiquait-il la grande nouvelle, qu'un messenger accourut lui apprendre que son épouse favorite avait donné le jour à deux jumeaux. Il fallut convoquer la population entière pour lui faire part de cette coïncidence merveilleuse : toute la ville se porta autour des peaux de léopard.

Le roi harangua lui-même la foule et déclara que ces événements heureux étaient sans nul doute le résultat de la magie : l'homme blanc avait annoncé que le jour même la lune passerait devant le soleil, chose impossible, comme chacun savait. Si cependant l'étranger se trouvait avoir raison ! Il serait certes le plus grand sorcier que la terre eût produit ! Mais l'auguste personnage ne s'arrêtait pas longtemps à cette supposition : la naissance des quatre jumeaux lui paraissait être un présage certain de la mort du faiseur de pluie.

L'auditoire approuva bruyamment et on envoya chercher Ned et Tom, auxquels le maître tint à peu près le même discours.

« Mauvaise affaire, massa Ned ! mauvaise affaire ! Si le soleil li pas noir, ces nég' tuer massa Ned !

— N'aie pas peur, Tom ; l'éclipse doit avoir lieu entre midi et une heure. Répète sans crainte au roi ce que je vais te dire. Explique-lui, continua-t-il en enfonçant une lance perpendiculairement dans le sol, que le soleil s'obscurcira avant que l'ombre de la pique atteigne cette ligne (il la marquait dans la poussière avec le pied) ; si je me trompe, qu'il me fasse passer cette arme au travers du corps. »

Fort à contre-cœur Tom traduisit cette phrase de mauvais augure, qui fut écoutée dans le plus profond silence.

Pour faire patienter la foule, Ned demanda alors que vingt bœufs fussent abattus et distribués, afin de fixer dans l'esprit des assistants le souvenir de cette mémorable journée. A la grande joie de son peuple, le roi daigna se rendre au désir du faiseur de pluie. On alluma des feux énormes, et de longues bandes de chair furent jetées au milieu de la flamme et dévorées à moitié cuites parles milliers de nègres présents.

Midi arrivait que le festin durait encore : Ned se leva précipitamment, écarta la foule du lieu où il avait planté la lance, et, prenant un tison éteint, agrandit la ligne marquée sur le sol. Le roi et ses sorciers ne perdaient pas un de ses mouvements, mais personne ne les suivait avec plus d'anxiété que notre pauvre Tom.

La pique ne pouvait projeter son ombre tant que les rayons du soleil tombaient verticalement, mais une bande grise parut bientôt et s'allongea peu à peu dans la direction de l'est. Plusieurs noirs se levèrent fort surexcités, pour en observer les progrès, tandis que d'autres s'évertuaient à regarder le soleil qui leur versait à torrents la lumière et la chaleur.

Les minutes s'écoulaient : l'ombre se rapprochait toujours davantage de la limite fatale. Le cœur de Tom battait avec violence : il fixait sur son ami des yeux désespérés. La foule murmurait à haute voix ; les sorciers conversaient avec le maître ou toisaient l'étranger en hochant la tête d'un air dédaigneux. La figure du roi exprimait le mécontentement et la colère : il fit signe à un nègre à carrure énorme que Ned savait être le chef des exécuteurs. Cet homme sortit des rangs : il portait roulée autour de sa taille la corde avec laquelle il avait coutume de lier ses victimes et grimaça un sourire à l'adresse de l'homme blanc qu'il regardait déjà comme sa proie.

Ned lui-même se demandait s'il n'aurait pas fait quelque erreur de calcul : la bande grisâtre allait toucher la ligne. Tout à coup elle disparut entièrement, perdue dans la grande ombre qui s'étendait sur le sol comme si un nuage eût soudain voilé le soleil. Ned bondit sur ses pieds, et, levant les bras vers le ciel, invoqua le Tout-Puissant d'une voix haute et claire qui fit sur le roi une vive impression : la lumière diminuait toujours ; l'ombre noire cachait déjà une portion du soleil, on voyait distinctement une sphère obscure glisser avec lenteur sur son disque. C'était comme le crépuscule du soir faisant peu à peu place aux ténèbres, puis il ne resta plus qu'un étroit croissant lumineux.

Le roi et tout son peuple se couvrirent le visage de leurs mains et se jetèrent par terre avec des cris d'effroi ; Ned et Tom étaient seuls debout au milieu des sauvages prosternés.

« Crie-leur, Tom, de ta voix la plus haute : Cela est l'œuvre du grand Esprit qu'adore l'homme blanc ! »

Tom répéta énergiquement ces paroles à la foule terrifiée.

« Crie-leur encore : Levez-vous et le soleil vous rendra sa lumière ! »

Le roi et quelques-uns de ses sujets obéirent tremblants ; tous les autres restèrent le front dans la poussière ; Ned leur montra le soleil qui peu à peu reprenait son éclat.

Se tournant alors vers l'exécuteur, le maître donna un ordre et, avant que le jeune blanc eût pu intervenir, les sorciers qui avaient réclamé sa mort étaient étranglés sans merci ; leurs corps furent jetés hors de la ville, en pâture aux hyènes qui rôdaient toute la nuit autour des portes.

Le pouvoir de notre héros était désormais solidement établi. Le roi lui-même devint un personnage des plus secondaires en comparaison de son illustre magicien ; mais de ce moment Ned ne connut plus de repos. A toute heure du jour on l'assiégeait de demandes de talismans et de charmes : on comptait sur lui pour guérir tous les maux imaginables, mais avec toute son influence il ne put parvenir à inculquer d'idées religieuses dans ces sauvages esprits. Pendant quelques mois les plus traitables d'entre eux voulurent bien croire que c'était le Dieu de Ned qui avait obscurci le soleil, mais cette foi précaire ne survécut jamais à la mort d'une chèvre ou d'un bœuf.

CHAPITRE XV.

Retour de James Stevens.

La vigoureuse défense du lougre et les aventures de l'intrépide Léontine avaient produit en Angleterre une vive sensation, quoique l'Europe se trouvât alors à une époque où il ne se passait pas de semaine sans que des actions d'éclat ne vinssent s'imposer à l'admiration du monde. Dès son arrivée à Falmouth, la fille du geôlier s'était vu traiter bien moins en prisonnière qu'en héroïne, et sa bravoure et son amour fraternel ne tardèrent pas à recevoir la récompense qu'elle désirait si ardemment. Ce fut un heureux jour pour la vaillante Léontine lorsque, munie de l'ordre d'élargissement, elle put se jeter dans les bras de son frère et lui apprendre sa délivrance inespérée. La femme du maire l'avait accueillie avec bonté et la combla de soins et d'attentions jusqu'au moment où elle fut échangée, ainsi que Victor et quelques autres, contre des marinières anglaises, pris sur les navires marchands par les corsaires ennemis.

Mais, tandis que le succès couronnait ainsi la hasardeuse entreprise de la jeune fille, un voile de deuil s'étendait sur l'Anse aux Sables. Les quelques matelots échappés au désastre de la Jeune-Marie étaient retournés au village, et les gémissements des femmes pleurant leurs maris et leurs fils avaient déjà frappé les oreilles de Mme Grey avant que Joe Smart, accouru près d'elle, lui eût, avec tous les ménagements possibles, appris la triste vérité : Paul Grey, disait-on, était tombé au milieu de la mêlée et sa mort ne faisait pour personne l'objet du moindre doute.

Ce coup terrible abattit Marie ; il lui sembla que son cœur venait de se flétrir en elle ; tous les longs espoirs dont elle s'était bercée pendant ces deux mois et demi furent anéantis pour toujours. L'œil sec, la tête en feu, elle s'asseyait des journées entières sur le parapet de la terrasse, contemplant la mer solitaire comme si la voile bien connue allait reparaitre et lui amener le cher absent. Puis la pauvre femme retournait chez elle, ouvrait ses tiroirs, et regardait les habits de Paul : toutes les choses qui venaient de lui, tout ce qu'il avait touché lui était sacré désormais. Un soir, Marie prit dans ses mains le dernier petit ouvrage qu'elle faisait pour Grey

le jour même de son départ ; elle le laissa tomber, et, se jetant à deux genoux, elle cacha sa figure dans le lit, en sanglotant amèrement.

« Je suis veuve ! criait-elle, et mon pauvre Ned est mort, lui aussi. O Dieu ! donne-moi la force de supporter mon malheur ! »

Dans ces heures d'affliction profonde, elle n'était point seule toutefois : Édith l'aimait tendrement et ses douces caresses calmèrent un peu la douleur de Marie. Mme Jones lui témoignait une grande bienveillance et parvint à lui persuader de quitter une maison qui rappelait à la pauvre veuve de trop cruels souvenirs.

La vie a ses exigences, et, au bout de quelques semaines, Marie dut oublier un instant son chagrin pour s'occuper des affaires de Paul. Afin de payer les créanciers, elle avait, nous l'avons dit, emprunté à Joe Smart des sommes assez considérables ; pour liquider sa position, elle ne trouva d'autre moyen que de vendre presque tout ce qui provenait de la succession de son mari. Il lui en coûta beaucoup de se séparer du lougre qu'avait tant aimé Paul, mais le navire était sorti de la lutte avec de si graves avaries qu'une réparation complète eût absorbé beaucoup d'argent. On le vendit à Falmouth pour quatre mille francs.

Restaient la maisonnette, les meubles, les filets : il fallut bien les abandonner aussi. Toute la population du voisinage se rassembla sur la terrasse le jour fixé pour les enchères, mais il n'y eut qu'un seul acheteur. Joe couvrit toutes les offres et devint ainsi le propriétaire de la jolie demeure de la falaise : pour rien au monde, il n'eût consenti à être autrement remboursé de ses avances.

Grâce à la diligence du brave capitaine, toutes ses affaires furent bientôt arrangées, et Marie se trouva posséder sept ou huit mille francs, c'est-à-dire moins de quatre cents francs de revenu ; mais cette petite somme suffisait à ses besoins, car elle avait accepté l'hospitalité des dames Jones et vivait avec elles à l'ancien presbytère.

Les années s'écoulaient : la veuve du pasteur avait depuis longtemps mis de côté ses robes noires ; elle remarquait même que Smart, prenant pour prétexte quelque affaire litigieuse survenue dans sa gérance de la fortune d'Édith, faisait à Stoke de plus fréquentes apparitions. Marie ne quittait point le deuil ; son cœur n'était pas de ceux qui savent oublier, et le soin des pauvres ou de longues heures passées à l'école du village pouvaient seuls l'arracher un peu à l'amer souvenir du bonheur d'autrefois.

Mme Jones s'était trompée sur un point : le nom de la personne que le capitaine venait visiter. Marie Grey avait pour ce fidèle ami une sincère affection et une vive reconnaissance, mais l'idée d'un second mariage était fort loin de son esprit, et lorsque Smart lui eut confié son espoir, elle le supplia de ne jamais aborder ce sujet. En vain chercha-t-il à la faire revenir sur cette détermination, la mémoire de Paul Grey et celle de l'enfant qu'elle croyait avoir été enlevé par la mer vivaient seules dans son cœur, et, tout en paraissant sereine et presque heureuse, elle ne désirait qu'une chose : voir arriver l'heure où elle rejoindrait pour toujours ceux qu'elle avait tant aimés, Cette fidélité augmentait encore l'admiration de Joe, et, en dépit du refus de Marie, il ne pouvait se défendre de compter sur l'avenir.

Cinq ans se passèrent ainsi ; Mme Grey avait atteint la quarantaine, mais elle était belle encore et la douleur n'avait point laissé de traces sur son visage. Un dimanche d'été, elle se rendit à l'église, accompagnée d'une charmante jeune fille qui s'appuyait sur son bras et la garantissait avec son ombrelle du brillant soleil du matin. Édith Jones avait vingt ans depuis quelques mois ; son teint splendide, ses grands yeux bleus, la grâce de sa physionomie l'auraient fait distinguer entre toutes, et la régularité de ses traits achevait de donner à sa figure un caractère de beauté accomplie.

Elle s'assit entre sa mère et Marie Grey. Vers le milieu du service, un pas lourd résonna sur les dalles et un inconnu se dirigea vers le banc de la famille Stevens. Le vieux maître de la Héronnière était mort depuis quelques années et personne ne recevait des nouvelles de son fils. La lutte entre la Sibylle et le Terrible avait eu son jour de renom, mais, une fois dûment inscrit dans les fastes de la marine anglaise, ce glorieux fait d'armes retomba dans l'oubli ; on supposa que le Terrible s'était perdu corps et biens.

La Malle des Indes n'existait point à cette époque : on remettait la correspondance au premier navire qui faisait voile pour l'Angleterre, et la prise de la Sibylle étant repartie presque aussitôt après son arrivée à Calcutta, aucun de ceux qui la montaient n'avait voulu écrire des lettres qui, pensaient-ils, ne parviendraient en Europe que longtemps après la frégate.

Édith n'avait jamais oublié l'ami de son enfance, et quoique le temps eût adouci le chagrin que lui causa la mystérieuse disparition de Ned, elle remplit fidèlement ses promesses ; tous les dimanches au soir, elle portait sa guirlande à la tombe de la dame inconnue ; elle s'asseyait près de la pierre et songeait aux scènes d'autrefois. Pendant la nuit, elle revoyait dans ses

rêves toutes les circonstances de sa première jeunesse : son père la pressait dans ses bras ; Ned causait avec elle sous le vieux mûrier ; Néron aboyait en bondissant sur la route ; puis tout se perdait dans un brouillard que traversait encore l'odieuse figure de Mère Lie. Les événements avaient imprimé leur trace profonde dans son esprit et donné une teinte de mélancolie à son caractère. Belle sans en rien savoir, elle trouvait son bonheur à remplir les petites obligations de la vie de tous les jours ; les pauvres l'adoraient, et, après la joie de les soulager, elle n'avait pas de plus agréable distraction que de soigner ses fleurs, dessiner ou chanter. — Édith était une musicienne consommée, et la plupart des villageois déclaraient qu'au service du dimanche la voix du chantre de la paroisse ne faisait guère d'effet à côté de celle de miss Jones.

Le banc des Stevens était vide depuis si longtemps, et les habitants de Stoke voyaient si peu d'étrangers, que tous les yeux se tournèrent vers celui qui venait de prendre la place du vieux gentilhomme. C'était un homme de haute taille, à la peau très-hâlée et couverte de taches de rousseur. Ses grands favoris jaunâtres lui donnaient au premier abord l'air d'un homme dans l'âge mûr ; mais, en l'examinant de plus près, on pouvait lui supposer vingt-deux à vingt-trois ans. Il semblait à Édith que cette figure ne lui était pas inconnue, puis toute son attention se reporta sur le service, et jusqu'à ce que le pasteur eût congédié l'assemblée, elle ne s'occupa plus de cet incident.

Pendant que la congrégation s'écoulait dans les bas-côtés de l'église, la jeune fille s'aperçut que les regards de l'étranger étaient fixés sur elle ; aussitôt que les trois dames eurent traversé le cimetière, il s'approcha d'Édith, et lui tendant sa rude main avec une certaine familiarité :

« Miss Jones, lui dit-il, vous m'avez donc oublié ? »

La jeune fille s'arrêta, et ses yeux se levèrent sur son interlocuteur :

« Monsieur, répondit-elle, je vous prie d'excuser mon manque de mémoire ; je crois vous avoir vu, en effet, mais je ne saurais dire en quelle circonstance. »

Une expression des plus désagréables passa comme un nuage sur la figure de l'étranger ; Édith reconnut immédiatement James Stevens.

Il lui était impossible de refuser plus longtemps sa main ; James la pressa avec chaleur, et s'adressant à la mère : « Je suis votre ancien écolier, madame Jones ! »

Celle-ci le considérait toute surprise.

« Mais quoi ! c'est donc vous ? s'écria-t-elle enfin. Ce n'est que d'hier que vous êtes parti, sept ans à peine, un tout petit gamin, et vous avez l'air maintenant d'un homme de ving-cinq ans ? Et votre pauvre père est mort, et il n'y a plus personne dans votre beau château. Ce que c'est que de nous ! Et mon pauvre mari, lui aussi ! Mais vous devez savoir tout cela. Et non, pourtant ! vous n'étiez pas en Angleterre. Et depuis quand avez-vous débarqué ? Allons, venez faire collation avec nous ; vous nous raconterez vos aventures, » continuait la prolixie Mme Jones, en accablant le nouveau venu de questions auxquelles elle ne lui laissait pas le temps de répondre.

Si on eût pu lire les pensées de la respectable veuve, à mesure qu'elles lui traversaient rapidement l'esprit, on aurait bien fâché la bonne dame ; car elle-même, pour sûr, n'analysait pas de trop près tous ses petits calculs : « La Héronnière était un bien joli château, et Édith tiendrait si bien sa place dans le grand salon d'apparat ! » Puis, l'instant d'après, elle se rappela la mauvaise réputation de l'écolier : « Bah ! songea-t-elle avec la rapidité de l'éclair, il doit avoir tout à fait changé. »

James accepta l'invitation de Mme Jones, et, lui offrant le bras, il écouta sans broncher toute sa kyrielle de bavardages. Pendant le goûter, il fut plein d'attentions pour elle, l'éblouit par le récit de ses voyages, et raconta longuement le combat naval entre la Sibylle et le Terrible, en laissant entendre que son intrépidité avait été pour beaucoup dans le gain de la victoire ; de là il passa au naufrage de la prise, et à la perte de tout l'équipage, à l'exception de ceux qui montaient le cotre, sur lequel, il le déclara, il s'était rendu le dernier. La bonne veuve fondit en larmes. Il décrivit ensuite leur pénible traversée, l'arrivée du petit navire à Madagascar où les marins furent réduits en esclavage par les indigènes, jusqu'à ce qu'après des années de souffrances, il put s'échapper à l'ord d'un bâtiment de commerce qui le conduisit à Zanzibar, d'où il regagna enfin l'Angleterre ; James n'avait revu son pays que la veille au soir.

Éditli écoutait, vivement intéressée. Comme elle l'eût été davantage si le récit de Stevens se fût trouvé plus conforme aux faits ! Il ne souffla pas mot de son ancien camarade d'école.

« Quelle transformation merveilleuse ! dit Mme Jones, dès que le jeune homme, assez tard dans l'après-midi ; eut quitté le salon pour retourner à la Héronnière. Je n'aurais jamais cru que ce méchant gamin pût devenir un officier aussi distingué. Il est charmant ! et puis il a vu tant de choses ! Franc comme l'or, avec cela ; il n'y a qu'à l'entendre pour être sûr que tout

ce qu'il raconte est vrai. Votre pauvre père, Édith, disait quelquefois dans ses sermons : « Quand le méchant délaissera sa voie, il sauvera son âme, » et il avait raison. Après ça, c'est peut-être un verset de la Bible, mais je suppose que cela se rapporte aussi bien aux enfants qu'aux grandes personnes. James Stevens, ma chère, est un exemple merveilleux des voies de la Providence. Réfléchis-y, je t'en prie. Comme il est changé ! Qu'il est aimable ! et puis, il paraît avoir si bon caractère ! Et pourtant il a battu les Hollandais et couru toutes les mers du monde. Avec cela, il n'est pas fier. Il t'a reconnue tout de suite, Édith, et moi aussi ; il est vrai qu'à mon âge cinq ou six ans de moins ne font guère de différence ; le capitaine Smart le disait l'autre jour : une femme anglaise est à quarante ans dans toute la plénitude de sa beauté. Et certes ce n'est pas un homme qui parle à tort et à travers. Si seulement il n'avait pas un bras de moins. Et la Héronnière qui lui appartient maintenant, à Stevens, veux-je dire ; Jean Stevens, comme on l'appelait en classe. James¹ est un joli nom, un des apôtres se nommait ainsi : savoir si les autres l'appelaient Jem. Je hais les abréviations, mais celle-ci ne me semble pas trop laide ; Jem est moins commun que Ned, par exemple !

— Oh ! maman, que dites-vous là, Édouard est le plus joli des noms, et Ned n'est point trop mal, je vous assure. »

Marie intervint dans la discussion ; inutile de dire qu'elle se rangea du côté de la jeune fille.

Édith aimait à monter à cheval ; elle avait pris l'habitude de courir tous les jours au petit galop sur le gazon élastique du plateau que termine la falaise : à partir du retour de Stevens, elle ne manquait guère de le trouver sur son passage. Ses visites au presbytère étaient devenues plus fréquentes, et par ses continuelles flatteries il avait réussi à capter la confiance de la trop facile Mme Jones. Celle-ci prenait chaudement le parti du jeune officier. Un si riche propriétaire ne pouvait être qu'un homme des plus distingués !

Un soir d'automne, comme la mère et la fille se promenaient près de leur maison, elles croisèrent le garde-chasse du château qui leur portait une lesse de faisans :

« Comme c'est bien de la part de M. Stevens de penser ainsi à nous ! dit-elle. Réellement, ma chère Édith, James a tout à fait changé à son avantage ! Il ne manque pas l'église une seule fois, et tu sais combien ton pauvre père aimait les jeunes gens pieux ! »

Édith ne répondit pas.

« Je pense, ma fille, c'est-à-dire, non, je ne pense pas, je suis profondément convaincue que ce bon et aimable jeune homme, en dépit de son château et de ses terres, est tout à fait malheureux. »

— Malheureux ! répliqua Édith, et pourquoi ? Les richesses de ce monde ne lui manquent point et il est assez jeune pour n'avoir guère de soucis.

— Comprends-moi donc, Édith ! il est malheureux par ta faute, tu ne te montres pas assez gracieuse pour lui. Il est timide, tout comme ton pauvre père qui n'osait jamais me demander en mariage ! Un si bon jeune homme ! Une si belle propriété, et juste près de notre maison ! »

Édith réfléchissait beaucoup plus qu'on ne le fait d'ordinaire à son âge et elle n'avait pas oublié la déplorable réputation de Stevens pendant sa jeunesse. « L'enfant est le père de l'homme » disait M. Jones, et pour sa part, elle était sérieusement convaincue de la vérité de cet adage. Elle ne niait point que les manières de James ne se fussent sensiblement modifiées, mais, en dépit de ces apparences elle ne comptait guère sur une transformation réelle. La jeune fille ne se sentait point pour lui d'aversion positive, mais elle connaissait le caractère de sa mère et ne jugeait point des choses avec le même enthousiasme.

« Il est possible, répondit-elle enfin, que M. Stevens se soit amélioré, mais il me semble que je n'oublierai jamais sa conduite d'autrefois et sa haine injuste envers le pauvre Ned Grey. Le cœur reste le même, bien que certains jeunes gens soient assez rusés ou assez habiles pour déguiser leurs véritables sentiments.

— Édith, ma chère ! tes paroles sont souverainement ridicules. Qu'entends-tu, je te prie, aux cœurs des jeunes gens ? Rappelle-toi l'histoire de saint Paul. Je suis sûre qu'il doit avoir été dans son enfance un assez mauvais garnement. Et pourquoi ne veux-tu pas croire que Stevens ait pu se convertir comme lui ? surtout maintenant qu'il a hérité de tous ces beaux domaines ! »

Le silence de la jeune fille prouva assez à Mme Jones que ces arguments étaient loin de la convaincre. Aussi elle quitta ce sujet, se promettant bien de le reprendre à loisir.

Quelques jours après, comme elle se trouvait seule avec le jeune propriétaire, celui-ci saisit cette occasion pour lui confier ses sentiments à l'égard d'Édith, sentiments qui, disait-il, dataient déjà de bien des années. Il exprima un profond regret de la peine qu'il avait causée à M. Jones, et

montra un tel repentir que la pauvre femme eut le cœur entièrement gagné et lui raconta combien sa fille lui en voulait encore de la haine qu'il avait montrée pour Ned Grey. « Tant que ce grief sera encore dans son cœur, continua-t-elle, vous n'avez rien à espérer, je le vois bien ! »

A ces paroles, James Stevens devint encore plus blême que de coutume, pâleur que la compatissante Mme Jones attribua à la violence de son affection ; elle courut au buffet et, s'emparant d'un flacon de vieux cognac, lui en versa un petit verre pour réconforter ses esprits.

Édith entra en ce moment. James releva la tête comme s'il venait de prendre quelque résolution. S'avançant vers la jeune fille, il saisit ses deux mains dans les siennes et lui dit d'une voix creuse :

« Regardez-moi, Édith, et pardonnez-moi la peine que je vais vous causer : je sais que vous conservez le souvenir de Ned Grey !

— Hé bien ! murmura-t-elle, toute pâle et retirant ses mains de celles de Stevens. Parlez ! Vous avez toujours été son ennemi !

— Son ennemi ! répéta Stevens, hagard comme un homme qui viendrait de commettre un meurtre. Vous vous trompez Édith. Il y a près de six ans que je m'embarquai sur la Sibylle. Nous venions de quitter Plymouth lorsque nous nous arrê tâmes au large de cette côte pour expédier nos dernières lettres : l'embarcation ramena deux jeunes gens que l'équipage avait « pressés » pour le service du roi : un chien noir les accompagnait.... »

Édith, pétrifiée de surprise, regardait James presque sans le comprendre.

« Continuez, dit-elle enfin.

— Ned ne put trouver aucun moyen de faire savoir de ses nouvelles. Arrivés dans les mers des Indes, nous eûmes avec le Terrible l'engagement que je vous ai raconté. Ned se distingua dans l'action et on l'envoya en Angleterre à bord de la prise de la Sybille. Vous savez le malheureux sort de cette frégate. Jusqu'à ce jour je n'avais pas osé vous apprendre la mort du protégé de votre père. Au moment du naufrage, je les vis, lui et le nègre, nageant au milieu des brisants, et je leur tendis un aviron du cotre ; mais à ce moment une lame épouvantable déferla sur eux : au risque de donner contre les écueils, nous attendîmes encore quelque temps, dans l'espoir qu'ils reparaîtraient à la surface des eaux : hélas ! miss Édith, tout était bien fini ! »

Les genoux de la jeune fille faiblirent ; elle tomba sans connaissance sur le plancher. Les cris de sa mère attirèrent Mme Grey, qui lui prodigua ses soins et la rappela à elle.

Lorsque Édith eut repris ses sens, elle se jeta au cou de Marie, et, d'une voix entrecoupée de sanglots, lui apprit ce qu'elle venait d'entendre.

CHAPITRE XVI.

Paul Grey au presbytère.

Après quelques semaines accordées à la douleur de sa fille, Mme Jones, qui du reste pleura les premiers jours, commença à trouver qu'il était temps de remettre sur le tapis les intérêts de James Stevens.

« Mais c'est très-beau ce qu'il a fait là ! disait-elle. Quel généreux dévouement. Tu l'as entendu comme moi ! courir le risque de donner contre les écueils pour sauver la vie de ce pauvre Ned ! Il s'était réconcilié avec lui, pour sûr ; mais s'il ne l'avait pas encore fait, ce trait de courage est encore plus beau. Ces marins ont si bon cœur ! Si je me remarie jamais, je crois que je prendrai un officier de marine ! Ici la bonne veuve accorda sans doute une pensée à Joe Smart. Vois, ma chère, comme James est plein de délicatesse ! Pour ne pas nous faire de la peine, il avait passé sous silence le sort de ce pauvre garçon ! Puis il est si discret ! Ton père disait que la modestie sied fort bien aux jeunes gens. Ah ! c'est peut-être un exemple de la grammaire latine. N'importe ! mais je confesse qu'à ta place je ne serais pas si cruelle. Et le château ? Je vois d'ici les beaux chênes du parc ; j'irais souvent t'y visiter, chère fille ! » continuait Mme Jones attendrie à l'idée du bonheur qui se préparait pour son enfant.

Avec son hypocrisie habituelle, James Stevens avait maintenant l'air de partager tous les regrets qu'inspirait à Edith la mort de son compagnon d'enfance. Il lui décrivit avec feu son courage au milieu du combat, et lui raconta même comment Ned lui avait sauvé la vie quand il tomba à la mer pendant la traversée.

Touchée par cette sympathie tardive, la jeune fille commença à croire qu'elle s'était trompée dans son jugement sur Stevens, et nous n'avons pas besoin de dire que sa mère ne laissa échapper aucune occasion d'encourager cette amitié naissante.

Les mois s'écoulaient peu à peu ; Joe Smart, toujours fidèle à sa première affection, voulait encore faire une nouvelle tentative auprès de Marie Grey.

« Je ne me déciderai, répondit celle-ci, fatiguée de cette insistance, que lorsque vous aurez trouvé une personne qui fasse serment d'avoir vu, de ses

yeux, ensevelir mon pauvre mari. »

Le capitaine était fort embarrassé ; où chercher, en effet, le témoin que Marie exigeait ? Tout à coup il songea à la fille du geôlier ; elle savait peut-être le nom du corsaire français qui avait combattu le lougre : et, sans doute, les autorités de Falmouth lui donneraient quelque indication qui lui permettrait de retrouver Léontine pour la supplier de l'aider dans son entreprise.

La veille de Noël, Joe Smart partit pour la ville ; la neige tombait en épaisses ondées ; la tourmente la roulait en tourbillons sur les collines et faisait bruire le peu de feuilles sèches oubliées par l'automne sur les rameaux des chênes. Le froid était piquant, et, monté sur son robuste cheval, le brave capitaine pouvait à peine tenir la bride malgré ses gants de laine fourrée ; boutonné jusqu'au menton, il avait levé jusqu'aux oreilles le collet de son grand manteau sur lequel descendait un bonnet de peau huilée ; tout cela encore enveloppé de l'écharpe de laine rouge que, par cette glaciale journée, Marie n'avait pas eu la cruauté de lui refuser. Il trotta ainsi sur la route blanchie ; le vent lui fouettait la figure ; la neige gelait en tombant, et le pauvre cheval, la crinière et les cils couverts de petits glaçons, penchait la tête de côté pour éviter les aiguilles perçantes de la bise. A trois heures de l'après-midi, Smart passait sur le chemin qui domine l'Anse aux Sables, et, plongeant ses regards au fond du précipice, se rappelait l'époque où le joli lougre était à l'ancre dans la baie, et la maisonnette de la falaise occupée par une famille heureuse.

« Pauvre Paul ! se dit-il, un si brave marin ! Que Dieu veuille avoir son âme, et donner encore à la pauvre veuve quelques jours de bonheur ! »

Occupé par ces pensées, il continua son chemin sur la route solitaire ; une heure après, il croisait un cavalier aussi soigneusement enveloppé que lui-même. Courbant la tête sous la rafale, l'étranger glissait comme un fantôme, les pieds de sa monture ne faisant aucun bruit sur la neige déjà haute de plusieurs pouces ; les traces du passage de Joe disparaissaient rapidement sous les blanches ondées, mais, sans un instant d'hésitation, le voyageur éperonna son vigoureux cheval noir, et, en dépit des trous et des amas de neige, galopa jusqu'à ce qu'il fût arrivé au sentier escarpé qui descend à l'Anse aux Sables. Il mit pied à terre, passa les rênes à son bras, et conduisit sa bête avec précaution jusqu'au village, puis il frappa à la porte d'une des huttes-bateaux dont nous avons parlé.

« Qui est là ? cria une voix aiguë.

— Ouvrez, je vous prie ! il fait très-froid, mais je ne vous retiendrai pas deux minutes. »

L'étranger attacha la bride du cheval à un croc chargé de filets, et entra dans la cabane sur le seuil de laquelle se tenait une femme de quarante-cinq ans environ, en tourée de plusieurs marmots dont le plus jeune pouvait avoir six ans.

« Connaissez-vous ici quelqu'un du nom de Paul Grey ?

— Paul Grey ! Hélas, monsieur, il y a bien longtemps qu'il est parti ! Mon pauvre homme et lui sont tombés sur un corsaire français. Je nourrissais encore ce garçon que vous voyez, lorsqu'on vint nous annoncer que son père était mort. La Jeune-Marie ramena quelques blessés à Falmouth, mais les os de mon pauvre mari roulent à travers la mer, Dieu seul sait où !

— C'était un brave ! dit l'étranger avec émotion. Mais la femme de Paul Grey est-elle encore en vie ? demanda-t-il d'une voix creuse et incertaine.

— Oui, monsieur ; elle se porte bien, mais est toujours fort triste. Elle vient souvent nous voir, et parle de Paul comme s'il n'était pas mort ; puis elle monte à la terrasse et regarde la mer, pauvre femme ! comme si la Jeune-Marie allait revenir !

— Et le lougre ?

— Le lougre ?... Ah ! la Jeune-Marie, n'est-ce pas ? Mais vous ne savez donc rien ? Les canons du corsaire l'avaient presque mis en morceaux ; on l'a vendu à Falmouth pour payer les dettes de Paul, et le capitaine du poste a acheté la maison et le mobilier.

— Et où est Mme Grey ?

— Elle demeure à Stoke avec Mme Jones et Miss Edith ; ce sont de bonnes dames et qui n'oublient pas les pauvres. Sans elles, que seraient devenus mes enfants pendant ce terrible hiver ! Il y a aussi le manchot qui vient nous voir quelquefois ; ce sera un excellent mari pour Mme Grey, si elle veut l'épouser, mais on dit qu'elle ne s'y décidera pas avant d'avoir vu elle-même la tombe de Paul. C'est une brave femme, ferme comme une barre d'acier.

— On pense donc qu'elle se mariera avec ce manchot, comme vous dites ?

— On voit arriver tous les jours des choses plus extraordinaires. Le capitaine était le meilleur ami de Paul, et certes il s'est assez occupé des

affaires de Marie Grey, il a payé ses dettes ; il faudrait vraiment qu'elle eût un cœur de roche si elle ne finissait pas par avoir pitié de lui ?

— Et. son enfant, Ned Grey ?

— Ned Grey ?... Depuis le meurtre du pasteur Jones, ni lui, ni son nègre, ne sont revenus ici. Il y en a qui disent qu'ils doivent être coupables ; moi je ne l'ai jamais cru, mais cependant la justice ordonna d'arrêter Paul et les deux garçons parce que Mère Lie avait porté témoignage contre eux.

— Ned et Tom disparus ? Que me dites-vous là ? Où est Mère Lie ? »

La femme raconta le sort de la vieille sorcière.

« A-t-on découvert les véritables assassins ?

— On n'a plus entendu parler de cette affaire ; mais comme deux cents guinées avaient été volées dans le secrétaire de M. Jones et qu'on trouva la même somme cachée chez Paul avec une masse de bijoux et d'objets de contrebande, on les accusa du meurtre, voyez-vous ! »

L'étranger ne répondit rien. Après avoir donné quelque monnaie à la pauvre veuve, il quitta la hutte et se replongea dans la tourmente ; il gravit la falaise en tirant après lui son cheval tremblant de froid ; puis s'élança au galop dans la direction de Stoke.

Au bout de trois kilomètres, le pâle crépuscule s'évanouissant dans la nuit, l'inconnu ralentit le pas, et cinq heures sonnaient à l'église lorsqu'il aperçut les lumières du village. Il traversa la rue silencieuse et ensevelie sous la neige et s'arrêta à la porte de l'auberge du Grand-Cerf. Il descendit de cheval, confiant sa monture et sa valise aux soins du palefrenier, demanda une chambre pour la nuit, et, sans changer de vêtements ou même découvrir son visage, il disparut dans l'obscurité.

Quelques minutes après, il pénétrait dans le jardin du presbytère et longea les murs à la dérobée ; une lueur brillante illuminait la neige tout près d'une fenêtre du rez de-chaussée ; l'inconnu se pencha pour regarder l'appartement ; Mme Jones et sa fille buvaient leur thé à petites gorgées, Marie lisait assise devant la cheminée où brûlait un grand feu. Édith se leva de table et, rapprochant une chaise de Mme Grey, passa son bras autour du cou de son amie et l'embrassa tendrement.

Le voyageur quitta son observatoire, et, se glissant le long des murs, arriva à la porte de service, où il tira la sonnette.

Un servante parut ; mais dès qu'elle eut aperçu se détachant sur la neige la haute taille du visiteur, la figure engoncée soigneusement dans son manteau, elle referma la porte en toute hâte en poussant des cris d'effroi.

« Mais, ouvrez-moi donc, ma bonne fille, et n'ayez pas peur. Je suis chargé pour Mme Grey d'une commission très-importante. »

La timide personne finit par s'enhardir un peu : l'étranger entra dans le corridor.

« Allez prévenir Mme Grey, dit-il, qu'un matelot qui a vu tomber son mari sur le corsaire français demande à la voir tout de suite, mais montrez-moi une chambre où je puisse lui parler seul. »

La servante le conduisit à la bibliothèque, et, lui laissant la chandelle, alla prévenir Marie.

Celle-ci se leva fort surprise.

« Comment, dit-elle, le capitaine n'est parti que de quelques heures et on m'apporte déjà des nouvelles ? — Joe Smart doit avoir rencontré cet homme sur la route. A quoi ressemble-t-il !

— Oh, madame ! il est affreux ! vous ne voyez de lui qu'un énorme pardessus et un chapeau rabattu sur les yeux ; un gros châle roulé autour de son cou lui cache tout le visage ; rien qu'à le regarder, ça vous donne le frisson : il est couvert de neige de la tête aux pieds.

— Y a-t-il du feu dans la bibliothèque ?

— Oui, madame.

— J'y vais tout de suite. » Et Marie la suivit après avoir dit quelques mots à Édith et à Mme Jones qui commençait à trembler à l'idée d'un inconnu admis sous son toit lorsque la nuit était déjà tombée.

A la lueur de la chandelle posée sur la table et dont le rayonnement se perdait dans cette immense pièce, elle ne vit que la noire silhouette de l'étranger enseveli dans les plis de son manteau. Il se tenait debout contre une étagère ; elle tressaillit d'abord, puis se rapprocha du visiteur, qui de son côté fit quelques pas en avant.

« Vous demandez à parler à Mme Grey, dit-elle ; je suis la veuve de Paul. »

L'inconnu recula comme essayant de maîtriser une vive émotion ; puis d'une voix profonde et tremblante : « La veuve de Paul Grey ? répondit-il ; j'étais à côté de lui, lorsqu'il fut renversé sur le pont du corsaire français ! »

Marie porta ses mains à son front et resta quelques instants sans prononcer une parole.

« Oui, reprit-elle enfin, je sais qu'il est tombé après avoir lutté courageusement, mais j'avais espéré contre toute espérance qu'il n'était point mort ; que, dangereusement blessé peut-être, il me reviendrait encore

en ce monde ! Vous l'avez vu tuer ! Oh ! je vous en supplie, ne me cachez rien ! Maintenant que je sais que c'est réellement fini, je puis supporter tout le reste !

— Eh bien ! j'ai vu Dick Stone et votre mari gisant tous deux sur le pont du navire ; Dick repose dans la mer.... mais, madame ! à quoi bon revenir sur ce triste sujet ! J'ai entendu dire que vous allez vous remarier et que le capitaine Smart prendra la place de Paul Grey. Je suis un vieux camarade de Joe, et je sais que si quelqu' un au monde mérite de gagner le cœur de la veuve de mon capitaine, certes c'est bien lui.

— Hélas ! dit-elle ; comment un pareil bruit a-t-il pu se répandre ! M. Smart en effet ne m'a pas abandonnée dans ma détresse ; c'est un brave et digne homme, honnête comme pas un, il a droit à ma plus sincère reconnaissance ; mais je ne pourrai jamais me résoudre à ce qu'il me demande. Mon cœur se brise et je ne désire qu'une chose, mourir bientôt pour aller rejoindre celui qui a toute mon affection ! »

Marie, appuyée contre la cheminée, cachait sa figure dans ses mains ; les sanglots soulevaient sa poitrine, l'étranger paraissait fort ému.

« Et, dit-il après quelques instants, ce pauvre capitaine Smart, vous ne vous laisserez donc pas attendrir en sa faveur ?

— Assez là-dessus, monsieur ; aussi bien, vous m'avez transmis votre fatal message. Ah ! je voudrais être morte, et réunie pour toujours avec Paul, murmura-t-elle ensuite d'une voix étranglée par les larmes.

— Je n'ai pas tout dit encore, continua le marin ; mais vous ne me paraissez guère en état de m'écouter.

— Ah ! parlez ! parlez vite ! vous ne pouvez rien m'apprendre qui me déchire le cœur plus que ce que je sais déjà ! »

L'inconnu resta un moment les coudes appuyés sur la table, et, comme oppressé par son émotion, il déboutonna son pardessus, et détacha le châle qui entourait son cou ; puis, s'approchant de Marie dans la demi-obscurité qui régnait dans la chambre :

« Madame ! dit-il d'une voix étouffée, Paul Grey vit encore !

— Il vit encore ! oh ! pour l'amour de Dieu ne me trompez pas ! Où est-il ?

— Ici, dans tes bras, Marie ! Je suis Paul Grey ! »

CHAPITRE XVII.

Arrestation de Paul Grey.

Paul Grey, on se le rappelle, avait été laissé pour mort sur le pont du corsaire, puis l'air frais de la mer et l'eau jetée à pleins seaux pour laver les planchers et que le roulis portait sur les dalots contre lesquels il était étendu ranimèrent peu à peu notre marin ; les matelots le relevèrent, on pansa ses blessures et dès son arrivée à Dunkerque il fut envoyé à l'hôpital. Après sa guérison on l'enferma dans une forteresse, où il passa près de cinq ans dans un isolement complet.

Un jour, le geôlier vint l'avertir que quelqu'un demandait à lui parler ; il suivit cet homme, et, à sa grande surprise, aperçut derrière la grille du guichet notre ancienne connaissance, Mlle Léontine. A son retour dans sa petite ville, la jeune fille avait été arrêtée comme complice de l'évasion des Anglais, mais son histoire excitait partout un intérêt si vif, que la charmante héroïne ne tarda pas longtemps à voir ouvrir les portes de sa prison.

François, grâce à son bâillon, avait échappé à une punition sévère, et, arrivé en quelques années au grade de lieutenant, il venait d'épouser sa jolie cousine, à laquelle il pardonna de tout cœur le vilain tour qu'elle lui avait joué.

Un jour, dans un café, il écoutait un matelot décrire avec chaleur tous les engagements auxquels sa goélette avait pris part. Il s'étendit surtout sur un combat terrible contre un lougre anglais, et donna sur cette affaire une foule de détails qui frappèrent le jeune officier et lui parurent cadrer exactement avec les récits de Léontine ; il s'approcha du marin, qui lui apprit que Paul était remis de ses blessures, et se trouvait encore prisonnier.

Dès que la jeune femme en fut informée, elle ne se donna pas de repos qu'elle n'eût découvert le lieu où son ancien complice était renfermé. Puis elle se rendit à Dunkerque, alla rendre visite au commandant de la forteresse, et, lui ayant tout raconté, le supplia avec instances de solliciter la mise en liberté du marin anglais. Les prières de la belle et énergique Léontine, jointes à l'intérêt qu'il ressentait déjà pour le captif, le déterminèrent à s'en occuper avec beaucoup de sollicitude. Après de

nombreuses démarches, le capitaine venait d'être compris dans un échange, et, dès son arrivé à Falmouth, avait couru à l'Anse aux Sables.

Édith partageait la joie de son amie. Que de fois cette fête de Noël, consacrée en Angleterre aux réunions de famille, n'avait-elle pas été pour Mme Grey une époque d'affliction profonde ! Et maintenant, l'époux si longtemps pleuré était auprès d'elle ! Agenouillée à côté de lui dans l'église, elle rendit grâce à Dieu pour ce bonheur qu'elle n'espérait plus sur terre.

Joe Smart avait appris à Falmouth même la nouvelle du retour de son ancien camarade ; son cheval, fatigué de ses longues marches dans les neiges, le ramenait lentement au presbytère. Quoique la bise fût aigre et perçante, notre capitaine ne pensait plus à s'en garantir ; son manteau était retombé sur la croupe de sa monture et la manche vide de son uniforme se balançait le long de son corps : l'agitation de son âme le rendait insensible au froid extérieur. L'espoir qu'il nourrissait depuis de longues années venait de lui être enlevé à tout jamais, et cependant, au milieu du néant de ses rêves, ce cœur brave et fidèle pensait à la joie que devait éprouver Marie Grey.

Il ne put prendre sur lui de la revoir ce soir-là ; il fit appeler Paul, et, après l'avoir embrassé tendrement, le supplia de vouloir bien accepter pour lui et sa femme cette maisonnette, où, disait-il, leur vieil ami comptait aller les visiter longtemps encore. Puis il lui serra la main, et, craignant de ne plus pouvoir maîtriser son émotion, Joe s'élança hors du presbytère. Sur le seuil, il heurta un homme que le choc renversa soudain, et pendant que notre capitaine, désolé de sa maladresse, faisait des excuses, il sentit tout à coup la cravache de l'individu lui cingler le visage. Poussé à bout par la souffrance et par cette insulte non méritée, Smart de son poing fermé détacha une bourrade dans l'œil de son antagoniste qui se jeta sur lui à corps perdu. Tout ceci s'était passé en quelques secondes : et Paul, qui voulait reconduire son ami, venait le rejoindre sur la porte, lorsqu'il le trouva aux prises avec James Stevens.

« Holà ! qu'est-ce donc ! s'écria-t-il en saisissant l'agresseur par le collet : qui est assez lâche pour se battre avec un homme qui n'a qu'un bras ? » et secouant avec vigueur le jeune châtelain, il l'envoya chanceler à quelques pas plus loin.

James Stevens tremblait de fureur. Depuis longtemps il détestait le capitaine, et redoutait son influence sur Édith, s'imaginant que Smart lui

conseillait de ne pas encourager ses avances. Il tourna sur les talons :

« Vous me le payerez cher ! » cria-t-il en se rendant à l'écurie. Il enfourcha son cheval en murmurant : « C'est Paul Grey, ce brigand, qui a osé m'appeler lâche ! »

Le lendemain matin, à l'heure du déjeuner, on sonna à la grande porte, et, quelques instants après, des agents de police entraient dans la salle : l'un d'eux remit un papier à Paul Grey, et le saisissant par l'épaule : « Je vous arrête, dit-il, comme prévenu de meurtre et de vol. »

Inutile de faire résistance : quelque mensongère que fût l'accusation, le mandat était parfaitement légal. Paul prit congé de sa femme en la tranquillisant de son mieux ; puis on le conduisit devant le juge de paix du canton. Ce digne magistrat se trouvait être James Stevens, le propriétaire de la Héronnière.

CHAPITRE XVIII.

Royauté et fuite de Ned Grey.

Retournons maintenant en Afrique, une année à peu près avant le retour de Paul Grey.

C'était la saison des pluies dans le pays où nous avons laissé Ned et Tom, mais la sécheresse régnait encore, et pas une goutte d'eau ne venait rafraîchir le sol. Les herbes et les cultures, torréfiées par la chaleur, donnaient à la contrée tout entière une couleur d'un jaune éclatant qui fatiguait les yeux.

Au moment où nous les retrouvons, assis l'un près de l'autre, dans une case circulaire, nos deux amis étaient devenus de beaux et forts garçons, presque des hommes faits : pour remplacer les habits européens, usés depuis longues années, ils avaient eux-mêmes assoupli avec les fruits d'une sorte de mimosa les peaux qui leur servaient de vêtements, et qui, préparées avec soin, ressemblaient au cuir du chamois. Le roi avait été mis à mort par ses sujets, et, fort à contre-cœur, Ned s'était vu forcé de prendre sa place sur les fourrures de léopard. Le suprême pouvoir a ses dangers, chez les tribus nègres encore plus qu'ailleurs ; la plupart de leurs souverains finissaient tôt ou tard par être sacrifiés aux superstitions populaires. La nation demandait de la pluie, et l'homme blanc se trouvait en grande perplexité.

Tous les jours le ciel se couvrait de nuages, mais au moment où l'on espérait que l'ondée bienfaisante allait enfin se répandre, le firmament redevenait d'une implacable sérénité : les sorciers persuadaient aux noirs que la magie de Ned dissipait les nuées ; il ne fallait pas songer à ensemer le sol brûlant. Puis une maladie contagieuse, causée sans doute par le manque de fourrage vert, atteignit le bétail ; les vaches périrent en grand nombre, le lait devint très-rare, la famine était aux portes, le peuple se rassemblait autour des magiciens, qui reprenaient maintenant leur influence première.

Les habitants des villages voisins se réunirent et décidèrent que tous ensemble ils iraient porter leurs doléances au faiseur de pluie, et, dès que l'aube parut, le bruit des voix, des tambours et des cornes annonça que la

foule approchait ; de chaque maison de la ville, un charivari épouvantable répondit à un signal, puis chacun s'achemina vers la palissade en dehors de laquelle cette immense cohue se groupait sous de grands sycomores ; aucune place, pas même la cour du roi, n'eût été assez vaste pour contenir toute la multitude. Les magiciens se rendirent en corps vers le monarque et le sommèrent de comparaître devant son peuple.

Ce ne fut pas sans quelque arrière-pensée que notre héros se rendit au « palabre » accompagné de ses deux amis ; le chien n'était plus le jeune et bouillant animal que nous avons connu ; sa démarche solennelle, son museau gris et ses yeux enfoncés dans leur orbite disaient assez que les années commençaient à peser sur lui. De longues acclamations accueillirent le maître, qui alla gravement s'asseoir sous un arbre avec son fidèle ministre, mais le sycomore ne donnait plus d'ombre, et le vent du désert en avait brûlé les feuilles, dont quelques-unes s'agitaient misérablement encore sous leur pétiole flétri.

« La pluie ! la pluie ! grand chef ! ou nous périrons tous ! » criaient des milliers de nègres ; les vociférations devenaient de plus en plus effrayantes ; la foule s'exaltait, plusieurs guerriers brandissaient leurs armes d'un air menaçant comme pour dire qu'ils auraient recours à la violence si le magicien refusait d'exaucer leurs prières. Ned savait maintenant la langue du pays assez bien pour se faire comprendre, et il se levait pour haranguer le peuple, lorsque Tom l'arrêta un instant :

« Massa Ned ! ces nég' pas comme nous, eux être tous comme un bœuf enragé : donnez une idée, eux frapper leur tête contre, tout de site. Eux penser pas de pluie à cause de massa Ned ! eux frapper la tête contre massa Ned ! eux tuer nous, et voilà !

— Et je le vois bien, parbleu ! Mais le temps est un grand maître, et si nous pouvons seulement les faire patienter quelques jours, la pluie finira par venir : cela ne peut pas manquer.

— Vous pas deviner di tout, massa Ned ! moi connaître l'habitude de ce vilain pays ; quatre ans, cinq ans la pluie tomber ; puis année sans eau ; année sèche comme amadou. Alors nég' tuer rois et faiseurs de pluie aussi. Pas de pluie à présent, et nous être tués : Tom, c'est égal pour li : mais pauv' massa Ned !

— Il faudrait fuir, mais comment ! Ah ! que de fois j'y ai songé ! Zanzibar est à deux cents lieues pour le moins ! Par quel moyen nous dérober à ce peuple et traverser tant de tribus hostiles les unes aux autres ?

— Tom savoir tout ça ; nous, possible, mourir sur la route, mais possible seulement ; si nous rester ici, plus possible di tout, mais sûr et certain ! Si nous pas être fins, nous tués à présent ! Écoutez ! continua-t-il, écoutez ! Eux vouloir tuer homme blanc et chien noir ; eux penser pauv' Néron arrêter la pluie ! Nèg' stupides ! »

L'exaltation de la foule était, en effet, portée au plus haut degré : un noir jeta son arme contre le roi, qui eut à peine le temps de se détourner.

« Massa Ned ! vous crier : Vous taire tout de site, la pluie va tomber ! crier, crier vite ! ou nous tués pour sûr ! »

Une nouvelle lance venait de siffler à leurs oreilles.

Éperonné par l'imminence du danger, Ned se tint debout, et levant les bras au-dessus de sa tête, ordonna à voix haute que la foule fît silence. La physionomie imposante de notre héros produisit un effet soudain : le tumulte s'arrêta, on attendait les paroles du grand sorcier.

« Vite, massa Ned ; vous dire que la pluie tomber dans six jours, mais vous avoir besoin de chercher l'eau bien loin ; vous dire, vous savoir l'endroit où la pluie est renfermée. Nèg' stupides, nèg' croire tout ! Et nous partir et courir vite, vite ! Tom deviner ça ! Et voilà ! »

Ned remercia, à la hâte, son ami de cette idée triomphante, et, s'adressant à ses sujets, leur dit que la sécheresse et la mortalité de leur bétail étaient une punition du ciel pour tous les crimes qu'ils avaient commis ; il leur rappela le meurtre de leur dernier roi, et les menaça de la vengeance du Grand-Esprit s'ils persistaient encore à vouloir le tuer, lui et son chien. Les sauterelles et la petite vérole, deux fléaux plus terribles que les premiers, pouvaient encore les atteindre. Puis il termina sa harangue en demandant six jours de solitude, pendant lesquels Tom, son chien et lui iraient se renfermer dans un bosquet de palmiers, sur les bords du lac, à une lieue environ de la ville. Il observerait les astres pendant ce temps, et si la pluie ne tombait pas ensuite, il se résignerait à se sacrifier pour le bien de son peuple.

Une épouvantable confusion suivit ce discours : les uns, encore pleins de foi dans la science de Ned, demandaient qu'on écoutât ses offres ; d'autres exigeaient qu'on le mît à mort tout de suite. Les disputes s'échauffaient, un tumulte général s'ensuivit, et l'émeute se serait infailliblement terminée par le massacre du grand faiseur de pluie, si Tom n'eût frappé plusieurs coups sur le tambour royal. La tranquillité se rétablit, et le premier ministre, qui

connaissait à fond son auditoire, émit une proposition qui réussit à satisfaire tous les partis.

« Vous, d'un côté, dit-il, vous avez raison ; vous, de l'autre, vous n'avez pas tort ! Les uns crient : Tuez le roi tout de suite ; les autres veulent que ce soit dans six jours. Eh bien ! moi je dis : Partagez le différend ; et que le grand chef fasse tomber la pluie dans trois jours. Tout le monde sera content !

— Massa Ned ! ajouta-t-il en son anglais, vous voir nèg' stupides avaler ça ! si la pluie venir, eux très-heureux ! si eux tuer nous, eux très-heureux encore ! mais nous partis bien loin dans trois jours. Tom deviner ça ! Et voilà ! »

Le discours du jeune noir apaisa complètement les sauvages. Mais pour nos deux amis il n'y avait pas une minute à perdre : heureusement que leurs préparatifs n'étaient pas bien longs à faire.

Afin d'endormir les soupçons, Ned demanda aux indigènes de lui porter, au lieu désigné, une certaine quantité de provisions. Les tentes eussent été inutiles, vu que depuis bien des mois il n'y avait plus ni pluie, ni rosée. Nos voyageurs arrangèrent de leur mieux le peu de bagage dont ils pourraient se charger dans leurs marches forcées ; ils se hâtèrent de remettre des courroies neuves à leurs havresacs, et les remplirent de viande boucanée et de petits pains du pays qui, séchés au soleil, devaient leur servir de biscuit. Le sextant et la boussole trouvèrent aussi leur place. Toute la poudre était consommée depuis longtemps ; mais il restait encore soixante cartouches : leurs précieux fusils garnis de nouveaux silex, et leurs couteaux passés à la ceinture, ils se mirent en route pour le bois de palmiers, où leur escorte les accompagna respectueusement.

Les naturels retournèrent à la ville : la lune était presque en son plein, et Ned se décida à partir au coucher du soleil. A cette heure, les indigènes devaient être occupés à soigner leurs bœufs et leurs vaches rassemblés dans les kraals, et, suivis de leur chien, nos amis s'éloignèrent en toute hâte. Ils connaissaient le pays pendant les trente premiers kilomètres qu'ils franchirent en moins de cinq heures ; tout le reste de la nuit, ils parcoururent de vastes plaines desséchées et parsemées çà et là de grands arbres.

Au lever du soleil, ils avaient fait plus de douze lieues, et gagné une forte avance sur les noirs, dans le cas où ceux-ci s'apercevraient de leur évasion. La soif commençait à les tourmenter : vers l'aube, heureusement, ils arrivèrent à un ravin profond, qui, torrent formidable pendant la saison des

pluies, n'était plus qu'un étroit ravin rocailleux où se rencontraient de temps à autre de petits bassins d'eau limpide. Ils se baignèrent avec délices, puis s'endormirent auprès d'un gros rocher qui leur donnait son ombre : pour celle des arbres, il n'y fallait plus songer.

Nos voyageurs se réveillèrent à deux heures de l'après-midi, endossèrent leurs havresacs, et remplirent d'eau pure leur outre de peau de chèvre. Ned savait parfaitement que dans cette longue marche, jusqu'à Zanzibar, il pourrait rencontrer quelque une des tribus féroces qui existent dans ces régions, mais rien ne l'effrayait autant que la perspective de l'affreuse mort par la soif qui les attendait peut-être dans la traversée du désert. La sécheresse dévorait le pays tout entier ; le soleil avait tari les rivières, brûlé les broussailles et les herbes de la prairie et des jungles, et sur la plaine d'un jaune éclatant le sol se fendillait dans toutes les directions. Mais cette route hasardeuse, nos amis ne l'avaient entreprise que pour échapper à un péril plus immédiat encore, et, se confiant en la Providence, ils se remirent bravement en chemin.

A peine venaient-ils de quitter leur bivouac qu'ils virent approcher un grand troupeau de buffles galopant dans la plaine, et presque entièrement cachés par les nuages de poussière qu'ils soulevaient de la terre altérée. Un peu de viande fraîche eût été fort utile aux voyageurs, et presque indispensable à leur chien : aussi se hâtèrent-ils de se mettre en embuscade pour attendre les animaux, qui, tête baissée, couraient vers le ravin. Arrivés sur l'arête, ceux-ci dévalèrent le talus en masses confuses, pêle-mêle avec les pierres qui roulaient à grand bruit, détachées du sol par ces nombreux sabots. Les chasseurs rampèrent silencieusement vers l'endroit où les buffles avaient disparu, et, regardant avec précaution par-dessus la berge escarpée, Ned les vit déjà en train de se vautrer dans une flaque d'eau. Il choisit du regard une jeune génisse, et fit feu après avoir soigneusement visé à l'épaule. L'animal s'abattit dans la fange, et Néron, avec son intrépidité accoutumée, s'élança sur la bête et la saisit par l'oreille. Mais la génisse se releva aussitôt, et secouant la tête avec vigueur, commença à ballotter son antagoniste dans les airs. Le pauvre chien avait perdu plusieurs dents, il lâcha prise, et avant qu'il eût pu retomber à terre, le buffle l'avait reçu sur ses cornes aiguës, et le pressait avec rage contre le sol. Au bruit, encore nouveau pour lui, de la détonation de l'arme à feu, tout le troupeau resta quelques instants immobile, l'air effaré ; mais dès que la vache blessée fut entrée en lutte avec le chien, tous ces animaux parurent saisis

d'une fureur soudaine, et, conduits par un énorme taureau, chargèrent en désespérés le malheureux Néron. Il se fit un affreux tumulte de sabots et de cornes. La génisse, sur l'épaule de laquelle le sang coulait en ruisseau, devint à son tour l'objet de la colère de ses compagnons, et fut renversée par une phalange d'animaux affolés qui se combattaient avec acharnement pendant que d'autres lançaient en l'air, ou foulaient aux pieds une masse noire et laineuse qui avait perdu toute forme de chien.

Ned et Tom, frémissants de douleur, durent assister à la mort de leur fidèle ami, sans même essayer de le secourir. Leur intervention n'eût pas prolongé d'une seconde la vie du pauvre Néron, et si les buffles avaient découvert le lieu de leur retraite, ils leur eussent certainement fait un mauvais parti. Nos chasseurs escaladèrent au plus vite un bloc de rocher élevé de deux mètres au-dessus du bord du ravin, et de cette forte position Ned fit feu au milieu de la mêlée qui se trouvait maintenant à une vingtaine de pas de lui. Un taureau tomba ; les luttes cessèrent tout à coup ; le troupeau abandonna la génisse morte et se rua, cornes en avant, vers l'endroit où le nuage de fumée traînait encore parmi les buissons. Avec un bruit de tonnerre, ils grimpèrent au galop la pente escarpée, et comme une vague qui se divise en heurtant un écueil, ils assiégèrent des deux côtés le roc contre lequel les pressaient ceux qui venaient après eux. En dépit de sa disette de munitions, Ned ne put résister au désir de venger la mort de son chien sur un vieux mâle dont les flancs frôlaient la roche presque aux pieds de nos voyageurs ; la balle traversa l'épine du dos, l'animal s'abattit, tout le reste du troupeau piétina sur son cadavre, puis, dans sa fougue insensée, s'élança dans la plaine avec la vitesse de l'ouragan ; on ne le vit plus bientôt que comme une nuée poudreuse, roulant au loin sur la prairie desséchée.

Ned et Tom sautèrent de leur forteresse et coururent à l'endroit où gisait, méconnaissable, le corps du pauvre Néron. C'était le chien d'Édith, et les pensées du jeune blanc se reportèrent sur le soir où le terre-neuve s'élançait en bondissant après lui sur la route de l'Anse aux Sables. Depuis ce moment, le fidèle animal l'avait accompagné dans toutes ses pérégrinations et partagé courageusement ses dangers et ses fatigues : la nuit, il dormait auprès de son maître, ou veillait sur son repos avec sollicitude. — Sa douce fourrure soyeuse s'étendait maintenant en mèches raidies par le sang coagulé, et le beau terre-neuve, quelques minutes auparavant si prompt à défendre ses amis, n'était plus qu'un amas de chairs ensanglantées.

Tom pleurait comme un enfant, pendant que les voyageurs creusaient une fosse dans le sable, au moyen de bâtons qu'ils avaient aiguisés avec leurs couteaux. Ils y déposèrent le cadavre, sur lequel ils entassèrent de grosses pierres et des branches épineuses, afin d'empêcher les hyènes de venir l'enlever. Ned contempla longtemps la tombe de cet ami dévoué, puis il reboucla tristement son havresac, et mit son outre en bandoulière. Ils ramassèrent ensuite les fusils et reprirent leur pénible voyage : ni l'un ni l'autre n'auraient pu prononcer un seul mot.

Tom avait coupé quelques tranches de la génisse ; le reste devenait déjà la proie des vautours, qui de l'immense altitude où ils planent, invisibles pour l'œil humain, avaient aperçu la curée et tombaient par milliers dans le fond de la ravine.

La chaleur était étouffante ; pas un nuage n'adoucissait l'intense clarté de l'atmosphère. Nos voyageurs parcoururent pendant quatre heures une plaine aride et presque sans arbres ; puis, après avoir traversé une étroite zone de forêt, ils se trouvèrent sur la lisière d'une vaste étendue de terre couverte d'herbes longues et enchevêtrées, deux fois plus hautes qu'un homme et formant un fourré absolument impénétrable. Ils le côtoyèrent longtemps sans apercevoir de sentier ; et Ned pensait déjà qu'il leur faudrait changer de route, lorsqu'il s'arrivèrent à un endroit où les plantes étaient foulées par le passage d'une troupe d'éléphants. Tom opina pour prendre ce chemin qui, disait-il, les conduirait infailliblement à une source ou à quelque cours d'eau ; mais la nuit tombait, et nos amis furent bientôt obligés de faire halte. Ils fauchèrent les herbes sur le lieu choisi pour le campement, allumèrent le feu et jetèrent sur la braise des tranches de buffle pour leur souper. La lune brillait au ciel, et si le pays eût été moins couvert, ils auraient continué de marcher à la fraîcheur du soir ; mais nos voyageurs n'osèrent s'aventurer dans la jungle, et Ned se coucha pour dormir, tandis que Tom se chargea du premier quart. Comme le fidèle gardien de tous leurs précédents bivouacs leur manquait aujourd'hui ! Le jeune nègre s'installa sur une termitière haute de près de quatre mètres. Sa vue dominait au loin la plaine qui brillait au clair de lune comme de l'or bruni. Le rugissement des lions retentissait dans le lointain ; mais notre ami, de longue date habitué à l'entendre, ne s'en mettait guère en peine. Il veilla attentivement pendant une heure environ, puis il se rappela avoir oublié de faire sa prière du soir. Au beau milieu de ses oraisons, son extrême fatigue l'emporta sur sa ferveur, et il tomba endormi sur le toit conique de son observatoire : une vive lumière le

réveilla en sursaut ; il ouvrit les yeux, croyant que le soleil était déjà levé : de tous côtés le ciel reflétait les rouges lueurs d'un immense incendie. Une mer de flammes roulait sur le sol ses vagues embrasées.

« Au feu ! massa Ned ! au feu ! » cria Tom en se précipitant à bas de sa termitière, puis il tira son grand couteau, et se mit à couper, avec une ardeur frénétique, les hautes herbes qui entouraient leur campement.

Arraché à son sommeil, Ned vint le rejoindre en toute hâte ; ils travaillèrent en désespérés. Tom n'avait aperçu les flammes qu'au moment où elles se trouvaient déjà à moins d'une demi-lieue. Le vent souillait avec force du point de l'horizon vers lequel ils comptaient se diriger le lendemain ; la vaste prairie était en feu ; les rouges tourbillons s'avançaient avec une rapidité prodigieuse.

Les deux amis fauchèrent sans relâche autour de la termitière jusqu'à ce que l'espace libre formât une circonférence d'environ soixante-dix pieds de diamètre. Pour l'agrandir encore, ils poussèrent les plantes coupées du côté opposé du vent ; Ned prit un tison à leur feu qui brûlait encore, et le jeta au milieu du tas d'herbages depuis longtemps séchés par le soleil ; ils s'embrasèrent comme des poignées de lin. La flamme s'éleva à une hauteur de trente pieds avec un rugissement terrible accompagné de détonations semblables à des coups de pistolet, à mesure que l'air emprisonné dans les tiges fistuleuses faisait explosion à l'ardeur de cette fournaise.

La chaleur devenait intolérable ; Ned dut se réfugier dans le fourré, à l'autre extrémité de l'enceinte, pendant que Tom courait s'abriter derrière la citadelle des termites. Les flammes s'étendaient avec une rapidité effrayante, et, balayées par la brise, léchaient les herbes et s'élançaient toujours plus loin, laissant après elles comme un immense tapis de velours noir, ça et là rougi par les reflets des arbres qui brûlaient encore.

En moins de dix minutes un assez vaste espace se trouva ainsi nettoyé, et quoique le feu, se communiquant de proche en proche, eût fait le tour du cercle et forcé notre héros à chercher un asile près de Tom, il devenait beaucoup moins ardent de ce côté et n'envoyait plus la terrible chaleur qui les avait tant éprouvés.

Si Tom eût dormi quelques instants de plus, rien au monde n'aurait pu sauver nos voyageurs d'une mort épouvantable. L'aire laissée libre par le feu en retraite était à peine assez refroidie pour ne pas brûler les pieds, lorsque d'épais nuages de fumée roulèrent autour d'eux ; l'incendie arrivait, furieux et mugissant ; les flammes, activées par la brise, bondissaient sur la

prairie, comme triomphantes dans leur puissance de destruction. Ned et Tom durent courir en toute hâte sur le sol encore brûlant afin de n'être pas suffoqués. Aussi loin que l'œil pouvait atteindre, la terre paraissait en feu : la scène était vraiment grandiose.

L'incendie finit par atteindre l'aire déblayée ; les flammes se séparèrent, contournèrent la circonférence, s'évanouissant à mesure qu'elles rencontraient la surface déjà brûlée. Puis le fléau continua sa marche, mais nos deux amis étaient sauvés.

Sur toute la contrée que venait de parcourir l'incendie, le sol n'offrait plus d'indices de végétation et se recouvrait de cendres noires comme d'un léger voile de crêpe. Pour le moment bêtes et gens n'étaient plus à craindre, et, brisés de fatigue et le visage saupoudré de suie, Ned et Tom dormirent paisiblement jusqu'au matin.

Avant le lever du soleil, ils avaient repris leur marche, et comme le terrain se trouvait maintenant libre de tout obstacle, ils cheminèrent d'après leur boussole, se dirigeant en droite ligne sur Zanzibar. En outre, Ned pouvait consulter sa carte dont son premier voyage lui avait démontré l'exactitude. Le plus important pour nos voyageurs, ils le savaient du reste, c'était de ne pas perdre une heure : aussi ne s'arrêtèrent-ils qu'assez tard dans l'après-midi ; ils avaient fait soixante kilomètres.

Le lieu de leur halte était un charmant petit vallon, admirablement boisé et d'une fraîcheur délicieuse. C'est là que s'arrêtaient les traces de l'incendie ; il avait dû commencer au sommet de la haute berge du cours d'eau qui coulait au fond du ravin. Dans la saison des pluies, c'est une rivière considérable, mais la sécheresse prolongée l'avait changée en un petit ruisseau d'une limpidité parfaite qui, de sa voix argentine, chantait sur un lit de cailloux. L'eau, à peine haute de quelques pouces, s'épandait, à chaque tournant de la vallée, en bassins larges et profonds, de plusieurs acres de superficie. Ned suivait les bords d'un de ces petits lacs, lorsque ses oreilles furent agréablement surprises par des hennissements d'hippopotames ; plusieurs mufles noirs se montraient sur la surface des eaux : le repas du soir était trouvé. Tom passa sur la rive opposée pour jeter des pierres sur ces animaux et les effrayer par ses cris, afin de les pousser du côté où son ami se tenait à l'affût derrière un grand tamarin qui dominait l'escarpement. Cette manœuvre produisit l'effet désiré : le troupeau tout entier plongea et ronfla à diverses reprises, puis se dirigea vers l'autre berge ; bientôt une tête monstrueuse émergea de l'étang, à cinq ou six

mètres seulement du fusil de Ned ; sa balle pénétra derrière le crâne, entre les deux oreilles de l'animal, encore tourné vers Tom. L'hippopotame disparut, mais notre chasseur était certain de l'avoir tué. En moins de deux heures, il le savait, le colossal gibier remonterait à la surface du bassin.

En attendant que le lièvre fût prêt pour le civet, nos voyageurs battirent les abords de la rivière à la recherche d'un lieu de campement. Au milieu d'une immense grève de sable, ils tombèrent tout à coup sur un sentier marqué de nombreuses empreintes de pas humains et conduisant à un puits creusé dans l'arène à une assez grande profondeur. C'était sans nul doute l'aiguade de quelque village caché dans les environs.

Ned et Tom allèrent se glisser sous d'épaisses broussailles de l'autre côté de la rivière pour ne pas effrayer les femmes qui dans ces contrées vont en troupes chercher leur provision d'eau avant le coucher du soleil. Il était à peu près cinq heures.

CHAPITRE XIX.

La reine Léona.

Les deux jeunes gens venaient à peine de disparaître lorsqu'une longue file de négresses déboucha de la forêt voisine. Elles portaient sur leurs têtes de grands vases de terre et quelques-unes étaient accompagnées de leurs enfants, dont chacun avait son petit seau proportionné à sa taille.

Elles s'approchèrent du puits, et tandis que s'emplissaient leurs cruches, Tom sortit de sa retraite et leur adressa la parole dans sa langue. Fort surprises d'abord de l'apparition soudaine du jeune noir, elles s'aperçurent bien vite que son dialecte ne différait guère du leur, et, après un petit bout de conversation, Tom cria à son ami de venir le rejoindre : la vue de l'homme blanc les étonna quelque peu, mais elles ne manifestèrent pas la moindre crainte et se mirent à regarder curieusement la chevelure blonde et le teint pâle que Tom offrait à leur admiration. En dépit de leur laineuse toison, quelques-unes de ces femmes étaient d'une beauté remarquable ; plus d'une Européenne eût envié leurs yeux charmants et leur nez d'une étonnante pureté de forme. Les voyageurs leur racontèrent qu'ils s'étaient évadés d'une ville où on voulait les égorger, et finirent par offrir à la peuplade, en cadeau de bienvenue, l'hippopotame que le chef blanc avait tué le soir même ; une telle largesse n'était pas à dédaigner, et plusieurs d'entre elles reprirent leurs cruches et partirent immédiatement pour le village, après avoir prié les étrangers d'attendre qu'elles leur eussent ramené des guerriers de la tribu.

Au bout d'une demi-heure, les messagères reparurent accompagnées d'une petite troupe d'hommes portant leurs lances appuyées sur l'épaule. A cinquante mètres environ de notre héros, ils les plantèrent dans le sable en signe d'amitié, puis s'avancèrent sans armes, et lui prirent les deux mains qu'ils élevèrent sur sa tête à la mode du pays. Tom, à son tour, fut l'objet d'une démonstration semblable ; après quoi ils s'assirent tous sur l'arène, et l'homme blanc leur fit le récit de son naufrage et de sa captivité chez les Mazitas, qui se trouvèrent être précisément les mortels ennemis de cette tribu.

Il était temps de savoir des nouvelles de l'hippopotame ; on se rendit près du bassin : l'énorme pachyderme flottait déjà sur les eaux. Prévenus par les femmes de cette bonne fortune, quelques-uns des guerriers s'étaient munis de cordes et de haches. Ils sautèrent dans l'étang, criant à tue-tête pour effrayer les crocodiles, et lièrent la bête par les quatre pieds pour la traîner au rivage. « Ventre plein, nègre content ! »

On dépeça le colosse, et, chargée de viande et de graisse, la troupe joyeuse escorta les étrangers jusqu'au village.

C'était une charmante retraite cachée dans une excavation de la montagne haute de plusieurs milliers de pieds qui servait à Ned de but depuis deux jours. La route était excessivement abrupte ; il fallait s'engager dans une faille étroite de chaque côté de laquelle les rochers s'élevaient comme des murs.

Nos voyageurs escaladèrent les blocs de granit qui formaient un escalier naturel pour monter à la brèche, franchirent une porte protégée par des épines barbelées ne laissant entre elles qu'un passage des plus étroits, puis ils se trouvèrent dans un cirque assez vaste, dont une partie seulement était occupée par une centaine de huttes construites en bambous et recouvertes de roseaux. Chacune avait son jardin ; le reste de l'enceinte était planté de sycomores ombrageux et de groupes de bananiers. Le village ressemblait à un gigantesque nid d'oiseau au cœur de la montagne qui se dressait à pic de tous côtés, et, sauf le défilé que nous avons décrit, n'offrait d'autre issue qu'un étroit et dangereux sentier grimpant les parois de la falaise. Du moins, si les guerriers laissaient surprendre leurs avant-postes, les habitants pouvaient encore s'enfuir vers les hauteurs.

Ned et Tom furent conduits dans une jolie case, où ils ne tardèrent pas à s'endormir ; le lendemain matin, les négresses leur portèrent des gourdes pleines de lait frais, et un grand plat de bois contenant du filet d'hippopotame, accommodé avec de la citrouille et de la farine de millet, puis assaisonné de sel et de piment rouge.

Après déjeuner, les jeunes gens allèrent faire leurs ablutions à une petite flaque d'eau limpide, perdue parmi les rocs du lit de la rivière, et revinrent au village pour assister à une assemblée générale convoquée à leur sujet.

Les habitants étaient déjà réunis sous un grand sycomore au centre du groupe des huttes : une belle jeune fille de dix-neuf ans occupait la place d'honneur : c'était la reine ; elle se leva en souriant avec grâce, et s'avança à la rencontre des étrangers ; puis elle prit les mains de Ned, les porta trois

fois au-dessus de sa tête, et l'invita à venir s'asseoir près d'elle sur le tapis de peau de lion.

Le jeune blanc recommença alors le récit de ses pérégrinations, mais la dernière partie de son histoire excita de violents murmures parmi la foule ; un vieillard, blanchi par les années, se leva pour prendre la parole.

« Grande reine ! dit-il, c'est l'usage dans notre tribu de donner l'hospitalité aux voyageurs, car nous-mêmes pouvons aussi avoir besoin d'être secourus dans un pays étranger. L'homme à blonde chevelure a trouvé bon accueil dans notre village ; lui et son compagnon ont été logés et nourris, et seront traités de même pendant trois jours, selon notre coutume ; mais au bout de ce temps il leur faudra partir. Nous sommes faibles, et les Mazitas sont forts : la pluie ne viendra pas effacer les traces des fugitifs, les ennemis découvriront leur asile et nous massacreront sans pitié. N'est-il pas vrai, mes frères ? ajouta-t-il en se retournant vers l'assemblée.

— Tu as raison ! répondirent toutes les voix, moins celle de la jeune souveraine.

— Je ne désire nullement rester ! reprit Ned. Nous te remercions, grande reine, pour ton hospitalité, continua-t-il en prenant ses jolies mains brunes pour les élever sur sa tête, mais nous serions bien fâchés de t'apporter le malheur en récompense de ton bon accueil. Garde-nous seulement deux jours encore, car nos pieds sont fatigués de la marche, puis donne-nous un guide pour traverser le désert. »

La foule approuva bruyamment, mais la reine ordonna qu'on fît silence. Elle se leva pour parler à son tour. Ned n'avait jamais vu de plus gracieuse créature. D'une taille élancée, un peu mince, quoique ses membres fussent admirablement développés, ses lèvres s'entr'ouvraient sur des dents du plus pur émail ; sa peau avait seulement la teinte du cuivre foncé ; elle portait sur la tête un diadème de perles de diverses couleurs, entremêlées de plumes brillantes. Le reste de sa toilette consistait en un jupon court descendant à deux ou trois pouces au-dessus des genoux, et formé uniquement d'innombrables rangées de petites perles aux nuances choisies avec goût. Elles étaient enfilées sur les fibres tordues du plantain et fixées par un bout à une ceinture de cuir passée autour de sa taille. Aux poignets et au-dessus du coude, la jeune fille avait des bracelets de cuivre poli, et ses chevilles étaient ornées d'anneaux du même métal garnis de toutes petites clochettes qui tintaient à chacun de ses pas. Elle jeta sur l'assemblée un regard courroucé :

« Mon peuple, dit-elle, ressemble-t-il aux singes qui redoutent le léopard, ou au roi des déserts, qui défend sa tanière ? J'ai tué le lion sur la dépouille duquel je m'assieds, et ne saurai-je pas protéger mes lionceaux ? L'étranger qui se réfugie chez moi est mon enfant ; je combattrai pour lui comme la lionne qui veut sauver ses petits. »

Mais la tribu redoutait trop ses puissants voisins pour que la harangue de la reine eût beaucoup de chances de succès. La jolie souveraine frémissait de colère. Le vieillard qui venait de parler, avait trop l'expérience de la cour pour contrecarrer ouvertement la jeune amazone ; en bon courtisan, il se contenta de dire » qu'obéir à la volonté de la reine était la plus grande joie de son peuple, même si elle lui ordonnait de courir à la mort. »

L'assemblée se dispersa, et assez mécontente. Seule la souveraine, enchantée de son hôte et du courage qu'elle venait de déployer pour défendre ses droits, se trouvait en fort brillante humeur. Ned et Tom étaient impatients de partir ; on venait cependant de leur apprendre qu'ils auraient à faire trois jours de marche dans le désert sans rencontrer une source ou un cours d'eau ; mais les perles que portaient la reine et les élégantes du lieu leur étaient vendues par les marchands mêmes de la côte, et nos amis espéraient que, ce premier et terrible pas franchi heureusement, ils rencontreraient quelque caravane de trafiquants arabes ou portugais qui les aiderait à gagner Zanzibar.

Tom avait déjà découvert un guide qui connaissait la route du désert, et il fut convenu que dès le lendemain on se mettrait en route au crépuscule pour profiter de la fraîcheur de la nuit et consommer le moins d'eau possible ; le noir se chargea en outre d'acheter un bœuf qui porterait deux outres supplémentaires, jusqu'à ce qu'il fût près de succomber à la soif ; on le tuerait alors, et sa chair leur fournirait au moins un repas, avant que la chaleur l'eût rendue immangeable.

Le jour suivant, vers midi, tous leurs préparatifs étaient terminés, et Ned se reposait dans sa case, lorsqu'une esclave vint le prévenir que la reine le faisait demander.

« Massa Ned ! s'écria Tom, consterné : elle vouloir marier vous ! massa Ned ! nous jamais, jamais, sortir d'ici ! »

L'homme blanc suivit la messagère : la jeune fille était dans sa hutte, à demi couchée sur une énorme peau de lion dont la crinière noire se trouvait soutenue par une gerbe de plantes odoriférantes, sur laquelle reposait son bras charmant ; elle fit apporter une fourrure de léopard, et invita son hôte à

s'asseoir près d'elle. Ned, inquiet des paroles de son ami, attendait en silence ce que la reine avait à lui dire, lorsque le grand tambour de l'État résonna sous des coups précipités ; des cris d'effroi partaient dans toutes les directions ; on sonnait les cornes, on courait aux armes, et le vieillard que nous connaissons déjà, s'élança dans la case royale.

« Les Mazitas sont sur nous ! dit-il, hors d'haleine. Lève-toi, fils aux blonds cheveux, et viens combattre avec nos hommes ! C'est à cause de toi que nous allons être égorgés ! »

A ces bruits de guerre, la jeune amazone bondit sur ses pieds ; ses yeux étincelaient. Avant de prononcer un seul mot, elle décrocha froidement du mur un arc mince de bois élastique déjà tendu, suivant la mode du pays, et en frotta soigneusement la corde avec un morceau de cire d'abeilles ; puis elle passa à son épaule un carquois contenant une quarantaine de flèches empoisonnées, à la pointe horriblement aiguë, et s'adressant à son hôte : « Fils aux cheveux d'or ! lui dit-elle, viens combattre à mon côté ! Si nous tombons, eh bien ! nous mourrons ensemble !... La lionne saura protéger ses lionceaux ! »

Ned sortit de la hutte avec la belle guerrière et dans la cour rencontra son ami. Plus de deux mille Mazitas approchaient du village. Les bergers qui menaient leurs chèvres de l'autre côté de la rivière, les avaient aperçus les premiers, et venaient de sonner l'alarme parmi les habitants.

Dès le lendemain du départ de Ned, la tribu avait découvert l'évasion de son roi ; et comme les sorciers déclaraient que tant que vivraient l'homme et le chien, pas une goutte de pluie ne descendrait des nuages, les guerriers s'étaient rassemblés, et avaient si rapidement marché sur les traces des fugitifs, que le soir même ils retrouvaient les squelettes de buffles, que leur révélèrent les bandes de vautours planant encore en cercle au-dessus des carcasses dépouillées.

Les Mazitas n'hésitèrent pas longtemps sur la direction à prendre : quelques heures plus tard, ils découvraient l'empreinte des pas sur les cendres de l'herbe brûlée ; ces traces les conduisirent vers le village de la reine des Mapondas.

Il n'y avait pas une minute à perdre. Ned prit son fusil. Deux cents hommes du village, armés en toute hâte, attendaient déjà les ordres de leur souveraine ; il conseilla de les cantonner parmi les rochers pour harceler les assaillants de leurs flèches, tandis que Tom et lui, accompagnés de la courageuse reine, défendraient l'étroit défilé.

Les guerriers disparurent et se glissèrent en silence dans leurs postes respectifs. L'intrépide amazone escaladait déjà la dangereuse falaise ; nos deux amis la suivirent bientôt et vinrent la rejoindre sur une large saillie de roc, à cent pieds environ au-dessus de la porte.

A peine étaient-ils arrivés, que les assaillants débouchèrent en masses épaisses du bois de bananiers situé au-dessus du village ; ils s'élancèrent sur l'abrupte montée en poussant de sauvages clameurs, mêlées au tapage assourdissant de leurs cornes et envoyèrent des volées de flèches aux trois combattants qui, dressés sur leur immense piédestal, avaient aussitôt frappé la vue des ennemis.

Les projectiles, encore tirés de trop loin, retombaient le long du rocher. Debout sur la haute cime, la jeune reine banda son arc, et, le bras gauche tendu comme une barre d'acier, elle lança sa flèche sur le chef qui conduisait l'attaque ; avec un bruit aigu l'arme meurtrière traversa le cuir du bouclier et le cloua sur la poitrine du noir, qui retomba en arrière tué sur le coup.— Un long cri d'admiration s'éleva du milieu des rochers. La belle amazone s'exposait froidement aux flèches ennemies dont elle évitait les mieux dirigées en sautant prestement de côté ; mais, l'une après l'autre, les siennes volaient dans l'air, enfonçant leur pointe dans le corps des assiégeants ou s'accrochant à leurs boucliers. Le visage resplendissant d'audace, elle envoyait la mort dans la foule, presque à chaque claquement de la corde de son arc.

« A ton tour ! fils aux cheveux d'or ! » cria-t-elle, comme Ned ouvrait son feu et de sa première balle abat tait deux ennemis. Les assaillants reculèrent d'abord, mais comme ces détonations n'étaient point nouvelles pour eux, ils reprirent courage et s'avancèrent avec tant de résolution qu'ils enfilèrent l'étroit passage qui conduisait à la porte. La tête de la colonne se trouvait précisément sous le roc où se tenait la reine, flanquée de Ned et de Tom dont chaque coup portait au milieu de cette cohue. Le jeune blanc supplia Léona de s'agenouiller derrière une roche détachée qui l'aurait protégée pendant qu'elle tirait ; mais, dédaigneuse de toute précaution, l'intrépide amazone, avec une force extraordinaire, pesa de l'épaule contre le bloc de granit et le poussa sur le bord de la falaise. Ned posa son fusil pour aider la reine ; le rocher tomba avec un bruit sourd sur la foule des combattants, et les guerriers du village répondirent à ce signal par une grêle de flèches et de pierres, toujours préparées à l'avance pour les cas d'attaque.

Léona avait épuisé son carquois et jetait sur les Mazitas des éclats de roc empilés près d'elle. L'allée était encombrée de morts et de mourants : les pierres tombant de tous côtés causaient encore plus de ravages que les balles. Nos deux amis dirigeaient leur feu sur les chefs, et, un par un, les abattaient au moment où ils atteignaient la porte et essayaient de la forcer. A la fin, un énorme bloc de granit, pesant plusieurs tonneaux, et qui avait autrefois fait partie de la falaise, près de l'arête de laquelle il se tenait presque en équilibre, s'ébranla sous les efforts réunis d'une vingtaine d'hommes qui, au moyen de bambous, étaient parvenus à déloger les pierres qui en soutenaient la base. Le monolithe colossal oscilla un moment, puis fut lancé dans le vide, entraînant avec lui un des travailleurs et suivi d'une pluie de menus fragments détachés par sa chute.

Il tomba sur les assaillants avec un craquement terrible, écrasant plus de vingt guerriers et bouchant complètement le défilé, de sorte que ceux qui se trouvaient entre le rocher et la porte se trouvèrent enfermés comme dans une prison. Léona se pencha sur l'abîme en poussant un cri de triomphe et regardait l'effet produit par ce terrible projectile ; mais, au même instant, ses mains s'élevèrent convulsivement dans les airs : un trait empoisonné venait de l'atteindre en pleine poitrine. Ned, posté derrière elle, vit la pointe aiguë ressortir sur la peau brune de la jeune reine, et la saisit dans ses bras, juste à temps pour l'empêcher de tomber dans la falaise. La flèche lui avait traversé le cœur. Il coucha doucement ce beau corps sur la pierre, plaça son arc et son carquois à côté d'elle et se remit à combattre.

Mais il ne restait plus grand'chose à faire pour compléter la déroute des ennemis. La chute du rocher avait causé parmi les assaillants une terreur panique : les Mapondas massacrèrent jusqu'au dernier ceux qui étaient bloqués entre le rocher et la porte : les autres se précipitèrent pêle-mêle hors du défilé, foulant aux pieds les mourants dans leurs frénétiques efforts pour échapper à la nuée de flèches et aux balles qui sifflaient à leurs oreilles.

Les défenseurs, retranchés derrière leurs rocs, n'avaient pas perdu beaucoup de monde, mais quant aux blessés leur mort était certaine, la plus légère piqure d'une flèche empoisonnée suffisant pour amener en peu de jours le dénoûment fatal.

Le corps de la courageuse reine fut porté sous le sycomore et couché sur la peau de lion qui lui servait de trône ; puis les femmes commencèrent leurs bruyantes lamentations : tous les hommes pleuraient la belle guerrière. Ses armes étaient posées près d'elle : ses traits avaient encore une

expression de triomphe, et Ned la contemplait avec le regret profond d'être la cause involontaire de cette mort prématurée.

« Massa Ned ! nous partir tout de suite ! Pauv' reine morte ; mais si elle pas morte, elle pas nous laisser partir. Vite, massa Ned ! nous courir bien loin avant autre mauvaise affaire ! »

La sagesse parlait par la bouche de Tom. Massa Ned s'adressa au vieillard qui paraissait remplir les fonctions de premier ministre, et lui déclara qu'il ne voulait pas rester plus longtemps avec eux, de peur d'attirer sur le peuple de nouvelles calamités ; il déplora la mort de la jeune reine et lui confia son projet de partir au plus vite. Tous les nègres présents applaudirent à ce discours et le guide, qui appartenait à une tribu demeurant de l'autre côté du désert, ne demandait pas mieux que de se remettre en route. Tout était prêt depuis midi, les outres furent chargées sur un bœuf, et, après un bon repas, Ned et Tom prirent congé de leurs hôtes. Le grand et beau nègre qui les conduisait s'était beaucoup distingué dans le combat, mais une flèche, en passant, lui avait égratigné la peau du bras : cette blessure lui parut trop superficielle pour être dangereuse, et il se contenta d'y appliquer une feuille de plantin, afin d'empêcher les mouches de se poser sur la petite plaie.

Après une heure de marche, nos voyageurs quittèrent la forêt qui longe le cours d'eau, et entrèrent dans une plaine sans bornes, couverte de sables et de cailloux : aucune végétation ne s'y montrait, si ce n'est quelques mimosas rabougris, et des touffes d'herbe rôties par le soleil et ressemblant à des paquets de fil de cuivre.

Pendant la saison des pluies, ce désert épouvantable devient une prairie de verdure arrosée par les eaux courantes, mais dès l'apparition des premières sécheresses toute l'herbe se flétrit et s'effrite en menus fragments que le vent emporte au loin sur un sol aride qu'on croirait à tout jamais incapable de produire un brin de gazon. Dans l'espace de deux cents kilomètres, on n'y trouve ni rivière, ni puits. Il faut donc emporter sa provision d'eau avec soi, et faire près de soixante-dix kilomètres par étape pour franchir le désert en trois jours. La vie des voyageurs dépend absolument de l'état de leurs outres, et le moindre accident arrivé à ces précieux réservoirs peut entraîner la mort de la caravane tout entière.

Mort de la reine des Amazones.



La petite troupe avançait résolûment sur l'arène désolée : Ned et Tom portaient chacun son fusil, un grand bidon de peau de chèvre, et le peu de cartouches que le combat leur avait laissées ; ils avaient placé leurs havresacs sur le bœuf qui, au départ, s'étant abreuvé largement, pourrait fournir deux jours de marche, c'est-à-dire environ cent trente kilomètres.

CHAPITRE XX.

Le désert.

La lune se leva, l'air de la nuit était délicieusement frais et les voyageurs marchaient avec rapidité sur la plaine unie où ne les embarrassait plus la végétation désordonnée qui avait retardé leur course dans quelques parties de la route. Pas un souffle de vent ne traversait les airs, pas un nuage ne voilait le ciel ; les étoiles brillaient d'un éclat extraordinaire, excepté dans les régions voisines de la lune, où elles paraissaient s'éteindre dans les rayons de l'astre resplendissant. Une blanche lueur argentait le désert et donnait à la scène une indescriptible beauté ; les rochers qui se dressaient au milieu de la plaine de sable prenaient dans le lointain des formes indécises : on eût dit des colosses qui se mouvaient lente ment dans l'espace ; mais la vie avait abandonné ce Sahara : tout était solitude, roches arénacées, galets arrondis Le bœuf avançait d'un bon pas, le tintement de la clochette de fer suspendue à son cou était le seul bruit qui troublât le silence, pendant que Ned et Tom, marchant derrière le guide, glissaient comme des fantômes sur l'arène desséchée où leurs pieds ne produisaient aucun son.

La nuit s'écoula : la lune pâlissait à mesure que les premières lueurs de l'aube se montraient à l'orient. Les étoiles disparurent les unes après les autres ; Vénus, la dernière de cette brillante armée, s'évanouit à son tour ; puis l'orbe éblouissant du jour se montra soudain sur l'horizon. Le soleil se levait dans toute son horreur ; il montait dans le ciel, inondant de ses flammes la plaine désolée. L'air paraissait comme vibrant de chaleur ; le sable brûlait les pieds ; l'haleine empoisonnée du simoun, ce vent terrible qui semble sortir d'une fournaise, soufflait sur les voyageurs, mais aucun abri ne se présentait sur l'immense étendue ; il fallait marcher toujours.

Pendant plus de quatorze heures, ils ne s'étaient pas arrêtés un instant : leur malheureuse bête de somme devait porter les outres et les havresacs le plus loin possible avant qu'elle ne tombât sur le sable, à demi morte de soif. Ils haletaient sous l'intense chaleur ; le bras du guide commençait à enfler et à devenir très-douloureux.

Depuis le matin, ils apercevaient une montagne élevée se dressant au milieu d'une chaîne de collines ; leur conducteur les dirigeait vers ce point, espérant y rencontrer quelque roche à l'ombre de laquelle ils pourraient s'abriter contre ce terrible soleil. Ils marchèrent quatre heures encore et atteignirent enfin une brèche escarpée à travers laquelle le lit desséché d'un torrent formait une route pierreuse. Exténuée de fatigue et de soif, la petite troupe fit halte. Tom coupa quelques touffes de chaumes au milieu des cailloux et présenta au bœuf cette misérable provende ; l'animal essaya vainement d'en avaler quelques bouchées ; et le jeune nègre dut ouvrir une des outres, et verser un peu du précieux liquide sur les herbes sèches, que le bœuf dévora ensuite avec avidité.

Après s'être un peu restaurés, les voyageurs s'endor mirent dans le ravin. A trois heures après midi, ils se préparaient déjà à repartir, mais leurs pieds étaient endoloris par cette marche de quatre-vingts kilomètres. Le bras du guide se tuméfiait d'une manière effrayante et le bœuf souffrait excessivement de la soif.

Avec l'aide de Tom, Ned s'occupa de recharger le pauvre animal ; il lui plaça les havresacs sur le dos, puis alla chercher les outres qu'on avaient déposées à l'ombre.... Elles étaient aplaties, lacérées, vides !

Il serait impossible de dire le désespoir des trois voyageurs. Le bœuf avait vu répandre l'eau sur son fourrage, et pendant que les hommes dormaient, il avait découvert les outres et essayé de se désaltérer en les déchirant de ses cornes pointues : tout avait été immédiatement absorbé par le sable. Lui-même n'en recueillit pas une gorgée et ne put que lécher les peaux et le sol encore humides. Le peu de liquide que contenaient les bidons de Ned et de Tom était maintenant tout ce qui leur restait, et ils avaient près de cent vingt kilomètres à faire dans le désert brûlant.

Les deux amis se regardèrent sans prononcer une parole : l'avenir se présentait devant eux, inévitable, horrible !

La bouteille de Tom laissait un peu fuir le liquide ; il le versa dans celle de Ned, l'évaporation devant être moindre dans un seul bidon que dans les deux.

Le guide souffrait cruellement, mais la vie même de la petite troupe dépendait de la marche prochaine : il fallait faire d'une traite les deux dernières étapes. Ned espérait par moments l'accomplir en vingt-quatre heures, et encore, connaissant la manière de compter des naturels, craignait-il que les renseignements du guide ne fussent inexacts.

Le malheureux noir était presque stupéfié par la douleur, il leur indiqua cependant avec sa lance la direction qu'on devait prendre et ajouta qu'après deux journées de marche ordinaire on arriverait à un cours d'eau sur lequel se trouvait un village et un dépôt des marchands arabes de Zanzibar. Ned releva le point avec sa boussole, et, le cœur plein de pressentiments sinistres, les voyageurs remontèrent pendant deux lieues le ravin sinueux, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus au sommet d'une colline escarpée du haut de laquelle Ned comptait distinguer enfin la dernière limite du désert. Le guide montra un pic à peine visible dans l'horizon lointain : c'était la montagne qui dominait la station annoncée. Le jeune homme mesura la distance des yeux : plus de cent kilomètres le séparaient encore du but !

Il commençait à souffrir de la soif, mais il n'osait encore toucher à leur faible provision. Après quelques minutes de repos, il se leva pour se remettre en marche, mais le pauvre nègre restait étendu sur le sol ; son bras était devenu aussi gros qu'une cuisse d'homme, il se plaignait de vertiges et sentait ses membres inférieurs complètement paralysés.

« La flèche était empoisonnée ! murmura-t-il faiblement. Je vais mourir. Oh ! donnez-moi de l'eau !

— Non, non ! massa Ned ! cria Tom. Poison li tuer vite ! Boire ou pas boire, li mourir, pour sûr. Pour l'amour de Dieu, massa Ned ! Vous pas donner l'eau, ou nous mourir tous ! »

C'était une chose terrible que de refuser ainsi cette aumône suprême à l'agonie du moribond, mais Tom ne disait que trop vrai ; le fatal virus envahissait déjà tout l'organisme du malheureux noir. Le délire s'emparait de lui, et, consumé par une soif brûlante, il demandait de l'eau à grands cris. Ned, incapable de résister plus longtemps, allait partager avec lui leur précieuse ration, lorsque le guide saisit la lance posée à son côté et la plongea dans la panse du bœuf debout près de lui. L'animal s'abattit soudain percé au cœur, et le mourant, collant ses lèvres desséchées sur la blessure dont le sang s'échappait à gros bouillons, but à longs traits ses dernières gorgées.

Quoique leurs moments fussent comptés, car chaque minute ajoutait à leur soif, Ned ne voulut pas laisser le guide mourir seul dans le désert. Trois heures durant, il fut témoin de cette cruelle agonie. A mesure que le poison avançait dans son œuvre fatale, les membres du pauvre noir se tuméfiaient ; puis l'enflure monta peu à peu : elle gagna la poitrine, le cou, et, après

quelques efforts convulsifs pour respirer, le malheureux s'étendit de tout son long sur le sable ardent : Ned et Tom pouvaient partir maintenant.

Ils s'éloignèrent frappés d'horreur ; la soif les dévorait, mais il ne leur restait plus qu'un litre d'eau, le reste s'était évaporé dans cette atmosphère brûlante. Ils descendirent la colline et reprirent leur route sur cette plaine sans fin.

La nuit vint, l'air se rafraîchit et, en dépit de leurs souffrances, ils avançaient avec courage, déterminés à franchir cette étape aussi vite que possible. Jusqu'à l'aube ils firent soixante-seize kilomètres sans approcher une goutte d'eau de leurs lèvres desséchées, mais la lune pâlit bientôt, et l'implacable soleil se leva de nouveau sur le désert !

Ses premiers rayons tombèrent sur deux infortunés voyageurs, exténués, hagards et comme prématurément vieillis ; ils avaient les joues creuses et livides, les yeux injectés, les lèvres boursoufflées ; le plus amer désespoir se lisait sur leur visage, et cependant ils marchaient toujours !

Le pic bleu était tout au plus à vingt-cinq kilomètres ; la rivière coulait au pied de la montagne, nos amis le savaient. Mais le soleil versait sur eux des torrents de flammes, le simoun se levait, cette horrible chaleur les suffoquait. Ils chancelaient de fatigue et de soif ; Ned s'arrêta, incapable de faire un pas de plus. L'eau ne s'était pas évaporée pendant la nuit, mais il n'ignorait pas que le vent du désert épuiserait cette faible provision en moins d'une heure.

« Bois, Tom ! dit-il, en lui tendant sa gourde, et par tageons en frères notre dernier trésor ! s'il plaît à Dieu, nous pourrons alors tenir jusqu'au bout ; mais vite, Tom, ou nous sommes perdus ! Bois ta bonne moitié, et laisse-moi le reste ! »

Tom, avec une avidité sauvage, saisit la petite outre des mains de Ned : ses yeux s'arrêtèrent sur son maître bien-aimé, alors dans un terrible état de prostration et de souffrance ; il hésita un instant, puis il pressa de ses lèvres le goulot de la bouteille, et parut en aspirer avec délices le précieux contenu.

« Bois, mon ami ! il me semble que tu n'en prends point ta part ! puis donne-moi vite la gourde, et je la finirai ! »

Tom garda une seconde de plus la bouteille à ses lèvres, puis la rendit à Ned qui la vida avec une effrayante ardeur !

« Dieu soit loué ! dit-il, comme la dernière goutte venait de descendre dans sa gorge.

— Oui, Dieu soit loué ! » répéta le nègre, regardant la figure ranimée de son ami avec une expression mêlée de souffrance et d'amour indicibles.

Ned rejeta sa gourde vide derrière son épaule, ils se remirent en route. Leurs pieds étaient horriblement gonflés ; ils avaient abandonné leurs havresacs, et quoiqu'ils n'eussent plus qu'à porter les fusils, la carte et la boussole, à peine s'ils arrivaient à faire cinq kilomètres par heure. Le soleil montait toujours : ils marchaient de plus en plus lentement dans cette atmosphère embrasée et finirent par se traîner presque sur le sable.

Tom restait toujours en arrière, il chancelait à droite et à gauche ; sa langue pendait de sa bouche, desséchée et couverte de taches comme une peau de lièvre ; il finit par se trouver à une centaine de mètres de son ami. Ned dut faire halte ; lui-même recommençait à souffrir de la soif, sa fatigue était telle qu'il ne sentait plus le sol sous ses pieds.

Tom le rejoignit à grand'peine, mais, s'arrêtant tout à coup, il porta ses mains à sa tête, perdit son équilibre et tomba lourdement sur la poussière ardente : Ned essaya de le relever.

« Tom ! mon cher Tom ! pour l'amour de Dieu, un peu de courage ! Je suis presque à bout moi-même, mais quelques heures seulement, et nous échapperons à cette horrible soif ! »

Tom perdit connaissance et resta quelques minutes étendu sans mouvement. Ned le croyait mort. A la fin, il revint à lui, mais à peine s'il pouvait articuler un seul mot : sa langue était racornie comme du cuir brûlé.

« Massa Ned ! vous partir, vite, vite ! Vous laisser Tom mourir ! »

Les traits du jeune nègre étaient tirés et contractés ; le souffle sortait avec peine de sa poitrine en feu. En se penchant sur son ami pour le soutenir dans ses bras, Ned faillit lui-même se trouver mal ; le sang affluait à son cœur, il se sentait pris de vertige.

« Massa Ned ! prier Dieu pardonner Tom ! vous partir vite, vite ! Vous laisser Tom mourir !

— Non, jamais, mon fidèle Tom ! mon frère ! criait Ned, près de succomber au désespoir en voyant les ombres de la mort s'étendre peu à peu sur le visage de son camarade. S'il faut mourir, eh bien ! nous mourrons ensemble ! De l'eau, de l'eau ! une gorgée d'eau seulement pour sauver la vie de mon Tom ! »

Un faible sourire traversa les traits hagards du moribond ; il regarda son ami, et d'une voix presque éteinte :

« Massa Ned ! fit-il péniblement, prier Dieu pardonner Tom. Tom dire un mensonge, un mensonge aujourd' hui !

— Toi, mon cher Tom ! as-tu jamais su mentir ?

— Oui, massa Ned. Dieu pardonner moi si vous prier li. Tom dire un mensonge pour l'eau. Tom dire massa Ned li boire toute sa moitié.... Mais Tom pas toucher une goutte.... li garder tout pour cher massa Ned ! Massa Ned partir, partir, partir vite. Vous sauvé peut-être ! Dieu bénisse massa Ned ! Tom pauv' nèg' seulement, personne pleurer pour Tom ! Tom mourir vite. Massa Ned ! cria-t-il, en réunissant ses dernières forces, vous partir, vite, vite, aller là-bas à la maison, voir le père et la mère et mamselle Édith et tout le monde, tout ! »

Ned tordait ses mains avec angoisse : il n'avait pas même soupçonné cet acte d'héroïque dévouement de la part de son humble compagnon. Quoique mourant de soif, le nègre avait surmonté cet horrible supplice pour tromper son ami et lui sauver ainsi la vie.

« Oh Tom ! trop bon, trop généreux Tom ! comment peux-tu me pardonner ! Je n'ai pas su le voir ! Et tu meurs pour moi ! Ah ! plutôt, mourons ensemble comme nous avons vécu, et que Dieu reçoive notre dernier souffle ! »

Tom se souleva convulsivement sur ses coudes, et, fixant sur le soleil brûlant ses prunelles fixes qui ne se contractaient point sous la terrible lumière, se mit à rire aux éclats.

Cette joie effrayante dura quelques minutes ; puis un changement soudain se fit sur son visage. Il contemplait encore le ciel, mais ses traits se détendirent, et une expression de bonheur vint éclairer sa physionomie. Souriant comme s'il goûtait déjà la paix inaltérable d'une vie meilleure : « Mon Dieu ! mon Dieu ! dit-il, je vois les eaux courantes ! Merci à Dieu tout-puissant. »

Il retomba doucement sur le sol : Dieu le désaltérait pour toujours de cette soif cruelle ; son esprit s'envolait vers les sources d'eau vive !

Ned ne s'aperçut point que son ami venait de rendre le dernier soupir, le vertige s'emparait de lui, sa langue sortait de sa bouche ; il s'affaissa à côté du cadavre. Sans l'eau que lui laissa le sacrifice de Tom, le jeune blanc aurait infailliblement été la première victime de cette horrible mort !

Lorsque le pauvre Tom parlait des eaux courantes, une sorte de roulement lointain se faisait entendre dans les airs ; le son se rapprochait toujours ; une petite nuée de la grandeur de la main, comme celle du prophète Élie, parut

sur l'horizon du midi. Le tonnerre vibrait à travers le désert, mais les deux amis n'en furent pas éveillés. Les nuages s'élevaient de tous côtés : d'abord semblables à des monceaux de neige, ils montaient rapidement, s'assombrissant peu à peu jusqu'à devenir d'un noir livide : le terrible soleil éteignit ses rayons. Moins d'une heure après que le généreux noir eut exhalé vers Dieu son dernier souffle, pas un atome de bleu n'était visible au milieu des épaisses nuées.

Les éclairs se succédaient, le tonnerre grondait avec des roulements formidables ; la pluie tombait par torrents sur la terre altérée ; elle inondait le désert. Une heure plus tôt seulement, et la vie de Tom eût été sauvée. Mais affranchie pour jamais des maux de la terre, son âme était déjà entrée dans le repos des justes.

Cette averse diluvienne continua longtemps sans interruption, une eau limpide s'épanchait en cascades des roches si brûlantes naguère ; la plaine de sable était maintenant ravivée par des torrents de boue jaunâtre ; sur tout le désert s'étendait une couche liquide qui fût montée jusqu'à la cheville, et baignait le corps de nos deux amis étendus côte à côte. Soudain, et comme s'éveillant en sursaut d'un profond sommeil, Ned se redressa et regarda autour de lui d'un air effaré ; la pluie tombait encore et le tonnerre grondait par intervalles.

Mort de Tim.



« Où suis-je ? s'écria-t-il en se frottant les yeux, je rêvais que Tom mourait de soif dans le désert. Debout ! debout, ou nous allons être noyés ! de l'eau ! voilà de l'eau ! » et il porta ses lèvres sur la plaine inondée, et but avec une effrayante avidité.

Il respira longuement, puis se tourna vers son silencieux camarade, et, lui prenant le bras, essaya de le soulever. L'horrible vérité lui apparut subitement : le corps était raide et glacé ; sa raison lui revint, il se rappela tout : l'œil sec, le cœur près de se briser, il s'agenouilla auprès de la dépouille de son ami et avec la plus amère douleur contempla ses traits défigurés. Seul désormais, dans l'immense désert, il venait de perdre celui qui avait consolé ses années de captivité et partagé ses chagrins comme ses joies.

Un bruissement étrange se fit entendre au-dessus de lui ; Ned leva les yeux, et aperçut un vautour énorme, descendant ailes fermées dans son impatience de commencer son office de fossoyeur. Plusieurs de ces oiseaux planaient en rond dans les airs ; d'autres, perchés sur les rocs, attendaient la curée. Ned frissonna d'horreur. Il avait remarqué une profonde crevasse s'ouvrant dans une roche à quelques mètres de distance ; après de nombreux efforts, il parvint à y transporter le cadavre raidi et le déposa

doucement dans sa couche de pierre. Puis il alla chercher les cailloux les plus lourds qu'il put trouver et les entassa sur la fissure en un monceau capable de résister aux attaques des vautours et des hyènes.

Ce pieux devoir terminé, Ned but de nouveau et remplit son outre à un filet d'eau limpide qui coulait d'un rocher ; puis il ramassa le fusil de Tom, regarda un moment le lieu où ils avaient tant souffert, et debout près de la tombe, pria pour le mort et pour le malheureux survivant.

Rafrâichi par les ondées et rendu insensible à la fatigue par sa profonde douleur, il se dirigea vers le cône indiqué comme le but de son voyage. La pluie avait éclairci l'atmosphère et le pic paraissait maintenant tout à fait proche. Ned dut cependant faire dix-huit kilomètres, et le soleil était près de se coucher lorsqu'il atteignit une lisière de hauts palmiers qui croissaient au pied de la montagne, s'étendant à perte de vue à droite et à gauche. Il la traversa sur une longueur de deux cents mètres, et aperçut un gros village perché sur une crête rocheuse dominant un torrent aux flots bruyants et gonflés par la pluie. Ned gravit lentement le sentier pierreux, et à sa grande surprise, au lieu des nègres qu'il s'attendait à trouver, il tomba, dès son arrivée, sur un groupe d'Arabes, trafiquants de Zanzibar. Ces hommes étaient occupés à emmagasiner des dents d'éléphants dans une sorte d'entrepôt dont la construction différait entièrement de celle des huttes des indigènes. Ils s'empressèrent autour de l'étranger, qui, tout à fait à bout de forces physiques et morales, jeta ses deux fusils et s'étendit sur le sol de toute sa longueur.

Quelques moments de demi-sommeil le remirent assez pour qu'il pût essayer d'expliquer sa position. Le peu qu'on en comprit éveilla la sympathie de ses auditeurs, qui se hâtèrent de lui donner tous les soins que réclamait son état. Plusieurs de ces marchands, qui faisaient aussi la traite des nègres, possédaient des esclaves nés dans la contrée où Ned avait si longtemps demeuré captif, et par leur moyen notre héros put entrer en communication avec ses hôtes.

Depuis plus d'une année, il n'était pas tombé une goutte d'eau dans le pays ; les naturels regardaient l'homme blanc venu en même temps que la pluie, avec une vénération superstitieuse que partageaient même les Arabes ; ceux-ci étaient encore pour quelques mois dans ces régions, mais ils s'engagèrent à ramener Ned à Zanzibar aussitôt que leur besogne serait terminée.

Les trafiquants firent de longues excursions dans l'intérieur, et chaque fois revinrent chargés d'ivoire et chassant devant eux des troupes d'esclaves.

Ned portait toujours dans son cœur le deuil de son fidèle compagnon ; la solitude où il vivait maintenant lui était insupportable, et ce fut avec la joie la plus vive qu'il vit les Arabes s'occuper enfin de leur départ. Ils rassemblèrent un corps de cinq cents hommes pour transporter leurs dents d'éléphants, et la caravane entière s'ébranla au son du tambour. Une foule d'esclaves des deux sexes accompagnaient la marche, les uns attachés par le cou en longues chaînes, d'autres portant sur leurs épaules le carcan dont nous avons parlé.

En six semaines, ils arrivèrent à Zanzibar, et après avoir remis l'ivoire aux mains de son patron, riche marchand perse de Bombay, le capitaine de la caravane lui présenta notre ami. Le négociant le reçut avec bonté, lui donna des habits et de l'argent et lui promit de l'envoyer en Égypte sur un de ses navires qui allaient partir pour Kosséir, port de la mer Rouge. Ned fit cadeau de ses deux fusils au chef arabe, en retour de la bienveillance qu'il lui avait montrée pendant la route, et, après avoir chaudement remercié le bon guèbre, il monta à bord d'un grand bâtiment chargé d'ivoire et d'esclaves. Son cœur bondit de joie lorsqu'il se sentit de nouveau bercé sur la mer, et se rapprochant toujours davantage de la patrie bien-aimée.

Le vent fut des plus favorables pendant la traversée, et Ned débarqua à Kosséir, où ne s'arrêtèrent pas les attentions du négociant de Zanzibar. On lui fournit un dromadaire, et la caravane, composée des esclaves marchant à pied et de chameaux chargés de dents d'éléphants, arriva sans encombre sur les bords du Nil. Ned eut sa cabine sur un des navires largement pontés dans lesquels on distribua les malheureux noirs, et la flottille commença à descendre lentement le courant du fleuve ; on s'arrêta quelques jours dans chacune des villes importantes situées sur les rives, au Caire surtout, où l'on vendit un grand nombre d'esclaves. Au bout de trois semaines les bateaux arrivaient à Alexandrie, où, pour la première fois, Ned put contempler les eaux bleues de la Méditerranée. Il se sentait presque dans son pays.

Le correspondant du marchand parsi lui assura une place sur un navire anglais près de lever l'ancre. La vue du pavillon national flottant au sommet du mât le remplit d'enthousiasme, et dès que la yole eut accosté le bâtiment, il gravit prestement l'échelle et se trouva sur le pont d'un beau brick de commerce jaugeant trois cents tonneaux. Ned pouvait de nouveau parler sa

propre langue et se remettre au courant de la vie de ses compatriotes. Le capitaine, aimable et franc marin, s'éprit de son hôte à première vue, et les aventures de notre héros firent bientôt le tour du pont, où on le regardait comme un autre Robinson Crusoé.

Après un voyage de six semaines, ils passèrent en vue du phare du cap Lizard et entrèrent dans la Manche. Poussés par une brise légère, mais favorable, ils suivaient de loin les côtes, lorsqu'ils rencontrèrent un chasse-marée, avec lequel ils communiquèrent au plus vite, afin d'avoir des nouvelles du pays. Le petit navire appartenait au port de Falmouth. Ned se hâta de prendre congé du capitaine et de l'équipage, et monta à bord de la chaloupe, dont les voiles se gonflèrent au vent.

Le lendemain, elle entra dans le port, et Ned, encore une fois, se trouvait sur le sol de la vieille Angleterre.

CHAPITRE XXI.

James Stevens et Édith.

Depuis quinze jours déjà Paul Grey était dans la prison de Falmouth où il attendait l'ouverture des assises, lorsque son fils quitta le chasse-marée pour courir la ville à la recherche d'un cheval.

Le capitaine du lougre, on se le rappelle, avait été arrêté d'après les ordres de James Stevens ; celui-ci ne fut pas plutôt débarrassé de cet incommode témoin, qu'il reprit ses visites au presbytère et renouvela sa demande auprès d'Édith. Avec son hypocrisie habituelle, il était parvenu à persuader à la jeune fille, bien plus, à Marie Grey elle-même, que son devoir de magistrat l'avait forcé, à son cœur défendant, de mettre sa signature sur le malencontreux papier.

« Mais, ajoutait-il, l'innocence de M. Grey est de celles qui s'imposent à tous les yeux, et le jury, soyez-en sûres, l'acquittera à l'unanimité. »

Peu à peu Édith en était venue à le regarder avec moins de défiance ; sa mère lui répétait sans cesse qu'il était digne de son affection, et James espérait qu'un jour ou l'autre elle donnerait enfin son consentement ; mais la jeune fille conservait toujours le souvenir du passé, et c'était en feignant de s'associer à ses regrets que Stevens avait pu gagner quelque terrain auprès d'elle ; aussi ne se faisait-il pas faute d'user de ce moyen d'influence, et fréquentes étaient ses allusions au temps où il servait avec Ned à bord de la Sibylle, et n'avait pas, disait-il, d'ami plus fidèle et plus dévoué.

Le lendemain de l'arrivée de notre héros à Falmouth, Stevens, ayant couché au presbytère, déjeunait avec les trois dames. Un joli terre-neuve, tout jeune encore, était à côté d'Édith, surveillant chacun de ses mouvements, dans l'espoir de se voir jeter quelque friandise. En même temps qu'un très-beau cheval, ce chien lui avait été donné la veille par James.

« Le charmant animal ! dit la jeune fille. Je veux l'appeler Néron, en souvenir de mon malheureux chien, mort dans ce terrible naufrage !

— Oui ! reprit Stevens avec un sourire hypocrite, il coula dans l'abîme au même instant que son maître ! Pauvre Ned ! pour le sauver, j'aurais donné le monde ! Si seulement, en place d'un aviron, je m'étais trouvé une gaffe en main, j'aurais pu l'accrocher par ses habits Je n'oublierai jamais le dernier regard qu'il me jeta, tandis que les vagues se refermaient sur lui ! »

Il prit son mouchoir et s'essuya les yeux. Le domestique entra avec le courrier du matin :

« Il y a pour Mme Grey, dit-il, une lettre adressée à l'Anse aux Sables, mais le facteur me l'a remise, sachant que Madame demeure ici.

— Qui peut encore m'écrire là-bas ? s'écria Marie en regardant la suscription avec une vive curiosité : le cachet ne dit rien non plus ; c'est tout simplement l'empreinte d'un shilling !

— Ouvrez ! ma chère amie, répliqua Mme Jones, il me semble que c'est le meilleur moyen d'apprendre le nom de votre correspondant. »

Mme Grey décacheta la lettre ; mais dès les premières lignes elle devint toute pâle, puis le sang lui monta à la tête : ses mains, froides comme un morceau de marbre, laissèrent tomber la missive sur ses genoux.

« Qu'avez-vous donc ? Êtes-vous malade ? Qu'est-ce que cette nouvelle mystérieuse qui vous cause tant d'émotion ? »

Marie était incapable d'articuler un mot ; à peine si elle put faire signe à Édith de prendre la lettre. La jeune fille la parcourut des yeux, et cette lecture parut d'abord faire sur elle une impression plus vive encore que sur son amie ; mais, par un violent effort de volonté, elle releva la tête et réfléchit quelques instants. Tout à coup elle fixa ses grands yeux bleus sur Stevens, comme si elle eût voulu sonder jusqu'au dernier repli de son cœur ; sa belle physionomie prenait peu à peu une expression de gravité sévère.

« Madame Grey, me permettez-vous de lire cette lettre tout haut ?

— Eh ! ma chère ! répondit Mme Jones, tu devrais bien t'apercevoir que James et moi mourons d'envie d'en apprendre le contenu ! Il me semble.... »

Mais Édith, d'une voix claire, quoique un peu tremblante, commençait déjà sa lecture :

Falmouth, 8 janvier.

« Mère chérie,

« A demi fou de joie et d'inquiétude, je monte à cheval pour courir vers tous ceux que j'aime. Retrouverai-je mon père et ma mère ? Édith est-elle libre encore ?

« Vous m'avez cru mort sans doute ; le matin que je vous quittai, je fus, avec Tom et Néron, « pressé » par les matelots de la Sibylle et immédiatement embarqué pour les Indes. A bord je trouvai James Stevens ; que Dieu veuille lui pardonner ! Dans le golfe du Bengale, nous avons rencontré et battu le Terrible, et sur notre prise on nous renvoya en Angleterre. La frégate se perdit dans un naufrage. Stevens se sauva sur le cotre et essaya de me couper les doigts avec son couteau lorsque je m'accrochai au plat bord à mon tour. Je dus retourner sur le Terrible à moitié démoli, mais Tom ne voulut pas m'abandonner. Nous parvînmes à construire un radeau, et, avec le chien, nous fûmes portés sur la côte d'Afrique, où nous sommes restés prisonniers pendant de longues années. Puis nous avons tenté de fuir. Mon cher Tom est mort, Néron aussi, et me voilà près de vous maintenant.

« Pardonnez, mère bien-aimée, mais, je veux passer par Stoke. Je saurai si Édith se rappelle encore l'ami de son enfance. L'a-t-elle oublié, ou son cœur est-il resté fidèle comme le mien ?

« Votre fils,

« NED GREY. »

Édith replia la lettre avec soin et la rendit à Mme Grey ; puis elle se leva, et, avec un calme extraordinaire, elle retint Stevens cloué sous son regard.

« Oui ! dit-elle, d'une voix altérée, son cœur lui est resté et lui restera fidèle, jusqu'à ce que la mort vienne nous séparer ! » — « Une explication maintenant, monsieur ! » ajouta la jeune fille avec mépris.

Couvert de honte et de confusion, le misérable n'avait pas osé prononcer une parole ; il se leva soudain et allait quitter la chambre, lorsque Édith, qui se trouvait près de la porte, tourna la clef, la retira de sa serrure et la garda dans sa main.

« Vous aurez l'extrême bonté, monsieur, dit-elle, de vous amuser à lire le journal jusqu'à l'arrivée de cet excellent ami, que vous avez cherché à

sauver au péril de votre vie ; il sera sans doute bien aise de vous en exprimer lui-même toute sa gratitude.

— Pour l'amour de Dieu, Édith ! laissez-moi partir ! Je vous expliquerai tout ! criait Stevens terrifié.

— Non pas, non pas, monsieur ! il faut que votre ami puisse vous remercier en personne ! répliqua la jeune fille avec un calme dédaigneux, devant lequel James dut renoncer à ses supplications.

— Que signifie donc tout ce bruit ! murmurait Mme Jones, tout effarée. Édith, mon enfant ! mais tu es folle ! » Marie contemplait Stevens comme elle eût fait d'un reptile venimeux.

Le bruit d'un cheval lancé au galop retentit sur la route gelée. La veuve s'élança vers la fenêtre. « Au secours, au secours ! criait-elle. Cette bête aura pris le mors aux dents ! Arrêtez-la ! arrêtez-la ! » Mais personne ne se présenta pour obéir à ses ordres ; le cavalier lui-même ralentit sa course, et, faisant halte devant la porte, mit pied à terre et sonna avec violence.

En dépit du sang-froid qu'elle avait su montrer, Édith était en réalité excessivement émue. Le choc qu'elle venait de recevoir, au lieu de la renverser comme tant d'autres femmes moins fortement trempées, la poussait au contraire au combat ; au milieu de la joie qui inondait son âme, elle se sentait irritée au plus haut point par la fausseté et la perfidie de Stevens, et voulait qu'il se trouvât face à face avec son ennemi.

A peine le domestique eut-il annoncé Édouard Grey, que celui-ci, après avoir jeté son pardessus dans l'antichambre, entra précipitamment dans la salle à manger.

Pendant quelques instants il regarda comme dans un rêve toutes les personnes qui l'entouraient. Ni Marie, ni Mme Jones n'avaient guère changé ; mais ses yeux s'arrêtèrent avec la plus grande surprise sur son amie d'enfance, qui, de son côté, pouvait à peine reconnaître Ned dans le grand et beau jeune homme qui lui tendait la main.

La mère serrait dans ses bras son fils bien-aimé ; c'étaient des pleurs de joie, des félicitations mutuelles. Mais Édith avait maintenant une autre tâche à remplir : se redressant de toute sa taille, et parlant d'un air de hauteur, bien étranger à son caractère : « Monsieur Stevens, dit-elle, voilà ce cher camarade, Ned Grey, au secours duquel vous avez si généreusement couru pendant le naufrage. » Puis se tournant vers le nouveau venu : « M. Stevens m'a fait l'honneur de me demander en mariage ; il m'affirmait

encore, il y a moins d'une heure, vous avoir vu couler, malgré tous ses efforts pour vous sauver la vie ! »

Ned ne répondit pas d'abord, mais toisa son ancien rival, avec l'expression du plus profond dédain. Après avoir un instant essayé de soutenir son regard, James baissa la tête et se tourna vers Mme Jones, qui ne pouvait revenir de son ébahissement.

« menteur et assassin, si tu l'avais pu ! » cria enfin Édouard, saisissant au collet le lâche et de sa puissante main le poussant vers la porte. Quitte cette maison et n'en repasse plus le seuil si tu tiens à la vie ! »

Le domestique ferma la porte à grand bruit sur le malheureux Stevens qui, tremblant de rage et de désespoir, marmottait en se dirigeant vers l'écurie pour y prendre son cheval : « Le mandat d'amener portait aussi son nom ! »

Nous renonçons à décrire le bonheur d'Édith et de Marie Grey. — Ned leur raconta ses aventures, et les femmes s'attendrirent sur le dévouement de l'héroïque Tom.

« Qui l'aurait jamais cru ! » répétait Mme Jones, lorsqu'il fut question de l'indigne conduite de James Stevens.

Puis le jeune homme demanda si son père était en course, et pour la première fois apprit que Paul se trouvait enfermé sous le poids d'une double prévention de vol et d'assassinat, qui l'atteignait lui-même. Ces charges mensongères, Ned le vit bien tout de suite, se basaient avec quelque vraisemblance sur la disparition soudaine des accusés et la découverte de l'argent et des objets de contrebande. Il se rappela les étrangers marchant à pas de loup dans le cimetière, le soir qu'il était assis avec Édith près de la tombe de la dame inconnue, ainsi que les paroles de mère Lie, et ne douta point que celle-ci n'eût été la complice des meurtriers. Dans tous les cas, la chose lui paraissait fort grave, et, quoiqu'il n'eût point d'inquiétude sur le résultat final du procès, il souffrait cruellement du soupçon qui pesait sur son père et sur lui.

Quand Mme Jones eut poussé sur l'hypocrisie de James Stevens un nombre suffisant d'exclamations, elle regarda le nouveau venu avec un intérêt des plus marqués.

« Il est très-bien, ma chère, mais tout à fait bien, dit-elle quand Marie Grey eut emmené son fils pour causer un moment seule avec lui. Tu vois, ma fille, combien sont admirables les voies de la Providence ! Elle veille sur les marins, sois-en sûre.... Les marins ! mais c'est la fleur de toute la

race humaine. Le capitaine Smart.... que disais-je ?... Saint Paul était marin.... Non ? Eh bien ! il aurait dû l'être, car je crois me rappeler que, lors du naufrage de son navire, tout l'équipage se fût noyé sans lui.... tu sais bien, dans une île où il fut mordu par un boa constrictor ou une vipère, ou je ne puis dire quel autre serpent ; dans ce temps-là, ma chère, on n'avait pas de Muséum pour apprendre l'histoire naturelle.... Quoi qu'il en soit, Ned est revenu ! Il est charmant ce jeune homme, il ressemble à sa pauvre mère que je vis étendue sur la plage, si pâle et si jolie.... c'est tout son portrait, naturellement sans ces moustaches et ces favoris qui lui cachent la figure. Il est un peu jeune pour porter ainsi toute sa barbe. Il a dix-neuf ans, n'est-ce pas ?

— Vingt et un, ma mère, mais il a l'air plus âgé.

— N'importe, mon enfant ; il n'y a pas à douter qu'il n'appartienne à une bonne famille ; il peut être le fils d'un roi ou même de l'archevêque de Cantorbéry, car je ne vis jamais un jeune homme paraître plus imposant. Tu vas l'épouser sans doute ; c'est bien ! mais pourtant il faudrait savoir le nom de son père. Car enfin, dans le journal, aux publications de mariage, imagine l'effet : Édouard, fils de Monsieur.... Trois Étoiles.... Ce sera drôle, et à mon sens très-peu convenable. »

Le retour de Ned interrompit cette intéressante conversation.

Moins d'une heure après, les agents de police entraient dans la chambre, porteurs d'un mandat signé James Stevens et chargés d'opérer l'arrestation d'Édouard Grey. — Jamais Édith n'avait connu jusqu'à ce jour le terrible sentiment de la haine. Tout vindicatif qu'elle savait le châtelain, elle ne s'attendait pas de sa part à une aussi prompte revanche.

Ned essaya de consoler les dames par l'idée qu'avant peu leur innocence ne ferait plus de doute pour personne, puis alla rejoindre Paul Grey à la prison de Falmouth.

CHAPITRE XXII.

Confession du meurtrier.

La nouvelle du retour du jeune marin s'était promptement répandue dans le voisinage et son arrestation presque instantanée avait excité les regrets de la partie féminine de la population. Tout le pays causait de l'affaire, et James Stevens, le magistrat, devint l'objet de l'animosité générale. Quant à lui, brûlant du désir de se venger, il ne s'occupait que de chercher des témoins à charge qui pussent concourir à la condamnation de Ned.

Deux semaines environ après les événements rapportés plus haut, et par une soirée froide et brumeuse, on entendit sonner à la petite porte du presbytère ; le domestique vint avertir Édith qu'une pauvre femme de l'Anse aux Sables demandait à lui parler. On la fit entrer dans la chambre. Les vêtements transpercés par l'humidité, elle venait du petit port, envoyée par un homme qui, sur le point de mourir, avait à faire à Mlle Jones une communication de la plus haute importance. On commanda la voiture en toute hâte, et Édith, accompagnée de Mme Grey et de la messagère, partit aussitôt pour l'Anse aux Sables. Elles mirent pied à terre au bord de la falaise et descendirent le sentier sinueux qui conduisait à la plage. Leur guide les mena alors vers une des plus pauvres cabanes ; une faible lumière filtrait à travers une petite vitre fixée dans les bordages de l'ancien bateau.

Couché sur un misérable grabat, un malheureux, aux traits émaciés par la souffrance, paraissait près de rendre le dernier souffle. La voisine qui le veillait se leva quand les dames franchirent le seuil, et la messagère, s'approchant du lit, informa à voix basse le malade de l'arrivée de miss Jones.

« Où est-elle ? dit le moribond. Il fait si noir ! Amenez-la tout près de moi ; j'ai beaucoup à parler et mes forces s'en vont ! Je vous en supplie, laissez-moi seul avec elle ! »

Les deux femmes se retirèrent, et Édith, non sans hésitation, fit quelques pas en avant et pencha son oreille près de la bouche du malade.

Il joignit faiblement ses mains flétries, et la regardant avec anxiété : « Pardonnez, oh ! pardonnez, miss Édith, dites que vous me pardonnez mon

crime avant que je le confesse tout entier !

— Dieu seul peut pardonner ! mon ami ! Mais quelle est donc cette faute qui pèse si lourdement sur votre conscience ?

— J'ai assassiné votre père ! » dit le misérable d'une voix brisée et à peine intelligible.

Tremblante d'horreur, la jeune fille couvrit sa figure de ses mains et ne prononça pas une parole.

« Oui ! continua le malheureux, écoutez-bien, je vais vous dire tout ; mais je mourrai peut-être cette nuit et il me faut votre pardon ! Mère Lie m'entraîna au vol, mais jamais je n'aurais pensé devenir un meurtrier ! Jack Caïn et moi étions compères, et les dés et la boisson nous ont conduits au crime. La vieille savait que le pasteur avait beaucoup d'argent dans son secrétaire et elle nous embaucha pour le voler. Le métier de naufrageur n'allait plus, nos poches étaient vides. Je vous ai vue ce soir-là, assise dans le cimetière avec le jeune Grey. Nous forçâmes le volet de la cuisine. On prit l'argent et les couverts ; nous entendîmes du bruit. — Ne nous laissons pas pincer ! dit Caïn, comme le pasteur entrait dans la chambre, un pistolet d'une main, une chandelle de l'autre. Tire vite ! vite ! — Je fis feu et nous nous sauvâmes sans l'argenterie. Puis la vieille mit tout sur le compte de Paul et de Ned Grey qu'elle haïssait à mort.

— Malheureux ! dit Édith avec amertume. Et ils sont maintenant en prison, accusés de votre crime ! Où est ce complice dont vous parliez ?

— Il a été pendu il y a deux ans, à cause d'un autre meurtre et sa pauvre femme est morte de misère. Pour moi, je n'ai plus eu un instant de repos. Ma fin est proche. Verrai-je seulement le soleil de demain ? Et pourtant j'ai autre chose à dire, » ajouta-t-il, articulant à peine ses mots, car il était épuisé.

Après quelques moments de repos, « voici, reprit-il, j'ai confessé tout cela au juge de paix, il y a quinze jours, mais le juge de paix est encore pire que le misérable qui vous parle. On m'a dit que Paul et Ned étaient en prison, et je ne voulais pas que le sang innocent retombât sur ma tête. J'allai trouver M. Stevens à la Héronnière, pour qu'il m'envoyât à la place des Grey, mais il les déteste et m'a donné cinq guinées d'or (125 fr.) pour que je ne parle pas. Elles sont nouées dans un coin de mon mouchoir sous le lit, mais depuis que je les ai prises, je n'ai pas eu une minute de sommeil. Que Paul Grey les prenne s'il les veut ou la femme qui a eu la bonté de me soigner ; mais méfiez-vous du juge de paix : il est plus noir que le démon et

il fera pendre les Grey si vous lui en laissez le temps. J'ai tout dit, miss Jones ! Je tremble de penser ce qui suivra cette vie ! Oh ! pardonnez-moi, miss Edith ! peut-être que Dieu me pardonnera aussi ! Comment faire pour prier ! Apprenez-le-moi, je vous en supplie ! Toute l'autre nuit j'ai essayé, mais je ne sais pas, je ne puis pas ! Priez, miss Édith, pour l'amour du ciel, priez ! car je me sens tomber, j'enfonce dans la terre !

— Que Dieu vous pardonne comme je le fais ! pauvre malheureux ! dit la jeune fille ; mais il vous reste encore un autre devoir à remplir. Votre confession ne sera valable en justice que si, écrite devant vous, elle est signée de votre main. Courez, je vous prie, madame Grey, dites au cocher d'aller immédiatement chercher le capitaine Smart ; qu'il porte du papier, de l'encre et des plumes et vienne sans perdre une minute. »

Marie s'élança hors de la hutte et arriva hors d'haleine au sommet de la falaise. Les chevaux partirent ventre à terre.

Plus d'une heure s'écoula ; Édith consultait sa montre avec une fiévreuse impatience : il lui semblait que cet homme s'affaiblissait toujours ; enfin, on entendit des pas pressés sur la grève ; quelqu'un frappa vivement à la porte.

« Entrez vite ! » dit-elle, et Joe Smart parut, accompagné d'un garde-côte.

Marie, qui ne l'avait pas vu depuis le retour de Paul, s'avança au-devant de son vieil ami et lui serra affectueusement la main ; Édith lui expliqua tout à voix basse, et le capitaine commença à écrire sous la dictée du moribond ; celui-ci prononçait ses mots faiblement, mais d'une manière distincte : puis, soutenu par Smart, l'assassin signa sa déposition, qui fut attestée par le capitaine, le douanier, Marie Grey et Édith.

« Voici qui va faire échec et mat le maître de la Héronnière ! criait Smart en triomphe. Il nous faut partir pour Falmouth au lever du soleil. Les assises s'ouvrent demain et le jour d'après commencent les débats, où vous êtes appelées comme témoins. Cette pièce est capitale ; elle sauve nos deux amis et les venge de Stevens. »

Il ramassa ensuite les cinq pièces d'or ; le mourant fut laissé aux soins de sa garde, et Smart accompagna les dames au presbytère. Le lendemain matin, le vieux carrosse attelé de quatre vigoureux chevaux de poste emportait toute la famille à Falmouth ; on s'arrêta au-dessus de l'Anse aux Sables et Édith et le capitaine descendirent au village avec un panier rempli de gelée de viande, de vin et d'autres cordiaux pour le misérable naufrageur ; il paraissait un peu moins mal que la veille.

La cour se réunissait le jour même, Falmouth était encombré de curieux, et Smart eut assez de peine à se procurer des chambres dans un hôtel. Puis il courut à la prison avec Marie et Édith. Le jury des mises en accusation, dont Stevens était membre, avait assigné les prévenus à comparaître devant les assises, mais la confession du mourant délivra leurs esprits de toute espèce d'inquiétude et Smart remit immédiatement la déposition à l'avocat chargé de défendre leur cause.

Le lendemain matin, les trois dames se rendirent dans la salle du tribunal, où l'infatigable capitaine leur avait assuré des sièges. Paul et Ned étaient déjà à la barre. Impossible de voir deux hommes à tournure plus martiale, à physionomie plus sereine que les accusés ; ils regardaient autour d'eux avec une indifférence complète, jusqu'à ce que leurs yeux eussent rencontré ceux de leurs amis. La belle figure de Ned et la dignité de ses manières excitaient dans l'auditoire des murmures d'admiration ; le président demanda le silence.

L'avocat du roi exposa en peu de mots les principaux incidents de l'affaire, insistant sur la mystérieuse disparition des prévenus, le témoignage de Mère Lie et la somme de deux cents guinées retrouvée dans la galerie secrète de la falaise. Les deux prisonniers avaient reparu en Angleterre presque en même temps, chacun avec son histoire, qui exigeait encore confirmation. On appela le premier témoin, Mme veuve Jones.

La bonne dame recommanda longuement son parapluie au capitaine et prit toutes les peines du monde à se frayer un passage vers le banc qu'on lui indiquait. Elle prêta serment, puis le président des assises l'invita à raconter tout ce qu'elle se rappelait sur la nuit de l'assassinat.

« Je n'ai rien oublié, dit-elle, mon défunt mari était dans le lit, du côté droit ; il n'aimait pas à coucher sur le côté gauche, pauvre homme ! parce que la terre tourne de l'ouest à l'ouest.... je me trompe.... de l'est à l'ouest, n'est-ce pas ? mais n'importe ! Il était donc sur le côté droit, dormant profondément. Pauvre homme, il avait si bon sommeil ! mais le moindre bruit l'éveillait. Bref, il s'assit sur son lit, et moi, qui dors comme un petit oiseau, vous comprenez que je ne pouvais plus reposer. — Entends-tu quelque chose ? me demanda-t-il. — Non, mon chéri, lui dis-je ; à moins que ce ne soit ce vilain chat qui renverse toujours tout sur les tables et dans les armoires, sous prétexte de courir après les souris.... et, vraiment, je suis sûre qu'en moyenne ces maudites bêtes font plus de dégâts que les rats eux-mêmes. N'êtes-vous pas de cet avis, monsieur le président ?

— Je vous invite, madame, à parler du sujet qui nous occupe.

— Eh bien ! monsieur le président, mesdames et messieurs du jury.... Ah ! pardon, messieurs ! j'oubliais que les hommes seuls sont jurés.... Pourquoi ? Je n'en sais rien, car bien des femmes.... »

Ici la veuve fut interrompue par le juge qui lui réitéra sa demande de s'en tenir strictement aux faits de la cause.

« Vous avez raison, monsieur le président. Eh bien ! messieurs les jurés, je dis à mon pauvre défunt, ça doit être le chat, car tu sais qu'il a cassé mon grand bol de Chine, l'autre soir, en faisant semblant de poursuivre les souris, tandis que, j'en suis persuadée, il courait la pretantaine ou allait voler du lait ; ces animaux sont de si perfides créatures ! Mais, mon ami, il n'y a rien de mieux que de t'assurer par toi-même de la vérité : vas-y voir. Mais que je suis sotte, tu n'as pas des yeux de chat, c'est le cas de le dire : allume la chandelle ? Il se leva et mit sa robe de chambre ; le pauvre homme avait toujours peur de s'enrhumer, et puis il était très-sujet aux maux de gorge. Il prit son pistolet. Ces armes à feu, je les déteste, et vraiment je crois que c'est un grand malheur qu'on les ait inventées ! — Mais, ma chère, disait mon mari, ce n'est pas le chat qui marche ainsi dans mon cabinet. — Rien ne l'effrayait le pauvre homme : il me pria de tirer la sonnette, mais moi, que pouvais-je faire autre chose que de me cacher sous les couvertures ! J'entends une détonation, je saute du lit et je tombe évanouie sur le plancher. Je ne suis revenue à moi que pour voir le cadavre de mon pauvre mari. C'est tout ce que je puis vous dire ! » Et la brave femme, profondément émue, dut prier le capitaine de lui faire passer son mouchoir que, par inadvertance, elle lui avait donné avec son parapluie.

Pendant cette longue déposition, le jury examinait les bijoux trouvés dans la demeure de Paul.

Édith, appelée après sa mère, s'expliqua avec une franchise et une simplicité qui lui attirèrent l'admiration de la Cour, et conclut en déclarant que, si son père avait prononcé le nom de Ned Grey, c'était sans doute que, se sentant mourir, il voulait donner à sa fille un dernier conseil sur l'affection qu'il voyait naître entre les deux jeunes gens.

L'avocat des prévenus, s'avançant alors, dit que son respect pour la Cour ne lui permettait pas de laisser continuer les débats sans placer sous les yeux des jurés un document des plus précieux.

« J'ai en main, ajouta-t-il, de quoi prouver que non-seulement l'accusation intentée contre les prisonniers est d'une fausseté insigne, mais

encore qu'elle se base sur le faux témoignage d'une femme nommée Lie, morte maintenant, témoignage qui, je suis honteux de le dire, a été repris en sous-œuvre par un homme qui occupe dans le pays une haute position sociale, par un de nos magistrats, membre du jury de renvoi. La lecture de cette pièce suffira, j'en suis certain, pour mettre un terme au procès. C'est la confession du meurtrier lui-même, confession faite à l'article de la mort. »

. Ici l'avocat lut la déposition écrite dans la hutte du moribond. Ce document se terminait ainsi :

« J'allai trouver le juge Stevens, et je déchargeai ma conscience devant lui. Il me conseilla de ne pas être assez imbécile pour aller me remettre moi-même entre les mains de la justice qui me ferait pendre infailliblement, mais de laisser l'accusation suivre son cours et condamner Paul et Ned Grey à ma place ; il me donna même cinq guinées d'or pour acheter mon silence. Mais depuis je n'ai pu dormir, et, la nuit, j'ai peur quand on me laisse seul. Le juge de paix est un coquin, et j'ai fait assez de mal à la famille Jones sans y ajouter encore celui de ne pas dire à miss Édith quel misérable songeait à l'épouser. Je l'ai suppliée de venir, et je lui demande en grâce de m'accorder son pardon ! Devant elle, Marie Grey, le capitaine Smart et John Edwards, je signe de ma main :

« Thomas JACKSON. »

Monsieur le président et messieurs les jurés, continua l'avocat, cette affaire extraordinaire est sans doute terminée. Je n'ai plus à m'occuper des prévenus. Mais je vous prie de me permettre de faire comparaître encore un témoin. — J'accuse James Stevens de faux témoignage, et je le cite à se défendre devant les tribunaux du pays. Appelez Thomas Jackson. »

Après quelques instants d'attente, pendant lesquels le maître de la Héronnière, pâle comme un mort, avait essayé vainement de se glisser hors de la salle, un homme à la mine cadavéreuse fut apporté, couché sur un matelas. Le capitaine Smart était allé en voiture à l'Anse aux Sables, et en avait ramené le moribond ; celui-ci confirma tout ce que l'avocat venait de lire, et, montrant James Stevens, répéta son accusation contre lui

La Cour écoutait, dans un recueillement silencieux, la confession de ce meurtrier fantôme, proclamant lui-même son crime. Paul et Ned partageaient l'étonnement général. Puis le naufrageur fut remis entre les mains de la police. Quatre agents se saisirent du brancard ; mais le moribond venait de dépenser ses dernières forces : une convulsion violente

agita ses membres, et les traits contractés, le visage étiré, il retomba sur sa couche en faisant de pénibles efforts pour respirer. Quelques secondes après, le corps seul de l'assassin restait à la garde de la justice humaine ; son âme était appelée à comparaître devant un autre tribunal.

L'émotion des spectateurs se calmait à peine, que le président s'adressa au jury. C'était un homme de cinquante ans environ, à la taille élevée, à la figure noble et belle, mais comme voilée par une inguérissable tristesse. Il demanda à voir à son tour les bijoux et le sac de guinées ; tout fut placé devant lui, pendant que l'avocat expliquait comment ces objets s'étaient trouvés en possession de Paul. Le juge examina les bagues et le collier et devint aussitôt d'une pâleur mortelle ; il pressa dans le médaillon un petit ressort que Marie n'avait pas su découvrir : le cercle d'or se sépara en deux parties, et dans une de ses moitiés montra la miniature d'un jeune officier de cavalerie dont les traits offraient la plus grande ressemblance avec ceux du président lui-même.

« Sa Seigneurie se trouve mal ! De l'eau, vite de l'eau ! » crièrent plusieurs voix ; le juge ayant ouvert le paquet qui renfermait la chevelure blonde, était retombé sur son siège, presque sans connaissance. On le fit boire, il revint à lui, et, maîtrisant son émotion par un effort de volonté, il regarda silencieusement pendant quelques minutes le plus jeune des prévenus : « Édouard Grey, dit-il enfin, veuillez passer dans mon cabinet. »

Puis il s'excusa lui même auprès de la Cour d'être obligé de s'absenter un instant, et entra dans la pièce où l'huissier venait de conduire Ned. Il courut vers lui, saisit ses deux mains, et voulut encore contempler ses traits, mais de grosses larmes roulaient sur ses joues. Il le prit dans ses bras et le serra ardemment sur sa poitrine. « O mon fils, mon enfant perdu, épave jetée par la tempête ! Enfin, je sais le sort de ta pauvre mère ! Voici ses beaux cheveux, son collier, ses bagues, et ce médaillon, avec mon portrait que je lui donnai le jour de notre mariage. Elle partit avec toi sur le Calcutta. On n'eut plus de nouvelles du navire ; mais aujourd'hui je te retrouve, Édouard Neville, mon fils, mon enfant ! »

Ned, pétrifié de surprise, pouvait à peine comprendre les paroles du magistrat. On lui avait déjà dit qu'il n'était pas le fils de Marie Grey, il apprenait maintenant que la tombe auprès de laquelle il aimait à s'asseoir pendant son enfance, recouvrait les cendres de la mère qu'il n'avait jamais connue !

CHAPITRE XXIII.

Conclusion.

Catherine. Neville, la belle et infortunée jeune femme noyée à l'Anse aux Sables, avait été forcée pour cause de santé de quitter les Indes presque aussitôt après la naissance de son enfant. Sir Charles servait alors dans la Compagnie ; mais depuis la mystérieuse disparition du navire où s'était embarquée lady Neville, il avait renoncé à l'armée et pris ses grades pour le barreau, dont il était promptement devenu une des lumières. Son père, riche baronnet du comté de Devon, lui laissa sa fortune et son titre ; il fut nommé juge et désigné pour présider les assises : mais rien n'effaça dans son cœur le souvenir de la femme et de l'enfant perdus depuis de si longues années.

Les trois étoiles que redoutait si fort Mme Jones se trouvaient avantageusement remplacées ; Ned se hâta de présenter à son père sa charmante future, et, les assises finies, sir Charles accompagna nos amis au presbytère de Stoke : sa première visite fut pour le cimetière, où bientôt une nouvelle épitaphe remplaça celle qu'Edith et Ned avaient toujours lue avec tant de tristesse.

Le juge suivit son fils à l'Anse aux Sables, où les époux Grey avaient repris possession de leur jolie maisonnette ; il s'assit sur le parapet, et Marie, tout émue, lui raconta la nuit fatale du naufrage, et lui montra l'endroit où Paul et elle avaient découvert la belle jeune femme flottant sur les eaux avec sa longue chevelure qui de loin ressemblait à une traînée d'algues. Elle lui fit voir sur la grève le lieu où son mari avait poussé l'épave, et reprit un à un tous les incidents de la vie de son fils jusqu'au jour où il monta à bord de la Sibylle.

Quelques jours après la visite de sir Charles à l'Anse aux Sables, Paul et Marie en reçurent une lettre fort affectueuse, leur exprimant toute sa reconnaissance et les informant qu'un crédit de trois mille livres (soixante-quinze mille francs) leur était ouvert à la banque de Falmouth ; il voulait, disait-il, que les généreux protecteurs de l'enfance de son fils fussent à l'abri du besoin pendant le reste de leur vie.

Rien ne pouvait consoler Marie de la peine qu'elle éprouvait à l'idée de perdre encore une fois cet enfant tant aimé ; mais Ned la regarda toujours comme sa véritable mère, et jamais son rang ni sa fortune ne lui ôtèrent la place qu'elle occupait dans son cœur.

Pendant que les préparatifs du mariage d'Édouard Neville se poursuivaient, James Stevens, arrêté sous la prévention de faux témoignage, avait été, moyennant caution, remis en liberté jusqu'aux assises suivantes ; mais le riche propriétaire se voyait l'objet du mépris de tout le monde ; les gamins lui jetaient des pierres et l'insultaient sans merci ; sa vie était un tourment continuel. Ses perfidies se retournaient contre lui ; Édith allait devenir la femme de son ennemi mortel, et ce rival, Ned l'enfant trouvé, était maintenant l'héritier d'un grand nom et d'une immense fortune. Miss Jones lui renvoya son cheval et son chien, et de rage il leur fit sauter la cervelle avec son pistolet.

Le malheureux n'avait plus un seul ami auprès duquel il pût se réfugier et trouver quelque parole de consolation ; puis la justice était là, menaçante et terrible ; encore quelques jours, et il lui faudrait se constituer prisonnier !

Le printemps avait fait son apparition : l'atmosphère était tiède comme au mois de juillet ; les feuilles nouvelles revêtaient les arbres de leur jeune verdure ; l'aubépine et l'égantier dans les haies, les campanules et les primevères au bord du ruisseau, donnaient un air de fête à la campagne : la nature se réjouissait d'avoir jeté bien loin les fers glacés de l'hiver et se sentait revivre dans sa radieuse beauté.

C'était une de ces belles journées où tous devraient se trouver heureux ; les chants de l'alouette s'élevant vers le ciel, ou des autres oiseaux gazouillant sur leurs nids, traversaient l'air pur et calme du matin. Les poules, tout orgueilleuses de leur couvée, s'affairaient à chercher des insectes pour leurs poussins ; les oisons, nouvellement éclos, semblables à des boules de duvet doré, flottaient sur les mares, près des fermes ; les poulains gambadaient dans les prairies, les agneaux bêlaient après leurs mères. Tout souriait aux rayons du beau soleil d'avril.

James Stevens marchait à grands pas sur la pelouse qui s'étendait vers son château et dominait au loin l'Atlantique : le haut clocher de Stoke s'élançait d'un massif de verdure, à cinq kilomètres environ. Tout était paix et joie ; mais la tempête régnait dans le cœur du maître de la Héronnière. Des rides profondes sillonnaient sa figure altérée et vieillie par la haine et l'inquiétude : son front se plissait d'un froncement perpétuel.

Il s'assit quelques instants sur un siège rustique placé auprès du tronc d'un chêne puissant dont les branches noueuses jetaient leur ombre sur le gazon ; puis il se leva, son agitation intérieure l'empêchant de tenir plus longtemps en place. Il tressaillit soudain : « Ah ! dit-il, les cloches de Stoke ! Mort et confusion ! il l'épouse ce matin ! Mon ennemi triomphe, et moi je suis méprisé, perdu, foulé aux pieds ! »

Il croisa les bras, mordit ses lèvres jusqu'au sang, puis releva lentement la tête, et contempla d'un air sombre les branches du vieux chêne.

Le village de Stoke était en fête : chacun avait mis ses plus beaux habits ; la route du presbytère à l'église était ornée d'arceaux de verdure, et le sentier du cimetière couvert d'un épais tapis de fleurs parfumées bordé de chaque côté par une rangée d'enfants bien vêtus. Ned était déjà dans l'église, accompagné de Smart, son garçon d'honneur. Édith descendit de voiture à la porte du champ de repos, et fut reçue par les enfants avec de joyeuses acclamations. Sir Charles Neville lui donnait le bras. Jamais elle n'avait paru plus belle, et lorsque les deux fiancés s'agenouillèrent ensemble à l'autel, tous les spectateurs murmuraient : « Que Dieu leur accorde de longs jours de bonheur ! »

Le cortège repassa le seuil de l'église ; les femmes et les enfants jetèrent sur les époux une pluie de bouquets, tandis que la foule faisait entendre de bruyants applaudissements.

« Encore une fois ! cria le bon capitaine, agitant de sa seule main son chapeau au-dessus de sa tête. Hip ! hip ! hurra ! »

« Quel homme charmant ! disait Mme Jones à Marie Grey. Ces marins sont-ils aimables ! Quel dommage que M. Smart ne songe pas à se marier ! Il n'a qu'un bras, mais n'importe ! »

Vers le soir, les hôtes quittèrent le presbytère les uns après les autres. M. Banks, pasteur de Stoke, allait prendre congé, lorsque Ned le tira à l'écart.

« Cher monsieur, lui dit-il, après toutes les difficultés et les dangers de ma vie, je me trouverai aujourd'hui parfaitement heureux si je sens que j'ai réellement pardonné à mon seul ennemi. James Stevens, le maître de la Héronnière, m'a toujours détesté depuis nos premières années d'école. Soyez mon messenger auprès de lui ; allez, je vous prie ! dites que j'ai tout oublié et j'espère que des deux côtés on ne se souviendra plus du passé. Dites que je lui tends la main ; et, du fond de mon cœur, je désire qu'il me la serre avec la même sincérité ! »

Sans attendre un instant de plus, le digne ecclésiastique retourna chez lui, monta à cheval et prit la route du château.

La lune venait de se lever ; il allait au grand trot de son bon cheval noir et ne fut pas longtemps à atteindre la grille du parc. Il lui fallut mettre pied à terre pour ouvrir, car le concierge et sa famille s'étaient rendus au village, où Mme Jones avait fait préparer un festin pour tous ceux qui viendraient en réclamer leur part. Puis il se remit à chevaucher sous la grande avenue d'ormeaux, jusqu'à ce qu'il arriva au grand chêne, dont les branches s'étendaient au-dessus de la route.

La lune, brillant à travers le feuillage, jetait une grande ombre devant les pieds du cheval ; l'animal effrayé fit un bond en arrière ; un hibou perché au sommet de l'arbre fit entendre un houhoulement strident et sauvage ; le poney se cabra, jeta son cavalier sur la pelouse et galopa, tout effaré, dans la direction de Stoke.

M. Banks se releva à moitié étourdi. Il y avait eu autrefois une balançoire suspendue au chêne, et le vent agitait avec un bruit lugubre le crochet de fer qui en soutenait les débris. Tout à coup le pasteur se sentit inondé d'une sueur froide : il recula saisi d'horreur : un corps humain se balançait à une des cordes de l'escarpolette, ses pieds n'étaient qu'à quelques pouces du sol.

Il courut comme un fou à la porte du château et agita frénétiquement la sonnette.

« Vite une échelle et un couteau ! cria-t-il. Où est M. Stevens ?

— Il a dit qu'il se rendait à Stoke, monsieur, répliqua le laquais, fort surpris.

— Vite ! vite au grand chêne ! Un homme s'y est pendu ! »

Les valets effrayés suivirent M. Banks. On coupa la corde et le cadavre fut étendu sur le gazon ; on reconnut au clair de lune le visage gonflé et décoloré du maître de la Héronnière.

Près de deux ans s'étaient écoulés. Les vastes corridors du presbytère s'emplissaient encore du bruit de joyeux enfants. M. Banks avait épousé la veuve et repris le pensionnat de son prédécesseur. Mme Jones se consola de son mécompte au sujet du capitaine, en pensant qu'après tout les ministres du saint Évangile sont des hommes plus religieux que les marins, non pas que tous les marins fussent des impies. Saint Paul, qui avait tant voyagé sur mer, ne pouvait certainement point passer pour un incrédule.... Puis les cœurs des gens d'Église sont loin d'être aussi insensibles que ceux des gens

de mer. Le capitaine Smart, elle le constatait à regret, ne lui paraissait pas capable d'avoir pour une femme l'affection qu'elle désirait rencontrer dans un second mari.... son pauvre défunt l'avait tant gâtée sous ce rapport !... Et puis il n'avait qu'un bras !...

La maisonnette de l'Anse aux Sables avait été réparée et meublée à neuf ; sous le grand porche, ombragé de chevre-feuille et de clématite, on avait installé des bancs où Paul aimait à venir fumer sa pipe en causant avec Smart des exploits de leur jeunesse. Marie tricotait, écoutant sans se lasser, leurs histoires qu'elle savait par cœur.

Découverte du corps de James Stevens.



Un joli lougre, ressemblant fort à notre ancienne connaissance et portant le même nom que lui, se balançait gracieusement dans le petit port ; maintenant que Ned demeurait chez son père, c'était l'unique enfant de Paul Grey ; il allait souvent en course avec son fidèle ami, mais il ne faisait plus de contrebande et se contentait de montrer en souriant à l'officier des douanes les endroits du rivage où il débarquait autrefois ses cargaisons.

« Ah ! c'était le bon temps ! ajoutait-il en regardant avec malice son compagnon. La Jeune-Marie était une fine mouche, trop fine même pour un certain capitaine des garde-côtes de Sa Majesté. »

Mais quelles qu'eussent été les aventures de l'ancienne barque, la nouvelle jouissait dans tout le Cornouailles d'une réputation inattaquable.

Le jeune couple demeurait ordinairement avec sir Charles Neville, à son château d'Elmley, mais, à la grande joie de Paul et de Marie, la maisonnette les voyait aussi de temps en temps.

Un beau soir du mois d'août, précisément le jour anniversaire de celui où le navire de la Compagnie des Indes vint se briser sur la Roche de Fer, les jeunes époux s'étaient fait annoncer à l'Anse aux Sables : le bruit des roues de la voiture retentit sur le sommet de la falaise, et Marie sortit précipitamment de sa maison pour voir plus tôt arriver ses hôtes.

Édith avait un trésor qu'il lui tardait de montrer à sa vieille amie : c'était son premier né, âgé de quatre mois à peine, Édouard Grey Neville. Elle l'enveloppa soigneusement, mit pied à terre et, précédée de son mari, traversa le village et gravit le sentier de la terrasse. Après les premiers embrassements, la grand'mère, car elle regardait toujours Ned comme son fils, retira vivement le châle qui recouvrait le petit garçon et le prit dans ses bras. Baisant avec tendresse ses yeux endormis, elle le regarda tout émue et dit enfin : « Vingt-trois ans ont passé, et il me semble que ce n'est que d'hier. Voici l'enfant, la même figure, les mêmes traits que celui que je pressai sur mon cœur et nourris de mon lait, Ned Grey, bienfait du ciel pour notre maison désolée, un fils enfant du naufrage ! »

FIN.

1 Jacques, en français.

L'enfant du naufrage

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65669194>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent

entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr